



HAL
open science

L'émigration basque et béarnaise en Amérique : histoires familiales en construction

Isabelle Tauzin-Castellanos, Beñat Cuburu Ithorotz

► **To cite this version:**

Isabelle Tauzin-Castellanos, Beñat Cuburu Ithorotz. L'émigration basque et béarnaise en Amérique : histoires familiales en construction. Tauzin-Castellanos Isabelle; Cuburu-Ithorotz Beñat. Cairn, 2023, 9791070062081. halshs-04647886

HAL Id: halshs-04647886

<https://shs.hal.science/halshs-04647886>

Submitted on 22 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'émigration basque et béarnaise en Amérique : histoires familiales en construction

Isabelle Tausin-Castellanos – Beñat Çuburu-Ithorotz

Projet: Écritures migrantes latino-américaines :
histoires et traces en Nouvelle-Aquitaine
(Université Bordeaux Montaigne – Région Nouvelle-Aquitaine)

cairn

Table des matières

Introduction	7
Première partie. Approches théoriques sur l'émigration en Argentine et études de cas	13
Hernán Otero : <i>L'immigration française en Argentine. Cycles migratoires, groupes ethniques et formes d'intégration, 1850-1950.</i>	15
Pascal Chastin : <i>Les écrits de Jean Vigné, agent de migration basque vers le Río de la Plata, commerçant et clé de voûte d'un réseau transnational de migration.</i>	33
Deuxième partie. Lettres d'émigration du Pays basque et du Béarn	51
Argitxu Camus Etchecopar : <i>Les correspondances : sources de l'expérience migratoire basque</i>	53
Isabelle Tauzin-Castellanos : <i>Lettres d'immigrées françaises en Argentine : du voyage au mariage (1899-1908)</i>	69
Troisième partie. Émigration professionnelle et émigration féminine ...	83
Beñat Çuburu-Ithorotz : <i>Les précurseurs d'une tradition migratoire dans la commune basque d'Hasparren (XVIII^e-XIX^e siècles)</i>	85
Marie-Pierre Arrizabalaga : <i>Les émigrantes basques en Californie entre 1880 et 1940</i> <i>Reproduction et/ou émancipation?</i>	111
Quatrième partie. Représentations littéraires de l'émigration basque ...	131
Jean Casenave : <i>L'émigration en Amérique dans la littérature basque 1850-1960</i>	133
Argia Olçomendy : <i>Les représentations de l'émigrant basque et de l'Indiano dans l'hebdomadaire Eskualduna (1900-1920)</i>	149

Les éditions Cairn bénéficient du soutien de la DRAC
et de la Région Nouvelle Aquitaine

Couverture © xxxxx

ISBN : 979-10-7006-165-7

© Cairn 2023

Xavier Escudero: <i>L'œuvre de José Olivares Larrondo « Tellagorri » et la représentation littéraire du Basque émigré</i>	161
Cinquième partie. De la généalogie individuelle à l'action des associations	185
Christiane Bidot-Naude: <i>Souvenirs de la recherche personnelle à la recherche collective</i>	187
Maryse Esterle: <i>Ciel mes aïeux! Les écrits des descendants d'émigrés pyrénéens, un passé recomposé</i>	191
Dolores Thion Soriano-Mollá et Christian Manso: <i>L'émigration basque dans la revue de l'Association pour la Mémoire de l'Émigration: Partir. Archives et mémoires de l'émigration pyrénéenne</i>	213
Résumés	227
Resúmenes	233
Abstracts	239

Introduction

Le présent ouvrage est une invitation au voyage dans le temps et dans l'espace. Il propose un retour en arrière au XIX^e siècle, lorsque de nombreuses familles basques et béarnaises voyaient partir un fils ou plus rarement une fille vers le lointain continent américain. Plus de 3 millions de Français ont quitté l'hexagone entre 1821 et 1930 pour une nouvelle vie dans un pays dont ils ignoraient tout, y compris la langue pour communiquer sur place.

Ce livre est issu d'un colloque qui a eu lieu à Bayonne en juillet 2021, alors que les mesures de restriction étaient encore en vigueur pour l'accueil des participants. La rencontre scientifique était organisée dans le cadre du projet « Écritures Migrantes Latino-Américaines: histoires et traces de/en Nouvelle-Aquitaine », piloté par la spécialiste de l'Amérique latine, Isabelle Tauzin-Castellanos¹.

Le colloque de Bayonne a eu lieu à l'IUT de Bayonne et au Musée Basque grâce au réseau universitaire sollicité par Beñat Çuburu-Ithorotz, historien haspandar fidèle à ses racines et à la tradition d'entraide basque. Les deux journées d'étude ont permis de nombreux échanges montrant l'impact de la question migratoire et la survivance dans les mémoires familiales de ces ruptures malgré le temps écoulé. La diversité des questionnements et la richesse des recherches menées sont reflétées dans l'organisation du présent volume.

Cinq parties organisent la réflexion. La première de ces parties présente une approche théorique sur l'émigration en Argentine et des études de cas en s'appuyant sur les travaux de l'historien argentin de l'émigration française, Hernan Otero, qui a élaboré une périodisation de l'immigration entre crises politiques et crises économiques. Les recruteurs ou rabatteurs, selon le point de vue favorable ou défavorable à leur égard, étaient organisés en réseaux familiaux et professionnels, comme le montre Pascal Chastin à partir de l'examen

¹ Le blog scientifique < <https://emila.hypotheses.org> > rend compte des activités et recherches réalisées depuis 2019.

des registres de Jean Vigné retrouvés à Tardets, en Soule, et conservés par l'association Ikerzaleak à Mauléon-Licharre. Il s'agit d'un ensemble de milliers de pages manuscrites qui révèlent les mécanismes facilitant l'essor d'activités transnationales en dépit de l'État dont les représentants départementaux s'insurgent contre le dépeuplement des Pyrénées.

L'étude des archives de Tardets rejoint ainsi les travaux déjà réalisés depuis la découverte des archives de Guillaume Apheça rendues accessibles par l'Institut Culturel Basque et l'association Euskal Argentina, ou celles de l'agence Laplace de Navarrenx ou encore les biographies des frères Brie entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Montevideo qui offrent des informations sur ces passeurs du XIX^e siècle, se jouant des normes administratives pour embarquer des émigrants avec ou sans papiers, tout comme les agents bordelais qui assumèrent un rôle plus important au fur et à mesure que les flux migratoires étaient réorientés par le tracé des chemins de fer vers les ports de Bordeaux et du Havre. À l'arrivée à Buenos Aires, à Montevideo ou à Santiago, les associations de secours mutuels, la presse francophone ou bascophone, les fêtes patronales, occasions de rencontres intracommunautaires, réduisent le sentiment de dépaysement.

La deuxième partie de cet ouvrage est précisément consacrée aux lettres d'émigration du Pays basque et du Béarn. Les écrits de l'intime sont des sources d'une immense richesse, à condition de prendre le temps de décrypter les écritures effacées sur des bouts de papier jaunis. Argitxu Camus Etchecopar prend appui sur un corpus de lettres provenant de quatre frères installés en Argentine et au Chili au début du XX^e siècle, originaires du village d'Ordriarp, pour faire entendre la parole des anonymes qui ont entretenu les liens familiaux. La chercheuse spécialiste de l'émigration basque relaie un appel à collecte des lettres oubliées dans les greniers pour rassembler les pièces du puzzle de l'émigration transatlantique.

À la suite du colloque de Bayonne, Isabelle Tauzin-Castellanos a eu l'occasion d'ordonner un fonds de plus de deux cents lettres de jeunes Béarnaises parties en Argentine au début du XX^e siècle. La correspondance trouvée en vrac par Paul Mousqué, descendant des sœurs Mondot-Haurie, a été remise par l'agriculteur de Lucq-de-Béarn aux Archives Départementales de Pau pour qu'elle soit accessible au public et source de nouvelles recherches. Comprendre les circonstances du départ, l'arrivée à l'Amérique comme d'autres arrivent aujourd'hui à Leurope, tout comme Christophe Colomb avait cru être arrivé au Japon, ce sont tous ces ajustements entre deux mondes que dévoilent les lettres. Dans le cas des sœurs Mondot-Haurie et des jeunes gens qui les rejoignent, l'émigration est vécue comme une chance, une possibilité unique

d'accéder à une autonomie, même en servant une autre famille, et en envoyant de l'argent aux parents ainsi que des graines de plantes pour fleurir la petite propriété familiale.

Les recherches sur l'émigration basque ont montré un déficit des départs féminins, déficit qui peut s'expliquer par un nombre moindre d'émigrées, et également par le fait que les épouses et enfants n'avaient pas de passeports et voyageaient sous la tutelle d'un parent ou proche majeur. L'émigration professionnelle et l'émigration féminine sont développées dans la troisième partie, centrée sur le Pays basque nord, grâce aux travaux de Beñat Çuburu-Ithorotz sur les travailleurs du cuir originaires d'Hasparren et dont il a retrouvé des traces à Cuba, au Mexique, en Amérique du sud et aussi en Galice, terre d'émigration et *fnis terrae* de l'Europe. Un pour cent seulement sur un total de plus de 2 700 émigrants répertoriés par Beñat Çuburu-Ithorotz ont parachevé leur parcours migratoire en revenant définitivement en Labourd, selon la base de données que l'historien a confectionnée à partir de la consultation de nombreux fonds d'archives.

L'émigration féminine aux États-Unis a fait l'objet des travaux de Marie-Pierre Arrizabalaga depuis des décennies : les recherches sur des familles basques en Californie lui permettent d'affirmer que l'immigration, loin de signifier un repli sur soi et une perte d'autonomie, s'inscrit dans un processus d'émancipation que ne pouvaient vivre les sœurs restées au pays. Cette ascension du deuxième sexe qui acquiert la nationalité et la qualité d'électrice avant l'octroi du droit de vote sous forme d'une ordonnance du général de Gaulle en 1944, ne doit pas faire oublier les cas d'émigration sous la contrainte, qui existait aussi à la fin du XIX^e siècle, pour envoyer dans les maisons closes sud-américaines des mineures sans papiers d'identité (le cas fut observé à l'occasion d'une enquête lancée contre un agent d'émigration installé à Bordeaux pendant vingt ans avant d'être révoqué en 1889²).

Si l'histoire de l'émigration basco-béarnaise a suscité la polémique à partir de 1840, cette expédition de main-d'œuvre souvent illettrée, au départ de Bayonne et de Bordeaux et qui occupait l'entrepont des navires comme une cargaison humaine remplacée au retour par toute sorte de marchandises malodorantes (peaux, ossements, guano...) a fait l'objet de représentations littéraires. Jean Casenave explore un siècle de transfigurations des émigrants du Pays basque nord, les mythiques personnages d'Américains qui ont fait rêver des générations tandis que les poètes de la diaspora suscitaient le plus souvent la mélancolie. Ce double discours est aussi repéré dans la presse, notamment

2 Cf. Isabelle Tauzin-Castellanos « Les agents d'émigration à Bordeaux », *De l'émigration en Amérique latine à la crise migratoire : histoire oubliée de la Nouvelle-Aquitaine XIX^e-XXI^e siècles*, Cairn, 2021, Morlaàs, p. 45-47.

dans l'hebdomadaire conservateur bayonnais *Eskualduna* étudié par Argia Olçomendy: l'émigrant est tantôt victime de sa naïveté et tantôt partageux et triomphant. L'historien Oscar Alvarez Gila, qui contribue au projet EMILA depuis le Pays basque sud, a exploré un autre corpus tout aussi passionnant dont il rend compte peu à peu dans ses travaux à Bilbao ou à l'université d'été organisée en juillet 2022 à Bayonne: l'émigrant basque dans le cinéma des États-Unis constitue un type qui évolue au fil du temps en prenant peu à peu les traits et l'accent du paysan mexicain mais portant le béret traditionnel, la *txapela*. Le contexte de l'exil politique a forgé *a contrario* l'œuvre de l'écrivain José Olivares Larrondo originaire de Biscaye, passé par Paris avant de rejoindre l'Argentine et d'y poursuivre une œuvre littéraire marquée au sceau de la nostalgie et de l'impossible retour sous le franquisme.

Finalement, la cinquième partie de cet ouvrage présente le travail de quelques-unes des nombreuses associations culturelles qui se consacrent à la préservation du patrimoine de l'émigration. Annie Sabarots pour les Amis du Musée de Basse-Navarre, Monique Legarto pour Euskal Argentina, Lily Casassus pour l'Association pour la Mémoire de l'Émigration, des représentants de Généalogie et Histoire des Familles, d'Ikerzaleak, d'Anglet Patrimoines, d'Aquitaine Historique... ont pris part aux échanges lors du colloque des 5 et 6 juillet 2021 tandis que d'autres participants ont assisté par visioconférence du fait des restrictions liées à la pandémie.

Un témoignage a particulièrement retenu l'attention: celui de Christiane Bidot-Naude qui est revenue sur sa longue expérience partagée avec d'autres passionnés de généalogie entre l'Amérique latine et l'Europe, cette expérience qu'elle métaphorise grâce à l'image de quatre amies mousquetaires solidaires qui mettent à disposition 57 000 clichés photographiques des registres d'immatriculation consulaires sur « genfrancesa.com/inmigrantes ». Christiane Bidot-Naude explique comment des dizaines d'internautes l'ont contactée à la recherche d'un ancêtre parti du Béarn, de la Bigorre, des Landes ou du Pays basque, de sorte qu'elle a rédigé en ligne plus de cent soixante biographies passionnantes (Émigration 64) tout en développant une base de données interrogeable à distance (Émigration Pyrénées).

La revue *Partir* forte d'une vingtaine de numéros inspire les deux derniers chapitres. Les hispanistes Dolores Thion et Christian Manso proposent un bilan de la représentation de l'émigration basque dans le magazine de l'Association pour la Mémoire de l'Émigration, tandis que Maryse Esterle étudie les reconstitutions biographiques et les fictions écrites par des descendants d'émigrants comme elle-même, en expliquant l'héroïsation qui prend forme autour des aïeux partis au loin. En sociologue de l'éducation,

elle s'interroge sur la possibilité de transmettre cette histoire aux générations présentes qui tendent à ignorer la prégnance du passé pour recomposer le puzzle des histoires familiales.

Entre expérience vécue des arrière-petits-enfants restés au pays et la médiation auprès des descendants d'émigrants de passage dans la région, c'est une invitation à contribuer aux solidarités internationales que les auteurs du présent ouvrage souhaitent transmettre, inspirés par la connaissance du passé régional et le sentiment que la même histoire ne cesse de se répéter à présent dans le sens inverse, vers des frontières européennes cadencées alors que les jeunes républiques américaines avaient ouvert leurs ports aux travailleurs immigrés et favorisé une mosaïque de cultures.

Première partie

Approches théoriques
sur l'émigration en Argentine
et études de cas

L'immigration française en Argentine Cycles migratoires, groupes ethniques et formes d'intégration, 1850-1950

Hernán Otero¹

L'Argentine est un cas paradigmatique au sein du groupe de pays ayant connu une immigration européenne massive. Ce fait, bien connu, a donné lieu à une vaste production scientifique qui, en termes généraux, a eu tendance à se concentrer sur les groupes majoritaires que sont les Espagnols et les Italiens. L'influence de l'immigration européenne sur la population, qui a atteint des proportions inégalées par d'autres pays, s'est étendue aux aspects les plus variés de la vie sociale, de l'économie à la culture, et a suscité des débats universitaires et identitaires sur les particularités de la société émergente et les modes d'intégration sociale qui en découlent.

Les débats universitaires se sont articulés autour de deux interprétations principales. D'une part, le *melting-pot* qui, basé sur la théorie de la modernisation, postulait un processus d'intégration rapide et relativement réussi des migrants européens, un processus favorisé, entre autres facteurs macro-structurels, par la faiblesse démographique de la société d'accueil. D'autre part, la théorie du *Pluralisme culturel*, d'inspiration américaine, qui, à partir des années 1980, a remis en question la linéarité et surtout la rapidité du processus, donnant lieu à une révision du modèle précédent et à une grande variété d'études basées sur de nouvelles dimensions plus complexes (ségrégation spatiale, endogamie, associationnisme et presse ethnique, etc.).

¹ Hernán Otero est spécialiste de l'histoire de l'émigration française en Argentine, membre de l'Académie Nationale d'Histoire de la République Argentine. hernan.otero@conicet.gov.ar.

Dans ce contexte, et surtout à partir des points de vue plus nuancés et convergents produits par le débat, ce texte propose une synthèse sur le long terme de l'immigration française en Argentine, depuis le milieu du XIX^e siècle, lorsque des données plus systématiques et fiables sont devenues disponibles, jusqu'aux années 1950. Elle reconstruit trois aspects essentiels : la périodisation du cycle migratoire et du cycle communautaire français ; l'évolution temporelle des groupes ethniques et les facteurs qui ont influencé leurs transformations ; et, enfin, les modèles régionaux qui ont modulé l'intégration migratoire dans un pays caractérisé par sa forte hétérogénéité socio-spatiale interne.

Un flux migratoire particulier

Bien que présents depuis l'époque coloniale, les Français n'ont commencé à arriver en nombre significatif qu'à l'époque de l'indépendance, à partir des années 1830. Leur évolution a été particulière dans le contexte du flux migratoire européen vers l'Argentine. Considérée sur le long terme qui nous intéresse ici, elle était étroitement associée à des facteurs spécifiques au pays d'origine, parmi lesquels sa transition démographique précoce et l'existence d'une paysannerie beaucoup plus nombreuse et persistante que dans le reste de l'Europe occidentale. Sans chercher à trancher ici la question de l'exception française, il ne fait aucun doute que ces deux facteurs ont joué un rôle central pour expliquer tant l'évolution temporelle que l'origine régionale des flux migratoires vers notre pays. Il ne s'agit pas, bien sûr, de nier les éléments d'attraction dérivés de l'économie florissante et des politiques migratoires actives et enthousiastes de l'Argentine – sans l'inclusion desquels le rôle prépondérant que le pays sud-américain a joué dans l'émigration française du XIX^e siècle serait incompréhensible – mais il s'agit de circonscrire leur action au panorama plus large de l'économie atlantique dont les deux pays faisaient partie. Dans ce contexte, l'émigration française représente avant tout une émigration du sud de l'Europe qui tend à suivre les périodes d'émigration du nord, une caractéristique qui coïncide avec sa position de carrefour dans le vieux continent. Cela lui a également permis d'être un pays d'expulsion de population pendant la majeure partie du XIX^e siècle, malgré le déplacement séculaire des flux migratoires de l'ouest et du nord vers le centre, l'est et le sud de l'Europe, qui a eu lieu vers 1870.

Les facteurs d'expulsion sont également essentiels pour expliquer la géographie et les origines macro et micro régionales d'un processus migratoire qui concerne avant tout les zones frontalières qui, à bien des égards, ont été les plus touchées, mais pas les seules, par la grande transformation du XIX^e siècle. Cette transformation n'était pas seulement démographique

et économique, mais aussi sociale, politique et culturelle au sens large. Si les facteurs d'expulsion permettent d'expliquer de manière adéquate la localisation et l'intensité des départs de l'Hexagone, leur répartition par destination dépendait de facteurs historiques et culturels anciens et des conditions des pays d'accueil. Celles-ci ont été largement favorables dans le cas de l'Argentine qui détenait en 1910 la plus grande colonie française du monde en proportion de sa population.

Vu d'Argentine, les particularités du flux se manifestent davantage dans le temps que dans l'espace, avec un début précoce du cycle migratoire à souligner, notamment en raison de l'actif foyer basco-béarnais et du Sud-Ouest en général, et aussi une fin précoce de sa phase ascendante, puisque les Français n'ont pas participé de manière significative à la grande vague migratoire que le pays a reçue entre 1903 et 1913. Si la fin du cycle français est plus insaisissable que son début – et aussi moins intéressante puisque les communautés continuent d'exister au-delà du flux qui les a fait naître – il ne fait aucun doute que les arrivées ont diminué drastiquement après la crise économique de 1890, puis se sont poursuivies à un rythme décroissant jusqu'à la Grande Guerre et de manière presque insignifiante pendant la première moitié du XX^e siècle.

Malgré quelques points d'intersection évidents, ce cycle était notamment indépendant du commerce franco-argentin et, surtout, du cycle des investissements français dans le pays. Dans le premier cas, le commerce franco-argentin a été prédominant jusqu'en 1890, en étroite rivalité avec la Grande-Bretagne, mais a ensuite entamé une phase de déclin qui a relégué la France comme partenaire commercial de l'Argentine. Bien que la fin du cycle le plus important du commerce d'importation de produits français se soit produite vers 1890, coïncidant avec la stabilisation et le déclin du flux d'immigrants, les causes de la baisse des importations doivent être recherchées dans d'autres facteurs, notamment un marché international hautement concurrentiel, qui a conduit au déplacement des produits français par ceux de pays tels que l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et les États-Unis ; la mise en œuvre de mesures protectionnistes par le gouvernement argentin, très nettes dans le cas du sucre ; l'afflux plus important d'autres groupes migratoires tels que les Italiens et les Espagnols qui ont augmenté l'importation de produits de cette origine ; le besoin réduit de leurs produits (produits de luxe) qui étaient très chers pour le consommateur argentin moyen ; et le développement progressif de l'industrie locale auquel le travail effectué par les immigrants d'origine française n'était pas étranger, dans des domaines clés tels que le sucre de Tucumán, le vin de Mendoza et de nombreuses industries. Pour toutes ces raisons, l'immigration

a été importante pour l'établissement du trafic commercial entre 1830 et 1870, tandis que la réduction de ce dernier était surtout liée aux facteurs du commerce international et national. La courbe globale de l'investissement français en Argentine, qui atteint son apogée entre 1900 et 1913, ne coïncide pas avec l'évolution du flux migratoire dont les stocks démographiques dans le pays sont en forte baisse depuis 1895.

Il va sans dire qu'il n'y a pas non plus de relation étroite entre la diffusion du modèle culturel français, qui a eu une large influence sur les élites dirigeantes et intellectuelles argentines, et le flux migratoire, car l'expansion de la culture française a eu d'autres circuits et mécanismes plus étendus et complexes, ce qui explique également sa présence dans d'autres pays d'Amérique latine qui n'ont pas connu une immigration française importante. L'arrivée de savants, de scientifiques, d'artistes et d'intellectuels, membres d'une immigration de cadres qualifiés, entrepreneurs et aventureux qui ont participé à la formidable fuite des cerveaux européens de l'époque, est l'un des rares points de connexion entre les deux phénomènes.

Ces évolutions globales expliquent le fait qu'en 1914 la France occupait la première place en tant que référence culturelle et intellectuelle (avec des variations notables, bien sûr, selon le domaine de la culture, de l'art ou de la science pris en considération), la deuxième place en termes d'investissement en capital, la troisième en termes de présence d'immigrants européens et la quatrième en termes de relations commerciales argentines avec le vieux continent.

Outre le caractère atypique de son cycle, la deuxième particularité du flux français est sa plus forte proportion de remigrations et de retours, ces derniers étant largement majoritaires. L'absence de sources et de données fiables et l'extraordinaire pluralité des situations impliquées dans ce type de mouvement rendent difficile, voire impossible, leur évaluation en termes de succès ou d'échec. Néanmoins, leur incidence nous rappelle que les entrées et sorties fréquentes, et les retours dramatiques ou glorieux, ont fait de la mobilité un facteur clé de la période, ce qui nous permet de douter de certaines images optimistes du progrès argentin. Il rappelle également, de manière moins controversée pour leurs preuves, que la mobilité et l'instabilité ont caractérisé une partie importante des immigrants et aussi des communautés. L'analyse du retour en tant que simple flux migratoire, et non en tant que proportion de la courbe des revenus annuels, montre également que la logique de son évolution dépend essentiellement de circonstances propres à l'économie argentine, comme la crise de 1890, ce qui confirme une fois de plus l'importance des facteurs d'expulsion.

Dans ce cadre général des circulations humaines, d'idées, de capitaux et de marchandises entre les deux pays, les politiques migratoires françaises mises en œuvre durant le quinquennat 1855-1860, caractérisées par l'interaction complexe des ministères de l'Intérieur, du Commerce et des Affaires étrangères et leur défense des droits des migrants, définissent très tôt un contexte général de libre mobilité qui met fin aux tentatives interventionnistes ponctuelles du ministère de l'Intérieur et des préfectures départementales dont les actions de dissuasion et de contre-propagande ne semblent pas avoir eu d'effet significatif sur les flux. D'autres politiques, telles que la législation sur la citoyenneté fondée sur le droit du sang et les lois sur le service militaire, ont eu un impact plus décisif, encourageant le départ de ceux qui souhaitaient échapper au service militaire, rendant impossible le retour des insoumis et, surtout, provoquant de profondes tensions internes à la communauté pendant les guerres dans la mère patrie. Le débat entre partisans et adversaires de l'émigration, qui incluait un large éventail d'acteurs et traversait toutes les familles politiques, scientifiques et doctrinales, a montré l'importance de la question pour leurs contemporains contrairement à l'oubli historiographique qui allait la caractériser pendant une grande partie du siècle suivant.

Du côté argentin, l'impact des politiques et des attitudes gouvernementales était également nuancé, comme le montre l'augmentation notable de la présence française pendant la longue période du général Juan Manuel de Rosas (1829-1832, 1835-1852), malgré l'absence de politiques favorisant l'immigration pendant ces années et la francophobie explicite du rosisme. Dans le même ordre d'idées, si une grande partie de l'attirail de propagande active et ingénieuse déployé par le gouvernement argentin pour attirer les immigrants semble avoir eu un effet plutôt secondaire dans la création ou l'augmentation des flux, il n'en va pas de même pour les incitations matérielles concrètes telles que l'offre de terres par le biais de contrats de colonisation et, plus spectaculairement, la politique de libre passage du triennat 1887-1889 qui fut efficace au départ mais eut des effets négatifs à moyen terme.

L'influence plutôt discrète de la propagande argentine est cohérente avec le fait que le principal mécanisme de gestion des flux était les chaînes migratoires et les réseaux sociaux, qu'ils soient familiaux, *paesanis* ou de voisinage. Les connaissances interpersonnelles de leurs membres ont permis la diffusion d'informations plus sûres et plus fiables, auxquelles s'ajoute leur rôle décisif de financeurs partiels du flux grâce au prêt d'argent pour les billets et autres types d'aides matérielles nécessaires à l'installation sur le lieu de destination. Ce parcours initial, bien sûr de manière hypothétique, a prédéfini de nombreux chemins migratoires dans des aspects clés tels que la recherche d'un emploi,

la location d'un logement, la rencontre de nouveaux compatriotes ou la formation d'un couple. Pour toutes ces raisons, les réseaux sociaux et les chaînes migratoires constituent le mécanisme le plus répandu dans le contexte du Rio de la Plata qui se caractérise également par une économie à forte demande de main-d'œuvre et par l'absence quasi totale d'obstacles à l'entrée et à la libre mobilité des immigrants. Ces mêmes facteurs, ainsi que la distance culturelle limitée entre la population migrante et la population locale – évidente, entre autres, dans le partage de la même religion et la facilité d'apprentissage de l'espagnol – ont permis la formation rapide de réseaux multiethniques avec les autochtones et les autres étrangers. Les niveaux significatifs de mariages mixtes étaient, en ce sens, une preuve évidente de l'existence de liens sociaux qui allaient au-delà des réseaux de pré-immigration. Dans une moindre mesure, les Français sont également arrivés dans le cadre de compagnies de colonisation et ont joué un rôle important dans les provinces d'Entre Ríos et de Buenos Aires pendant la deuxième phase du processus de colonisation. Bien qu'ils n'aient pas participé de manière significative à la troisième phase de ce processus, après 1870, ils ont fondé la colonie de Pigüé en 1884 qui allait devenir le cas le plus emblématique de la colonisation française dans notre pays.

Enfin, la précocité de l'afflux français a également favorisé le succès des premiers arrivés, parmi lesquels se distinguent les acteurs économiques liés au cycle du bétail dans la vaste *pampa gringa* et au développement industriel des grandes villes avant 1890. La contribution économique, intellectuelle, organisationnelle et entrepreneuriale des pionniers d'origine française a été intense et a couvert un large éventail d'activités économiques, même si, dans la plupart d'entre elles, ils ont fini par être remplacés par d'autres Européens et par la population autochtone. Comme nous le verrons plus loin, l'émergence d'un secteur social d'origine migratoire et de niveau économique élevé a eu des effets favorables sur le tissu communautaire. Cependant, l'arrivée d'immigrants d'origine plus modeste à des époques ultérieures – moins favorables ou simplement plus compétitives – a donné lieu à des différences marquées dans les modes de vie et les conditions de vie qui, selon toutes les données disponibles, se sont accentuées au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. Les fractures de classe étaient évidentes dans les conditions de vie des immigrants mais aussi dans leur niveau d'adhésion au tissu communautaire. Comme pour les autres groupes, les objectifs réformistes et la tutelle bourgeoise des sociétés ethniques convenaient bien à la composition sociale majoritaire de ces institutions dans lesquelles les classes moyennes et supérieures dominaient.

La parabole du cycle communautaire

L'histoire de la communauté, plutôt que celle du flux, nécessite une périodisation globale qui doit privilégier la distinction entre les personnes qui en font partie et celles qui vivent leur vie au-delà de ses marges car, comme le soulignent Baggioni et Bréton (1996 : 898), il ne convient pas de « baptiser abusivement “communauté” une simple série statistique d'individus » de même origine nationale. Une communauté n'est pas, en effet, un simple agrégat mais un ensemble d'institutions, d'activités, de lieux de mémoire, de discours et, surtout, de personnes qui la façonnent en tant que *leaders* ethniques, en tant qu'adhérents infatigables et permanents, en tant que participants actifs et occasionnels ou en tant que sympathisants distants et erratiques.

Sans surprise, la précocité du cycle migratoire français a favorisé l'émergence précoce d'un réseau communautaire qui, outre son caractère pionnier par rapport aux groupes majoritaires, s'est également caractérisé par sa remarquable richesse, sa diversité et sa relative persistance dans le temps au-delà du flux migratoire qui lui a donné naissance. Comme dans d'autres groupes migratoires, le cadre institutionnel de la communauté française comprend un mouvement associatif vigoureux et multiforme, de nombreuses écoles et divers organes de presse dont les intensités et les destinations diffèrent. À ces organes permanents s'ajoutaient des fêtes et des célébrations ainsi qu'une multitude d'activités spécifiques généralement liées aux circonstances du pays d'origine.

L'évolution de cet ensemble d'éléments peut être vue comme une parabole avec une phase ascendante et descendante. La phase ascendante est marquée par la création de la Société Philanthropique Française du Rio de la Plata en 1832, suivie d'une large série de sociétés de secours mutuels – qui étaient une centaine en 1914 – et d'autres institutions telles que *le Club Français* (1866) et la *Caisse Française de Rapatriement* (1878), la seule expérience de ce type au monde. Très tôt également, les sociétés se sont regroupées en institutions de second rang, comme le *Comité des Sociétés Françaises de Buenos Aires* (1902) et la *Fédération des Mutualités Françaises de l'Argentine* en 1913. Des organes de presse décisifs – comme *Le Courrier de La Plata* fondé en 1865 – et des institutions d'un grand poids économique, comme la *Chambre de Commerce* de Buenos Aires (1884), complètent cet édifice de l'âge d'or de la communauté entre 1860 et la veille de la Grande Guerre. Le poids des associations philanthropiques et le lien fort entre les associations en général et l'élite économique de la communauté semblent avoir atteint une intensité plus forte chez les Français que dans les groupes majoritaires. Au-delà de leurs objectifs statutaires spécifiques, les associations remplissaient des fonctions multiples

qui rendent difficile leur classification exclusive et tendaient à s'ouvrir, lorsque cela était possible, à d'autres francophones dans une dynamique générale qui privilégiait la référence nationale et linguistique par rapport au régionalisme caractéristique des groupes majoritaires d'Espagnols et d'Italiens. Le degré élevé du sentiment d'appartenance nationale avant l'immigration et la faiblesse numérique de la communauté ont sans doute été des facteurs décisifs pour expliquer cette plus grande réticence à la division régionale.

La phase descendante du cycle, en revanche, est plus difficile à cerner en raison de la pluralité des évolutions en jeu. Néanmoins, les signes de faiblesse et les conflits internes, visibles dès le début du XX^e siècle, sont devenus plus qu'évidents grâce aux tensions induites par la mobilisation militaire, politique et économique de la Grande Guerre. Si, à court terme, la conflagration a entraîné une revitalisation du discours et du tissu communautaire, visible dans la formation de nouvelles associations comme celles des anciens combattants, dans l'émergence de nouveaux lieux de mémoire et dans la mobilisation ethnique dans les rues, également renforcée par la présence d'Argentins francophiles, la réponse à la mobilisation militaire a produit une profonde division entre ceux qui acceptaient et ceux qui rejetaient l'impôt du sang, ce qui a conduit à une confrontation interne entre les dirigeants communautaires et entre ceux-ci et les diplomates français installés dans le pays. Ainsi, comme pour les Britanniques, la Grande Guerre n'a pas éclipsé la communauté, mais elle a affecté et réduit sa position en Argentine.

Le conflit a produit des ruptures visibles, comme l'éloignement de ceux – notamment les Argentins d'origine française – qui refusaient d'aller dans les tranchées. Tout aussi évidente a été la remise en question par les institutions communautaires des effets – désormais considérés comme négatifs – de l'application extraterritoriale des lois sur la citoyenneté et le service militaire de la mère patrie. Le lien étroit entre les institutions ethniques et les autorités diplomatiques françaises, qui s'était avéré si utile et profitable à une époque où l'organisation naissante et la vie politique convulsive de l'Argentine exigeaient l'union défensive et la protection des immigrants, devint avec la première guerre mondiale une source de tension et de revendication pour la communauté. Ainsi, comme le reconnaissent ouvertement toutes les sources diplomatiques, l'incorporation des communautés étrangères à l'effort de guerre de la mère patrie a contribué à affaiblir les éléments objectifs de la présence française en Amérique latine et a eu un effet durable sur les communautés.

La crise économique internationale de 1929-1930, quant à elle, a accentué les aspects critiques du fonctionnement financier et économique des institutions communautaires, a accru leur dépendance vis-à-vis des

demandes de subventions de la métropole – une tendance constante de la période – et accéléré la fusion ou la fermeture de nombreuses institutions, un processus qui avait déjà commencé dans les années 1920. Bien que faibles et irrégulières, les subventions accordées par l'État d'origine contribuaient marginalement à la subsistance des institutions. Le contexte économique international a également réduit le nombre d'immigrés voyageant vers et depuis la France, même ceux qui étaient relativement aisés, et a conduit à la rupture ou du moins à l'affaiblissement des liens avec le pays d'origine. La nationalisation des compagnies ferroviaires et portuaires dans les années 1940 a porté un coup décisif à des communautés telles que Rosario (province de Santa Fe) qui, sans constituer des colonies d'enclaves commerciales comme les Britanniques, dépendaient néanmoins fortement de la présence de membres de ces compagnies. La division entre Collaborateurs et Résistants, quant à elle, bien que l'Argentine fût largement dominée par les sympathisants de la France libre à partir de 1942, raviva les tensions internes à l'instar de ce qui s'était passé pendant la Grande Guerre et entraîna la fin d'une icône emblématique de la communauté comme *Le Courrier de la Plata* qui disparut en 1946.

Groupes ethniques et tissu associatif

Cependant, aussi importants qu'aient été les événements de l'histoire politique européenne et leur impact sur la vie institutionnelle, la fragilité progressive de la communauté avait, comme dans le cas d'autres groupes migratoires, d'autres raisons importantes, liées à l'intégration des immigrants et de leurs enfants dans le tissu social argentin, un processus qui peut être expliqué, malgré ses imperfections, par le concept de groupe (*núcleo*) ethnique. Un groupe ethnique peut être défini comme la proportion de personnes au sein d'un groupe statistique indifférencié (par exemple, la catégorie abstraite de « population d'origine française ») qui font effectivement partie de la communauté des migrants. En plus de fournir un indicateur objectif, la quantification des groupes a l'avantage d'inclure l'ensemble des populations en jeu et d'obtenir une meilleure représentativité que celle obtenue en analysant uniquement les individus les plus stables et, en règle générale, également les plus performants de la communauté. Un rapide survol de ces groupes confirme amplement qu'ils étaient plus vigoureux et résistants dans le cas du mouvement associatif que dans celui des écoles communautaires, signe évident que les besoins auxquels répondaient le premier (en particulier la santé) étaient plus pressants et ressentis par les immigrants que ceux auxquels répondaient les secondes.

Dans le cas des associations, en particulier des associations d'entraide, les groupes ethniques ont augmenté jusqu'aux années 1880, puis ont commencé à diminuer, plus lentement jusqu'à la Grande Guerre et plus sensiblement après la crise des années 1930. Quelque chose de semblable, mais à partir de groupes considérablement moins nombreux, s'est produit avec les écoles ethniques, aussi bien les écoles laïques elles-mêmes que les établissements religieux d'origine française qui, sans se présenter explicitement comme des écoles ethniques, remplissaient néanmoins des fonctions dans ce sens en favorisant la persistance de la langue et même un certain degré de patriotisme français. L'essor des écoles communautaires s'est produit entre les années 1880 et l'immédiat après-guerre, une période où les écoles étaient à leur apogée historique de pluralisme culturel, malgré le fait qu'un nombre important d'élèves ne soient pas d'origine française et, de manière plus symptomatique, que la plupart de ceux qui l'étaient, fréquentaient des écoles publiques en Argentine.

La moindre importance des écoles ethniques s'explique également par les conditions antérieures à l'immigration, en particulier le haut degré d'alphabétisation et de nationalisation des émigrés français par rapport aux autres groupes, et le développement du système scolaire public argentin. La fracture de classe, plus marquée que celle existant dans les associations, et les attentes différentes de retour qui ont confiné le champ d'action des écoles ethniques au champ restreint des secteurs supérieurs de la communauté dans les grandes villes ou dans les centres plus proches de l'enclave ethnique comme Pigüé, sont tout aussi importantes. La perméabilité de l'État dans l'incorporation des éducateurs français pendant une grande partie de la période analysée leur a également permis d'entrer dans l'enseignement public argentin, désarticulant ainsi leur insertion dans des sphères alternatives comme l'éducation ethnique. Après la Première Guerre mondiale, et conscient du recul que la guerre avait provoqué dans le contexte international, l'État français réorienta ses efforts vers le rayonnement de la culture française, une réorientation qui, sans mettre fin aux subventions aux associations et aux écoles, favorisa des institutions telles que l'Alliance française, qui ne s'adressaient pas aux immigrants en particulier mais à la population argentine en général. L'affaiblissement des écoles laïques ethniques a été plus précoce que celui des écoles congréganistes en raison des capacités différentes des acteurs impliqués (efforts privés dans le premier cas, institutions bien organisées à caractère international dans le second), le type de public auquel elles s'adressent (une communauté de migrants de plus en plus réduite et vieillissante par rapport à un public large et plurinational) et le type de discours qu'elles promouvaient, favorisé, dans le cas des écoles religieuses,

par leur caractère universaliste et, à partir des années 1930, par la récupération du catholicisme en Argentine.

L'évolution des groupes associatifs et éducatifs ethniques est confirmée par la chronologie des autres indicateurs communautaires, tels que le nombre d'organes de presse et de lecteurs de journaux, les mobilisations ethniques dans les rues, qui atteignent leur apogée dans les années 1920, et la participation aux festivités du 14 juillet. Dans tous les cas, les deux guerres mondiales ont impliqué une sorte de renaissance ethnique provoquée à la fois par la mobilisation de la communauté elle-même et par l'enthousiasme de la population argentine, francophile ou opposée à la vocation neutraliste du gouvernement de l'époque. La revitalisation issue de la seconde guerre mondiale a permis d'inverser le processus de dégradation du tissu institutionnel, très net depuis les années 30, et a représenté, en ce sens, le chant du cygne de la communauté.

Les indicateurs comportementaux, c'est-à-dire ceux liés à ce que fait l'immigré commun ou moyen sans poursuivre explicitement ou consciemment des objectifs communautaires ou ethniques, ont accompagné l'évolution du tissu associatif dans une relation causale complexe. La ségrégation spatiale dans le cas de Buenos Aires en est une preuve éloquente. Bien que les Français constituent le groupe européen le plus concentré à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, en grande partie en raison de la fin précoce de leur cycle migratoire, qui en fait une communauté vieillissante et peu renouvelée à cette époque, leurs niveaux de ségrégation ne sont pas très différents de ceux des autres migrants internes et latino-américains, et ils connaissent également un déclin constant à partir de 1887. Bien qu'actif en termes de festivités et de liturgie patriotique, le quartier français de Buenos Aires n'a jamais été le ghetto américain immortalisé par l'école de Chicago car, comme la plupart des quartiers de la ville, il se caractérise également par un fort brassage d'individus d'origines très diverses.

Plus révélateur encore, compte tenu de l'intensité du phénomène et du plus grand nombre de preuves disponibles, la formation de couples place les Français comme le groupe le plus ouvertement exogame, certes pendant la première moitié du XIX^e siècle où le flux est majoritairement masculin, mais aussi pendant la phase la plus expansive du cycle migratoire. Au-delà des multiples corrections – à la hausse comme à la baisse – qui pourraient être apportées à cet indicateur, les mariages mixtes constituent un élément essentiel du processus d'intégration migratoire puisqu'ils sont un frein important aux possibilités de retour et favorisent la socialisation des enfants dans la culture des mères qui, dans la plupart des cas, sont Argentines.

De même, la similitude des langues d'oc avec l'espagnol dans les phases initiales du flux, la faiblesse des écoles ethniques, l'usage obligatoire de la langue nationale dans les écoles publiques, la forte mixité résidentielle, les mariages mixtes, les métiers d'interaction forcée et la mobilité sociale des enfants expliquent précisément la perte de la langue française dont le déclin se situe également entre les années 1880 et le Centenaire. La proportion de personnes immatriculées dans les consulats, donnée symbolique du respect de la loi française, des acquis et des limites de l'utopie extraterritoriale européenne, confirme toutes les évolutions précédentes puisqu'on passe de 37 à 54 % entre 1869 et 1886, date à laquelle est atteint le maximum, puis le pourcentage diminue régulièrement par la suite pour atteindre 24 et 19 % respectivement en 1947 et 1950.

Il est ainsi évident que la parabole du cycle communautaire, qui est aussi l'inverse du cycle d'intégration des immigrants et de leurs enfants, est le produit de multiples dimensions et éléments qui, en substance, renvoient à trois facteurs fondamentaux.

Premièrement, la réduction progressive du nombre de Français à partir de 1895, produite par la particularité de leur cycle migratoire précoce dans le pays. La présence française dans la population totale du pays passe de 2 % en 1869 à 2,4 % en 1895 et à un maigre 1 % en 1914. Bien qu'évidente, cette spécificité doit être soulignée pour la vigueur que la force silencieuse des chiffres a imposée au reste des processus.

Deuxièmement, l'action progressive des mécanismes d'intégration déployés par l'État argentin. La sphère éducative a été la plus précoce et la plus évidente, grâce à la mise en place, dans les années 1880, d'un système d'enseignement public définissant un modèle laïc et universaliste d'intégration républicaine qui, malgré ses hauts et ses bas, a concurrencé massivement et efficacement les écoles ethniques. Ce modèle, de matrice nettement française, a nationalisé les enfants d'immigrés autour d'une idéologie commune dans laquelle l'origine pré-immigrée n'avait aucune importance, surtout après le mandat de José María Ramos Mejía à la tête du Conseil national de l'Éducation entre 1908 et 1913. Le service militaire créé en 1901 et la loi Sáenz Peña de 1912, qui a introduit le vote universel, secret et obligatoire, bien que limité aux hommes, ont joué un rôle similaire. Moins spectaculaires mais tout aussi efficaces sont d'autres avancées étatiques comme la nationalisation du scoutisme en 1934, qui affecta les associations orientées dans ce sens, et, plus énergiquement, la loi du péronisme sur les mutuelles et la nationalisation des compagnies ferroviaires et portuaires.

Troisièmement, l'histoire européenne convulsive de la première moitié du XX^e siècle a impliqué la réduction de la place de la France et le déclin du modèle français dans le monde en général et en Amérique latine en particulier. Le mauvais sort militaire de la Grande Guerre, la perte d'influence de la France au cours des années 1930 en raison de la politique de « non-intervention » pendant la guerre civile espagnole et du pacifisme conciliant face à l'expansion nazie, et la défaite de juin 1940 sont quelques-uns des jalons de ce parcours. Ce revers est clairement ressenti par les enfants d'immigrés français à l'étranger, comme l'illustrent amèrement certains agents consulaires de l'époque. L'accès aux professions libérales et à la fonction publique, le haut niveau de mobilité sociale atteint par rapport à leurs parents, la progression du nationalisme dans la culture et la politique argentines et le net recul de la langue française par rapport à l'anglais – déjà dominant dans les années 30 – ont contribué dans le même sens et ont encore accéléré l'identification de la grande majorité des enfants d'immigrés avec l'Argentine, un processus qui, sans les connotations négatives de la perte de la place de la France dans le contexte international, avait été mis en évidence depuis la fin du siècle précédent.

Modèles régionaux d'intégration

Les groupes ethniques varient non seulement dans le temps selon une parabole qui, comme nous l'avons vu, atteint son niveau maximal de Pluralisme entre les années 80 et l'immédiat après-guerre, mais aussi, et de manière encore plus marquée, en termes spatiaux, une autre preuve de l'extrême inadéquation de toute tentative de trancher le débat entre Pluralisme et *melting-pot* sur la base de réponses dichotomiques ou partisans.

L'intégration migratoire dépendait fortement des contextes spatiaux d'insertion, non pas pour des raisons purement géographiques, mais parce que ces espaces synthétisaient un ensemble significatif de variables concomitantes, parmi lesquelles la taille des communautés concernées et, surtout, le type de relations sociales qui émergeaient entre les migrants et la population locale – aspect crucial de la formation de réseaux sociaux multiethniques – étaient déterminants. L'endogamie, une fois encore, nous permet l'approche la plus solide en raison de la pluralité des mesures existantes et parce qu'elle constitue un indicateur d'intégration structurelle. Malgré le manque d'études de cas dans de nombreuses autres dimensions, on peut détecter trois modèles spatiaux assez clairs qui illustrent, à la manière des idéaux types wébériens, différents degrés d'intégration.

Premièrement, *le modèle urbain des grandes villes* telles que Córdoba, Rosario et Buenos Aires, caractérisé par des niveaux de pluralisme plus élevés en raison de l'existence d'une ségrégation spatiale moyenne ou forte, d'une endogamie plus importante de la première et de la deuxième générations et, en conséquence de ce qui précède, de l'existence de sphères de sociabilité plus segmentées sur le plan ethnique, social et spatial, facteurs qui tendent à réduire les possibilités de formation de réseaux multiethniques. Cette base comportementale a favorisé la continuité, à des degrés divers selon d'autres paramètres, de la culture pré-migratoire et son amplification à travers un réseau communautaire plus solide, plus dense et plus durable. Dans le même sens, le réseau communautaire avait une force significative dans ces espaces, comme en témoigne la création de multiples formes d'associations (mutuelles, bien sûr, mais aussi des formes plus spécifiques comme les cercles, les clubs et autres types de sociétés), l'existence d'écoles et le rôle actif de la presse communautaire. En même temps, les plus grandes marges de mobilité socioprofessionnelle ascendante et descendante, typiques de structures économiques plus complexes et diversifiées, ont favorisé une différenciation sociale interne plus intense et conflictuelle de la communauté. C'est pourquoi, les différences de classe et de conditions de vie y jouaient un rôle plus important que dans les espaces plus petits. Enfin, bien que de nombreux *leaders* communautaires aient pu s'intégrer à l'élite dirigeante argentine, soit directement, soit par le biais d'institutions telles que la franc-maçonnerie, ils l'ont fait à des postes plus subordonnés, ce qui a eu tendance à renforcer, à quelques exceptions près, leur rôle plus strictement communautaire de *leaders* internes, selon la typologie classique de Higham (1979). Pour les raisons exposées ci-dessus, la capitale du pays était un cas limite à tous ces égards.

Deuxièmement, *le modèle urbain des villes de taille intermédiaire*, typique des villes de la *pampa gringa*, comme le cas bien étudié de Tandil, se caractérise par des niveaux de pluralisme beaucoup plus faibles en raison de niveaux de ségrégation spatiale faibles ou nuls, une forte ruralité pendant une grande partie de la période, l'intégration exogame de la première et surtout de la deuxième génération d'immigrants et des zones de sociabilité moins segmentées sur le plan ethnique, social et spatial qui permettent des possibilités d'interaction plus grandes et plus horizontales et la formation de réseaux multiethniques. Symptomatiquement, ce type d'espace a été favorable à l'émergence d'associations ethniques, bien que limitées presque exclusivement aux sociétés de secours mutuels, mais pas à la création d'écoles ou de journaux communautaires, puisque les besoins en ce sens n'existaient pas ou étaient satisfaits par l'école publique et la presse locale argentines. La moindre

différenciation sociale et culturelle de ces espaces, et surtout, la participation réussie en tant que voisins respectables des référents communautaires aux élites locales – également mise en évidence par Bjerg (2001) et Irianni (2010) pour les Danois et les Basques respectivement – a favorisé leur présence dans la vie et la gestion municipale, rendant leur profil de *leaders* ethniques moins nécessaire et, surtout, moins exclu.

Enfin, *le modèle rural des régions de colonisation*, dont Pigüé représente évidemment l'exemple paradigmatique, caractérisé par la prédominance d'une population rurale, l'absence d'une société d'accueil à laquelle s'intégrer pendant les phases initiales, et la plus grande homogénéité régionale et microrégionale d'un flux migratoire encadré juridiquement et matériellement par les entreprises de colonisation. Bien que les preuves sur ce type de sphères soient encore éparses et contradictoires, tout indique que les niveaux d'endogamie de première, deuxième et peut-être troisième et quatrième générations étaient plus élevés que dans le modèle précédent. Dans un contexte de ségrégation élevée (un indicateur tautologique dans la phase initiale des colonies, bien sûr), le mariage endogame, un degré un peu plus élevé de persistance linguistique, l'associationnisme communautaire et l'éducation ont joué un rôle et une intensité plus importants et persistants. Bien que les colonies ne soient pas, en règle générale, composées d'individus de même origine, il est indéniable que l'influence ethnique initiale a persisté au-delà de l'arrivée ultérieure d'Argentins et d'autres groupes migratoires, de sorte que les groupes fondateurs ont conservé pendant un certain temps un pouvoir inexistant dans les autres espaces. Cette plus grande persistance, le fait d'être ou de se sentir héritiers des pionniers, le discours fondateur et épique si caractéristique des colonies, entre autres facteurs, et, comme l'a souligné Papy (2005), la relation symbolique des migrants avec la terre, expliquent la persistance d'un plus grand degré de pluralisme chez les descendants de migrants et, plus généralement, le rôle que jouent les groupes fondateurs dans la mémoire patrimoniale des villes. Curieusement, et bien que numériquement minoritaire dans la conformation du flux migratoire, ce modèle est devenu l'un des signes les plus visibles de la présence française en Argentine.

* * *

En résumé, une sorte de courbe en forme de U nous permet de définir une échelle de niveaux ou, pour être plus précis, de rythmes d'intégration : a) des caractéristiques pluralistes importantes dans les grandes villes, particulièrement fortes dans la phase ascendante du cycle migratoire, comme le suggère le cas

de Buenos Aires ; b) une intégration plus rapide dans les villes moyennes ou petites ; c) une plus grande persistance culturelle dans les colonies. Comme on pouvait s'y attendre, la croissance urbaine et démographique de ces dernières les a rapidement alignées, dans la grande majorité des cas, sur ce qui s'est passé dans les villes intermédiaires. Les types d'institutions créées dans chaque région et les données statistiques sur l'intensité et les taux de déclin des mariages mixtes et des noyaux ethniques ratifient le caractère raisonnable de ces modèles. Ce caractère raisonnable ne découle pas de chaque indicateur pris isolément mais du fait que leurs évolutions temporelles et spatiales étaient concordantes.

Les modèles susmentionnés, qui sont communs à bien des égards à d'autres groupes ethniques, doivent être nuancés pour une raison. Il est essentiel de se rappeler qu'il s'agit d'évaluations relatives dont la signification ne peut être comprise qu'en comparant les modèles, et qu'elles constituent des processus d'intégration plus rapides que ceux observés dans d'autres pays d'immigration, en particulier le cas nord-américain habituellement pris comme référence. Le lecteur attentif percevra sans doute la simplification que ces modèles entraînent, mais il admettra aussi que c'est précisément la fonction de ces modèles. Quelle que soit la valeur de cette typologie, elle illustre que les comportements des migrants ne sont pas une dérivation automatique des traits culturels pré-migratoires, comme le proposent les approches essentialistes traditionnelles de l'identité, mais une réponse qui varie en fonction des ressources matérielles et symboliques disponibles, en bref, des possibilités et des limites de chaque espace. Notre modèle illustre en outre le fait que le débat entre la thèse du Pluralisme et celle du *melting-pot* n'admet pas de réponses uniques pour toutes les époques et tous les lieux, puisque les conditions de possibilité – ou, si l'on préfère, d'impossibilité – de la consolidation des communautés migratoires variaient considérablement dans chaque espace.

Enfin et surtout, les modèles proposés sont valables par rapport à l'échelle de la communauté, mais pas par rapport à l'individu, car il va sans dire qu'il existe une irréductibilité radicale de l'âme humaine aux facteurs de conditionnement contextuels, qu'ils soient économiques comme dans les théories des années 1960 et 1970, ou relationnels comme dans l'historiographie plus récente. Quel que soit le pouvoir prédictif de l'appartenance à des réseaux pré-migratoires, de la proximité ou du mariage avec un Argentin, les actions individuelles laissent une grande marge de liberté pour la simple raison que les aspects idéationnels – dont fait partie l'identité des personnes – ne sont pas détachés de façon simple des facteurs de conditionnement matériels ou relationnels.

Bibliographie

Andreu, Jean ; Bennassar, Bartolomé ; Gaignard, Román, *Les Aveyronnais dans La Pampa. Fondation, développement et vie de la colonie aveyronnaise de Pigüé, Argentine, 1884-1974*, Service de Publications de l'Université de Toulouse-le-Mirail, Privat éditeur, 1977.

Baggioni, Daniel ; Breton, Roland, « Communauté (s) linguistique(s), espace(s) francophone(s) et réseaux de communication : le problème de la délimitation d'un/des ensemble(s) dans la "francophonie" », Didier de Robillard et Michel Beniamino (eds.), *Le français dans l'espace francophone*, Paris, Champion, 1996, Tome 2, p. 887-901.

Bailey, John P., « Inmigración y relaciones étnicas. Los ingleses en la Argentina », *Desarrollo Económico*, 12, Vol. 18, 1979, enero-marzo, p. 539-558.

Bjerg, María, *Entre Sofie y Tovelille. Una historia de los inmigrantes daneses en la Argentina (1848-1930)*, Buenos Aires, Biblos, 2001.

De Charnisay, Henry, *L'émigration basco-béarnaise en Amérique*, Biarritz, Editions J & D, 1996.

De La Croix-Riche Chanet, Charles R., *Franceses en el Río de la Plata y el Atlántico Sur, 1526-1876*, Buenos Aires, Mega Libros Editores, 2004.

Devoto, Fernando, *Historia de la inmigración en Argentina*, Buenos Aires, Sudamericana, 2003.

Devoto, Fernando ; Otero, Hernán, "Veinte años después. Una lectura sobre el Crisol de Razas, el Pluralismo Cultural y la Historia Nacional en la historiografía argentina", *Estudios Migratorios Latinoamericanos*, Buenos Aires, CEMLA, núm. 50, 2003, p. 181-227.

Higham, John (ed.), *Ethnic Leadership in America*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 1979.

Irianni, Marcelino, *Historia de los vascos en la Argentina*, Buenos Aires, Biblos, 2010.

Lavallé, Bernard (comp.), *L'émigration aquitaine en Amérique Latine au XIX^e siècle*, Bordeaux, Maison des Pays Ibériques, 1995.

Otero, Hernán, « Una visión crítica de la endogamia: reflexiones a partir de una reconstrucción de familias francesas (Tandil, 1850-1914) », *Estudios Migratorios Latinoamericanos*, Buenos Aires, CEMLA, núm. 15-16, agosto-diciembre 1990, p. 343-378.

---, *La guerra en la sangre. Los franco-argentinos ante la Primera Guerra Mundial*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 2009.

---, *Historia de los franceses de la Argentina*, Buenos Aires, Biblos, 2012.

---, Pellegrino, Adela, "Sharing the City: Residence Patterns and Immigrant Integration in Buenos Aires and Montevideo", dans Samuel Baily et Eduardo

Míguez (Ed.), *Mass Migration to Modern Latin America*, Wilmington, Scholarly Resources Inc., 2003, p. 81-112.

Papy, Michel, “Migrations et retrouvailles : questions et pistes”, *Migrance*, 26, 2005, p. 9-35.

Ramella, Franco, “Por un uso fuerte del concepto de red en los estudios migratorios”, en María Bjerg et Hernán Otero (comps.), *Migración y redes sociales en la Argentina moderna*, Tandil, CEMLA-IEHS, 1995, p. 9-21.

Regalsky, Andrés, *Mercados, inversores y élites. Las inversiones francesas en la Argentina, 1880-1914*, Buenos Aires, Editorial Universidad Nacional Tres de Febrero, 2002.

Rolland, Denis, *Mémoire et imaginaire de la France en Amérique Latine. La commémoration du 14 juillet, 1939-1945*, Paris, L'Harmattan, 2000.

Weil, François, « L'État et l'émigration de France », dans Nancy L. Green et François Weil (dirs.), *Citoyenneté et émigration. Les politiques du départ*, Paris, Éditions de l'ÉHESS, 2006, p. 119-135.

Les écrits de Jean Vigné, agent de migration basque vers le Río de la Plata, commerçant et clé de voûte d'un réseau transnational de migration

Pascal Chastin¹

La migration vers l'Argentine a connu son apogée dans la deuxième partie du XIX^e siècle. Dans de nombreux pays d'Europe, des agents de migration ont suscité et accompagné ces mouvements massifs de population. Ils ont d'abord exercé leur activité de façon informelle et sans grand contrôle des États, ce qui a conduit à de nombreux abus de la part d'agents peu scrupuleux. À partir de 1860 en France, un peu plus tard dans d'autres pays, des législations nationales ont été mises en place pour protéger les migrants. Dans l'extrême Sud-Ouest de la France (Pays basque, Béarn, Bigorre et Pyrénées centrales) cette migration vers le Río de la Plata a été beaucoup plus massive que dans les autres régions de France. Plusieurs études sur des agents d'émigration ont été publiées au début du XXI^e siècle. En particulier, les agents Aphéça, de Saint-Palais et Laplace, de Navarrenx, ont laissé des documents qui consistent principalement en des listes de passagers (respectivement 15 000 et 8 000 passagers). En 2015, des écrits de l'agent Jean Vigné, de Tardets, en vallée de la Soule, ont été retrouvés. Ces registres ne sont pas une grosse source d'information en termes de nombre de passagers (environ 2 000), mais constituent un témoignage inestimable permettant de connaître de façon approfondie le fonctionnement de l'activité d'un agent d'émigration. La correspondance de Jean Vigné donne

¹ Pascal Chastin est doctorant en histoire à l'université Toulouse Jean-Jaurès et professeur des écoles en Haute-Garonne. pascal.chastin@laposte.net.

à voir les liens qu'il tissait avec tous ses partenaires, que ce soit dans le cadre de son commerce de vêtements et articles de voyage ou pour son activité d'agent de migration, ainsi que dans ses relations familiales ou amicales.

Cette importante richesse documentaire, composée par des lettres adressées à des centaines de correspondants, permet de reconstituer de véritables réseaux de relations mis en place et entretenus par Jean Vigné et son frère Alexis, associés dans cette activité. Les nombreux allers et retours entre la France et l'Argentine, l'implantation des frères Vigné aussi bien dans la Soule qu'en Argentine, la facilité avec laquelle Jean Vigné maniait aussi bien le français que l'espagnol ou le basque, montrent qu'il était vraiment « à cheval » sur deux continents. Ses écrits nous donnent à voir non seulement un homme qui aidait ses compatriotes à s'installer en Argentine, mais aussi (et peut-être surtout) un chef capable de diriger l'orchestre des musiciens installés sur deux continents, pouvant aussi bien s'adresser à des paysans de la haute vallée de la Soule qu'au ministre du Commerce, capable tout autant de raconter à son frère une partie de pelote basque que d'analyser la situation financière, politique et économique de l'Argentine.

Après avoir tracé le cadre historique de ces migrations et présenté brièvement l'activité d'agent de migration dans différents pays européens, je m'attacherai à voir en quoi Jean Vigné peut être considéré comme un migrant transnational. Je tenterai enfin de présenter comment il travaillait au sein de ce « territoire circulaire » comprenant à la fois le Pays basque et le Río de la Plata.

Le cadre historique des migrations basques vers le Río de la Plata

Sans remonter jusqu'à Christophe Colomb, il est clairement établi que les Basques ont été très vite liés à la colonisation du Nouveau Monde. Cependant, l'émigration de masse n'a véritablement commencé que dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Dès la chute du dictateur Rosas (1852), le gouvernement argentin instaure une politique de peuplement par l'immigration. Les droits des immigrés sont d'ailleurs garantis par la nouvelle Constitution de la République argentine. Le ministre Alberdi lance en 1853 son fameux « Gouverner, c'est peupler ». Dans ce but, un grand nombre d'agences consulaires sont installées dans de nombreux pays européens. On trouve d'ailleurs des vice-consuls même dans de petites villes espagnoles comme Mataró ou Carril, où ils n'ont souvent d'autre fonction que de promouvoir l'émigration vers l'Argentine. Le consul argentin à Bayonne s'emploie à recruter des émigrants pour le compte de son pays. Sur la seule année 1852, donc à la veille de l'instauration du nouveau régime, il envoie d'ailleurs 2 800 Basques vers l'Argentine. Les Basques et Béarnais

représentent environ 40 % de la totalité des migrants français partis vers l'Argentine et l'Uruguay. Moya (1998) classe les causes des migrations dans les « *Five global revolutions* » : révolutions démographique, libérale, agricole, industrielle et des transports. Il explique que si les Espagnols ont été plus tardifs que d'autres Européens à émigrer en masse au XIX^e siècle, c'est parce que ces révolutions (à l'exception de la transition démographique) se sont produites, chez eux, plus tard qu'ailleurs en Europe. Les raisons qu'il invoque concernent les Espagnols dans leur ensemble. Il existe aussi des causes plus spécifiques aux migrations basques, et en premier lieu la pratique de l'héritier unique qui forçait les autres enfants (à part l'un d'entre eux qui était autorisé à rester sur la ferme s'il ne se mariait pas) à chercher un emploi ailleurs.

Les agents d'émigration

Au XIX^e siècle, voyager n'était pas une habitude, même si certains colporteurs, en particulier dans les Pyrénées, passaient une grande partie de l'année hors de chez eux, en France ou à l'étranger. La plupart des habitants des zones rurales ne s'était jamais aventurée hors des limites du canton. Il est donc naturel que très tôt, des personnes, sans doute plus au fait des déplacements, aient offert leurs services à ceux qui désiraient émigrer mais ne savaient pas exactement comment faire. Ces agents étaient très souvent des notables (commerçants, propriétaires-rentiers ou gérants d'entreprise) ou des gens de mer (capitaines, armateurs ou agents de compagnies de navigation).

En Espagne, le recrutement des migrants ne se limitait pas uniquement à ceux pouvant s'embarquer de façon légale, mais concernait aussi des franges de la société se trouvant souvent aux limites de la légalité (opposants politiques, fugitifs, insoumis) ou en position d'infériorité (handicapés ou malades, prostituées, de même que des enfants). Ils étaient ainsi embarqués sans pouvoir faire respecter leurs droits. Azcona rappelle que les abus des agents ont perduré pendant tout le XIX^e siècle. Dans de nombreux cas, la propagande faite par les recruteurs (les *ganchos*) était une tromperie.

En Italie, le portrait-robot de l'agent de migration, tiré des témoignages et de l'historiographie, montre un homme peu scrupuleux qui empêche les primes données par les compagnies maritimes et mise sur les pauvres gens n'ayant d'autre choix que de confier leurs espoirs à un « expert ». Ils avaient parfois fait eux-mêmes l'expérience de la migration ou étaient à la solde d'entreprises étrangères, qui, en plus du voyage, promettaient une place sûre, étaient souvent des commerçants disposant d'un local pour les réunions préliminaires et ayant un réseau de connaissances assez étendu dans lequel ils faisaient

leur propagande pour encourager au départ. Ce travail, qui demandait un certain niveau d'alphabétisation, excluait naturellement ceux qui en étaient privés. Souvent, c'était l'instituteur du village ou le capitaine de police ou de gendarmerie, surtout dans les petits bourgs. Au tournant du XX^e siècle, la loi sur l'émigration ainsi que la plus grande alphabétisation des migrants améliorèrent la situation. L'entrée en vigueur de la nouvelle loi fit disparaître la forme traditionnelle de médiation de l'agent. C'était désormais les compagnies maritimes qui étaient chargées directement de recruter les migrants et d'établir les contrats, sous réserve qu'elles aient obtenu l'autorisation, qui ne sera donnée qu'à une vingtaine d'entre elles. Pour pouvoir assurer ces tâches lucratives, elles durent alors se doter d'un réseau d'intermédiaires sur le territoire, qu'elles recrutèrent assez souvent dans le vivier des anciens agents d'émigration, qui devinrent ainsi les représentants des compagnies après que l'État leur eut délivré un permis pour ce faire. L'agent disparaissait donc de façon formelle. Il ne travaille plus en tant qu'entrepreneur indépendant, mais comme travailleur salarié. Dans les dernières années du XIX^e siècle, on a compté plus de 30 000 agents sur tout le territoire italien.

En Allemagne aussi, les agents faisant partir des migrants du port de Brême devaient verser une caution. Dès 1832, agents et sous-agents opèrent depuis le sud de l'Allemagne, pourtant très éloigné des ports d'embarquement. Les facteurs *push*, et les facteurs *pull* contenus dans les lettres des émigrés suffirent pour faire partir les migrants. Le rôle des agents se limite donc à faciliter leur voyage, et en particulier à leur garantir que le prix du billet n'augmentera pas. Par le seul fait de faciliter le voyage des migrants (surtout pour les gens ne sachant pas lire ou écrire) les agents de migration ont sans doute contribué à augmenter le nombre de partants. Vers 1850, la ville de Brême est connectée par le train et les compagnies ferroviaires concèdent des prix spéciaux aux agents pour rendre le départ de Brême compétitif par rapport à celui depuis Le Havre.

En France, les Archives nationales (site de Pierrefitte-sur-Seine) regroupent des documents² concernant 108 agences (agents exerçant seuls ou sociétés) ayant fonctionné entre 1856 et 1896. Ces agences étaient presque toutes situées dans des ports (par ordre décroissant en nombre d'agents : Le Havre, Bordeaux, Marseille, Bayonne, Dunkerque, Nantes). Paris en compta 14. On en trouva aussi 3 à Modane (qui s'occupaient du départ des Savoyards et de certains Italiens) et 2 à Wissembourg (qui faisaient partir des Alsaciens et Lorrains). En ce qui concerne le Sud-Ouest, on trouve 21 agents à Bordeaux, 8 au Pays basque (3 à Bayonne et 5 dans l'intérieur des terres, dont Aphéça

et Vigné), ainsi que Brougues à Caixon (Hautes-Pyrénées) et Lartigue à Montégut-Arros (Gers), près de Tarbes. Toutefois, il est certain que cette liste est incomplète, car il manque en particulier des données sur l'importante agence Colson et celle de Victor Depas³, situées à Bordeaux toutes les deux, et avec lesquelles Jean Vigné a travaillé.

On assista au fil du temps à une concentration des agences. Six avaient cessé leurs activités avant 1860, puis 31 firent de même avant 1870, et 41 arrêtaient de fonctionner avant 1880. En 1885, l'année où Vigné fit sa demande pour devenir agent d'émigration, on ne trouvait plus que 36 agences dans tout le pays (10 à Paris, 8 au Havre, 7 à Bordeaux, 3 à Marseille, 2 à Modane, et 6 dans le département des Basses-Pyrénées)⁴.

Afin d'obtenir l'autorisation, une demande officielle devait être faite au ministère du Commerce. Les différentes formalités (enquêtes de moralité, de notabilité, évaluation de la fortune personnelle, recommandations par des élus ou des notables, pour le candidat comme pour les personnes qu'il présente comme garantes) font qu'il fallait souvent plus de six mois avant que l'autorisation soit effective et publiée au *Journal Officiel*. Une caution était toujours demandée, qui variait entre 15 000 et 40 000 francs, en fonction de l'importance de l'agence et de l'estimation du nombre de personnes transportées. En 1889, elle sera portée à 40 000 francs pour tous, à verser en numéraire en totalité, ou aux 2/3 et avec une garantie cautionnée pour le tiers restant. Cette caution avait pour but de couvrir d'éventuels abus envers des migrants. L'État, dans certains cas, saisissait une partie de cette caution pour couvrir les frais engagés dans l'urgence pour secourir des migrants laissés dans l'embarras par certains agents pour le moins indéliçats. D'autre fois, cette caution servait à rembourser les créanciers en cas de faillite de l'agent.

Outre le fait de vendre le billet pour la destination voulue, l'agent devait garantir, par un contrat écrit, que le voyage se ferait dans de bonnes conditions sanitaires et de « confort » (volume disponible à bord, nourriture en qualité et quantité suffisantes). Il était aussi tenu d'accompagner les migrants à bord du navire. Il ne faut pas oublier que, pour la grande majorité d'entre eux, ces derniers n'étaient jamais sortis de leur canton et auraient eu du mal à se diriger jusqu'au port.

En plus de la réglementation au sujet de la publicité et du transport des émigrants, l'agent d'émigration devait respecter l'obligation de conserver dans des registres soigneusement complétés les listes des émigrants qu'il faisait

² Cotes F/12/4880 à 4887 aux Archives Nationales.

³ Sur les agences Depas et Colson, on se reportera au chapitre sur les agents d'émigration à Bordeaux dans l'ouvrage collectif dirigé par Isabelle Tauzin-Castellanos *De l'émigration en Amérique latine à la crise migratoire*, Morlaàs, Cairn, 2021, p. 39-57.

⁴ Ariane Bruneton-Governatori (2001).

embarquer. On peut s'en féliciter, car c'est sans doute grâce à cette obligation que les registres des agents sont arrivés jusqu'à nous.

Un agent d'émigration pouvait donner procuration (établie devant notaire) à des sous-agents qui pouvaient vendre des passages et signer des contrats en son nom. Une même personne pouvait être à la fois agent d'émigration et sous-agent d'un autre agent. L'agent avait des comptes à rendre à la compagnie maritime par laquelle il faisait voyager « ses » migrants. Il devait donner à la compagnie la liste détaillée des passagers à qui il avait vendu des billets. Le sous-agent, en revanche, ne devait être en contact qu'avec l'agent, et non avec la compagnie. C'est parce qu'il n'avait pas respecté cette disposition que Guillaume Aphéça s'était vu retirer par l'État la procuration qui lui avait été remise par l'agence Colson. S'il remettait directement la liste des migrants à la compagnie des Messageries Maritimes et non à l'agent Colson, c'est parce que cette compagnie acceptait en paiement pour les billets « des valeurs payables en France, envoyées par un de ses frères établi à Buenos Aires⁵ », ce que Colson n'acceptait sans doute pas. Maialen Irigoyen a constaté dans divers documents du fonds Aphéça reçus de l'agence Colson que la commission cédée par l'agent au sous-agent était en général de 10 francs par billet plein tarif. Cela devait correspondre aux habitudes de l'époque, car j'ai noté la même information dans des lettres faisant état de transactions entre Jean Vigné et successivement Charles Grison, Victor Depas et Gorges Colson, entre 1885 et 1889.

En plus des sous-agents, les agents pouvaient s'assurer le concours de rabatteurs (les fameux *ganchos*, qui ont sévi du côté espagnol de la frontière) qui approchaient les migrants et touchaient une commission. Je n'ai pas encore trouvé trace d'informations concernant la commission accordée par un agent ou sous-agent à un rabatteur. Je suppose qu'elle était moindre, car ces rabatteurs n'avaient aucun travail administratif à fournir, et ne prenaient apparemment aucune responsabilité, se contentant de rabattre les migrants potentiels comme du gibier dans les filets de l'agent ou du sous-agent. Cette fonction de rabatteur était sans doute un peu occulte, car pas dans l'esprit de la loi qui réglementait la publicité en faveur de l'émigration.

Les documents conservés aux Archives nationales nous en apprennent beaucoup sur le fonctionnement d'une agence de migration et sur son contrôle par l'État. Si la profession semble avoir été peu contrôlée dans la première moitié du XIX^e siècle, elle le fut nettement plus à partir de 1855, quand un décret impérial sur l'émigration fut établi, et complété ensuite par la loi du 18 juillet 1860, afin de limiter les abus et de protéger les migrants. À partir de

⁵ Comme il est écrit dans une « note » figurant dans la liasse « Aphéça » aux Archives Nationales, cote F/12/4880.

1855, l'État mit en place dans les villes portuaires de France des commissariats pour surveiller l'émigration française et étrangère. Les commissaires de l'émigration étaient chargés de contrôler les navires affrétés pour le transport des émigrants. Ainsi, ils vérifiaient le nombre et les dimensions des couchettes, l'espace réservé à chaque émigrant, la dimension de l'entrepont du navire, la quantité d'approvisionnement prévue pour tout le voyage, la présence de certaines conditions d'hygiène (au moins deux lieux d'aisance) et de santé publique (un chirurgien ou un médecin et une pharmacie devaient se trouver à bord), le nombre de personnes formant l'équipage. Au vu des documents conservés, il apparaît qu'elle fut appliquée avec constance et que les abus furent sanctionnés, certains donnant même lieu au retrait de l'autorisation.

Une liste établie en 1902 à la sous-préfecture de Mauléon recense les « sous-agents » d'émigration de l'arrondissement. On y trouve, outre les nom et prénom des sous-agents, leur domicile, la date de la procuration et les nom et adresse des agents ayant donné leur procuration. En plus de Vigné et Grison de Tardets, y figure le nom de Guillaume Aphéça. Six autres sous-agents y sont aussi mentionnés. Quant aux agents d'émigration ayant délivré les procurations, il s'agit de Charles Colson et Victor Depas, de Bordeaux, deux agents avec lesquels Jean Vigné a travaillé, ainsi que Sarasola de Bordeaux avec qui il a aussi été en contact, et enfin Henri Zuber, de Paris.

Jean Vigné, un acteur « transnational »

Toute la correspondance de Jean Vigné et l'éventail de ses correspondants (au minimum plusieurs centaines) montre qu'il entretenait des relations sociales dans un large réseau transfrontalier (et même transocéanique). Il a fait de nombreux séjours prolongés en Argentine et son rôle ne se limitait pas à envoyer des migrants de l'autre côté de l'océan. Dès lors, il apparaît légitime de se demander si Vigné, en plus d'avoir été commerçant et agent d'émigration, peut être aussi qualifié de migrant « transnational », terme utilisé fréquemment de nos jours. Pour ce faire, il convient de définir d'abord ce qui est généralement entendu par les termes transnationalisme et transmigrants.

Le transnationalisme

Douglas Massey écrivait en 1993 que les réseaux sociaux, dans le cadre de la migration, sont « des liens complexes interpersonnels qui relient les migrants, ceux qui les ont précédés, et les non-migrants dans les aires d'origine et de destination, à travers des relations de parenté, d'amitié et de communauté d'origine ». L'étude de l'intégralité des lettres est loin d'être achevée, mais il est clair que Vigné a tenu un rôle central et très actif dans ces réseaux de

migrants constitués de centaines de personnes. La fréquence des lettres adressées et la multiplicité de ses correspondants, membres de la communauté basque en Argentine ou habitants de la Soule, montrent qu'il tenait à lui seul le rôle d'un réseau social, dans le sens « nouvelles technologies » de ce terme (et sans smartphone!). Il est au centre d'un nombre impressionnant d'échanges (entre la France et l'Argentine, parmi les Basques en France, parmi les Basques en Argentine, avec ou sans le relais de son frère Alexis). S'il est clair que Vigné entretenait plusieurs réseaux sociaux, il me semble que l'approche « transnationaliste » cadre bien avec la migration au cœur de laquelle se trouvait Jean Vigné. Le terme « transnationalisme » a été utilisé à partir de 1990. Ce sont Glick-Schiller, Blanc-Szanton, et Basch qui ont forgé ce terme utilisé ensuite par de très nombreux autres auteurs dans divers domaines des sciences sociales.

Pour Swanie Potot, le transnationalisme est le processus par lequel les migrants, à travers leurs activités, leurs relations sociales, économiques et politiques, construisent un champ social qui déborde des frontières nationales et s'inscrit simultanément dans le pays de départ et celui d'arrivée. La distance qui sépare les communautés nationales est ainsi traversée par les réseaux de sociabilité des migrants. Dans le cas de Vigné, il est clair que sa correspondance traverse l'Atlantique. De plus, non seulement il entretient personnellement des liens avec parents et amis sur chaque continent, mais encore il veille à ce que ses correspondants maintiennent entre eux des liens. Par exemple, il encourage tel migrant déjà parti à donner des nouvelles à ses proches, ou alors il transmet l'information à des Basques que leur frère, père ou ami leur demande de faire le voyage pour le rejoindre.

Les transmigrants

Si le transnationalisme est bien défini, il faut aussi préciser ce qui est entendu par le terme « transmigrants ». Les transmigrants sont présents tant dans le pays d'arrivée que dans celui de départ et ils sont des vecteurs, ou des ponts, entre ces deux sociétés. Ils ne sont pas seulement de passage dans la société d'arrivée, dans la mesure où ils s'y installent et s'intègrent à l'économie, sont reconnus par les institutions politiques et participent à la vie sociale de celle-ci. Mais dans le même temps, ils sont également engagés dans leur pays d'origine où ils maintiennent des relations sociales et, participent à la vie publique. C'est cette participation multiple, et l'existence d'un champ social étendu sur plusieurs territoires en même temps, qui définit le transnationalisme tel que l'ont conceptualisé L. Basch, N. Glick-Schiller et C. Blanc-Szanton (1992).

Alejandro Portes (1999) s'intéresse à toutes les formes d'échanges qui se font, à travers ces communautés, entre le pays d'origine et ceux dans lesquels

se rendent les migrants. En plus du financement auquel ils contribuent, ceux-ci ont un réel pouvoir dans les décisions prises au niveau collectif et jouent un rôle important dans la vie locale. Certaines aires de départ réservent même une place aux migrants dans les instances décisionnelles afin de les associer à l'avenir de leur région. Pour cet auteur, c'est lorsque les migrants acquièrent un rôle social spécifique dans leur pays d'origine qu'une migration prend la forme d'une communauté transnationale. La vie des migrants transnationaux se partagerait donc entre une activité liée à la migration dans la société d'accueil et une présence sociale dans la localité d'origine. Les membres des communautés transnationales sont donc bilingues, passent sans difficulté d'une culture à l'autre et possèdent des attaches dans chaque pays.

Je reconnais bien dans cette description des migrants transnationaux les rôles tenus par Jean Vigné, aussi bien dans son pays de départ que dans son pays d'arrivée. Il me semble que le statut dont il jouissait, aussi bien en Soule qu'en Argentine, se rapprochait aussi de celui décrit plus haut. Cela demande cependant d'être vérifié par d'autres sources locales. Par exemple, il serait intéressant de vérifier dans la presse souletine de l'époque dans quelles structures politiques ou économiques Jean Vigné était engagé en France (on sait qu'il fut conseiller municipal de Tardets et était un fervent républicain), ainsi que dans les registres d'associations basques ou d'organismes économiques en Argentine.

Pour Swanie Potot (2003), l'archétype du migrant transnational est un commerçant autonome et en constante mobilité. Le fait que Vigné soit un commerçant en plus de ses activités d'agent d'émigration donne naturellement envie de le classer parmi les migrants transnationaux. Cependant, le fait qu'il soit commerçant ne peut pas faire de lui automatiquement un migrant transnational. Il faut vérifier s'il correspond aussi à ce type de migrants par d'autres de ses caractéristiques personnelles et professionnelles.

En 2012, dans la *Revue européenne des migrations internationales*, Paolo Boccagni a présenté les caractéristiques d'un migrant transnational sur les plans économique, politique et socio-culturel. J'ai interrogé ces caractéristiques dans le cas de Vigné et j'ai dégagé celles pour lesquelles je sais déjà qu'elles lui correspondent.

Dans le domaine économique, Jean Vigné et « ses » migrants ont une prédilection pour les produits originaires du Pays basque (fromages, cuirs de mouton, bérets, ceintures, espadrilles...), et font des remises d'argent (qui transitent d'ailleurs souvent par les mains de Vigné). Au point de vue politique, ils sont attachés à leur citoyenneté d'origine, font preuve de patriotisme et se tiennent au courant des nouvelles provenant de la « mère-

patrie ». Sur le plan socio-culturel, ils maintiennent des liens forts avec leurs co-nationaux à l'étranger et s'identifient volontiers aux valeurs du pays d'origine et communiquent fréquemment avec les parents et amis restés au pays. Toutes ces caractéristiques constituent un faisceau amenant à classer Jean Vigné (ainsi qu'une bonne partie des migrants partis grâce à ses services) parmi les transmigrants.

Swanie Potot classe les migrants en trois catégories : l'émigré, le *crossborderers* et le transmigrant. L'émigré serait celui qui s'installe physiquement et socialement dans le pays d'arrivée. Il maintient certes des relations avec sa communauté d'origine mais sa position sociale trouve son sens dans sa situation à l'étranger. Un deuxième modèle est celui du *crossborderers*, un transfrontalier lointain. Il se déplace très régulièrement à l'étranger, mais reste socialement inscrit dans sa seule société de départ. La position sociale du migrant *crossborderers* et son identité publique sont intimement liées à sa communauté d'origine. Il s'agit surtout des commerçants qui exportent leurs produits vers l'étranger mais ne s'y installent d'aucune façon, leurs séjours étant toujours de courte durée. Enfin, le transmigrant appartient aux différents lieux dans lesquels il maintient des relations sociales. Il se constitue une identité transnationale, qui opère la synthèse entre ses deux cultures. Il peut, tout en étant installé dans un pays d'émigration, continuer à participer à la vie familiale, économique et politique dans son État d'origine.

Une fois encore, cette définition correspond bien à Jean Vigné, qui semble avoir développé son activité en France jusqu'en 1889, puis en Argentine pendant plusieurs années, jusqu'à son retour en 1895. Des deux côtés de l'Atlantique, il a toujours entretenu ses réseaux de communication commerciaux, familiaux ou amicaux, et s'est toujours intéressé à la vie politique du Pays basque et de la France en général.

Jean Vigné et sa correspondance

Biographie de Jean Vigné

Jean Vigné est né à Laguinge-Restoue le 12 août 1857 et mort à Tardets en 1927. Il était le deuxième de sept enfants, trois garçons et quatre filles, nés entre 1855 (Alexis) et 1871 (Anne). Si Pierre Vigné, son père, était né à Chéraute (tout près de Mauléon), Catherine Harchinchu, sa mère, avait vu le jour à Tardets. Après le décès de celle-ci, Pierre Vigné s'est remarié avec Jeanne Arangaray en 1874 et a eu avec elle une dernière fille, Marie-Anne, née en 1877, soit 22 ans après l'aîné, Alexis. La famille semble avoir eu plusieurs domiciles si l'on se fie au lieu de naissance des enfants. L'aîné, Alexis, est né à

Abense-de-Haut (à 1 km de Tardets) en 1855 et Jean a vu le jour à Laguinge (à 3 km de Tardets) deux ans plus tard. À partir de 1860, tous les enfants sont nés à Tardets, ce qui permet de supposer une installation dans cette ville entre 1857 et 1960.

Quand il n'était pas en Argentine, Jean Vigné vivait à Tardets où il a exercé les métiers de commerçant et d'agent d'émigration. Plus précisément, il a été sous-agent ou agent principal d'émigration. Jean Vigné a pris la suite du commerce qui était auparavant tenu par son père. Le 2 avril 1885, il informe d'ailleurs son frère Alexis qu'il peut adresser les lettres de change à son propre nom, car « [son] père ne pense pas continuer encore longtemps dans le commerce et c'est [Jean Vigné] qui reprendra la maison à [son] compte ». Dans son magasin, où il recevait peut-être les candidats au départ vers l'Amérique, il proposait aussi des articles de voyage : bérets, vêtements, toiles, bagages...

Le fonds Vigné

Le fonds est constitué d'un ensemble de 49 registres de 500 pages chacun. (24 500 pages au total). Ces registres ont été trouvés par l'actuel propriétaire de la maison Vigné en 2015 et sont conservés par l'association Ikerzaleak à Mauléon-Licharre. Ils contiennent les copies de lettres écrites entre 1885 et 1925, réalisées grâce à la technique du papier humide et à l'aide d'une presse. Ces copies représentent environ les deux tiers de toute la correspondance envoyée par Vigné au cours de cette époque. La majorité des lettres est écrite en français, environ 20 à 30 % en espagnol, et moins de 1 % en basque. J'ai choisi de n'étudier que la période 1885-1914, car après cette date, l'émigration vers l'Argentine est insignifiante. Cela limite le nombre de pages à lire à environ 17 000.

Vigné a envoyé des lettres à ses partenaires commerciaux pour des commandes d'échantillons de tissus ou d'articles, des paiements, des réclamations pour être payé par ses clients, pour des envois de malles de bérets ou chemises en Argentine... Il a écrit à sa famille ; il écrit en particulier très souvent à ses sœurs installées en Argentine, à ses amis, surtout quand il se trouve à Buenos Aires. La majorité des lettres sont liées à son activité d'agent d'émigration et elles sont adressées à son frère et associé Alexis, aux compagnies de navigation (surtout aux *Messageries maritimes*), à d'autres agents dont Grison à Tardets, Colson ou Depas à Bordeaux. Il écrit aussi à l'Administration, à la sous-préfecture de Mauléon, au ministère du Commerce, au Commissaire pour l'émigration à Bordeaux, aux maires pour obtenir l'état civil des futurs migrants, aux banques et aux intermédiaires financiers, aux émigrants (en France et en Argentine) et leur famille.

S'il ne démarche pas directement les migrants, Vigné leur annonce souvent avoir reçu, par ses correspondants à Buenos Aires, l'« ordre de les faire partir », car quelqu'un (parent ou ami) a payé le billet pour eux, ou s'est porté garant du paiement. Ainsi, par exemple, le 10 septembre 1885, il écrit à une habitante d'Ascain (village du Labourd, donc pas dans le secteur de la Soule où Vigné exerce habituellement) pour lui dire qu'il vient de recevoir « l'ordre de faire les avances nécessaires pour votre départ, de votre fils Antoine, de votre fille Marceline, son époux et leurs quatre enfants ». Il lui demande aussi l'âge de tous les passagers « parce qu'à la saison où nous sommes, comme il part beaucoup de monde, on ne peut pas en avoir au dernier moment ». Jean Vigné s'adresse souvent à de futurs migrants pour avoir des données précises (profession, état civil, âge, destination) et savoir s'ils ont besoin de documents ou autorisations particulières. Il informe les migrants des documents qu'ils devront réunir pour leur départ. Si les démarches ont l'air simples pour les adultes ayant plus de 26 ans, cela est plus compliqué pour les autres. Les mineurs de moins de 21 ans qui voyagent seuls doivent avoir un consentement écrit de leurs parents. Si leurs parents ne résident pas en France (par exemple s'ils sont déjà partis « aux Amériques ») ou s'ils sont décédés, les mineurs peuvent faire valoir le consentement du maire de leur commune, « établi sur papier timbré à 0,60 F ». Pour ce qui est des hommes de moins de 26 ans révolus, ils doivent être en possession d'un certificat de la sous-préfecture constatant qu'ils appartiennent à telle ou telle classe et qu'ils ont fait leur service militaire. Enfin, Vigné écrit très souvent aux migrants destinés aux prochains départs pour organiser leur transport vers Bordeaux.

Il ne se désintéresse pas des migrants une fois qu'ils sont partis vers l'Argentine. Certes, il doit garder le contact avec les migrants jusqu'à ce qu'ils aient payé le prix de leur voyage, mais on trouve aussi dans les registres beaucoup de lettres adressées à des migrants qui semblent en règle avec lui. De très nombreuses lettres sont adressées à des Basques installés dans le Río de la Plata, quelques-unes à Montevideo en Uruguay, d'autres à Buenos Aires, mais un plus grand nombre encore dans l'intérieur du pays. Il aime fournir des conseils ou donner son avis sur les décisions de ses correspondants, comme dans cette lettre du début 1889⁶ où il se réjouit du projet d'un certain Pedro Esquel d'investir dans la pierre, car c'est, dit-il, « *el mejor fundamento de colocar su dinero*⁷ ». Il semble donc que ce migrant était en train de se faire une bonne situation, et on peut se demander ce qui pousse Vigné à donner son avis à son correspondant. Est-ce par simple amitié, ou par souci de maintenir des contacts « qui pourraient servir

6 Lettre 428 du registre n° 6.

7 « la meilleure façon de placer son argent ».

un jour » ? L'étude intégrale des registres devrait me permettre de me faire une idée plus précise. Parfois, Vigné écrit aux migrants uniquement pour donner et prendre de leurs nouvelles, voire pour demander de donner « signe de vie » à leurs proches restés au Pays basque. « Sus suegros me han encargado mucho comunicase a Ud que están muy penados por causa de su silencio y que les ruego por favor de darles la satisfacción de un signo de vida por una pequeña carta », écrit-il le 5 avril 1888⁸ à un migrant installé à Maipú. D'autres fois, il les invite à favoriser l'embauche d'un nouveau migrant, en ne manquant pas de mentionner les qualités de cette personne. Ainsi, il écrit le 5 septembre 1885 à son frère Alexis pour lui demander de bien vouloir « placer » 5 personnes (dont « deux déserteurs qui voyagent sous un faux nom ») ainsi qu'une famille entière. Parmi ces personnes, une femme qui voyage sous un nom d'emprunt, car elle part en cachette, étant « arrivée à l'extrémité de falloir partir à cause de la mauvaise vie que son mari lui a fournie depuis les premiers jours de son mariage ». Il signale de plus que c'est une bonne ouvrière, que « sa conduite de vie et mœurs est reconnue supérieure par tous les habitants de Tardets », et lui demande « de la caser au mieux », étant persuadé « qu'on en sera très content ». On voit donc que Jean Vigné n'hésite pas à recommander des voyageurs pas tout à fait en règle avec la loi. Courrait-il des risques en vendant des billets à des personnes qui voyageaient sous un faux nom ? Je n'ai lu dans aucun texte de loi que les agents étaient tenus de vérifier l'identité de leurs clients. En tout cas, Jean Vigné ne juge pas les gens et les traite avec empathie. Dans la même lettre, il recommande aussi à Sardoy et Vigné de « caser le mieux possible » un passager qui n'a pas de famille en Argentine et qui a payé son billet. Il y avait donc encore, en 1885, des migrants qui partaient en Argentine sans y avoir été appelés par des proches. Plus tard, en janvier 1887, Jean Vigné écrit à un migrant installé à Pehuajó pour lui recommander un cousin de 21 ans et une cousine de 18 ans, « au cas où il aurait besoin d'un domestique ou d'une servante ».

Au cours de la seule année 1890, il s'occupe au moins à deux reprises de personnes en fâcheuse situation. Dans une lettre⁹ d'août 1890 adressée au président de la caisse de rapatriement, il demande un billet gratuit pour une dame de 71 ans « seule et sans ressources » qui veut aller passer ses derniers jours en France. Il lui garantit qu'elle est extrêmement pauvre et appartient également à une famille très pauvre en France. Il joint à sa demande un certificat de mariage, l'avis d'un médecin, ainsi que la référence de la personne chez qui elle loge.

8 « Vos beaux-parents m'ont chargé de vous informer qu'ils sont très affligés de votre silence et que je vous demande de bien vouloir leur donner la satisfaction d'un signe de vie par une courte lettre ». Lettre 170 du registre n° 5.

9 Lettre 339 du registre n° 10.

Le « clan » Vigné : une famille transmigrante ?

Jean Vigné a pris la suite de son père comme commerçant de vêtements et articles de voyage à Tardets. Son activité de sous-agent d'émigration a semblé-t-il commencé en association avec son frère Alexis, déjà établi à Buenos Aires depuis plusieurs années. Les migrants n'ayant pas toujours les moyens de payer leur passage au comptant, et n'ayant pas toujours un oncle, un frère ou un cousin en Amérique pour le leur payer, Jean Vigné faisait souvent l'avance (en partie ou en totalité) du montant du billet. Une fois la traversée faite, il s'agissait alors, pour ses « correspondants » à Buenos Aires, de récupérer l'argent avancé. Ce fonctionnement de l'« entreprise de migration » Vigné frères, grâce à la souplesse de crédit qu'elle offrait aux migrants, est sans doute à la base de sa réussite.

Jean Vigné se trouvait au cœur de plusieurs réseaux sociaux. Celui des futurs émigrants, tout d'abord, qu'il renseigne et aide à préparer leur voyage. Celui des immigrés dans le Río de la Plata ensuite, à qui il offre son appui et ses contacts et qu'il assiste dans la recherche d'un logement ou d'un travail. Et enfin, il se trouve au cœur de réseaux familiaux une fois que les familles se trouvent séparées par un océan. Il permet que des liens se maintiennent entre la vieille société basque et la nouvelle société argentine en plein bouleversement qui voit sa population multipliée par 7 entre 1860 et 1914.

Même si à l'époque qui nous intéresse le terme n'existait pas, Jean Vigné était un migrant transnational et tenait même un rôle central dans le « champ circulatoire » de l'émigration basque vers le Río de la Plata. Il était comme un pont permanent entre les Basques de Buenos Aires et les Basques de France, un pivot à l'intérieur de ces deux zones géographiques.

Pour filer la métaphore des réseaux sociaux dans leur acception des nouvelles technologies, qu'on utilise de nos jours, on pourrait dire qu'il tenait une page Facebook « Basques en Argentine », gérait LinkedIn pour aider « ses » migrants à trouver un emploi, s'occupait des sites « Oui snf » et « Booking » pour organiser le voyage de ses migrants vers Bordeaux et leur hébergement avant l'embarquement, était très actif sur son Whatsapp « Famille Vigné », faisait fonctionner l'appli « Western Union » pour faire des transferts d'argent entre l'Argentine et la France

Jean Vigné, de même que de nombreux autres migrants « d'élite » de cette période, présentait de nombreuses caractéristiques faisant de lui un migrant « transnational ». Il parlait et écrivait parfaitement trois langues (français, espagnol et basque), faisait de très nombreux voyages, en France, en Argentine, et entre ces deux pays. De plus, il n'était pas isolé, mais faisait partie d'un réseau familial bien implanté en Argentine. Plusieurs de ses frères et sœurs

se sont établis en Argentine, et parmi eux Alexis Vigné (1855-1915), qui est resté longtemps son associé, ou plutôt son « correspondant », comme l'écrit souvent Jean Vigné. Deux de ses sœurs, Anne et Catherine, semblent avoir fait souche dans la province de Buenos Aires. Un village du « partido » General La Madrid (province de Buenos Aires) doit son nom à l'ancien propriétaire des terres où fut construite, en 1911, la gare (aujourd'hui désaffectée) ayant conduit à la fondation, en 1914, du village homonyme : Pontaut. Le nom de ce village coïncide avec le nom du beau-frère de Jean Vigné, Pedro Pontaut.

Les Vigné ont fait de nombreuses traversées vers l'Argentine. En avril 1890, Jean Vigné signale d'ailleurs à un ami que la traversée Bordeaux-Buenos Aires qu'il a faite en novembre 1889 était sa neuvième¹⁰. Les noms de Jean, Pierre (le père de Jean) ou Alexis (son frère) figurent à plusieurs reprises sur les registres de Guillaume Aphéça. Ainsi, le nom Vigné est présent 13 fois dans ces registres, conservés par l'association des Amis du Musée de Basse-Navarre, numérisés par des membres de l'association Euskal Argentina et mis en ligne sur le site de l'Institut culturel basque¹¹.

* * *

Comme nous l'avons vu plus haut, la famille Vigné dans son ensemble a été, au tournant du XX^e siècle, une famille de migrants transnationaux. En particulier, les deux frères (et surtout Jean) étaient la clef de voûte d'un réseau transnational. Quels que soient les auteurs ayant tenté de décrire les migrants transnationaux, les critères qu'ils mettent en avant correspondent presque tous aux frères Vigné.

Il sera intéressant après la lecture de toutes les lettres d'étudier comment le commerce des vêtements et celui de l'émigration se nourrissaient l'un l'autre. Il semble évident que le magasin de Tardets avait pignon sur rue et donnait un statut de notable à Jean Vigné. On peut sans doute en dire de même pour le commerce établi à Buenos Aires où les immigrants venaient acheter bérêts, chemises, ceintures ou espadrilles arrivant du Pays basque.

De même, l'étude approfondie des lettres devrait permettre de découvrir comment les frères Vigné et leurs deux beaux-frères propriétaires d'*estancias* se rendaient mutuellement service, les premiers en fournissant la main-d'œuvre, les seconds en donnant aux migrants une raison de partir.

Enfin, nous avons vu plus haut que Jean Vigné répond en de nombreux points aux critères de « migrant transnational ». Il reste à vérifier s'il l'a été

¹⁰ Lettre 120 du registre n° 10.

¹¹ Listes de migrants consultables sur le site : www.eke.eus/fr/culture-basque/pays-basque/diaspora-basque-la-huitième-province/les-registres-de-guillaume-apheca-agent-demigration

dès le début ou s'il l'est devenu progressivement, et comment ce réseau transnational a été mis en place par les frères Vigné et leurs associés successifs.

La correspondance de Jean Vigné permet d'avoir une vision à la fois plus large et plus fine du métier d'agent d'émigration. Plus large, car elle balaye l'ensemble de ses correspondants, et plus fine, car elle donne des informations très précises concernant la vie quotidienne d'un agent qui était partie prenante de la mobilité transocéanique de ses contemporains. Cette source d'information n'est peut-être pas unique en Europe, mais elle l'est (au moins à l'heure actuelle) en France. Il y a encore beaucoup de travail pour tirer de ce fonds tout ce qu'il peut donner, mais cela vaut la peine de se jucher sur les épaules de Jean Vigné afin de voir avec ses yeux cette époque migratoire si particulière et les deux territoires géographiques qu'elle était alors en train de transformer profondément.

Bibliographie

Azcona, José Manuel, *Los paraísos posibles*, Universidad de Deusto, Bilbao, 1992.

Bruneton-Governatori, Ariane, « Un agent d'émigration au travail en Béarn: Jean-Baptiste Laplace de Navarrenx, 1879-1900 », communication faite au 126^e congrès du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, Toulouse, 2001, aimablement communiquée par l'auteure.

Chastin, Pascal, *Un regard sur les migrations basques vers le Río de la Plata à travers la correspondance de Jean Vigné, agent d'émigration à Tardets (1885-1925)*, mémoire de Master 2, Université Toulouse Jean-Jaurès, 2017.

Glick Schiller, Nina, Basch, Linda, Blanc-Szanton, Cristina, « Towards a definition of transnationalism », *Annals of the New York Academy of Sciences*, New York, 1992.

Green, Nancy, Waldinger, Roger, *A century of nationalism: immigrants and their homeland connections*, Urbana, University of Illinois Press, 2016.

Irigoyen, Maialen, Les registres des frères Aphéça et l'émigration basco-béarnaise vers les Amériques, mémoire de Master 1 d'Histoire contemporaine, Université de Pau et des Pays de l'Adour, Pau, 2008.

Martellini, Amoreno, « Il commercio dell'emigrazione: intermediari e agenti », *Storia dell'emigrazione italiana*, Donzelli editore, Roma, 2009, p. 293-309.

Massey et al., « Theories of International Migrations: A Review and Appraisal », *Population and Development Review*, Vol. 19 n° 3, sept. 1993, p. 431-466.

Moya, José Carlos, *Cousins and Strangers: Spanish immigrants in Buenos Aires, 1850-1930*, University of California Press, Berkeley, 1998.

Portes, Alejandro, « La mondialisation par le bas. L'émergence des communautés transnationales », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 129, 1999, n° 1, p. 1525.

Potot, Swanie, *Circulations et réseaux de migrants roumains: Une contribution à l'étude des nouvelles mobilités en Europe*. Thèse de doctorat. Université de Nice Sophia Antipolis, 2003.

Hyperliens

Boccagni, Paolo, « Revisiting the “Transnational” in Migration Studies: A Sociological Understanding », *Revue européenne des migrations internationales* [Online], vol. 28 – n° 1 | 2012, mis en ligne le 1^{er} mars 2015, connexion le 10 décembre 2020. <URL: <http://journals.openedition.org/remi/5744>>; DOI:<https://doi.org/10.4000/remi.5744>

Potot, Swanie, « Critique du transnationalisme », *e-Migrinter* [En ligne], 17 | 2018, consulté le 13 janvier 2021. <URL: <http://journals.openedition.org/e-migrinter/1054>>; DOI: <https://doi.org/10.4000/e-migrinter.1054>

Deuxième partie

Lettres d'émigration
du Pays basque et du Béarn

Les correspondances : sources de l'expérience migratoire basque

Argitxu Camus Etxecopar¹

Les correspondances privées représentent une source primaire de recherche des plus éclairantes et nombreux sont les chercheurs, toutes disciplines confondues², qui travaillent à leur conservation, analyse et divulgation. Ces lettres informent le chercheur quant à l'opinion et la personnalité de leurs auteurs, mais permettent également de mieux cerner le monde dans lequel ils évoluent.

Ce type de source donne un angle différent à l'histoire, car elle permet de donner la parole à ces protagonistes qui n'apparaissent pas ou peu dans les sources conventionnelles. Pour reprendre l'expression de Marc Bloch, les auteurs de ces lettres sont « témoins malgré eux de leur temps ». L'intérêt pour le domaine de la correspondance privée est ancien, mais cet intérêt a surtout porté, jusqu'à récemment, sur les lettres des personnalités, donc essentiellement des hommes, et appartenant aux couches sociales les plus favorisées³. Le développement de l'histoire des mentalités dans les années 1960 (devenue l'histoire culturelle) a eu comme conséquence de mettre en

¹ Argitxu Camus Etxecopar est docteur de l'université du Nevada. argitxu.camus-etxecopar@univ-pau.fr.

² Historiens, ethnologues, linguistes, conservateurs...

³ Bruneton, Ariane, « Un genre épistolaire à mieux cerner : les lettres d'émigrés », in Dornel, Guicharnaud-Tollis, Parsons, Puyo (dir.), *Ils ont fait les Amériques : mobilités, territoires et imaginaire*, PUF, 2012, p. 63-74. Dans son article, Bruneton rend compte de l'évolution de l'attention portée par les chercheurs aux correspondances.

lumière de nouvelles sources dans la recherche historique et parmi elles les correspondances qualifiées d'« ordinaires⁴ ».

Il existe un intérêt croissant pour la récupération et l'étude de ces sources dans la recherche historique. Ainsi, si les lettres ont longtemps été considérées comme une source complémentaire à la connaissance historique, elles sont de plus en plus considérées comme pouvant être des objets d'études en soi⁵.

Ce travail traite du phénomène migratoire vers les Amériques des XIX^e et XX^e siècles, soit la période que l'historiographie qualifie d'« émigration massive ». En effet, entre 1830 et 1930, 50 millions d'Européens prirent le chemin des Amériques et parmi eux beaucoup de Basques⁶. Ces hommes et ces femmes, une fois sur le sol nouveau, correspondirent avec leur famille et amis restés au pays. Il est d'ailleurs fort intéressant de constater que c'est la séparation consécutive à l'acte d'émigration qui amena tant d'émigrés vers l'acte d'écriture⁷. En effet, l'écriture était le seul moyen de garder contact avec le Vieux Monde. Cet acte d'écriture pouvait d'ailleurs parfois représenter un réel effort pour le scripteur qui ne maîtrisait pas forcément cet art.

Ce sont là des documents de la sphère privée, qui rendent compte de témoignages individuels, écrits à un moment précis et dans un but précis et adressés à des personnes définies. Mais une fois entre les mains des chercheurs, ces documents deviennent des sources de première main pour mieux comprendre le phénomène migratoire dans son ensemble. Quel intérêt représente l'étude de ce type de source dans la recherche sur le phénomène migratoire en général, et sur l'expérience migratoire basque en particulier ? Dans quelle mesure ce type de source nous éclaire-t-il sur ce phénomène ?

Dans un premier temps, nous évoquerons l'intérêt que représentent ces sources dans le cadre des recherches sur l'expérience migratoire ainsi que les difficultés auxquelles les chercheurs doivent faire face au moment d'étudier ce type de sources. Puis nous présenterons un fonds qu'il nous a été donné de découvrir récemment et sur lequel nous travaillons. Enfin, nous terminerons par l'évocation de l'importante question de la collecte et de la conservation de

4 Il est fréquent de qualifier ce genre de source de « lettre ordinaire », et de présenter leurs auteurs comme des protagonistes « ordinaires » voire « anonymes ». Papy, Michel, « Les lettres ordinaires – Terrain d'histoire », *Alinéa*, numéro 10, Université de Grenoble, juin 1999, 125-151. Pour une approche historiographique des correspondances privées comme source historique, on se reportera à l'article de Martínez Martín, Laura, « Las correspondencias de la emigración en la época contemporánea: una mirada historiográfica », *Migraciones y exilios*, numéro 9, 2008, 135-150.

5 Bruneton, Ariane, *op.cit.*, 2012, p. 65.

6 Richard, Guy (dir.), *Ailleurs, l'herbe est plus verte: histoire des migrations dans le monde*, Condé-Sur-Noireau, Arléa-Corlet, 1996, p. 187.

7 Martínez Martín, Laura, *op.cit.*, p. 137.

ces sources et nous profiterons de l'occasion pour présenter un projet en cours et lancer un appel.

Correspondances et études migratoires: intérêt et difficultés

Les archives privées, et parmi elles les correspondances, sont une source primaire des plus intéressantes à l'heure d'étudier l'expérience migratoire.

En effet, à travers l'étude des correspondances privées, de nouvelles orientations de recherche s'ouvrent au chercheur. Ainsi, l'information apportée par ce type de source vient compléter et souvent même former un contraste avec les données trouvées dans les sources plus conventionnelles (des documents officiels, des statistiques...)⁸. En outre, à travers l'étude de ces correspondances et des histoires individuelles et familiales qu'elles englobent, l'humain est remis au centre du sujet. Ces hommes et ces femmes qui ont émigré et ont envoyé des lettres à leurs parents et amis dans leur pays d'origine, ces hommes et ces femmes qui ont correspondu avec ces émigrés, ont fait l'Histoire. C'est pourquoi la production écrite de ces protagonistes directs du phénomène migratoire connaît un intérêt croissant ces dernières décennies, même si beaucoup reste encore à faire.

Concernant l'expérience migratoire basque, l'étude des lettres comme objet d'étude a amené à la publication de travaux forts intéressants parus ces dernières années, tels que ceux d'Ariane Bruneton et Beñat Cuburu pour n'en citer que quelques-uns⁹. Mais cette tendance n'en est qu'à ses balbutiements. Il reste encore tellement d'archives qui n'attendent qu'à sortir de leur état de sommeil. Nous évoquerons ce point clé de la localisation et sauvegarde des archives existantes en troisième partie.

Comme évoqué auparavant, ces documents permettent d'expliquer, d'interpréter, de comparer une multitude de points sur l'expérience migratoire. Ils peuvent offrir aux chercheurs des informations des plus éclairantes sur une myriade de thèmes, tels que le processus migratoire en lui-même (les réseaux en place, les motivations, les moyens, le voyage, la question du retour...), l'expérience individuelle et collective de ces hommes et de ces femmes sur le sol nouveau (mobilité, occupations, réseaux en place, intégration dans le nouvel environnement, socialisation...), les liens entretenus avec la famille et le pays, et la façon dont ces émigrés pouvaient influencer dans la vie de ceux qui restaient au pays (la question de

8 Martínez Martín, Laura, *op.cit.*, p. 136.

9 Bruneton, Ariane, *Lettres du Chili: Elie et Léopold Etcheverry employés de commerce (1883-1894)*, Pau, Cairn, 2012. Çuburu, Beñat, *Émigrer au Mexique à 15 ans: correspondance de Jean-Baptiste Lissarrague (1902-1906)*, Bayonne, Elkar, 2020.

l'envoi d'argent, la question des héritages...), l'acte d'écriture et le niveau d'éducation dans une langue ou une autre, l'évolution de la langue à travers le temps (basque, français, espagnol), les sentiments de ces individus...

Bien entendu, comme toutes les sources, celles-ci présentent également bien des difficultés et des limites. Elles peuvent être parfois difficiles à déchiffrer : une écriture difficile à lire ou un papier en mauvais état peuvent rendre ce travail difficile. Les corpus sont la plupart du temps incomplets, ne présentant, par exemple, que les lettres envoyées d'un côté de l'Atlantique, et pas les réponses. Ces documents ne sont pas représentatifs dans le sens statistique du terme¹⁰. En supposant que chaque émigré a écrit au moins une lettre à sa famille, nous devrions avoir au minimum un corpus de 50 millions de lettres... Nous en sommes loin. Pour ce qui est du contenu, comme l'explique Ariane Bruneton, les lettres bien souvent parlent de la banalité du quotidien et elles peuvent « apparaître décevantes pour le chercheur en quête d'éléments sur le vécu de l'expérience migratoire ». Bruneton remarque que parmi le millier de lettres de Béarnais partis aux Amériques au XIX^e siècle qu'elle et son groupe de recherche a contribué à collecter depuis les années 1990¹¹, rares sont les informations détaillées touchant au cadre de vie (nourriture, logement, atmosphère) et à l'expérience populaire en général¹².

Mais ne faudrait-il pas prendre la chose sous un angle différent ? Laisser nos attentes de côté et nous contenter de ce que ces lettres ont à nous révéler ? En cela nous rejoignons l'opinion d'Oscar Alvarez Gila quand il rappelle que ces lettres, devenues depuis sources historiques, furent écrites dans un contexte particulier et dans un but bien précis. Et sûrement pas dans le but de nous éclairer, nous chercheurs, quelque 150 ans après :

...Nous ne pouvons pas attendre d'une source écrite dans un contexte particulier et dans un but très spécifique qu'elle nous éclaire sur des questions ou des aspects qui n'ont jamais été dans l'esprit de l'auteur, sinon de manière tangentielle. Ce ne sont pas les historiens mais avant tout les auteurs qui décident du type d'informations qu'ils considèrent comme pertinentes pour leurs objectifs et leurs buts, et ce n'est que dans le contexte de la production et de la diffusion de ces informations que les historiens doivent trouver le point de départ de leur recherche afin de

10 Elliott, Bruce, Gerbert, David, Sinke, Suzanne (dir), *Letters across borders: the epistolary practices of international migrants*, Palgrave Macmillan, 2006. La représentativité (« representativeness ») et la complétude (« completeness ») sont deux des limites majeures de ce type de source.

11 Un groupe de recherche pluridisciplinaire s'était constitué au sein de l'UPPA.

12 Bruneton, op.cit., 2012, p. 69. Bruneton précise le rôle de ces lettres : « Elles devaient sans doute davantage représenter des « visites » au pays que des invitations au voyage ; car contrairement aux correspondances bourgeoises, elles ne contiennent pratiquement aucun élément permettant aux destinataires de visualiser concrètement le scripteur dans son nouvel environnement... »

comprendre avec précision les documents et tirer un réel avantage de leur contenu¹³...

Bien évidemment, chaque fois que cela est possible, il apparaît important de compléter et contraster la source épistolaire avec d'autres sources existantes (mémoire familiale...). Car tel qu'expliqué par Cécile Dauphin, chaque scripteur « ajuste ses propos à une sorte de règle tacite : ce qu'il est permis de dire, ce qu'il convient de montrer, ce qu'il est possible d'écrire¹⁴ ». Ce qui est tu, peut s'avérer aussi important que ce qui est dit.

Présentation d'un corpus de lettres : les archives de la maison Clémentenia à Ordiarp, quartier Lambarre (Soule)

C'est récemment, en début d'année 2021, qu'il nous a été donné de découvrir (ou redécouvrir) le corpus de lettres que nous allons présenter ici.

Les archives de la maison Clémentenia d'Ordiarp, quartier Lambarre en Soule, composées de nombreuses lettres, de photographies et de factures ont été soigneusement conservées dans une malle pendant des années, jusqu'au jour où le dernier héritier direct de la ferme décéda et que sa famille « redécouvrit » récemment ce petit trésor. Une nièce de ce dernier¹⁵, qui avait connaissance de l'existence de ces archives, et particulièrement sensibilisée et intéressée par l'histoire familiale, a entrepris de numériser une bonne partie de ce fonds et a commencé à s'intéresser de plus près à l'information qu'elles contenaient. C'est par l'intermédiaire des associations Sü Azia et Ikerzaleak de Soule¹⁶ qu'elle a contactées, que j'ai pu faire sa connaissance et entrepris, avec l'autorisation de la famille, cette recherche sur une partie du fonds Clémentenia. Pour reprendre les mots de Michel Papy : « la conservation des missives est le fait de maisons particulièrement stables et conscientes que les histoires familiales ont contribué à faire l'Histoire ».

13 Nous reprenons ici le point de vue de l'historien Oscar Alvarez Gila dans *The memory of a people that don't write: letters, autobiographies and other personal accounts of Basque emigrants* : « ... We cannot expect from a source written in a particular context and for a very specific purpose to illuminate us about questions or aspects that never were in the minds of the author, if not in a tangential way. It is not the historians but primarily the authors who decide what kind of information they consider relevant for their aims and purposes, and it is only within the context of the production and dissemination of that information where historians must find the departing point of their research in order to accurately understand the documents and take real advantage of their contents. » in Alvarez Gila, Oscar, Angulo, Alberto (dir), *From the records of my deepest memory: personal sources and the study of European Migration, 18th-20th centuries*, Bilbao, Université du Pays basque, 2016, p. 114.

14 Dauphin, Cécile, « Les correspondances comme objet historique : un travail sur les limites », *Sociétés et représentations*, n° 13, Paris, Editions de la Sorbonne, 2002, p. 43-50.

15 Je remercie chaleureusement Hélène Apeche pour son aide et sa collaboration, me permettant ainsi de mieux cerner l'histoire de sa famille.

16 Ikerzaleak : www.ikerzaleak.org. Sü Azia : www.suazia.com.

92 lettres écrites par quatre frères (Dominique, Meliton, Pierre et Julien Zubiri) immigrés en Argentine et au Chili au début du XX^e siècle et adressées aux habitants de la maison Clémentenia¹⁷ située dans le village souletin d'Ordiarp, quartier Lambarre composent l'un des corpus des archives Clémentenia.

Voici le détail du corpus en question par scripteur :

- Dominique (Domeniqua ou Domingo¹⁸), né en 1882 : 11 lettres d'Argentine entre 1903 et 1950.
- Meliton, né en 1884 : 10 lettres d'Argentine entre 1904 et 1911.
- Pierre (Pheti ou Pedro) né en 1885 : 40 lettres du Chili entre 1905 et 1913.
- Julien (Domingo), né en 1890 : 31 lettres du Chili entre 1909 et 1937.

Aux côtés de ce corpus, d'autres correspondances provenant de Bordeaux et d'Ochagavia en Navarre n'attendent qu'à être défrichées¹⁹. Ainsi, l'histoire de cette maison est très caractéristique des différents mouvements migratoires existants en Soule à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles. Les parents des quatre frères partis en Amérique latine étaient Jeanne Elissagaray de la maison Clémentenia et Juan Cruz Zubiri d'Ochagavia en Navarre (né en 1848 à Ochagavia). Ce dernier travaillait à Larrau en Haute-Soule avant de se marier avec l'héritière de la maison Clémentenia. Le fonds familial comprend ainsi des dizaines de lettres en provenance d'Ochagavia. Par ailleurs, la sœur de Jeanne Elissagaray, Marie, avait été placée dans une maison bourgeoise à Bordeaux. Au moins deux de ses neveux firent étape chez elle avant d'embarquer pour l'Amérique du sud. Elle avait un fils naturel, Pierre (Pette), resté à Clémentenia, avec qui elle correspondait. En outre, Jeanne Elissagaray correspondait avec une amie résidant en Argentine. Enfin, Pierre, l'héritier de la maison, s'était marié à Engrace Bordagaray, née à Ordiarp quartier Garaibi (maison Bordagay), partie en Argentine avec sa famille à l'âge de 2 ans, jusqu'à son retour à l'âge de 18 ans. Ses deux frères restés en Argentine et elle correspondirent par lettres pendant des années.

Les quatre-vingt-douze lettres écrites par les quatre frères Zubiri²⁰ représentent donc un exemple de corpus assez conséquent qui nous permet de

17 Elles sont adressées tantôt aux parents, tantôt à l'un des frères ou au cousin résidant à la maison, tantôt à toute la maisonnée. Quelques-unes sont adressées à leur tante, Marie, résidant à Bordeaux. L'aîné des frères, Pierre, né en 1881, avait hérité de la ferme. Un autre frère, André, né en 1887, était allé travailler dans le Béarn, à Pontacq près de Pau après avoir fait la guerre de 14-18. Ils avaient également une demi-sœur plus âgée, Marguerite, fille naturelle de leur mère, mais qu'ils ne mentionnent jamais dans leurs lettres. Leur cousin, Pierre (Pette), fils naturel de Marie Elissagaray, résidait également à la maison.

18 Les prénoms utilisés pour parler de l'un ou l'autre des frères varient selon la personne, et les scripteurs eux-mêmes utilisent une orthographe, voire un nom différent selon la personne à laquelle ils s'adressent. L'exemple le plus flagrant est celui de Julien Zubiri, qui signe Domingo dans certaines de ses lettres, tout comme son autre frère Dominique.

19 Sans parler des nombreuses photographies et factures qui composent ce fonds.

20 Deux lettres du corpus à l'étude furent écrites par d'autres personnes : l'une par un ami de la famille, François Guïresse, à l'occasion du décès de Pheti Zubiri, et une autre de la main d'un Argentin donnant des nouvelles de Domeniqua (la famille était sans nouvelle de lui).

comprendre et d'interpréter un certain nombre d'aspects de la vie des émigrants. Issus d'un milieu modeste, cette « découverte », à travers leurs écrits, permet de leur donner la parole. Comme ils sont issus de la même fratrie, il nous est possible de procéder à des comparaisons quant à la graphie, la longueur des lettres, les sujets que les uns et les autres abordent dans leurs lettres ainsi que le parcours de chacun dans le pays d'accueil. Ainsi, il apparaît que les deux plus jeunes frères étaient plus à l'aise avec l'acte d'écriture que leurs deux frères plus âgés. Et ce n'est sans doute pas un hasard s'ils ont été destinés à des travaux différents en Amérique latine (des travaux physiques *versus* des travaux dans des maisons de commerce). Pheti écrivit ces lignes du Chili où il travaillait dans une maison de commerce à son frère au Pays basque : « hounat jin nahi denac behar dic escola bouchi bat nic serbait nakialarik soberacinic batere ez nia²¹ ». Julien qui rejoignit son frère au Chili et travailla dans le même secteur expliquait avec beaucoup d'esprit : « Estiat orano athorra lanian isertu²². »

Ariane Bruneton distingue très justement deux types de lettres d'émigrés : les « lettres au pays » et les « lettres familiales²³ ». Les premières, destinées à être lues en dehors du cercle familial, évoquent « rarement l'expression du soi et de l'ailleurs » (c'est-à-dire le cadre de vie, le travail, etc.). Elles étaient, comme évoqué précédemment, plus des « visites au pays » que des « invitations au voyage ». Les secondes, au contraire, « sont plus riches en information » sur l'expérience migratoire et sont « plus libres dans la forme ». Concernant la correspondance des frères Zubiri, les lettres écrites par les frères plus âgés (Domeniqua et Meliton) correspondent plus à la première catégorie, alors que celles écrites par les deux frères plus jeunes (Pheti et Julien) entrent dans la deuxième catégorie. Même si parfois la frontière entre les deux types de lettre n'est pas toujours évidente.

Il est important de relever un autre point fort de ce corpus : la quasi-totalité des lettres sont en langue basque et plus précisément dans le dialecte souletin. Ceci contraste quelque peu avec les lettres des voisins béarnais collectés par Ariane Bruneton et ses collègues de l'UPPA. En effet, parmi les quelque mille lettres collectées à ce jour, seules deux ou trois sont écrites en béarnais. Si nous nous référons aux différentes archives familiales collectées à ce jour au Pays basque et comprenant des correspondances, il semble ressortir que les correspondances en langue basque sont plus le fait d'émigrés originaires du Pays basque de France que du Pays basque d'Espagne²⁴. Mais

21 Traduction : Celui qui désire venir ici doit avoir fait un peu d'école, moi-même j'avais des connaissances et cela n'était pas de trop. Lettre de Pheti datant du mois d'avril 1906.

22 Traduction : Je n'ai pas à ce jour sué dans ma chemise en travaillant. Lettre de Julien à sa famille (non datée).

23 Bruneton, Ariane, *op.cit.*, 2012.

24 Alvarez Gila, Oscar, *op.cit.*, p. 112.

il convient de continuer le travail de repérage et collecte des fonds encore disponibles pour pouvoir affiner notre connaissance et analyse sur ce point. D'ailleurs, le rapport des différents scripteurs à la langue basque et aux autres langues (français et espagnol) et son évolution est un thème des plus intéressants. Pheti mentionne à plusieurs reprises dans ses lettres qu'il a peu d'occasion de parler en souletin, que tous ses amis basques sont « manech » (Basques non-souletins), qu'ils parlent toujours « manech » entre eux (dialecte navarro-labourdin), et qu'il est en train de perdre le souletin. Mais toutes ses lettres adressées à sa famille en Soule seront écrites dans un très joli souletin, jusqu'à sa mort en avril 1913. Tous les frères, avec le temps, à mesure de l'apprentissage de la langue espagnole, intégreront ici et là des bouts de phrases, des expressions dans cette langue²⁵.

Les deux correspondances les plus importantes de ce corpus sont sans conteste celles des deux plus jeunes frères, Pheti et Julien installés au Chili, dont sont conservées respectivement 40 et 31 lettres. Patricio Legarraga a étudié l'expérience des Basques de France au Chili, et notamment leur forte présence dans le secteur du commerce et comment beaucoup d'entre eux travaillèrent dans et/ou créèrent des maisons commerciales au Chili²⁶. C'est justement pour travailler dans une maison commerciale tenue par des compatriotes que les deux

plus jeunes frères Zubiri immigrèrent à Osorno pour l'un et à Trumag pour l'autre, au sud du Chili²⁷. Pheti travailla pour la maison *Gastellu y Iroumé* à Trumag comme employé de commerce puis chef de magasin quelques années plus tard. Julien travailla pour la maison *Iraçabal y Irigoïn* à Osorno avant de monter son propre commerce, *Zubiri y Compañía* en 1918.

25 Un point intéressant concernant la famille Zubiri est à relever ici. Leur père, natif d'Ochagavía, correspondait avec sa famille restée à Ochagavía en espagnol, mais la langue de communication dans la maison Clémentenia était le basque. Dans le cas où il ne parlait pas basque à son arrivée en Soule, il l'aura vraisemblablement appris par la suite.

26 Legarraga, Patricio, « El aporte de los vascos de Iparralde en el comercio con la creación de casas comerciales en Chile », trabajo de investigación, Curso de Estudios Vascos Jakinet, Sociedad de Estudios Vascos, 2007 (le lien n'est plus consultable sur Internet).

27 Trumag (ou Trumao) et Osorno: villes situées à 31 km l'une de l'autre, dans la Région des Lacs au sud du Chili.

Dans une des lettres, nous apprenons que Pheti et son compagnon de voyage François Guirese, de qui il restera très proche jusqu'à sa mort en 1913, prirent la route du Chili par l'intermédiaire de l'instituteur du village souletin d'Ainharp. Les frais du voyage lui furent avancés par ses frères installés en Argentine (« Domeniqua eta Meliton gaintitu artino »²⁸). Quant à Julien, Pheti le fit venir après lui avoir trouvé une place dans un magasin à Osorno. Cette histoire individuelle et familiale spécifique rejoint ce que Jean-Pierre Blancpain décrit dans son travail *Le Chili et la France XVIII^e-XX^e siècles*:

Classique est le portrait du jeune Basque venant, sur recommandation des siens, comme employé, comme commis ou comme comptable. Monté en grade, il passe derrière le comptoir, puis dix ou douze ans plus tard trouve l'associé pour se mettre à son compte quand il ne devient pas « chef » puis directeur de grand magasin²⁹.

Les lettres donnent beaucoup d'informations concernant leur voyage, en quoi consistait leur travail, leur salaire et le coût de la vie, sur les personnes qu'ils fréquentaient, sur leurs loisirs et les liens avec d'autres Basques installés au Chili, sur leurs rapports aux femmes et au mariage ainsi que leurs rapports entre frères ainsi qu'avec leur famille au Pays basque. Le thème des femmes et du mariage est récurrent dans les lettres. Julien demanda de l'aide à sa tante résidant à Bordeaux à plusieurs reprises afin qu'elle lui trouve une fiancée: « Emaste guey bat cherkha isasut edera prauya isanic ere hebencouac beno hobiac aquí todas las mujeres son froja para trabajar no hay una³⁰. »

Il y aurait tellement à dire, mais pour l'anecdote, à l'arrivée de son jeune frère Julien au Chili, Pheti espaça l'envoi de ses missives à la famille, et il fit savoir dans une lettre qu'il en serait dorénavant ainsi, considérant que cette mission incombait désormais au plus jeune des frères, dernièrement arrivé aux Amériques (tout comme il avait pris cette fonction à son arrivée en Amérique latine).

Les lettres conservées de Domeniqua et Meliton sont moins nombreuses (11 et 10 lettres respectivement), et ne comprennent pas autant de détails que celles de leurs jeunes frères. Mais elles ne sont pas sans intérêt pour autant.

28 Lettre de Pheti, traduction: « Jusqu'à ce que je rembourse Domeniqua et Meliton ».

29 Cité dans Bruneton, Ariane, *Lettres du Chili: Elie et Léopold Etcheverry employés de commerce* (1883-1894), Pau, Cairn, 2012.

30 Traduction: Trouve-moi une belle fiancée, même pauvre elle sera mieux que celles d'ici, ici les femmes ne veulent pas travailler. Lettre de Julien à sa tante le 27 août 1911. En janvier 1911, il écrivait ces lignes à son cousin Pierre (Pette): « Badiat emaste guey bat isaten ahal den nescatilayc eyjerena eta gastia 16 ans estuc aberatsa bena estic importa alaco nesquatila guti duc ». Traduction: J'ai une fiancée, la plus jolie qui soit, et jeune, 16 ans, elle n'est pas riche mais ce n'est pas grave, il y a peu de jeunes filles comme cela. Un an plus tard, en septembre 1918, de l'eau avait vraisemblablement coulé sous les ponts: « Tengo una novia puede que me case con ella tiene 200 mil francos ». Traduction: J'ai une fiancée, elle est riche, il se pourrait bien que je me marie avec elle, elle possède 200 mille francs.

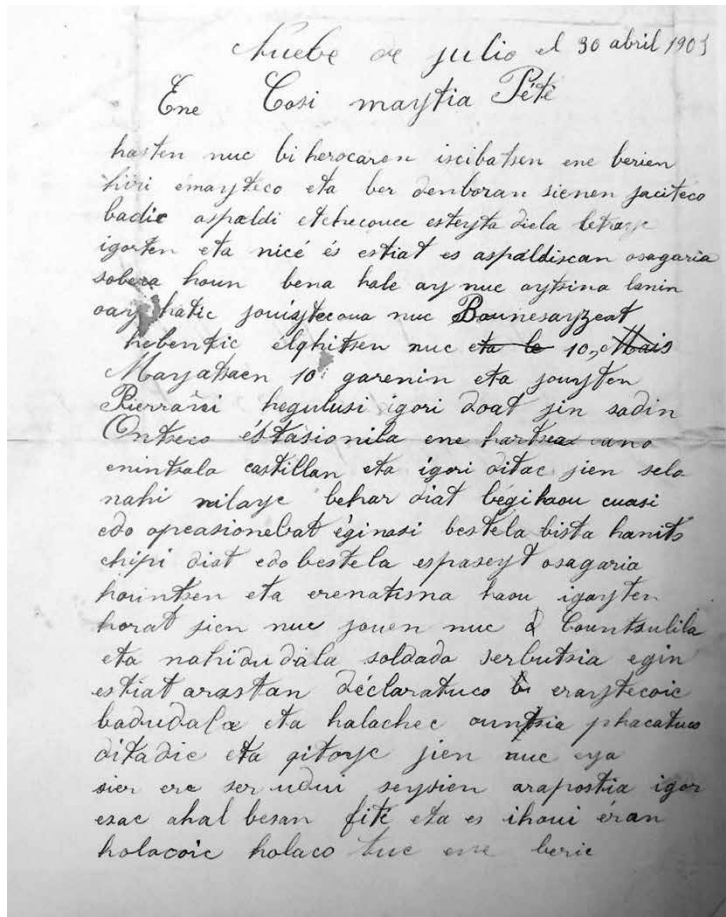


Illustration 2 : Lettre de Meliton à son cousin Pierre (Pette), le 30 avril 1905.
(Dans la lettre, le prénom de son cousin est écrit « Pété ».)

Leur expérience a été bien différente de celles de leurs jeunes frères, moins sédentaire, avec des occupations plus physiques. Pedro a vécu à Salto et à Arrecifes dans la province de Buenos Aires, ainsi qu'à Rawson et Trevelin dans la province de Chubut en Argentine où il a occupé des postes différents : travail de pose de clôture (« alambraztea » en langue basque), laitier, vacher, dans la construction... Domingo avait voyagé en compagnie d'un autre Souletin d'Ordarp, Batista Hegulusbu, de qui il restera très proche. Meliton avait fait appel à l'agent d'émigration Vigné installé à Tardets³¹ pour organiser son voyage en Argentine et rejoindre son frère à Salto. À son arrivée à Salto,

³¹ Son nom apparaît dans les archives de l'agent d'émigration. <https://ikerzaleak.org/2015/10/28/decouverte-du-fond-dun-agent-demigration-a-tardets/>

il pensait rejoindre son frère dans la campagne environnante pour travailler comme lui dans la pose de clôtures mais, au vu de sa santé fragile, son frère l'en dissuada et lui conseilla de travailler chez un laitier, ce qu'il fit.

Les lettres de Meliton sont particulièrement touchantes car il mentionne sa santé délicate, son désir de rentrer pour mieux se soigner, mais non sans le sou (« horat jitea ahalce nuc sosic gabe »³²), son projet de déclarer vouloir faire le service militaire dans le but de se faire payer le voyage du retour et ensuite se faire réformer (mais qui n'aboutit finalement pas) :

...Espaseyt osagaría hountsen eta erenatisna haou igayten horat jien nuc jouen nuc Countsulila eta nahi dudala soldado serbutsia egin estiat arastan deklaratuco eraytecoic badudala eta halachec ountsia phacatuco ditadie eta qitoyc jien nuc eya sier ere ser udui seysien arapostia igor esac ahal besan fité eta es ihouí éran holacoic holaco nuc ene beric³³

Aucun des quatre frères ne rentra au Pays basque, ne serait-ce que pour une visite, même si les mentions à ce retour éventuel sont nombreuses dans les lettres. Aucun ne s'est marié ni n'a fondé de famille. Deux d'entre eux étaient d'ailleurs morts très jeunes (Meliton en 1911 et Petti en 1913). Voici un extrait de la lettre écrite par un ami de la famille émigré au Chili, François Guïresse, le 2 avril 1913, à l'occasion du décès de son ami Pheti :

Ene adisquide esinago maitiac
Etsenesacie compreni soubat khostatzen seitan
lethera hounen eguin behar ukheitia seren eta
honen sujeta hain beita triste, nic badit 27
ourthe orano enaquisun seo ser den phenaric
chipiena, bena malur hountan sofritu dit
ene anaya isan balis besala nic adichquideric
hobena nisun algarequi ginen demboa gusian
hobequi eraitea hortie phartitu guerostic, ene
haour denboac guerostic enisien nihourc ere ene
beguic nigares boustic ikhousi, bena orano ere
Phetiri senas aiphatcia beisan segur aisa nigara
escapatsen sitadasut, nahis estugun profeturic.
M. Irouméc eranen deizien besala eguin ahala
eguin siosu bena denac sutuzun imposible
haren memento beitzen dudaric gabe, heben
nausiec eta empletatu lagun guciéc hanitz

³² Traduction : J'ai honte de rentrer sans le sou. Lettre de Meliton du 30 avril 1905 adressée à son cousin Pierre (Pette).

³³ Traduction : ... si ma santé ne s'améliore pas et que ces rhumatismes ne passent pas je me rendrai au Consulat, je leur dirai que je veux faire le service militaire, mais je ne déclarerai rien, ainsi ils me paieront le bateau et je rentrerai gratuitement, dites-moi ce que vous en pensez, envoie-moi une réponse le plus vite possible, n'en parle à personne mais ainsi sont mes nouvelles. Lettre de Meliton du 30 avril 1905 adressée à son cousin Pierre (Pette).

*aragretatu disugu eta bai hebenco jentec ere
 asquen mementoun baguntuzun jente hanitz hebenco
 francesac oro eta hebenco jente hanitz ere.
 Eritarzunaz questione, Menenguitis deitsen sen
 eritarsun bat duzu buila jiten orano umen
 estizie eremedioic atzaman, bazitizun hiro laou
 bedeci bena oro imposible isan tusu.
 Julien egun heben guinisun usu algarrequi gutusu hanitz guison seriousa dusu
 Eraiten deisiedalaric gouretaco colpu isigaria isan dela
 baratsen nusu sien adisquide fidel bicicos
 François³⁴*

Il va sans dire que, parallèlement à l'étude des lettres en elles-mêmes et de leur contenu, il doit être procédé à une bonne connaissance du contexte global dans lequel ces lettres ont été produites, via notamment un travail d'archives et, quand cela est possible, des entretiens avec les descendants des scripteurs, détenteurs d'une partie de la mémoire familiale. Ce travail complémentaire est primordial pour bien comprendre les références inscrites dans les lettres et rechercher à la fois l'information apparente des lettres, mais également l'information implicite, les non-dits.

Recensement, collecte, conservation, divulgation des correspondances des émigrés basques et leur famille

Le travail d'analyse des fonds d'archives n'est possible que grâce à une étape préalable primordiale de recensement, collecte et conservation des fonds. En outre, un autre travail tout aussi important que les deux mentionnés auparavant est sans nul doute celui de la valorisation de ces fonds permettant ainsi leur divulgation au-delà du monde académique.

Ces dernières années, les initiatives de conservation et valorisation des archives de l'expérience migratoire, dont les correspondances des émigrés, se multiplient en Europe et outre-Atlantique. L'Arquivo de Emigracion Galega

34 Lettre de François Guirese à la famille Zubiri, maison Clémentenia à Ordiarp, le 2 avril 1913. La transcription respecte l'orthographe, la ponctuation et la structure de la lettre d'origine. Traduction : Mes très chers amis. Vous ne vous imaginez pas à quel point il m'est difficile de devoir vous écrire cette lettre, le thème que je dois aborder est tellement triste. J'ai vingt-sept ans et je n'avais jamais connu de peine aussi grande. J'ai souffert dans ce malheur comme si j'avais perdu un frère. C'était mon ami le plus cher, nous étions toujours ensemble depuis notre arrivée ici. Depuis mon enfance personne ne m'avait vu verser une larme, mais seul le fait de mentionner le nom de Pheti me fait venir les larmes aux yeux. Tel que M. Iroumé vous l'a expliqué, tout a été mis en place pour le soigner mais il n'y avait rien à faire, c'était sans doute son heure. Ici les patrons et tous les copains employés le regrettent beaucoup, ainsi que les gens d'ici. Dans les derniers instants nous étions beaucoup de monde, tous les Français et beaucoup de gens d'ici. Concernant la maladie, c'est une maladie appelée Méningite qui vient au cerveau, pour laquelle il n'existe apparemment aucun remède à ce jour. Il avait trois ou quatre médecins mais il n'a pas été possible de le soigner. Julien était avec nous aujourd'hui, nous sommes souvent ensemble, c'est un garçon fort sérieux. Nous avons reçu un grand coup sur la tête, votre ami fidèle pour la vie. François.

en Galice et le Museo del Pueblo de Asturias se sont emparés du thème des correspondances issues de l'émigration. Aux États-Unis, la University of Minnesota Libraries, la Historical Society of Pennsylvania et la Calvin University, pour ne citer que ces trois exemples,³⁵ ont mené un grand travail de valorisation des correspondances issues de l'expérience migratoire des communautés italiennes, irlandaises et allemandes respectivement.

C'est pourquoi nous travaillons à la mise en place d'une initiative similaire concernant l'expérience migratoire basque dans le but de recenser, collecter, conserver, valoriser et divulguer ces sources de première main de l'émigration basque. Le travail de recensement des fonds disponibles est lancé et quelques corpus collectés sont en cours d'analyse³⁶. Rien n'est encore arrêté, tout est à construire, mais les différentes institutions et chercheurs contactés accueillent cette idée avec intérêt.

Nombreux sont les chercheurs susceptibles d'avoir localisé des correspondances dans le cadre de leurs recherches et qui projettent dans un avenir plus ou moins proche de les analyser.³⁷ La Bibliothèque Basque Jon Bilbao de l'Université de Nevada, Reno, qui possède un fonds d'archive spécialisé dans l'expérience migratoire basque peut s'avérer être un relais clé pour toucher et sensibiliser la communauté basque américaine à la question. Le centre de Recherche Iker spécialisé dans la langue et les textes basques et le réseau des bibliothèques d'Iparalde Bilketa dont l'une des missions est de valoriser les fonds basques, tous deux basés à Bayonne, suivent le projet de près. Cela fait quelques années que le Gouvernement Autonome Basque promeut différents programmes en direction de et en rapport avec la diaspora basque dans le monde, dont la Collection Urazandi³⁸ qui compile plus de trente travaux de recherche rendant compte de l'expérience migratoire des Basques aux quatre coins du monde. Depuis 2019, à l'initiative du Service des Relations avec les Collectivités Basques à l'extérieur du Gouvernement Basque, les Archives Historiques d'Euskadi à Bilbao comprennent une section « Archives de la Diaspora Basque ».

Les sociétés savantes du Pays basque sont également partie intégrante du projet. Nous nous devons de mentionner l'association Ikerzaleak et son

35 <https://ihrc.umn.edu/immigrant-letters/about/>; <https://hsp.org/education/unit-plans/irish-immigration/irish-immigrant-letters-home>; https://library.calvin.edu/guide/collections/hh/in_house_resources/immigrant_letters/german_letters.

36 Pour citer un autre exemple : le fonds Hourcourigaray de Barcus composé de 40 lettres. Argitxu Camus Etchecopar, « When connecting with the home country was slower: Letters sent by a Basque immigrant woman in the US to her hometown (1921-1967) », 31st Association of European Migration Institution (AEMI) Conference, Saint-Sébastien, September 2021 (intervention).

37 C'est ainsi qu'un chercheur basque américain détient les lettres reçues par son grand-père installé à Boise, ID et provenant du Pays basque. Il sera intéressant de suivre cela de très près, les correspondances dans ce sens (du Pays basque vers le pays d'accueil) étant rares.

38 <https://www.euskadi.eus/comunidad-vasca-en-el-exterior-coleccion-de-publicaciones-urazandi/web01-s1leheki/es/>

important travail de recherche et de divulgation de l'histoire de la Soule. Dans ce cadre, l'association a collecté plusieurs fonds fort intéressants, dont le fonds de l'agent d'émigration Vigné et quelques correspondances privées issues de l'émigration. En outre, les associations d'histoire de l'émigration basque telles qu'Euskal Argentina ou encore les Amis du Musée Basque de Bayonne et les Amis du Musée Basque de Basse Navarre et leurs membres sont autant de relais clés de notre projet à destination de la société civile basque³⁹.

En effet, beaucoup de fonds, s'ils n'ont pas été détruits, sont en sommeil dans des familles. Dans son livre *Cher père et tendre mère*, Ariane Bruneton décrit très justement l'évolution du statut de ces lettres à travers le temps dans les familles qui en sont les détentrices : 1) Ces lettres sont d'abord « pieusement conservées, utilisées, manipulées ». 2) Puis commence la période que Bruneton qualifie de « somnolence », durant laquelle ces lettres sont « progressivement oubliées, négligées, et parfois détruites ». 3) Quand elles resurgissent, ces lettres deviennent « des objets de découvertes familiales et de déchiffrement historique »⁴⁰.

Bien souvent, ces familles n'ont pas conscience que ces lettres ou autres archives privées peuvent amener leur contribution à l'étude de l'émigration et à l'Histoire en général. D'où l'importance de les sensibiliser et de les contacter.

* * *

L'intérêt d'une collecte des correspondances à petite et grande échelle, ainsi que son organisation et valorisation, est indéniable ; ne serait-ce que pour les sauver d'une possible destruction. De plus, leur analyse scientifique permet de compléter notre connaissance du phénomène migratoire en général ; les petites histoires composant la grande. Enfin, cela nous aide à affiner nos compétences en nous intéressant notamment aux différences et aux similitudes entre les différents corpus (hommes/femmes, frères et sœurs, période, langue...). L'appel est donc lancé.

Cela représente un travail de longue haleine qui mérite d'être mené d'un point de vue scientifique, tout en permettant à beaucoup de familles de « redécouvrir » leur histoire.

³⁹ Il reste encore beaucoup d'institutions à contacter : l'Institut Culturel Basque et bien d'autres institutions de l'autre côté de la frontière et outre-Atlantique (en Argentine notamment).

⁴⁰ Bruneton, Ariane, Staes, Jacques, *Cher père et tendre mère. Lettres de Béarnais émigrés en Amérique Latine*, Biarritz, J. et D. éd., 1995.

Table des illustrations

Illustration 1 : Photographie de Pheti et Julien au Chili

Illustration 2 : Lettre de Meliton à son cousin Pierre (Pette), le 30 avril 1905

Bibliographie

Alvarez Gila, Oscar, Oscar, « The memory of a people that don't write: letters, autobiographies and other personal accounts of Basque emigrants » in Alvarez Gila, Oscar, Angulo, Alberto (dir), *From the records of my deepest memory: personal sources and the study of European Migration, 18th-20th centuries*, Bilbao, Université du Pays basque, 2016, p. 101-122.

Bruneton, Ariane, *Lettres du Chili: Élie et Léopold Etcheverry employés de commerce (1883-1894)*, Pau, Cairn, 2012.

---, « Un genre épistolaire à mieux cerner : les lettres d'émigrés », In Dornel, Guicharnaud-Tollis, Parsons, Puyo (dir.), *Ils ont fait les Amériques: mobilités, territoires et imaginaire*, PUF, 2012, p. 63-74.

Bruneton, Ariane, Staes, Jacques, *Cher père et tendre mère. Lettres de Béarnais émigrés en Amérique Latine*, Biarritz, J. et D. éd., 1995.

Çuburu, Beñat, *Émigrer au Mexique à 15 ans: correspondance de Jean-Baptiste Lissarrague (1902-1906)*, Bayonne, Elkar, 2020.

Dauphin, Cécile, « Les correspondances comme objet historique: un travail sur les limites », *Sociétés et représentations*, n° 13, Paris, éditions de la Sorbonne, 2002, p. 43-50.

Elliott, Bruce, Gerbert, David, Sinke, Suzanne (dir), *Letters accross borders: the epistolary practices of international migrants*, Palgrave Macmillan, 2006.

Legarraga, Patricio, « El aporte de los vascos de Iparralde en el comercio con la creación de casas comerciales en Chile », trabajo de investigación, Curso de Estudios Vascos Jakinet, Sociedad de Estudios Vascos, 2007 (le lien n'est plus consultable sur Internet).

Martínez Martín, Laura, « Las correspondencias de la emigración en la época contemporánea: una mirada historiográfica », *Migraciones y exilios*, n° 9, 2008, p. 135-150.

Papy, Michel, « Les lettres ordinaires – Terrain d'histoire », *Alinéa – sciences sociales et humaines*, n° 10, Université de Grenoble, juin 1999, p. 125-151.

Lettres d'immigrées françaises en Argentine : du voyage au mariage (1899-1908)

Isabelle Tauzin-Castellanos¹

La recherche sur l'émigration béarnaise en Argentine est ancienne, marquée par plusieurs étapes, en particulier par la collecte de lettres menée dans les années 90 et par le travail des associations qui continue au fil des décennies, notamment l'Association pour la Mémoire de l'Émigration et la revue *Partir*. L'importance des lettres est si grande – Hernán Otero rapporte le nombre de 1 446 425 004 lettres échangées selon le troisième recensement en Argentine édité en 1916² – que ce chapitre ne peut être qu'un modeste apport, résultat du déchiffrement d'une partie de la correspondance des sœurs Mondot-Haurie, représentative des lettres échangées et des souvenirs fixés au plus profond de la mémoire familiale.

Le fonds qui a été remis aux archives départementales des Pyrénées Atlantiques en juillet 2022 est constitué par deux cent quatorze lettres³ découvertes par Paul Mousqué, agriculteur à Lucq-de-Béarn, et qui étaient adressées pour la plupart à sa grand-mère par les sœurs cadettes⁴. Les lettres, dont certaines étaient très abîmées, avaient passé des décennies dans les combles de la ferme familiale avant d'être trouvées à l'occasion de travaux sur la toiture. Un grand nombre n'a sans

¹ Isabelle Tauzin-Castellanos est professeure des universités en études latino-américaines à l'université Bordeaux Montaigne. isabelle.tauzin@u-bordeaux-montaigne.fr

² Otero, Hernán, « Cartas a León... », in Linares María Dolores et María Silvia Di Liscia, *Migraciones en la Argentina. Una historia de largo plazo*, 2021, Rosario, Prohistoria, 50.

³ Quelques lettres sont extérieures au contexte de l'émigration.

⁴ Isabelle Tauzin a eu connaissance de ce fonds grâce à Lora Labarère, anthropologue dont la thèse a pour intitulé « Devenir descendant : reconfiguration mémorielle des descendants pyrénéens en Argentine et en Uruguay » et porte sur la recomposition du souvenir de ses liens d'émigration par la transmission orale.

doute pas été conservé; comme l'écrit l'historien de l'émigration française en Argentine Hernán Otero, « chaque lettre individuelle peut être lue comme une pièce d'une généalogie en construction » (Otero, 2021, 60).

La première lettre de Dorothée Mondot-Haurie date d'octobre 1899 et a été écrite à bord du navire qui faisait escale en Espagne; la correspondance s'est prolongée ensuite de manière de plus en plus parcellaire jusqu'à une dernière lettre en 1982, envoyée par la fille d'une des émigrantes béarnaises à la famille de Lucq restée à la même adresse.

Les missives rédigées au cours des cinq premières années de la migration, au nombre de 33, de 1899 à 1905, constituent un ensemble qui rapporte les premières impressions de la jeune fille, tandis que trois autres lettres ont été écrites par des jeunes gens du village également émigrés en ce début de siècle.

Pour les années suivantes, vingt-huit lettres émanent de Dorothée puis à partir de 1907, de la sœur cadette Louise, et fin 1908, Eulalie la benjamine est arrivée elle aussi, en Argentine. Dans cette seconde série, il y a aussi une lettre d'un parent, Louis Placé, depuis San Francisco, et une autre envoyée de Paris à Lucq-de-Béarn.

Année	1899	1900	1901	1902	1903	1904
Lettres conservées	2	12	8	4	4	3
Année	1905	1906	1907	1908	1909	
Lettres conservées	4	4	4	8	8	
Années	1910-1912	1913-1916	1917-1919	1920-1923	1924-1939	1940-1982
Lettres conservées	28	32	17	22	17	20

Les premières lettres ont été écrites sur des supports modestes le plus souvent, des feuilles de papier ordinaire, quadrillé ou ligné, de petite taille. L'écriture est d'abord malhabile, expression d'un apprentissage élémentaire ou oublié de l'encre et du porte-plume. *A contrario*, les lettres masculines conservées révèlent une pratique mieux exercée même si la graphie est phonétique⁵.

La plupart des lettres de la jeune émigrante et de ses sœurs sont entièrement recouvertes d'écriture, les marges gauche et droite, le bas et le haut sont aussi

⁵ C'est le cas de la lettre de Paul Bastit à l'attention de Marie-Annette et Marguerite, envoyée de Dolores le 25 février 1901.

remplis pour ne pas laisser un seul espace en blanc tant il y a de choses à dire aux parents et surtout pour transmettre la crainte d'être oubliée, et la fidélité à la famille malgré la rupture du départ. Par la plume, le temps d'écrire, la distance est abolie.

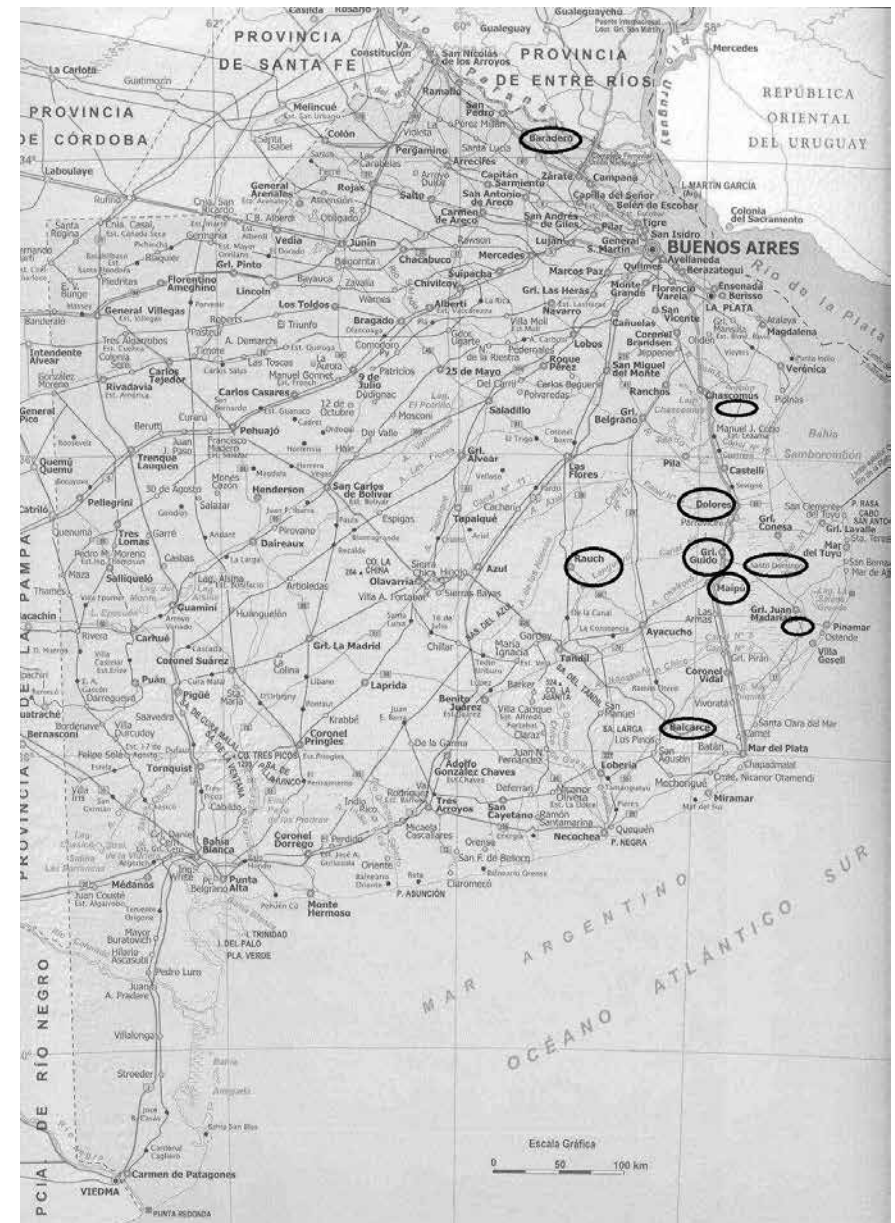


Figure 1: Villes et villages de la Pampa mentionnés dans les lettres

Origines des lettres : une multitude de hameaux et un continent lointain

Les lettres ont été expédiées de plusieurs villes et bourgades de la province de Buenos Aires : de Rauch où est arrivée d'abord Dorothée et où se trouvait une communauté française⁶ ; la jeune femme note soigneusement son adresse pour que la famille lui écrive : « Otel La Paz Rauch Buenos Ayres », puis elle est à Monasterio⁷ dans l'estancia La Tablilla, propriété de Jean Placé, oncle de Dorothée⁸. Elle reçoit des courriers de jeunes gens partis aussi de Lucq et restés au nord de Buenos Aires, lettres expédiées d'Estación Alsina et de Baradero par Pierre Peyresaubes, et de Dolores de Paul Bastit⁹ ; leurs expériences migratoires en tant qu'hommes sont rapportées de manière sensiblement différentes comme on le verra plus loin. Après 1905, les lettres seront envoyées de San José de Juancho¹⁰, de Buenos Aires¹¹, de Maipu, de General Guido, de Santo Domingo¹², villes et villages situés dans la Pampa argentine, dans le sud de la grande province de Buenos Aires.

La terre d'émigration reste vague dans la correspondance initiale. Le nom du pays où Dorothée est arrivé est absent, pas une fois le nom de l'Argentine n'est écrit au cours des cinq années. Le toponyme qu'elle retient est celui du continent, transcrit de manière phonétique : la Mérique ou lamerique, comme d'autres émigrants arrivent aujourd'hui en Europe. L'important, c'est de toujours donner l'adresse pour maintenir le lien de la correspondance avec la famille restée dans l'arrondissement d'Oloron.

La connaissance de la culture du pays d'accueil sera le résultat de l'expérience sur place, au milieu de la communauté immigrée des cultivateurs, des bergers

6 La communauté des descendants de Béarnais (les Sarramida, Sarciat, Larroudié...) continue de se réunir à l'initiative de Jorge Petreigne.

7 Monasterio est un hameau situé à 27 km de Chascomus. Dorothée y arrive pour la première fois en mai ou juin 1901 ; ensuite, la correspondance reprend de Rauch en janvier 1902 et elle retourne à Monasterio en juin 1902.

8 Sur les conseils de son oncle, Dorothée épouse en 1906 un agriculteur de Lucq qui a émigré avant elle, Jean-Pierre Saint-Miqueu.

9 L'orthographe des patronymes est hésitante, et c'est la réception d'un courrier qui permet d'identifier les noms de Peyresaubes et Bastit.

10 Par une lettre datée du 31 mars 1907, Dorothée, installée à San José de Juancho (un hameau comme d'autres nombreux bourgs implantés grâce à l'essor du chemin de fer, et aujourd'hui dépeuplés), propose à sa sœur Marie-Louise de payer le voyage pour qu'elle rejoigne la famille Saint-Miqueu maintenant bien établie : « Si tu viens nous autres nous allons te payer le voyage, tu nous écriras le vapore que tu prendras et tu le prendras à payer à Buenos Aires. »

11 Arrivée en avance à Buenos Aires, Eulalie, la benjamine, envoie aussitôt une adresse pour être retrouvée par son oncle, chez « Madame Sarrailh calle Pasco 261 », lettre du 29 décembre 1908.

12 Lettre de Marie-Louise, Santo Domingo, 14 mars 1911 : elle annonce la naissance d'un fils de Dorothée Mondot, né le 11 mars 1911. Santo Domingo est aujourd'hui un hameau situé à une vingtaine de kilomètres de General Guido où la famille de Dorothée s'installe en 1912, puis à partir de 1917, les lettres de Marie-Louise seront aussi envoyées de Maipu.

La Dresse Senor Juan Pedro St Miqueu
via de Guido a Juancho
Estacion Santo Domingo
je vous prie regardez bien
jamais vous ne faites bien

Figure 2 : Une adresse bien lisible : « La dresse Senor Juan Pedro St Miqueu via de Guido a Juancho Estacion Santo Domingo. je vous prie regardez bien jamais vous ne faites comme nous lecrivon »

Le 2 Mai 1900
cher parents je vous écrit
ces deux mots de lettre pour
vous faire savoir de mes nouvelles
moi je vous dit que je me
porte très bien vous allez rire
un peu mais moi j'ai dit
est égal cher sans je t'envoie
cette petite etoffe pour te faire
un corsage et se te dit comment
faut il le faire et fait

Figure 3 : Lettre de Dorothée Mondot-Haurie, 2 mai 1900.

et des servantes comme Dorothée, d'abord domestique près de Rauch chez les Sarsiat venus de la bourgade voisine de Lucq, Ogenne, où était installé un agent d'émigration, puis la jeune femme est entrée au service de la famille de son oncle propriétaire d'une estancia à Monasterio, où l'aisance financière permet à Juan Placé d'avoir du papier à en-tête.

La relation temporelle est essentielle dans l'expérience migratoire. La première lettre porte les stigmates d'une perte des repères chronologiques. La date est raturée (22-24 octobre 1899) tandis que le lieu est vague : « Espagne ». Le courrier est écrit à bord du navire qui achemine les émigrants, le nom du bateau n'est pas mentionné. La perte de repères temporels se produit dans deux autres lettres avec une erreur sur l'année : 1893 et 1894 au lieu de 1903 et 1904. La comparaison des contenus a permis de comprendre les raisons de cette confusion. L'erreur s'explique sans doute aussi par le changement de siècle en même temps que par les origines de l'expéditrice éloignée de la culture graphique. Les lettres parviennent parfois après trois ou quatre mois tandis que la navigation dure une vingtaine de jours. D'autres fois, elles ne parviennent pas à bon port et l'inquiétude grandit, avec l'angoisse d'être oubliée des siens.

Une émigration collective

Dorothée écrit comme elle parle ; la lettre doit donner de ses nouvelles de façon à rassurer les parents qui l'ont laissée partir au loin, à tout juste dix-huit ans, en compagnie de deux cousins : « Nous savons nous faire avec le capitaine il nous soigne très bien mieux qu'à la maison. » Le « nous » se comprend en rétablissant la chronologie des lettres qui étaient conservées en vrac : c'est avec deux jeunes gens du village, André et Ursule Pétreigne un peu plus âgés qu'elle, que Dorothée a pris le bateau (lettre du 19 mars 1900), d'autres membres de la même famille voisine étaient déjà sur place¹³, tandis qu'une autre sœur, Catherine, n'a pas embarqué comme prévu. Dorothée a des sentiments ambivalents à l'égard de celle-ci, elle ne veut pas qu'on lui communique son adresse et en même temps s'inquiète des dangers du voyage lorsque Catherine envisage de partir (lettre du 12 septembre 1900). Elle tardera encore trois ans avant d'arriver en Argentine (lettre du 17 mai 1903), mais elle sera installée loin de Monasterio, la bourgade où se trouve Dorothée¹⁴.

¹³ « Histoire d'une immigration (1850-2013). De Lucq de Béarn vers l'Argentine: la famille Pétreigne », publié le 9 mai 2013 : <http://www.bearn-argentina.com/2013/05/09/histoire-dune-immigration-1850-2013/>
¹⁴ Dans la lettre datée du 1^{er} novembre 1904 et envoyée de Monasterio, Dorothée explique que la distance qui la sépare de Catherine Pétreigne est la même qu'entre Lucq et Bordeaux. La famille argentine n'a pas conservé le souvenir de cette arrivée. C'est un descendant resté à Lucq et également appelé André Pétreigne, voisin de Paul Mousqué, qui a permis d'établir le contact avec Jorge Pétreigne de Rauch, dans la Pampa de Buenos Aires.

André Pétreigne, avec une graphie soignée, une bonne maîtrise de la plume et de l'encre, donne des nouvelles aux parents deux mois après l'arrivée, il tient à les rassurer sur le sort de Dorothée : « Quand à votre chère fille Dorothée elle ait très bien plâsé avec ses de Sarsiat Dogenne [...] dimanche dernier je suis été chez Ursule, elle la vu ses jours là, elles sont comme à trois quilometres l'une de l'autres se n'ait pas beaucoup » (lettre d'André Pétreigne, Rauch, 6 février 1900).

Le jeune homme rapporte aussi que le séjour à Buenos Aires a été « un peu long [...] 4 jours dans l'otel de Marie Cazou » (*ibid.*) André Pétreigne indique qu'il a beaucoup de travail, « plus de travail qu'en France pour les hommes au moins, pour les femmes sait autre chose, elles ne font que le ménage ».

En février 1901, Dorothée Mondot souhaite avoir l'adresse de Paul Bastit parti de Lucq pour « lamerique ». Une lettre de ce dernier est arrivée à Lucq en date du même mois pour la sœur aînée de Dorothée, Marie-Annette, et pour une amie (appelée Marguerite Labourdette). À bord du vapeur, il a répondu à la proposition de travailler pour les passagers de première classe, de sorte qu'il a voyagé dans de meilleures conditions. Arrivé à Buenos Aires, il a retrouvé son frère et est resté trois jours dans la capitale, où le zoo et le tramway l'ont impressionné. Le jeune homme travaille comme boulanger à Dolores, à côté de la gare. C'est « un travail très bon » pour « amasser un peu d'argent en peu de temps » ; la tenue vestimentaire est minimale : un caleçon et un tablier, il observe les coutumes locales, les fêtes de carnaval et les bals de famille différents de la tradition des bals publics en France. Une autre lettre confirme sa satisfaction et, en même temps, il incite Marie-Annette, la sœur aînée des Mondot-Haurie, à voyager pour sortir de la pauvreté :

...pour vous mettre à l'esclavage vous aurez toujours le temps [...] ce que je regrette c'est que vous allez passer votre jeunesse et votre vieillesse en travaillant et sans recourir un peu le monde toujours avec votre aiguille et votre fil toujours travailler et toujours pauvres pour voir quelque chose de beau et de joli il ne faut pas rester dans le pays de Lucq¹⁵.

La lettre annonce aussi le mariage d'une connaissance commune¹⁶ avec un « fils du pays », autrement dit un Argentin. La question du mariage devient au fur et à mesure des années plus prégnante.

¹⁵ Lettre de Paul Bastit à Mariannette, datée du 19 août 1901.

¹⁶ Marie Bourras est partie à 14 ans avec sa sœur âgée de 17 ans en 1886 du village d'Os Marsillon. Le départ est noté sur les registres de l'agent d'émigration Laplace et relevé dans le Bulletin n° 4 de l'association Mémoire du canton de Lagor et des vallées, 2007, p. 71. <<http://www.mclvl.fr/publications>>

S'émanciper par l'émigration

L'expérience de l'émigration est une émancipation, même si constamment Dorothée Mondot insiste sur la fidélité, le souvenir de la famille et la crainte d'être oubliée lorsque les lettres tardent à arriver. La première lettre est marquée au sceau de l'enthousiasme: « ceux qui restent à la maison, sont comme des idiots ils ne savent rien¹⁷ ».

Dans ses lettres, Dorothée répète de façon véhémence: « Je n'ai aucun regret d'être partie et je me porte très bien » (lettre non datée); « nous n'avons jamais pas eu aucun regret d'être parti » (août 1900), « je me porte très bien depuis que je suis à l'Amérique [...] je suis très bien placé et je crois que je vais rester quelques années et je n'ai pas idée de m'en sortir encore » (lettre du 4 'de' février 1901), « aucun regret d'être partie dans ce pays je me porte très bien » (lettre du 2 juin 1902). Aucune des lettres ne transmet l'impression d'une insincérité ou d'un récit construit seulement pour tranquilliser la famille.

La jeune Béarnaise comme ces compatriotes trouvent qu'ils sont bien payés, mieux payés qu'ils ne l'étaient au pays natal; elle écrit très fièrement dès la première lettre sur place, deux mois après l'arrivée à Buenos Aires: « Je gagne 18 nacionales 1 nacional veut dire 5 francs », (lettre du 22 décembre 1899). Elle peut ainsi faire des économies et envoyer de l'argent à ses parents, tandis qu'en échange, elle espère recevoir une photo ou un souvenir qui maintiendra le lien. Entourée de ses patrons et de jeunes compatriotes, elle va aux noces qui rassemblent de grandes tablées et sont l'occasion de joyeux échanges. Mais si « Marie Claverie dit qu'elle n'est pas pressée de se marier elle fait bien moi aussi je ne suis pas pressée » (Rauch, 4 janvier 1902).

Dorothée Mondot-Haurie affirme son bonheur d'apprendre les tâches qui étaient l'apanage de la sœur aînée, Marie-Annette, restée couturière à Lucq; peu à peu Dorothée sait elle aussi coudre, broder, marquer le linge, repasser (« liser »), « donner le lustre aux chemises » (Rauch, 12 mars 1902) et cuisiner. La pratique de l'espagnol filtre dans le courrier lorsqu'il s'agit d'expliquer qu'elle doit « servir à la mesa, arranger les chambres et balier » chez son oncle qui emploie aussi une cuisinière.

La jeune femme met à profit ses apprentissages de ménagère pour envoyer de l'argent et des cadeaux à la famille alors que, dans les premiers temps, c'était elle qui recevait des paquets pour pallier les manques sur place lorsque « les habits de France sont devenus trop petits » (août 1900) neuf mois après l'arrivée, ou parce que les sandales sont très chères et de moindre qualité (lettre du 2 mai 1900), de même que les crochets peu résistants pour broder (lettre

du 1^{er} juillet 1900)¹⁸. L'envoi d'un « corset bal[a]iné » manifestait le souci maternel pour le corps de la jeune fille, tandis que les lettres étaient couvertes de larmes et de baisers, d'un côté comme de l'autre, expression d'une tendresse qui résistait à l'oubli. Des souvenirs étaient reçus pour être offerts et renforcer les bonnes relations avec les patrons.

En revanche, les déclarations amoureuses laissent indifférente la jeune femme qui reçoit une première lettre ornée de fleurs de Pierre Peyresaubes, qui a émigré dix ans plus tôt et a sans doute fait un voyage retour au cours duquel il a vu son « adorable Dorothée » (lettre du 10 mars 1900, Estacion Alsina). Elle explique à ses parents qu'il est aussi loin que la distance entre Lucq et Paris, et demande qu'on lui envoie la réponse qu'elle doit écrire à son cousin (5 septembre 1900).

Les raisons de l'indifférence sont expliquées dans un autre courrier: « Je ne pense pas du tout à lui parce qu'il avait fait trop vilain quand j'étais parti il avait fait donner trop de peine à ma pauvre mère, père et sœurs mais qui sait

18 Guillaume Apeça, à la tête d'une agence d'émigration à Saint-Palais, expédiait à son frère et correspondant à Buenos Aires des bérets, des ceintures et des sandales en grandes quantités selon les registres conservés au Musée de Basse Navarre consultés grâce à Annie Sabarots.



Figure 4: Lettre de Pierre Peyresaubes, 10 mars 1900.

17 « Se qui reste a la maison son comme des i ydiot il ne save rien », lettre datée du 24 octobre 1899.

comment il se trouve moi je me trouve très bien » (lettre du 4 février 1901, de Rauch). L'amoureux qui travaille alors comme boulanger à Baradero et explique combien il gagne (« 60 piastres par mois ») se rend en vain à Rauch. Personne ne sait lui donner des nouvelles pour retrouver la jeune fille; il lui écrit une autre lettre éplorée: « J'avais toujours regardé votre présence comme la source de mon bonheur je rêve je soupire je suis inquiet je vous cherche près de moi je ne vous trouve plus que dans mon âme dans mon malheur » (Baradero, 27 février 1901).

La lettre embarrasse la destinataire et elle écrit à ses parents: « je vais vous l'envoyer pour vous faire rire je vous dis je vais lui faire réponse un peu sérieux pour lui faire voir si c'est comme ça qu'il faut parler pour une cousine » (lettre de Rauch, 15 avril 1901). Puis la jeune femme, qui a reçu une photographie de sa famille grâce à son oncle, part travailler chez lui, à la ferme de la Tablilla, située à plus de deux cents kilomètres.

Fonder une famille

La question du mariage commence à revenir fréquemment dans les lettres à partir de 1902. En janvier 1902, de retour à Rauch, Dorothée a reçu une missive d'une amie de Lucq; cette dernière lui écrit qu'elle n'est pas pressée de se marier, et Dorothée de répondre à ses parents: « Elle fait bien moi aussi je ne suis pas pressé. » Cependant, le sujet revient de manière indirecte, car les noces réunissent les communautés et sont la principale occasion de sortir de la ferme et de se déplacer au loin, à plusieurs journées de marche pour répondre à une invitation (lettre du 12 mars 1902).

Le sentiment d'isolement est exprimé à l'égard des proches qui ne donnent pas de nouvelles. Dorothée se demande si la raison de ce silence est le prix du papier (lettre datée du 3 décembre 1893, au lieu de 1903), elle-même employant des feuilles très variées, du brouillon au bristol.

Après le mariage de Marie-Annette, la sœur aînée, au printemps 1905, elle recommande à la cadette, Marie-Louise: « Si tu en trouves un riche ne le laisses pas échapper mais ce que je te dis ne te laisse pas toucher par les hommes » (lettre du 13 avril 1905).

L'oncle de la jeune émigrée lui recommande d'épouser un compatriote parti de Lucq et devenu propriétaire d'un beau troupeau, elle explique à sa famille: « Il n'est pas tant joli que bon. » La noce a lieu à Estación Pirán San José de Juancho, avec une vingtaine d'invités, pour la Saint-Jacques, le 25 juillet 1906. Le marié, Jean-Pierre Saint-Miqueu envoie de l'argent pour que les deux familles fêtent aussi l'alliance matrimoniale à Lucq; le couple voyage pour une lune de miel à Buenos Aires et envoie une photographie prise dans un studio de la capitale.

La situation économique est bonne, provisoirement. Le troupeau est constitué de mille cinq cents brebis, Jean-Pierre Saint-Miqueu sait travailler le bois pour fabriquer le mobilier du ménage; le couple peut aussi se rendre à Tandil, à deux cents kilomètres, pour faire du tourisme dans l'intérieur de la province de Buenos Aires: Dorothée observe la curiosité locale que constitue « une pierre très grande comme une maison¹⁹ ».

L'année 1907 est marquée par la première maternité. La sœur cadette, Louise, partie de France, est à Buenos Aires quand la naissance a lieu. Elle écrit à sa mère les impressions contradictoires qui l'assaillent: « Je me plais beaucoup dans ce pays parce qu'il est très joli, nous sommes à l'été » et « il ne faut pas se marier pour souffrir pour perdre la vie » (lettre de Marie Louise du 16 décembre 1907).

Les relations familiales s'étoffent sur le sol argentin, une seconde fille naît en 1908, tandis que la benjamine de la fratrie, Eulalie, arrive à Buenos Aires en décembre pour rejoindre ses sœurs. Un fils naît en octobre 1909 et « l'espérance d'acheter une jolie maison à Oloron » évoquée dans une lettre en mai 1907, n'est plus exprimée, Potrerillo est la nouvelle adresse de Dorothée; les enfants baptisés à Tandil auront un nom issu des deux patronymes: ils deviennent Saint Mondot, conformément à l'usage espagnol, conservant le premier nom du père et de la mère.

* * *

La guerre de 14-18 n'a pas interrompu la correspondance. Les années 20 correspondent à vingt ans d'émigration prolongée. Des visites viennent de France, la cousine Marie Haurie réside à Buenos Aires, puis à Chascomus, elle remet à Eulalie du miel du pays pour chaque sœur et retourne vivre à Buenos Aires puis à Lucq. Marie-Louise et son mari ont le projet d'aller en France et en Espagne pour connaître la famille, mais des grèves altèrent le quotidien et « ici aussi c'est tout très cher parce que tout vient de France... d'Angleterre et Nortamerica » (lettre de Marie Louise, General Guido, 20 novembre 1920).

La famille fondée par les deux émigrants de Lucq s'agrandit tous les ans, jusqu'au décès de Jean-Pierre Saint-Miqueu le 31 décembre 1922. Dorothée Mondot est veuve avec dix enfants à charge (lettre d'Eulalie, Maipu, 11 janvier 1923). La solidarité perdure entre les familles même si l'époux de Marie-Louise, Francisco Mandiola, Navarrais, « ne sait pas parler le biarné mais il le compran français » (lettre de Marie-Louise, General Guido, 30 décembre 1922).

¹⁹ «La piedra movediza» o «piedra que late», «la pierre qui palpite» était emblématique de Tandil, attirant les touristes sur place jusqu'à sa destruction en 1912 pour une raison restée inexplicite.

La famille de Marie-Louise s'est aussi agrandie et les affaires sont prospères, elle emploie cinq domestiques et voudrait apprendre à écrire en français à ses enfants, mais elle-même oublie du fait que tous s'expriment en castillan et en basque (lettre de Marie-Louise, General Guido, 1^{er} mai 1928).

Quant à Eulalie, la benjamine qui sert chez Dorothée, elle écrit son souhait de se marier quinze ans après son arrivée en Argentine fin 1909. Elle transmet des messages pour un dénommé Jean-Baptiste resté à Lucq, mais une condition est irrévocable : « moi je ne revenais pas en France » (16 janvier 1924), la même volonté est écrite trois ans plus tard (Maipu, 18 juin 1927) : « Je pense que vous desirer vous de venir dans l'america et va vous plaire et puis nous irions en France. » La lettre restera sans effet et Eulalie se consacrera à la famille de sa sœur Dorothée.

La dernière lettre conservée date de mars 1982, et a été écrite en espagnol par Josefa Mendiola de Arbide, une fille de Marie-Louise, pour avoir des nouvelles de la famille de France²⁰, les lettres précédentes dataient de 1974 et évoquaient la santé d'Eulalie âgée de plus de quatre-vingt-dix ans : « Son esprit est toujours joyeux, elle rit, dit des plaisanteries, chante en français la Marseillaise » ; par cette phrase, c'est tout le parcours de l'émigration qui est résumé. Les ultimes souvenirs restent figés, comme des traces de fidélité au sol natal.

L'extrême éloignement a pris le dessus et la culture du pays d'accueil a permis l'intégration dans cette société argentine qui fête les immigrants une fois par an, le 4 septembre, depuis le décret promulgué par le général Perón en 1949, célébrant l'ouverture aux étrangers de « toutes les nations et leurs familles souhaitant fixer leur domicile dans le territoire national ».

Les lettres des sœurs Mondot-Haurie exposent un quotidien modeste qu'elles souhaitent partager avec la famille au loin, envoyant des graines de plantes jusque-là inconnues pour la maisonnée, ou des bouts de tissu pour Marie-Annette dont l'atelier attire des apprenties. Les pages sont remplies dans tous les sens au point de paraître illisibles au premier regard, et en même temps, cet excès montre que l'angoisse de la page blanche n'a pas de sens.

Le papier est un simple outil, non sacralisé, l'écriture s'est affirmée au fil du temps, et si le début des lettres est répétitif dans les premiers mois : « Je vous écris ses deux mots pour vous donner de mes nouvelles » et la signature hésitante entre lettres minuscules et majuscules en octobre 1899, l'inspiration personnelle a pris le dessus et la voix des émigrantes continue d'être audible malgré le temps écoulé.

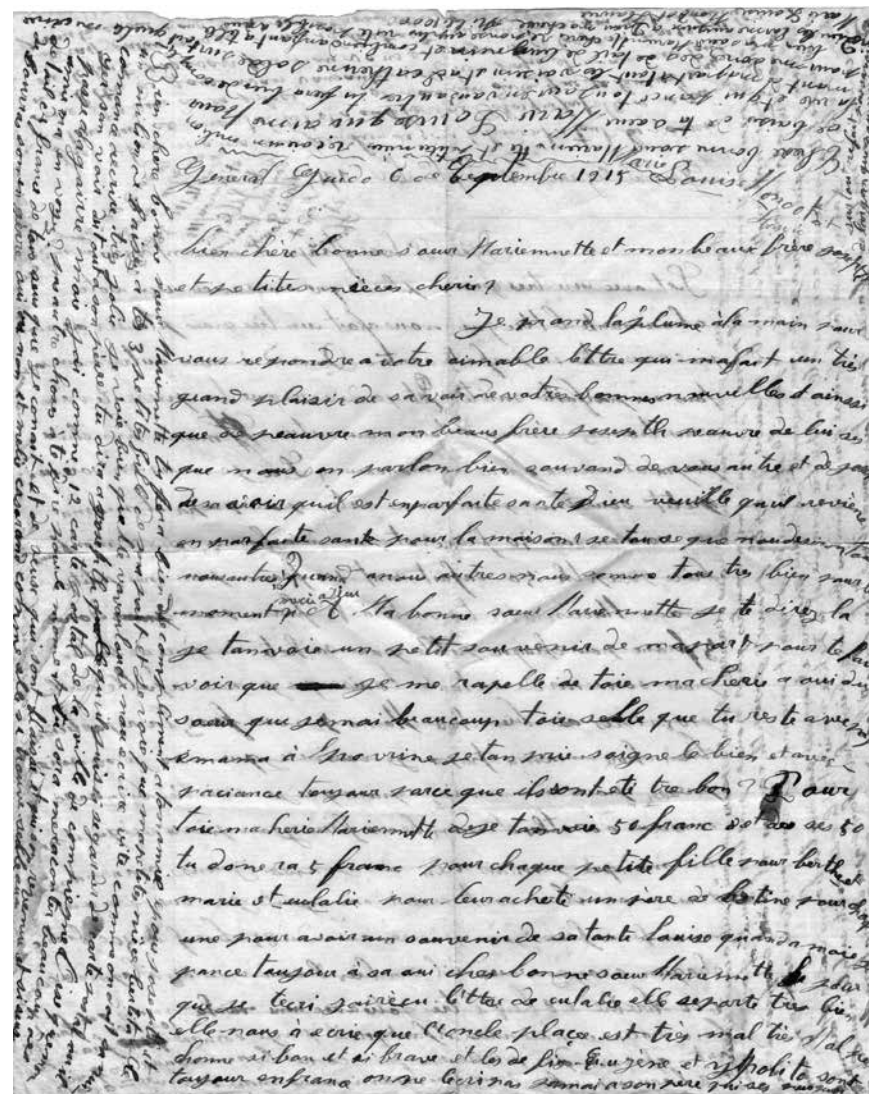


Figure 5 : Lettre de Marie-Louise Mondot-Haurie, General Guido, 6 septembre 1915.

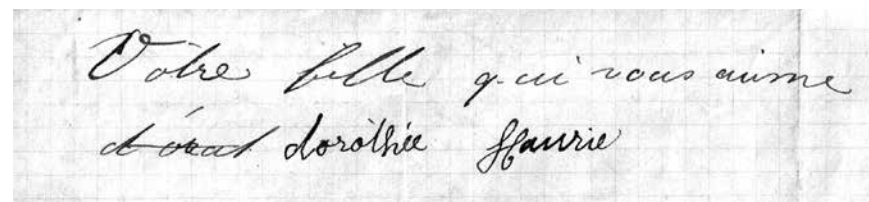


Figure 6 : Lettre de Dorothée Mondot-Haurie, 24 octobre 1899, à proximité de l'Espagne.

²⁰ Les années sans nouvelles correspondent à la période de la dictature militaire (1976-1983).

Table des illustrations

Classement des lettres, 1899-1982 (2022)

Figure 1 : Villes et villages de la Pampa mentionnés dans les lettres

Figure 2 Lettre de Dorothée Mondot-Haurie, 31 mars 1907

Figure 3 : Lettre de Dorothée Mondot-Haurie, 2 mai 1900

Figure 4 : Lettre de Pierre Peyresaubes, 10 mars 1900

Figure 5 : Lettre de Marie-Louise Mondot-Haurie, General Guido, 6 septembre 1915

Figure 6 : Lettre de Dorothée Mondot-Haurie, 24 octobre 1899, à proximité de l'Espagne.

Bibliographie

Bruneton-Governatori, Ariane, Patricia Heiniger, Bernard Moreux, Michel Papy et Jeanne Soust, *Lettres et correspondances d'émigrés du Sud-Ouest, Rapport présenté à la Mission du patrimoine ethnologique*, Paris, 1997, 241 p.

<https://www.culture.gouv.fr/Media/Thematiques/Patrimoine-ethnologique/Files/Rapports-de-recherche/2001-et-avant/Ethno_Bruneton-Governatori_1997_016.pdf>

Linares, Maria Dolores et Maria Silvia di Liscia, *Migraciones en la Argentina. Una historia de largo plazo*, Rosario, 2021, Prohistoria

Otero, Hernán, *Historia de los franceses en la Argentina*, Buenos Aires, Biblos, 2012

Otero, Hernán, « Cartas a León. A propósito de las continuidades y rupturas de los inmigrantes franceses en Argentina », en Linares, Maria Dolores et Maria Silvia di Liscia, *Migraciones en la Argentina. Una historia de largo plazo*, Rosario, 2021, Prohistoria, pp. 47-66

Troisième partie

Émigration professionnelle et émigration féminine

Les précurseurs d'une tradition migratoire dans la commune basque d'Hasparren (XVIII^e-XIX^e siècles)

Beñat Çuburu-Ithorotz¹

Hasparren est une vaste commune basque d'Iparralde², située entre les provinces du Labourd et de Basse-Navarre et qui bénéficie d'une situation privilégiée de par sa proximité avec toutes les villes et villages du Pays basque. Elle a vu sa population croître durant deux siècles, passant de 4 500 habitants en 1801 à 5 100 en 1931 avec un pic à 5 822 habitants en 1886, ce qui en faisait l'une des villes les plus peuplées du Pays basque français.

Une autre caractéristique de la commune était l'intense activité économique jusqu'au milieu du XX^e siècle. Au XIX^e siècle, l'économie d'Hasparren s'articulait autour de l'agriculture et d'activités proto-industrielles rurales: le textile, la tannerie et la cordonnerie qui fut la seule à passer au stade industriel au XX^e siècle. Hasparren jouissait donc d'un statut bien particulier en Iparralde puisqu'il s'agissait d'une localité à la fois rurale et industrielle.

Malgré ces conditions économiques *a priori* très favorables, la vague d'émigration qui conduisit vers l'Amérique des centaines de milliers de Basques et Béarnais n'épargna pas la ville d'Hasparren. Des centaines d'hommes et de femmes rejoignirent le continent américain (principalement l'Argentine, l'Uruguay, le Chili, Cuba et le Mexique) où ils s'installèrent en s'employant souvent dans des activités qu'ils pratiquaient déjà dans leur village d'origine.

¹ Benat Çuburu-Ithorotz est professeur à l'IUT de Bayonne, docteur de l'université du Pays basque et de l'université Bordeaux Montaigne. benat.cuburu@univ-pau.fr

² En langue basque, Iparralde désigne le Pays basque nord (sur le versant français) et Hegoalde est le Pays basque sud.

Cependant, cette émigration massive du XIX^e siècle ne fut pas un déplacement soudain, elle s'appuyait sur une tradition migratoire initiée dans la commune un siècle plus tôt, voire davantage.

L'objectif de ce chapitre est donc de présenter la situation particulière de cette commune basco-française qui possédait de petites industries traditionnelles permettant de fixer la population mais qui n'ont pas empêché une émigration massive de cette dernière en mettant l'accent sur ceux qui furent les précurseurs de cette tradition migratoire.

Échanges commerciaux et déplacements migratoires transfrontaliers

Les déplacements de population de part et d'autre de la frontière franco-espagnole ont toujours existé pour des personnes qui, souvent, parlaient une même langue comme au Pays basque ou qui comprenaient sans difficulté celle de leurs voisins. Les relations commerciales sont très tôt avérées et il était courant de voir des négociants espagnols ou français fréquenter les marchés importants de part et d'autre des Pyrénées. En effet, comme le souligne Jean-François Soulet :

Jusqu'à une époque récente, l'interpénétration des pâturages entre vallées françaises et espagnoles était si poussée, les relations économiques et humaines si fréquentes, que la notion de « frontière », au sens strict où nous l'entendons de nos jours, n'avait guère de signification³.

Ces relations s'étaient donc généralisées bien avant la signature du traité des Pyrénées de 1659 et elles se poursuivirent encore pendant deux siècles sans modification profonde dans la vie des populations locales malgré la séparation officialisée des deux États. Il existait ainsi le système de « passeries », pactes passés souvent pour une très longue période entre habitants de deux vallées de versants opposés pour permettre à leur bétail de paître librement sur les pacages des deux zones. C'était une pratique très répandue dans toute la chaîne pyrénéenne et au Pays basque il en allait ainsi entre le pays de Cize et la vallée d'Aezcoa ou le pays Quint, au sud de la vallée des Aldudes. Plus généralement, les vallées pyrénéennes étaient un lieu d'échange de marchandises passant de France en Espagne et d'Espagne en France. Ces produits étaient de provenance locale avant tout, mais vinrent s'ajouter aussi d'autres denrées issues d'un commerce de transit en provenance des plus lointaines provinces françaises ou espagnoles, mais de l'étranger même et des colonies. Ce commerce assura aux populations frontalières une période de remarquable prospérité ainsi que nous le rappelle Henri Cavailles :

3 J.-F. Soulet, *Les Pyrénées au XIX^e siècle. L'éveil d'une société civile*, Bordeaux, Ed. Sud Ouest, 2004, p. 45.

L'Espagne recevait de nous, outre les produits béarnais (toiles de lin, droguets et autres tissus de laine, bœufs et vaches, salaisons d'oies et de porcs, lard, fromage, papier), les mules d'Auvergne et de Saintonge, les draps du Languedoc, les toiles de Laval, de Rouen, de Bretagne et de Châtellerauld, la mercerie de Lyon, du Bourbonnais, du Forez et des Flandres, des harengs, des sardines, de la morue, des anguilles et autres poissons frais ou salés. Elle nous envoyait de la laine, des cuirs et des peaux; de l'huile; des fruits: raisins, figues, citrons et oranges; des métaux: étain, plomb, cuivre, alun; des chevaux et des mules; des chapeaux; du coton; des bois du Brésil; des épices: girofle, cannelle, poivre, gingembre, muscade, sucre. Elle nous vendait aussi du cacao [...]. Le commerce en dut être assez actif car des fabriques de chocolat s'établirent à Oloron et dans le Pays basque, où cette industrie s'est conservée jusqu'à nos jours⁴.

Les déplacements de population intra-pyrénéens étaient aussi monnaie courante et il n'était pas rare de voir des Français se rendre côté espagnol pour des travaux saisonniers :

Au XVII^e siècle, en tout cas, c'était déjà une pratique très courante dans beaucoup de vallées. Chaque année, des « troupes » d'hommes abandonnaient leurs villages pendant trois, six, voire neuf mois et gagnaient la péninsule pour y exercer divers métiers, le plus souvent durant l'été celui de manœuvre agricole, comme les Béarnais et les Souletins. [...] D'autres migrants partaient vers la fin de l'automne, exerçant un métier bien spécialisé: presseurs d'huile dans les fabriques de Catalogne et d'Aragon, bûcherons, charbonniers et forgers, de novembre à mai (montagnards du pays de Foix); chaudronniers et affûteurs (Comminges); tuiliers et briquetiers (Basques); châteurs (Béarnais)⁵.

Ceux-là appartenaient plutôt aux classes pauvres et étaient poussés au départ autant par la pauvreté du sol et le caractère primitif des méthodes de travail que par l'accroissement de la densité de la population. Mais d'autres appartenant plutôt à la bourgeoisie s'établissaient parfois en Espagne comme marchands de laine ou encore des marins s'y installaient comme pêcheurs⁶. Selon Henri Cavailles, l'ensemble des provinces pyrénéennes étaient touchées par ce phénomène et les femmes restaient souvent pour cultiver les terres pendant que les hommes étaient en Espagne. À cette époque, ce sont les Français qui émigraient en Espagne, la plupart revenaient une fois leur tâche accomplie, mais il arrivait aussi que d'autres s'établissent dans le pays⁷.

4 H. Cavailles, *La vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes*, Paris, Librairie Armand Colin, 1931, p. 145.

5 J.-F. Soulet, *Les Pyrénées au XIX^e siècle. L'éveil d'une société civile*, Op. cit., p. 52.

6 T. Lefebvre, *Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales*, Paris: Librairie Armand Colin, 1933, p. 285.

7 Cavailles Henri, Op. cit., p. 137-138.

Ces migrations saisonnières s'estompèrent au XIX^e siècle avec la fermeture de la frontière dans les années 1860⁸. À Hasparren aussi on a pu assister à ce genre de déplacements temporaires qui pouvaient se reproduire durant toute une vie de labeur et qui pouvaient être rémunérateurs; il n'est qu'à lire la déclaration suivante faite en 1794 par une habitante de la commune :

Aujourd'hui le vingt-quatre ventôse an deux de la république française, une et indivisible, devant nous officiers municipaux sous-signés a comparu Jeanne Lorda locataire d'Ilharre domiciliée en la maison de Lastandey de ce lieu laquelle a dit que Martin Lorda son frère, charpentier, habitué d'aller en Espagne depuis quarante ans, pour y gagner sa vie, y est depuis huit ans constamment, sans même avoir donné de ses nouvelles, elle déclare que son dit frère a dans cette paroisse deux sommes colloquées, l'une de trois cents livres sur les propriétaires d'Etchepare de ce lieu et l'autre de quatre cent vingt livres sur les maîtres et propriétaires d'Urcuray-Borya⁹.

Si aux XVII^e et XVIII^e siècles les mouvements de population s'effectuaient plutôt du nord vers le sud, vers le milieu du XIX^e siècle on assistera au phénomène inverse avec l'arrivée d'émigrants saisonniers espagnols s'employant comme ouvriers agricoles dans les campagnes françaises.

À ces mouvements intra-pyrénéens vinrent s'ajouter des mouvements transocéaniques. Entre le XVII^e et le XVIII^e siècle, un courant d'émigration porta vers les Indes de nombreux habitants des Pyrénées que l'attrait de l'or envoyé des colonies vers l'Espagne poussait à émigrer. Ce furent ensuite les possibilités offertes par les îles françaises d'Amérique qui les incitèrent au départ.

Bûcherons d'Hasparren et charbonniers basques dans les Landes

Il était courant d'assister aussi à des déplacements saisonniers des Pyrénées vers les Landes proches. Les habitants d'Hasparren se prêtèrent aussi pour certains à ces activités. Les registres de recensement militaire font état de plusieurs conscrits absents lors de leur recensement au XIX^e siècle (classes de 1819 à 1853) car étant installés dans la région du Marensin dans les Landes¹⁰. Il s'agit de quelques dizaines d'individus identifiés, mais la source utilisée – les registres de recensement militaire concernant donc des individus dans leur vingtième année – laisse supposer que cette pratique était assez répandue et qu'elle a dû concerner des hommes de tous âges et donc plus

8 A. Etchelecou, *Transition démographique et système coutumier dans les Pyrénées occidentales*, Paris : Presses Universitaires de France-Institut National d'Études Démographiques, 1991, Travaux et documents, Cahier n° 129, p. 32.

9 Déclaration de Jeanne Lorda le 24 ventôse an II de la République – 1794 – Registre de déclarations des biens espagnols – I 11 136. Archives Municipales d'Hasparren (AMH).

10 Le Marensin est une région côtière du département des Landes qui s'étend de Vieux Boucau au sud à Lit-et-Mixe au nord et à Taler à l'est.



Départ pour le Chili 1953-Gare de Bayonne.

nombreux. Ils y étaient employés comme bûcherons durant une partie de l'année et l'on pourrait penser qu'une partie de leur activité a pu concerner l'écorçage du chêne-liège pour son utilisation dans la tannerie à Hasparren. Jean-Pierre Henri Azéma, auteur d'une remarquable étude sur les moulins à tan en France, précise que si le chêne-liège (*Quercus suber*) est surtout présent sur le pourtour de la Méditerranée, on le rencontre aussi dans les terrains sableux des Landes de Gascogne. Il donne une bonne matière tannante et le cuir obtenu par son emploi est ferme et possède une section rougeâtre¹¹.

Il est plus probable que la raison de leur émigration temporaire dans cette région des Landes ait été leur embauche pour le compte des forges de la région du Marensin. En effet, du charbon de bois (fourni par la forêt de pins) était nécessaire au fonctionnement des hauts fourneaux pour la fabrication de la fonte. Si l'on peut parler de vocation métallurgique pour les Landes, les forges que l'on y trouvait étaient d'une importance secondaire et existaient avant la Révolution de 1789. Elles étaient implantées sur les sites d'Uza (que la tradition fait remonter au XIII^e siècle), d'Abesse (forge créée en 1626) et de Pontenx (fondée en 1762), et le métal qu'elles produisaient était d'assez médiocre qualité et plutôt destiné à un usage militaire (fabrication de boulets pour la marine entre autres) ou local (poterie de fonte, fer à clous, outils aratoires)¹². D'autres forges virent le jour au début du XIX^e siècle (Ychoux, Castets, Brocas). Outre la main-d'œuvre locale, la plupart employaient

11 J.P.H. Azema, *Moulins du cuir et de la peau. Moulins à tan et à chamoiser en France XII^e-XX^e siècles*, Nonette (Puy-de-Dôme), Ed. Créer, 2004, p. 18-20.

12 A. Richard, « La métallurgie landaise » In : *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 2, fascicule 1, 1931, p. 44-58.

des forgerons et des charbonniers basques. Ceux-ci (quelques centaines d'individus) venaient en général durant la période hivernale pour une période de six mois et utilisaient les troncs des vieux pins arrivés au terme du gemmage pour la fabrication du charbon¹³.

Les Indes espagnoles et les îles françaises

Les habitants d'Hasparren – comme les Basques et les autres Pyrénéens – du XVIII^e siècle furent très tôt attirés par les possibilités qu'offraient les îles françaises et plus particulièrement Saint-Domingue. La grande île à sucre était la fierté de la France et surtout une source presque inépuisable de richesses. Y émigrer, c'était l'assurance d'avoir une vie bien meilleure que celle que réservait Hasparren.

Les « Pyrénéens » (Basques et Béarnais principalement) prirent une part prépondérante dans la colonisation des Antilles. Entre 1713 et 1787, 1 200 Pyrénéens partirent vers les Antilles par le port de Bordeaux. Durant ce XVIII^e siècle, leur nombre s'accrut dix fois plus vite que celui de tous les autres passagers¹⁴. Leur préférence allait vers Saint-Domingue puisque 72 % d'entre eux choisirent d'y émigrer ; les autres se rendaient à La Martinique et à La Guadeloupe et très peu vers la Guyane ou Saint-Pierre et Miquelon où les Basques ont cependant laissé une empreinte vivace.

Les marins et corsaires basques avaient pu découvrir Haïti dès les XVI^e et XVII^e siècles et lorsque la colonisation par la France débuta, c'est tout naturellement que les Basques s'y installèrent comme le signale Jacques de Cauna¹⁵.

À partir de l'étude de diverses sources¹⁶, il nous a été possible d'identifier une centaine de personnes ayant quitté Hasparren au XVIII^e siècle, soit dans le cadre d'activités professionnelles (marins et commerçants), soit comme émigrants. Il apparaît clairement que la principale destination de ces derniers est l'Espagne toute proche (43 personnes, soit 38,5 % du total) puis les possessions espagnoles en Amérique (24 personnes, soit 21,3 %). Le reste (40,2 %), se dirige principalement vers les îles françaises, forte zone d'attraction pour les Pyrénéens comme nous l'avons vu plus haut.

¹³ Site de l'Association Le savoir... Fer : <http://savoir.fer.free.fr/> consulté le 26 juin 2018.

¹⁴ J.-F. Soulet, *La vie dans les Pyrénées du XVI^e au XVIII^e siècle*, Pau, Ed. Cairn, 2006, p. 184.

¹⁵ J. De Cauna, *L'Eldorado des Aquitains. Gascons, Basques et Béarnais aux Îles d'Amérique (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Biarritz : Atlantica, 1998, p. 14.

¹⁶ ADPA : U3812/4 : Embarquements des passagers partis de Bordeaux pour les Îles de 1713 à 1787 (Relevés effectués par les Amitiés Généalogiques Bordelaises) – AMH : 1794 – Registre de déclarations des biens espagnols – I 11 136 – CGPA : Marins, voyageurs et émigrants de Gascogne au XVIII^e siècle, relevés de Jean Claude Paronnaud, 1994 – Sous-série III E Références aux minutes notariales.

Destination	Nombre	%
Espagne	43	38,5 %
Espagne ou Amérique	8	7,1 %
Pérou	7	6,2 %
Mexique	6	5,3 %
Indes espagnoles	3	2,7 %
Sous-total	67	59,8 %
La Martinique	20	17,8 %
Le Cap	19	17,0 %
Saint-Domingue	5	4,5 %
Québec	1	0,9 %
Sous-total	45	40,2 %
Total	112	100 %

Tableau 1. Marins, voyageurs et émigrants d'Hasparren au XVIII^e siècle.

Sources : Archives Départementales des Pyrénées-Atlantiques – Archives municipales d'Hasparren – Centre Généalogique des Pyrénées-Atlantiques.

Souvent le passage par l'Espagne était une première étape pour les émigrants avant un départ vers l'Amérique, les Indes espagnoles. La liste de ces derniers est contenue dans un registre des archives municipales qui porte le nom de « Biens espagnols ». Il s'agit d'un document manuscrit de 1794 de vingt-six pages qui débute avec cette inscription signée par les officiers municipaux de la commune :

Registre ouvert pour recevoir les déclarations de ceux qui se trouvent avoir dans cette commune des biens appartenant aux Espagnols, aux émigrés, aux prêtres déportés et à tous ceux qui sont devenus sujets du roy d'Espagne.

À Hasparren le dix-huit ventôse¹⁷ l'an II de la république française.

Le régime révolutionnaire avait déjà pris en 1792 diverses mesures pour mettre sous séquestre les biens des nobles, bourgeois et prélats qui avaient fui la France car ils soutenaient la monarchie. Le 3 mars 1794, sous le régime de la Terreur, les décrets de ventôse ordonnaient la répartition des biens des « suspects » entre les indigents et les municipalités étaient chargées de faire l'état de ces biens.

Le registre d'Hasparren ne comporte en fait que des déclarations pour des personnes ayant émigré en Espagne ou dans les Indes espagnoles et un cas de prêtre, également émigré en Espagne. La première personne venue déclarer un parent émigré le fit le 21 ventôse, soit trois jours après l'ouverture du registre, et suivront ainsi 53 déclarations, pour un total de 67 personnes

¹⁷ Le 18 ventôse de l'an II de la république correspond au 8 mars 1794.

(dont 8 femmes) dans cette situation jusqu'au vingt-quatre ventôse, date de la dernière déclaration. Il ne s'est donc passé qu'une semaine entre l'ouverture du registre et l'enregistrement de la dernière déclaration, ce qui laisse à penser que la liste ne peut être exhaustive car il y aura forcément eu des cas de personnes non informées ou n'ayant pas voulu déclarer la présence d'un membre de la famille en Espagne pour ne pas la voir dépossédée de ses biens. Pour les 67 personnes émigrées en Espagne ou dans les Indes espagnoles, seules 14 sont déclarées l'avoir fait depuis le début de la Révolution. C'est probablement la vérité car, parmi elles, ne figurait aucun membre de la noblesse ou de la haute bourgeoisie qui aurait fui la France en désaccord avec la Révolution. Leurs parents déclarants ont donc sans doute établi des témoignages dignes de foi et la plupart précisent qu'ils ont émigré pour gagner leur vie ou ne posséder aucun bien leur appartenant :

Aujourd'hui le vingt-quatre ventôse an deux de la république française une et indivisible, devant nous officiers municipaux sous-signés, a comparu le citoyen Jean Broussain, maître ancien de la maison d'Archandeguy de ce lieu, lequel a déclaré qu'il a en Espagne depuis deux ans un fils nommé Jean, âgé de vingt-trois ans, d'état de tanneur, qu'il y passa dans le dessein d'y gagner son pain. Il déclare qu'il n'a aucun bien à lui appartenant à son pouvoir, que son dit fils ne doit de rien prétendre de ses droits paternels qu'à la mort du comparant, lequel a affirmé cette déclaration véritable, et il a dit ne savoir signer de ce faire sommé par nous¹⁸.

D'ailleurs, nous ne connaissons que la profession de 17 d'entre elles; on trouvait 8 tanneurs, 2 cordonniers, 2 maçons, 2 forgerons, 1 commerçant, 1 charpentier et 1 prêtre. Et comme l'émigrant Jean Broussain dont le nom apparaît dans la déclaration ci-dessus, tous les tanneurs ont été signalés par leurs familles comme ayant émigré en Espagne, sauf un qui était au Mexique.

Les tanneurs basques et le développement de la tannerie galicienne

De nos recherches dans l'état-civil des émigrants d'Hasparren menées aux archives municipales, il ressortait que plusieurs tanneurs avaient effectivement émigré en Espagne, à Valladolid et Madrid notamment. Ce fut un événement fortuit qui nous permit de découvrir en Galice un réseau de tanneurs basques émigrés au XVIII^e siècle et pour certains originaires d'Hasparren. Il s'agit d'un courrier électronique envoyé par le descendant d'un de ces émigrants qui réagissait à la lecture d'une de nos publications diffusées sur Internet et concernant l'émigration de tanneurs d'Hasparren à Cuba :

He de decirle que mi nombre es Tomás Santoro Sánchez-Harguindey, nacido en Vigo de Galicia y descendiente de un emigrante que, desde Iholdy¹⁹, llegó a Santiago de Compostela sobre el año 1815 y se llamaba Jean Harguindeguy. Efectivamente en Santiago de Compostela había un alto número de vascos de la zona de Hasparren, Iholdy, Mendionde etc. Se da la circunstancia que fueron tres hermanos los que emigraron desde Iholdy: Jacques, Jean y Salvat Harguindeguy, éste último emigró a Cuba y volvió, falleciendo en Bayonne en 1875. Los hermanos emigrados a España cambiaron el apellido de Harguindeguy a Harguindey y así continuó a lo largo del tiempo²⁰.

Parmi les activités artisanales qui se sont développées en Galice, l'élaboration de cuir pour la fabrication de harnais et d'outils agricoles était répandue dans beaucoup de villages galiciens où exerçaient un ou deux artisans. Si la production y était destinée à un usage local, dans d'autres zones on trouvait une concentration plus grande de tanneurs produisant des excédents de cuirs qui étaient vendus à l'extérieur. C'était le cas des villages d'Allariz et Cea dans la province d'Ourense, de Noia et Caldas de Reis dans la province de Santiago ou de Vilalba et Chantada dans celle de Lugo²¹.

Tout près des zones où le cuir était élaboré en grande quantité, on trouvait également des artisans cordonniers qui se fournissaient en matière première auprès de ces tanneurs. Il n'est pas surprenant de noter les conditions similaires du développement de la tannerie et de la cordonnerie dans ces zones de Galice et à Hasparren au Pays basque. La Galice comptait près d'un million de têtes de bovins au milieu du XVIII^e siècle, on y trouvait d'innombrables rivières et le chêne, dont l'écorce était la plus utilisée en Europe pour obtenir le tanin, s'y trouvait en abondance.

Cependant, malgré ces conditions favorables, la tannerie peinait à trouver sa place en Galice et à devenir une véritable industrie. C'est ce que déplorait en 1782 Pedro Antonio Sánchez dans un mémoire où la situation qu'il décrit n'est pas sans rappeler celle que l'on trouvait à Hasparren ou dans d'autres villages du Pays basque à la même époque :

... las pocas tenerías que hay están comunmente en manos de labradores, que tienen un pozo destinado para aplicar la cal a las pieles y después de haber ejecutado con ellas esta operación, se les aplica por otros la corteza. [...]

Todos los materiales necesarios para el curtido se hallan allí muy cómodamente. El agua es abundante en el país. La corteza de roble, que es equivalente a la encina, es muy común. La cal se halla dentro del Reino y viene también de

19 Iholdy, village de la province de Basse-Navarre, se situe à une quinzaine de kilomètres d'Hasparren.

20 Santoro Sánchez-Harguindey, Tomás, [courrier électronique], destinataire: Çuburu-Ithorotz, Beñat, 7 avril 2006.

21 X. Carmona, J. Nadal, *El empeño industrial de Galicia. 250 años de historia, 1750-2000*, A Coruña, Fundación Pedro Barrié de la Maza, 2005, p. 7.

18 Déclaration de Jean Broussain le 24 ventôse an II de la République. 1794 – Registre de déclarations des biens espagnols – I 11 136. AMH.

*venta a los puertos con mucha abundancia. Las pieles son en gran número, pero principalmente vienen al pelo de la América a La Coruña en cantidad prodigiosa. Todo parece que concurre a facilitar este ramo tan útil en Galicia*²².

L'extrait suivant, tiré d'un autre mémoire sur la tannerie galicienne rédigé en 1789 confirme que la région devint rapidement une place forte dans la production de cuirs en cette fin de XVIII^e siècle :

Son muchas las fábricas de curtidos que hay en las 7 provincias de Galicia. Emplean de trece a catorce mil cueros para suela y cerca de cuatro mil para baquetas; se fabrican de dos a tres mil docenas de cordobanes, 50 de badanillas²³ y 110 de baldesas²⁴. En este Reino se ha disminuido la entrada del curtido extranjero. Hay abundancia de cueros, así por el mucho ganado del país como por los que vienen de América. Tiene muchas proporciones para fomentar estas fábricas. Pero llega a escasear la corteza de robles, que es indispensable para las suelas, por causa de la gran corta de árboles que se hacen para la construcción de bajeles²⁵.

La tannerie prit donc son véritable essor dans le dernier quart du XVIII^e siècle grâce à l'entrée du port de La Corogne dans le circuit colonial et qui reçut les peaux brutes importées du Río de la Plata avant leur redistribution dans tous les ports de la zone cantabrique. De plus, en 1779, un décret obligeant les produits issus des provinces basques à payer des impôts à leur entrée dans la Couronne de Castille, provoqua la fermeture de certaines tanneries du Pays basque et le transfert de plusieurs d'entre elles à Santander ou en Galice. À cette époque, c'est El Ferrol proche du port de La Corogne qui comptait le plus grand nombre de tanneries (13), suivi de Saint-Jacques-de-Compostelle (9) et Allariz (8)²⁶. La tannerie galicienne employait en 1799 près de cinq cents ouvriers. La plupart des tanneries espagnoles se trouvait en Galice et les autres étaient disséminées dans les Asturies, en Aragon et à Séville²⁷. Une autre source précise qu'en 1804 37 tanneries existaient sur le territoire galicien : 10 dans la région d'El Ferrol, 9 à Saint-Jacques-de-Compostelle, 3 à Betanzos et 2 à Noia²⁸. Puis peu à peu, durant le XIX^e siècle, des établissements virent le jour dans d'autres zones de la région et Saint-Jacques-de-Compostelle devint la place forte de la tannerie en Galice.

22 A. Meijide Pardo, *Las primeras industrias del curtido en Betanzos*, Untia. Boletín do Seminario de Estudios Mariñáns, Betanzos, 1986, p. 27.

23 Badanilla : petite peau tannée d'ovin.

24 Baldesa : peau de brebis tannée, fine et souple, utilisée entre autres pour la ganterie.

25 Mémoire rédigé par l'économiste Eugenio Larruga Boneta en 1789 pour le compte de la Real Junta de Comercio. Tiré de A. Meijide Pardo, « Entre 1770 y 1814 se establecen 14 fábricas de curtidos en la comarca ferrolana », *Anuario Brigantino*, n° 21, Betanzos : 1998, p. 167.

26 X. Carmona, J. Nadal, *Op. cit.*, p. 39.

27 *Censo de la riqueza territorial e industrial de España en el año de 1799*, dans A. Meijide Pardo, *Las primeras industrias del curtido en Betanzos*, *Op. cit.* p. 29.

28 E. Lindoso Tato, *A la sombra del arsenal: La oferta empresarial ferrolana en el siglo XIX*, Cuadernos de Estudios Gallegos, LIII, n° 119, enero-diciembre, 2006, p. 284.

Si l'on en croit Xoan Carmona et Jordi Vidal, il semblerait que les tanneurs d'Hasparren émigrés en Espagne que nous avons évoqués plus haut et d'autres issus de communes voisines, aient participé activement au développement de la tannerie en Galice :

*En el desarrollo de las tenerías gallegas tuvieron una influencia decisiva los maestros vascofranceses, y en menor medida un pequeño grupo de maestros catalanes, que fueron los que impulsaron la nueva organización del sector, actuando algunas veces como asalariados, pero otras muchas también como empresarios. Los maestros catalanes fueron un grupo reducido y se hicieron notar sobre todo en el área Betanzos-Ferrol-Pontedeume durante los años setenta. Por el contrario, los vascofranceses, procedentes de Iholdy, Hasparren y otras villas de Labort y Baja Navarra, donde existía una tradición semejante a la gallega del curtido con casca de roble, empezaron a llegar por la misma época a una Galicia que conocían por sus conexiones con el puerto de Baiona, estableciendo pronto una suerte de diáspora manufacturera en la que ya en los años ochenta se integraron muchos de los nombres que a lo largo del siglo XIX se convertirían en los más representativos del sector en Galicia*²⁹.

Les deux auteurs parlent d'une « diaspora manufacturière » des villages du Pays basque français, et principalement d'Hasparren, vers la Galice ; mais il est impossible d'avancer des chiffres, car même si nous avons pu identifier plus de soixante-dix tanneurs d'Hasparren émigrés en Espagne dans la période précédant l'émigration en masse vers l'Amérique, il n'est pas toujours aisé d'identifier les zones où ils ont exercé. Le choix de la Galice n'est pas anodin puisque dans cette région les tanneurs basques retrouvaient des conditions similaires à celles de leur région, surtout en termes d'essences utilisées pour le tannage du cuir et auxquelles ils étaient habitués. De même, la tradition commerciale existant entre les ports de Bayonne et El Ferrol, ce dernier étant ouvert au trafic d'importation de cuirs en provenance du Río de la Plata³⁰, aurait facilité l'implantation de cette diaspora manufacturière basque en terre galicienne.

Les tanneurs et chamoiseurs d'Hasparren faisaient face à des difficultés et leurs lettres de doléances pour protester contre l'imposition appliquée aux cuirs destinés à l'exportation furent nombreuses. Voici le problème tel que l'exposait Étienne Dravasa :

En 1759, on assujettit les cuirs verts sortant de Bretagne pour Bayonne, et le Labourd au droit du tarif de 1667, comme pour l'étranger. Cependant l'édit du mois d'août 1759, qui établit un droit unique sur les cuirs tannés et apprêtés, fut appliqué à Bayonne et au Pays de Labourd. En 1768, les

29 X. Carmona, J. Nadal, *Op. cit.* p. 40.

30 X. Carmona, M.T. Fernandez, *A Compostela industrial-Historia e pegada das fábricas de coiros no concello de Santiago*, Santiago, Consorcio de Santiago, 2003, p. 33.

Fermiers Généraux donnent ordre à leurs préposés d'exiger les droits de 20 % sur les cuirs tannés et ouvrés à leur sortie de Bayonne pour l'intérieur de Bayonne, pour les colonies et le pays de Labourd, conformément « aux arrêts de 1688 et 1699 et 1768 ».

Par suite de ces trois dispositions, il arrive: 1^{er}, que les cuirs verts du Royaume entrant à Bayonne sont réputés étrangers puisqu'ils acquittent le droit de 6 livres la douzaine. 2^e, que néanmoins ces mêmes cuirs qui après avoir été tannés et apprêtés dans le Labourd reçoivent la marque de la Régie en acquittant le droit et deviennent conséquemment nationaux; 3^e, que malgré ce caractère, ils ne sont pas traités comme tels puisqu'à leur sortie de Bayonne pour l'intérieur ou pour les colonies ou du Labourd pour l'Espagne, on les assujettit au droit prohibitif de 20 %. Parmi des contradictions aussi aggravantes, il n'était pas possible que ce commerce subsistât³¹.

Près de vingt ans plus tard, la question de cette lourde imposition n'étant toujours pas réglée, les tanneurs d'Hasparren évoquèrent la possibilité pour certains d'entre eux d'émigrer vers l'Espagne voisine pour y exercer leur métier dans des conditions plus avantageuses dans une nouvelle lettre de protestation datée du 3 janvier 1787 :

Si l'article 2 de l'arrêt cité n'était pas révoqué ou si du moins les remontrants n'étaient pas rassurés à terme, il n'est pas douteux que quelqu'un et peut-être plusieurs d'entr'eux, seraient forcés par les circonstances à aller faire leur ramas et leurs expéditions dans quelque port d'Espagne. Ils tiennent tous très fortement et à leur patrie et au gouvernement sous lequel ils vivent, mais un négociant est entraîné par son état qui le captive, et le commerce des peaux étant la principale branche de celui de plusieurs des remontrants, ils ne peuvent l'abandonner.

Il n'est pas besoin de mettre sous vos yeux Messieurs, combien ce parti aurait des suites funestes pour le pays, vous les apercevez d'avance. C'est avec douleur que les remontrants prévoient que cette émigration ayant lieu, la perte du commerce des peaux d'agneau ne sera pas la seule pour le pays. L'Espagne, comme vous le savez, Messieurs, fait des efforts pour attirer l'industrie et des hommes industriels, déjà on y fait des essais pour y établir des tanneries et des chamoiseries. L'expérience que quelques-uns des remontrants ont acquise dans plusieurs branches du commerce des peaux, les mettra en état de seconder les vues des Espagnols et les secours ne leur manqueront pas. Il serait bien malheureux pour la patrie de perdre ainsi plusieurs branches de commerce, sans aucune compensation³².

Il semble également que l'installation en Galice des tanneurs originaires du Pays basque français ait coïncidé avec l'éclosion d'entreprises privées dans

la région de Saint-Jacques-de-Compostelle. Contrôlée jusqu'alors par la municipalité, la tannerie traditionnelle locale se développa à partir de 1780 à la faveur d'une demande accrue de cuirs en Europe pour la fabrication de chaussures mais aussi pour des outils agricoles. Les nouvelles tanneries qui allaient produire majoritairement du cuir pour les cordonniers firent appel à des maîtres tanneurs basques qui, après quelques années de travail, s'installèrent à leur compte dans la région de Saint-Jacques-de-Compostelle³³. Il s'agit de Jean Elissalde, originaire d'Iholdy et arrivé en 1786, Jean Celhay de Cambo (1791), Pierre Isulidet de Basse-Navarre (1791), Jean Arricart d'Hasparren (1791), Laurent Aroca d'Iholdy (1793), Pierre Idiart de Basse-Navarre (1792), Jean-Baptiste et Guillaume Broussain d'Hasparren (1792), Bertrand Garra d'Ayherre (1797) et Pierre Diz de Mendionde (1797)³⁴. La plupart ont émigré en Galice pour rejoindre le premier, Jean Elissalde, afin de travailler en tant qu'ouvriers dans sa tannerie avant de créer la leur. Quelques années plus tard, au début du XIX^e siècle, d'autres tanneurs les rejoignirent et ouvrirent leurs propres établissements: Bernard Harriague d'Hélette (1802), Jean Jauréguiberry d'Hasparren (1808), Guillaume Portasany (1808), Jean-Baptiste Oyharçabal d'Hasparren (1810), Christophe Durruty d'Hasparren (1820), Jean Harguindeguy Garra d'Iholdy (1823) et Martin Dartayet en 1827³⁵.

Les mêmes auteurs évoquent le rôle joué par le port de Bayonne et ses connexions avec les autres ports de la zone cantabrique dans l'établissement de ces relations; une situation que confirme Manex Goyhenetche :

Dans cette seconde moitié du XVIII^e siècle, le Pays basque bénéficiait de l'innervation commerciale de flux qui reliaient les ports maritimes et fluviaux vers l'arrière-pays, de Bilbao, Bermeo, Guernika ou Plentzia vers Balmaseda, Orduña, Otxandiano et au-delà vers l'Èbre, les Asturies et la Galice, de Saint-Jean-de-Luz, Bayonne et le Bas-Adour, vers Hasparren, Labastide-Clairence et au-delà vers le Béarn, la Soule, la Basse-Navarre, ou bien vers Ustaritz, Ainhoa et le Baztan. Le long de ces axes commerciaux circulaient, par voie terrestre et fluviale, par cabotage, selon le cas, négociants, marchands, bouviers, muletiers, chalandiers, colporteurs [...].³⁶

En tout cas, il est fort probable que nombre d'émigrants tanneurs cités par leurs familles dans le registre des biens espagnols d'Hasparren de 1794 dont nous avons parlé plus haut, se soient rendus en Galice pour exercer leur profession. Il s'agit de Jean Broussain, déjà cité et émigré vers 1792 selon son

33 X. Carmona, M.T. Fernandez, *Op. cit.*, p. 61.

34 Nous n'avons pu localiser que quelques-unes de ces tanneries (voir carte 1).

35 X. Carmona, M.T. Fernandez, *Op. cit.*, p. 63-65.

36 M. Goyhenetche, *Histoire générale du Pays basque. La Révolution de 1789*. Tome IV, Donostia-San Sebastián: Elkarlanean, 2002, p. 40.

31 E. Dravasa, « Les Privilèges des Basques du labour sous l'Ancien Régime », Thèse de Droit, Université de Bordeaux, 1950, p. 360.

32 Archives de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Bayonne – G-68 N° 33.

père, Pierre Berho (émigré en 1793 selon son épouse), Michel Blandie (émigré au Mexique vers 1785 selon son père), Bernard Etchebaster (parti en 1790 selon sa mère), Martin Gigon (en Espagne depuis 1788 selon son père), Jean Saint-Martin (émigré en 1791 selon son père), Baptiste et Pierre Urrutigaray (en Espagne depuis 1782 d'après leur père)³⁷.

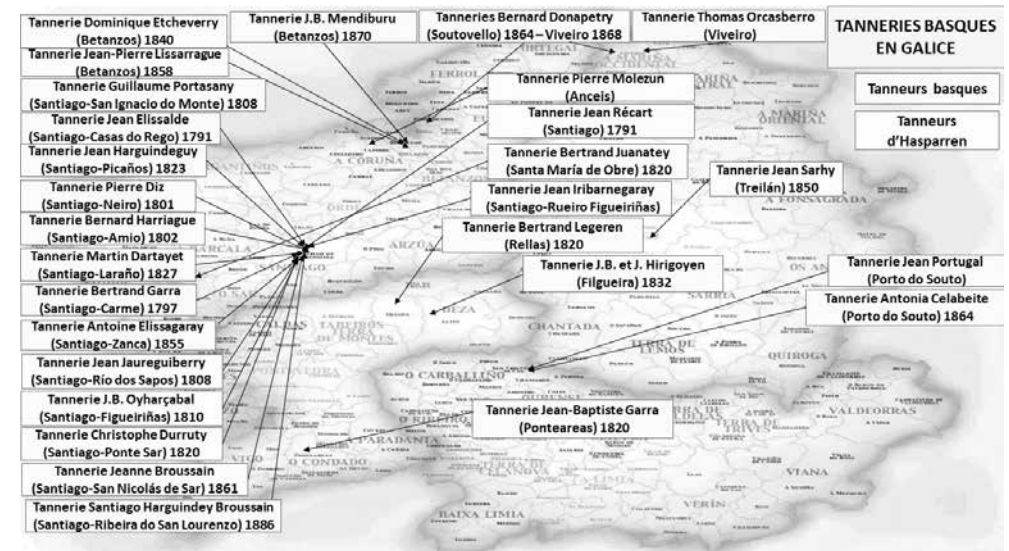
Une information contenue dans le courrier électronique envoyé par Tomás Santoro Sánchez-Harguindey a retenu notre attention. Il y fait mention de Salvat Harguindey, frère de Jean et Jacques émigrés en Galice. Il est très probable – et nous ne pouvons à ce stade de nos recherches qu'émettre des hypothèses – qu'il ait émigré en Galice dans un premier temps avant de se rendre à Cuba, profitant de la vague d'émigration massive qui allait convertir cette région d'Espagne en la plus grande pourvoyeuse d'émigrants vers la plus grande île des Antilles.

Nous pensons que d'autres émigrants, et d'Hasparren notamment, ont suivi des parcours similaires et le registre des biens espagnols de 1794 d'Hasparren l'atteste d'ailleurs :

Aujourd'hui le vingt-quatre ventôse an deux de la république française, une et indivisible, devant nous officiers municipaux soussignés, a comparu Catherine Etchegaray, fille d'état de labeur, possesseuse de la maison de Harispe de ce lieu, laquelle a déclaré qu'un de ses frères, nommé Pierre Etchegaray, était party du pais il y a environ vingt-quatre ans, qu'il passa alors au Portugal, que depuis elle a entendu vaguement qu'il avait passé de là au Mexique; elle déclare qu'elle lui doit trente livres, a affirmé que sa déclaration est véritable, et a dit ne savoir signer de ce faire sommée par moy³⁸.

La carte ci-après ne prétend pas, loin s'en faut, être exhaustive et recenser tous les tanneurs basques ayant créé une entreprise en Galice. Elle permet cependant de confirmer que leur présence n'avait rien d'anecdotique.

Si la plupart des établissements sont situés à Saint-Jacques-de-Compostelle ou dans sa périphérie, on peut souligner une implantation sur tout le territoire galicien. De nombreux vestiges perdurent de ce passé industriel et ils démontrent que certaines entreprises étaient assez éloignées du modèle artisanal que l'on connaissait à Hasparren ou dans les villages environnants. Des établissements, comme ceux de Jean Harguindey ou de Dominique Etcheverry, furent parmi les plus importants de Galice durant tout le XIX^e siècle. Si les tanneurs basques français venaient pour la plupart de fermes où l'on pratiquait la tannerie en activité complémentaire, leur expansion à près de mille kilomètres de là se



Carte 1. Tanneries basques en Galice. Source : Élaboration personnelle à partir de sources diverses.

traduisit par la création de véritables entreprises de type capitaliste avec une main-d'œuvre et une production parfois conséquentes. Les tanneurs basques d'Iparralde ont créé en Espagne, loin de leur terre d'origine, des entreprises du même type que d'autres tanneurs basques planteront quelques décennies plus tard en Amérique latine. L'exemple de la famille Etcheverry qui implanta une tannerie en Galice est remarquable car son expansion économique à partir d'une production au départ artisanale, la tannerie, s'accompagne d'une activité bancaire inédite au point que l'institution bancaire créée au début du XVIII^e siècle existe encore trois siècles plus tard et est désormais la plus ancienne d'Espagne.

Jean D'Etcheverry, né à Bonloc³⁹ en 1685 émigra dès le début du XVIII^e siècle en Galice et s'établit à Betanzos où il se lança dans l'importation de cuirs en provenance du Río de la Plata depuis le port voisin de La Corogne. Il ouvrit également une petite maison bancaire à caractère familial en 1717. Puis le commerce de peaux laissa la place à une tannerie qui passa ensuite entre les mains de Bernardo D'Etcheverry, le fils de Jean, puis plus tard de Domingo, fils de Bernardo. La transformation des peaux en cuirs, traditionnelle au début, se transforma en une véritable activité industrielle, et la famille D'Etcheverry accumula un énorme capital au fil des ans. En 1878, sous l'impulsion de Marcelino et Germán, les deux fils de Domingo, l'entreprise familiale acquit une nouvelle dimension grâce à l'apport de capitaux importants. Marcelino,

39 Bonloc est un village situé à 4 kilomètres d'Hasparren.

37 Registre de déclarations des biens espagnols. 1794 – I 11 136. AMH.

38 Déclaration de Catherine Etchegaray le 24 ventôse an II de la République – AMH : 1794 – Registre de déclarations des biens espagnols – I 11 136.

qui devint l'actionnaire principal, fit modifier l'orthographe du nom de famille (Etcheverría) et la tannerie prit le nom de « La Madalena », emprunté au quartier où elle était implantée. L'activité se poursuivit jusqu'au premier quart du XX^e siècle, perdant peu à peu de son importance et coïncidant avec le déclin de la tannerie galicienne qui avait débuté à la fin du XIX^e siècle. Elle fut victime de l'obsolescence technologique et de l'arrivée de nouveaux procédés qui révolutionnèrent le tannage en réduisant les délais de production. L'activité de la tannerie « La Madalena » de la famille Etcheverría cessa complètement lors de la Guerre Civile où elle fut transformée en camp de concentration⁴⁰. Mais si le cuir périclita, les autres affaires de la famille gagnèrent du terrain ; les Etcheverría poursuivirent avec succès, surtout après la Guerre Civile, leur activité de commerçants-banquiers qu'ils exerçaient sur le plan local depuis le XVII^e siècle⁴¹.

D'autres Basques d'Iparralde s'illustrèrent également avec des établissements de renom comme Jean Harguindeguy, originaire d'Hélette, dont la tannerie située à Saint-Jacques-de-Compostelle fut la plus importante de Galice à son époque. Il convient de s'y arrêter car l'histoire familiale illustre fort bien la manière dont les tanneurs basques ont prospéré loin de chez eux. Les frères Harguindeguy, Jacques (appelé plus tard « Santiago el Mayor »), Jean, Salvat et Jacques (appelé plus tard « Santiago el Menor »), nés respectivement à Hélette en 1791, 1793, 1798 et 1801 émigrèrent en Galice pour rejoindre leur oncle maternel Bertrand Garra, originaire d'Ayherre et propriétaire depuis 1797 d'une tannerie à Saint-Jacques-de-Compostelle en association avec Pierre Diz, lui-même originaire de Mendionde. C'est en 1815 que l'on retrouve les premières traces de leur présence en Galice, mais il est probable qu'ils n'aient pas émigré ensemble. Il semble que le frère aîné, Santiago « Mayor », ait travaillé quelques années en Galice avant de s'établir plus au sud, en Castille, à Puerto de Béjar où il créa sa propre tannerie en 1824. Après avoir travaillé quelques années avec son oncle, Jean Harguindeguy acheta un terrain pour construire sa propre tannerie à Picaños en 1823⁴². En 1838, il épousa Jeanne Broussain née en 1809 à Hasparren au quartier Urcuray. La famille Broussain était bien représentée en Galice puisque deux frères de Jeanne, Jean-Baptiste, né en 1803 et Pierre, né en 1807, avaient également émigré en Galice pour travailler dans des tanneries. Auparavant, deux oncles de Jeanne originaires d'Hasparren également, Jean-Baptiste et Guillaume Broussain, étaient signalés travaillant pour Jean Elissalde

dans sa tannerie à Casas de Rego en 1792⁴³. Enfin, la sœur de Jeanne, Gracieuse, avait déjà épousé Bernardo Etcheverría propriétaire de la tannerie de Betanzos dont nous avons parlé un peu plus haut. Plus tard, deux enfants de Jeanne épouseront leurs cousins, les enfants de Gracieuse. Cette endogamie familiale assez répandue, puisque des enfants de Santiago Menor et Santiago Mayor Harguindeguy se marièrent également entre eux, peut nous sembler étrange. Mais Carmona Badía signale cependant que la profession des tanneurs de peaux était considérée de basse catégorie car relevant d'une activité insalubre. Leurs relations sociales étaient par conséquent plutôt réduites aux familles qui pratiquaient cette activité. Ceci peut expliquer pourquoi nombre d'entreprises restèrent dans le giron des familles Harguindeguy et Etcheverría, renforçant ainsi leur patrimoine industriel et leur influence sur le secteur.

De la même manière, beaucoup d'autres tanneries furent reprises par des employés ayant décidé d'acquiescer leur indépendance en devenant à leur tour chef d'entreprise ou en ayant épousé la fille de leur patron. Ainsi, les trois filles de Jean Elissalde, de la tannerie de Casas de Rego, épousèrent-elles son associé, Pierre Diz, un employé, Jean Celhay et Domingo Dainciart, originaire d'Hélette, maître-tanneur chez Elissalde. Domingo Dainciart devint plus tard le propriétaire de la tannerie. María, une des filles du couple Domingo Dainciart-María Elissalde, épousa en 1829 Bernardo Eleicegui, un Guipuzcoan propriétaire d'une tannerie de la région. Au décès de son mari au début des années 1840, María Dainciart prit la tête de l'entreprise et la fit prospérer au point de devenir l'une des trois plus importantes tanneries de Saint-Jacques-de-Compostelle en 1854⁴⁴.

Pour en revenir à Jeanne Broussain d'Hasparren, à la mort de son mari, Jean Harguindeguy, en 1851, elle prit les rênes de la tannerie familiale et joua un rôle très actif en tant que femme. Elle forma avec ses fils la société « Viuda e hijos de Harguindeguy » et acquit également une autre tannerie à San Nicolás de Sar, toujours à Saint-Jacques-de-Compostelle. La première tannerie, celle de Picaños, devint pionnière dans la région en introduisant la première machine à vapeur qui permettait de triturer l'écorce destinée au tanin dans un moulin. À la mort de Jeanne Broussain en 1870, ses deux fils prirent la suite de l'entreprise et créèrent la société « Harguindeguy hermanos ». Les deux frères se partagèrent la gestion et acquirent d'autres tanneries de Compostelle : Carme, Guadalupe et Lavacolla, renforçant le rôle de premier plan de leur famille dans ce secteur. La tannerie de Picaños se maintint jusqu'à l'aube de la Première Guerre mondiale comme l'une des principales tanneries

40 Durant les trois années que dura la Guerre Civile espagnole entre 1936 et 1939.

41 M. Vilar Rodríguez, E. Lindoso Tato, « Análisis comparado de dos elites brigantinas: la trayectoria empresarial de los Núñez y los Etcheverría desde una perspectiva histórica (c. 1717-1955) », *Anuario Brigantino*, n° 31, Betanzos, 2008, p. 113-119.

42 X. Carmona, M.T. Fernandez, *Op. cit.*, p. 81.

43 Cette information est confirmée par un document transmis par Tomás Santoro Harguindeguy ainsi que par le Registre des biens espagnols de 1794 aux Archives municipales d'Hasparren.

44 X. Carmona, M.T. Fernandez, *Op. cit.*, p. 128.

de Galice avant de commencer à décliner. Rachetée par une autre famille, elle continua à fonctionner jusque dans les années 1960⁴⁵.

María Dainciart et Jeanne Broussain ou encore María Garra⁴⁶, ces femmes devenues dirigeantes – avec succès – d’entreprises dans le secteur du cuir essentiellement masculin mériteraient un développement autre et pourraient faire l’objet d’une recherche particulière. Car, si elles n’étaient pas au départ appelées à occuper cette position, elles surent prendre le relais de leur conjoint pour assurer la continuité de l’entreprise familiale et la faire prospérer à leur manière. Il y eut un cas identique à Hasparren, pratiquement à la même époque, puisqu’une dame Garat prit la suite de son mari décédé à la tannerie Lorda du quartier Celhay dans les années 1840.

D’autres Haspandars tanneurs se firent également connaître comme chefs d’entreprises dans le secteur de la tannerie galicienne, mais avec des établissements de moindre importance. Selon toute vraisemblance, le premier à s’être installé comme teneur indépendant semble être Jean Récart qui créa son établissement à Saint-Jacques-de-Compostelle en 1791 avant d’en ouvrir un autre dans la province de Lugo. Jean Jaureguiberry suivit son exemple en 1808, toujours à Compostelle, avec une modeste construction contenant huit fosses et un bassin pour le lavage des cuirs. Il agrandit ensuite son établissement en achetant des terrains contigus et obtenant, en échange d’une modique pension, une licence de la municipalité pour son activité « no solo del terreno que quiere ocupar sino también por el que ya tiene ocupado ». Il changea d’identité et continua son activité sous le nom de Juan Palacio, mais ayant contracté de nombreuses dettes, il dut céder son affaire à une société commerciale spécialisée dans l’importation de cuirs américains. Cette tannerie était connue sous le nom de Río do Sapos⁴⁷.

Après un essai avorté d’association avec deux compatriotes en 1808, Jean-Baptiste Oyharçabal réussit à établir une tannerie dans le quartier de Figueiriñas de Saint-Jacques-de-Compostelle en 1810. Bénéficiant de la conjoncture favorable à l’industrie du cuir à cette époque, il put consolider son affaire et l’agrandir en 1812 et 1820 en achetant des terrains contigus. Comme il avait lui-même été appelé par un compatriote pour travailler en Galice, Jean-Baptiste Oyharçabal fit également appel à de la main-d’œuvre spécialisée d’Hasparren pour sa tannerie. En 1833, Jean-Baptiste Oyharçabal décida de retourner vivre à Hasparren avec son épouse et laissa la tannerie entre

les mains de sa fille Josefa Oyharçabal et de son gendre, Jean Iribarnegaray qui avait été son employé. Le couple Iribarnegaray-Oyharçabal poursuivit l’activité avec cinq ouvriers durant presque trois décennies encore mais sans que la tannerie ne figure parmi les plus importantes de la région. En 1858, ils la cédèrent à María Garra⁴⁸.

Christophe Durruty créa sa tannerie de petite dimension à Ponte de Sar (Saint-Jacques-de-Compostelle) en 1820. À sa mort en 1845, c’est son fils qui prit la suite et qui la maintint jusque dans les premières années de la décennie suivante.

À part quelques entreprises de taille conséquente, les tanneries galiciennes étaient pour la plupart de dimensions moyennes ou réduites et employaient moins d’une dizaine d’ouvriers dont les salaires étaient réputés bas. Certaines d’entre elles, comme celle de Viveiro, proposaient un hébergement sur place aux ouvriers avec une cuisine pour la préparation des repas. On retrouvera ces mêmes caractéristiques quelques décennies plus tard dans les tanneries basques installées en Amérique⁴⁹. Lorsque le secteur entra en crise au milieu du XIX^e siècle à cause de son incapacité à s’adapter aux techniques modernes de tannage, nombre de ces tanneurs s’en furent grossir les cohortes de Galiciens émigrants en Amérique⁵⁰.

De toute évidence, l’installation des tanneurs basques en Galice – en particulier ceux d’Hasparren et des villages environnants – a été favorisée comme nous l’avons vu par les liens commerciaux existant entre le port de Bayonne et ceux de Galice. Les conditions du tannage dans cette région, proches de celles du Pays basque (techniques artisanales ancestrales, tannins similaires) ont également joué un rôle prépondérant lors du choix du lieu d’émigration. Leur savoir-faire et leur volonté d’entreprendre ont ensuite facilité leur intégration dans la société galicienne au point d’en faire des acteurs majeurs dans le développement de l’industrie du cuir dans cette région d’Espagne. C’est une situation identique que l’on retrouvera un peu plus tard avec les travailleurs du cuir d’Hasparren en Amérique latine, preuve s’il en est, qu’ils s’inscrivent dans une continuité temporelle et spatiale.

Les tanneurs basques en Castille

Si les tanneurs basques et principalement ceux d’Hasparren ont participé très activement et en nombre non négligeable au développement de la tannerie

45 Informations recueillies sur le site internet de Buxa, association galicienne de patrimoine industriel. <https://www.asociacionbuxa.com/>

46 Fille de Bertrand Garra, originaire d’Ayherre et propriétaire de la tannerie de Carme à Saint-Jacques-de-Compostelle.

47 X. Carmona, M.T. Fernandez, *Op. cit.*, p. 161.

48 Buxa, Asociación Galega do Patrimonio Industrial.

49 La tannerie de Gratien Daguerre située à Gibara (Cuba) disposait d’un bâtiment destiné à l’hébergement des ouvriers tanneurs venus d’Hasparren.

50 C. Otero Eiriz, *A industria galega dos curtumes. Pegadas dun patrimonio cultural sobranceiro*, Santiago de Compostela, editorial Laiovento, 2020, p. 76.

galicienne, ils ont également exporté leur savoir-faire dans d'autres régions d'Espagne. On trouve ainsi des traces de tanneries implantées par des Basques en Castille. Un tanneur d'Hasparren, Jean Dibildhox, né en 1805, était à la tête d'une des tanneries les plus prospères de Valladolid dans les années 1840-1850. Nous ne savons pas quelles sont les raisons et les conditions de son émigration vers cette destination et nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses. La plus probable serait la piste familiale car le père de Jean Dibildhox s'appelait Pierre et il avait émigré en Espagne vers 1792. En effet, son père (Jérôme Dibildhox) signala en 1794 qu'il avait envoyé son fils en Espagne pour faire des recouvrements et qu'il n'était pas rentré depuis. La famille Dibildhox, originaire de la maison Baratiart du quartier Urcuray, faisait donc du négoce avec l'Espagne. Nous avons vu dans la première partie que c'était une pratique commune à Hasparren. Pierre Dibildhox y est-il resté quelques années avant de rentrer à Hasparren ? Nous ne pouvons l'affirmer, mais il est très probable qu'il ait eu une activité à Valladolid. Jean Dibildhox a racheté une tannerie en faillite à Pedro Iriart, originaire du Pays basque français. Ce dernier avait débuté son activité à Valladolid dans les années 1830. Après sa faillite, il resta dans la ville et travailla dans l'une des 14 tanneries que comptait Valladolid à cette époque avant d'ouvrir un nouvel établissement de tannerie en 1855.

Philippe Lavastre signale que son arrivée dans la région a été facilitée par la présence d'une branche de sa famille qui vivait déjà dans la capitale de la Vieille-Castille⁵¹. Il modernisa la tannerie qu'il avait rachetée et en fit un véritable établissement industriel en y introduisant des machines à vapeur. Il employait sept personnes dans son établissement. En 1840, il avait épousé Pauline Harriet, originaire d'Halsou dans la province du Labourd. Grâce à sa réussite dans le monde industriel, il devint un membre des élites locales et fit de nombreuses acquisitions immobilières. Sa fille épousa le fils de Domingo Alzuren, un autre tanneur originaire du Pays basque français possédant une tannerie à Valladolid. À sa mort, en 1870, ses enfants lui succédèrent à la tête de la société « Divildos y Compañía ». Pauline Harriet, l'épouse de Juan Dibildhox, s'illustra en 1884 en finançant une école pour les enfants de sa paroisse qui devint un établissement de renom : *el colegio de Nuestra Señora de Lourdes*.

Et comme les tanneurs originaires du Pays basque émigrés en Galice, Jean Dibildhox et sa famille firent venir d'Hasparren d'autres tanneurs. Voici ceux que nous avons pu identifier grâce aux relevés effectués sur les listes de

recensement pour le service militaire conservées aux Archives municipales d'Hasparren. Nous indiquons leur année de naissance et en déduisons qu'ils étaient à Valladolid vingt ans plus tard : Martin Londaitzbehere (1796), Jean Dalruyet (1799), Jean-Baptiste Amestoy (1814), Jean Amestoy, son frère (1820), Jean Duhart, (1822), Jean Béhéran (1823), Pierre Dainciart (1841) et Pierre Etcheverry (1863).

Il y avait donc une petite communauté de tanneurs basques en Castille, à Valladolid. Mais, comme mentionné un peu plus haut, on en trouvait aussi plus au sud. Jacques Harguindey (Harguindeguy), dit Santiago el Mayor, qui avait officié comme tanneur à Saint-Jacques-de-Compostelle avec son oncle Bertrand Garra et ses frères, vint s'établir en 1824 à Puerto de Béjar (province de Salamanque) après son mariage avec Dominica Courtade, originaire d'Hendaye. Selon Javier Ramón Sánchez Martín, il semble que cette décision soit le fruit d'une stratégie familiale d'expansion du négoce du cuir. En effet, la commercialisation de ce produit se faisant traditionnellement par le sud (Séville, Cadix et Malaga), les frères Harguindey jugèrent opportun de créer une affaire à mi-chemin entre la Galice et l'Andalousie et y envoyèrent l'aîné qui avait plus d'expérience et qui se chargeait déjà de la commercialisation des cuirs en Galice. La région était propice à l'activité de la tannerie car elle possédait de l'eau en abondance, des chênes et châtaigniers pour en extraire le tannin et des bovins à proximité pour se fournir en peaux. Santiago Harguindey fit l'acquisition d'un terrain pour construire une tannerie qui prospéra rapidement et qui fournit du travail à de nombreuses personnes⁵². Plus tard, son neveu, Luis Harguindey Legerén, le rejoignit à Puerto de Béjar et prit la succession de la société à la mort de son oncle en 1855. La fille de Santiago Harguindey et de Dominica Courtade épousa Juan José Gregorio Martín, le fils d'un autre tanneur de la ville, reproduisant ainsi un modèle d'alliances industrielles bien connu. Les descendants de Santiago Harguindey ouvrirent une deuxième tannerie au XX^e siècle. Sánchez Martín signale que la province de Salamanque se hissa en 1900 au deuxième rang national après Barcelone pour la fabrication de cuirs et les tanneries de Puerto de Béjar y contribuèrent grandement. Ces dernières cessèrent leur activité dans les années 1960.

Selon les listes de recensement militaire, trois tanneurs d'Hasparren résidaient à Madrid lors de leur vingtième anniversaire. Il s'agit de Bernard Lissarrague, né en 1823, Bernard Etcheverry (1853) et Jean-Baptiste Berhagorry (1871), mais nous ignorons s'ils y exerçaient leur métier.

51 P. Lavastre, « Pequeños capitales franceses e industrialización en Castilla la Vieja: Valladolid 1840-1855 » p. 6-9. Extrait en espagnol de la thèse de doctorat « Valladolid et ses élites : dynamique sociale et croissance urbaine en Vieille-Castille (des années 1840 à la fin du XIX^e siècle), Université de Provence, Aix-en-Provence, 2003.

52 J.-R. Sánchez Martín, « La industria de Béjar y su entorno hacia 1868 » in *La Revolución de 1868 en Béjar*, Carmen Cascón Matas, Josefa Montero García e Ignacio Coll Tellechea (coords.), Salamanca : Universidad de Salamanca, 2020, p. 37-38.

Enfin, il nous faut mentionner également d'autres tanneurs d'Hasparren installés à Burgos, en Castille. Il s'agit de Pierre Berho qui y émigra à la fin du XVIII^e siècle avec son épouse Marie Fagalde. Ils dirigèrent une tannerie jusque vers 1802 avant leur retour à Hasparren. Leur fils Benito, né à Burgos en 1799, y était signalé comme tanneur en 1819, ainsi que ses frères Pierre, né en 1803 et Jean, né en 1807. Après avoir vécu à Burgos, Pierre Berho émigra au Mexique où il exerça également son métier de tanneur à Aguascalientes. Un autre Haspandar, Pierre Berriague, né en 1811, était tanneur à Burgos en 1831.

Le graphique ci-dessous qui présente les professions des émigrants ayant quitté Hasparren pour l'Espagne montre que sur les 173 émigrants identifiés, 79 exerçaient la profession de tanneur, soit 45,66 % du total. Puis venaient les cordonniers qui étaient au nombre de 20, soit 11,56 % du total.

Les métiers du cuir représentaient donc plus de 57 % des émigrants et plus de 70 % si l'on considère seulement les 140 dont la profession a été identifiée avant leur départ (pour 33 émigrants, la profession n'a pas pu être déterminée). Nous avons vu que ces tanneurs ont émigré principalement vers la Galice et la Castille dans la première moitié du XIX^e siècle pour y exercer leur profession dans des tanneries appartenant à des Haspandars ou à d'autres émigrants du Pays basque français.



Graphique 1. Profession des émigrants partis en Espagne.
Source : Élaboration personnelle à partir de sources diverses.

* * *

Pour conclure, l'émigration depuis Hasparren présente donc plusieurs caractéristiques qui la rendent unique d'une certaine manière au Pays basque. D'abord, il faut souligner la tradition migratoire, la continuité temporelle avec les mouvements de population amorcés au début du XVIII^e siècle et probablement dès le XVII^e siècle du fait de la perméabilité de la frontière pyrénéenne. De ce fait, le déplacement massif vers les terres d'Amérique au XIX^e s'opéra de manière toute naturelle. Et s'il s'agit d'un phénomène persistant et généralisé, on peut dire qu'il a concerné toutes les familles d'Hasparren au cours de ces siècles.

Il serait impossible d'obtenir un nombre exact, mais en comparant plusieurs sources, nous pouvons affirmer que les émigrants ont largement dépassé les 2800 entre le XVIII^e siècle et le milieu du XX^e.

Le phénomène d'industrialisation rurale d'Hasparren n'a pas empêché l'émigration. Il peut même sembler paradoxal que la commune ait connu une croissance démographique au cours de cette période. L'immigration semble avoir compensé – et même caché – l'émigration, l'activité économique intense à Hasparren attirant les habitants des villages environnants.

Par ailleurs, la longévité des activités liées au cuir et à la chaussure a donné une caractéristique très particulière à l'émigration depuis Hasparren. En effet, les émigrants ont exporté leur spécialisation professionnelle et l'espace industriel d'origine vers les contrées lointaines de l'Amérique. Ainsi, la tannerie qui avait quasiment disparu à la fin du XIX^e siècle a pu renaître, pour ainsi dire, de l'autre côté de l'Atlantique, grâce à certains émigrés qui ont réalisé ce qu'ils n'avaient pas pu faire dans leur ville d'origine : élever la tannerie à un niveau industriel et occuper les toutes premières positions dans leur pays d'accueil. Les premiers à émigrer furent les tanneurs et les cordonniers et il est possible qu'ils aient agi plus tard comme une force motrice, facilitant l'émigration pour des personnes exerçant un autre métier, mais qui plus tard sont également allées travailler dans des fabriques de chaussures ou des tanneries en Amérique. En outre, de véritables interactions économiques entre la société rurale et ses émigrés ont pu être relevées, ainsi qu'un effet d'appel permettant le départ de nouveaux jeunes à partir d'un réseau d'émigration spécialisée et maintenue pendant plus d'un siècle.

Le cas d'Hasparren met à mal, d'une certaine manière, l'idée traditionnelle de l'émigration, à savoir l'abandon des terres rurales pour émigrer dans les zones urbaines d'Amérique, et une image trop uniforme de l'émigration basque. La plupart de ceux qui ont émigré de cette ville l'ont fait pour

continuer à exercer leur métier, même si beaucoup ont changé de travail. Ils peuvent être considérés comme un groupe spécialisé avant et après la migration, reproduisant l'activité qu'ils avaient à Hasparren. En ce sens, on peut parler d'une migration non réactive mais proactive. Les tanneurs et les cordonniers apparaissent comme des personnes qui veulent tirer profit de leur spécialisation et qui vont chercher une meilleure rémunération, de meilleures conditions et d'autres perspectives futures en émigrant.

Bibliographie

Azéma, Jean-Pierre Henri, *Moulins du cuir et de la peau. Moulins à tan et à chamoiser en France XII^e-XX^e siècle*, Nonette (Puy-de-Dôme), Ed. Créer, 2004.

Carmona, Xoan, Fernández, María Teresa, *A Compostela industrial-Historia e pegada das fábricas de coiros no concello de Santiago*, Santiago de Compostela, Consorcio de Santiago, 2003.

Carmona, Xoan, Nadal, Jordi, *El empeño industrial de Galicia. 250 años de historia, 1750-2000*, A Coruña, Fundación Pedro Barrié de la Maza, 2005.

De Cauna, Jacques, *L'Eldorado des Aquitains. Gascons, Basques et Béarnais aux Iles d'Amérique (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Biarritz, Atlantica, 1998.

Cavaillès, Henri, *La vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes*, Paris, Librairie Armand Colin, 1931.

Dravasa, Etienne, « Les Privilèges des Basques du labour sous l'Ancien Régime », Thèse Droit, Université de Bordeaux, 1950, 480 p.

Etchelecou, André, *Transition démographique et système coutumier dans les Pyrénées occidentales*, Paris, Presses Universitaires de France-Institut National d'Études Démographiques, 1991, Travaux et documents, Cahier n° 129.

Goyhenetche, Manex, *Histoire générale du Pays basque. La Révolution de 1789*. Tome IV, Donostia-San Sebastián, Elkarlanean, 2002.

Lavastre, Philippe, « Pequeños capitales franceses e industrialización en Castilla la Vieja: Valladolid 1840-1855 » p. 6-9. Extrait en espagnol de la thèse de doctorat « Valladolid et ses élites: dynamique sociale et croissance urbaine en Vieille-Castille (des années 1840 à la fin du XIX^e siècle) », Université de Provence, Aix-en-Provence, 2003.

Lefèvre, Théodore, *Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales*, Paris, Librairie Armand Colin, 1933.

Lindoso Tato, Elvira, « A la sombra del arsenal: La oferta empresarial ferrolana en el siglo XIX », *Cuadernos de Estudios Gallegos*, LIII, n° 119, enero-diciembre, 2006, p. 271-304.

Meijide Pardo, Antonio, *Las primeras industrias del curtido en Betanzos*, Betanzos, Unta. Boletín do Seminario de Estudios Mariñáns, 1986, p. 28-43.

Meijide Pardo, Antonio, « Entre 1770 y 1814 se establecen 14 fábricas de curtidos en la comarca ferrolana », *Anuario Brigantino*, n° 21, Betanzos, 1998, p. 167-182.

Otero Eiriz, Claudio, *A industria galega dos curtumes. Pegadas dun patrimonio cultural sobranceiro*, Santiago de Compostela, Editorial Laiovento, 2020.

Richard, Antoine, « La métallurgie landaise » In: *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 2, fascicule 1, 1931, p. 44-58.

Sánchez Martín, Javier Ramón, « La industria de Béjar y su entorno hacia 1868 » in *La Revolución de 1868 en Béjar*, Carmen Cascón Matas, Josefa Montero García e Ignacio Coll Tellechea (coords.), Salamanca, Universidad de Salamanca, 2020, p. 29-54.

Soulet, Jean-François, *Les Pyrénées au XIX^e siècle. L'éveil d'une société civile*, Bordeaux, Ed. Sud Ouest, 2004.

Vilar Rodríguez, María Teresa, Lindoso, Tato, Elvira, « Análisis comparado de dos elites brigantinas: la trayectoria empresarial de los Núñez y los Etcheverría desde una perspectiva histórica (c. 1717-1955) », *Anuario Brigantino*, n° 31, Betanzos, 2008, p. 111-138.

Hyperliens

Site de l'Association Le savoir... Fer: <<http://savoit.fer.free.fr/>> consulté le 26 juin 2018.

Association Buxa: <https://www.asociacionbuxa.com/> consulté le 30 avril 2020.

Les émigrantes basques en Californie entre 1880 et 1940 Reproduction et/ou émancipation ?

Marie-Pierre Arrizabalaga¹

L'historiographie sur l'émigration basque aux États-Unis est considérable et débute au XIX^e siècle. Cependant, les recherches sont surtout consacrées aux destins des hommes². Dès 1840, ceux-ci quittaient leur terre natale et s'expatriaient en Amérique, et cela bien avant les femmes³. L'historiographie et les recherches généalogiques ont démontré à la fois que les hommes ont effectivement commencé à émigrer en Amérique à partir du milieu du XIX^e siècle. Leur nombre augmenta après 1860, vers l'Amérique latine dans un premier temps et ensuite vers l'Amérique du Nord⁴. Les femmes ont émigré globalement plus tard, bien après 1860⁵. Elles suivaient leurs maris, frères, d'autres parents ou connaissances,

1 Marie-Pierre Arrizabalaga est professeure des universités, spécialiste des États-Unis et des migrations transatlantiques à l'université de Cergy. marie-pierre.arrizabalaga@cyu.fr.

2 L'historiographie sur l'émigration basque en Amérique date de près de deux siècles. Les références bibliographiques les plus anciennes sont consultables dans l'ouvrage de Henry d'Arthuys de Charnisay, *L'émigration basco-béarnaise en Amérique*, 2^e édition, Biarritz, J. & D., 1996. D'autres plus récentes sont référencées dans l'ouvrage dirigé par Adrian Blazquez, *Émigration de masse et émigration d'élite vers les Amériques au XIX^e siècle. Le cas des Pyrénées basco-béarnaises*, Orthez, éditions Gascogne, 2010.

3 Un argument développé dans l'article de Marie-Pierre Arrizabalaga, « Las mujeres pirenaicas y la emigración en el siglo XIX », in Julio Hernández Borge & Domingo L. González Lopo (eds.), *Mujer y emigración: una perspectiva plural...*, Santiago de Compostela, Universidade de Santiago de Compostela, 2008, p. 107-131.

4 On se reportera à la démonstration sur l'évolution de l'émigration basque dans les Amériques dans William A. Douglass & Jon Bilbao, *Amerikanuak. Basques in the New World*, Reno, University of Nevada Press, 1975.

5 Tandis que les hommes émigraient en Amérique dès 1840, leurs sœurs s'installaient dans les villes de province, voire à Paris. Elles n'ont émigré en Amérique que plus tard, au tournant du XX^e siècle. On se reportera à Marie-Pierre Arrizabalaga, « Basque women and urban migration in the nineteenth century », *The History of the Family. An International Quarterly*, 10:2, 2005, p. 99-117.

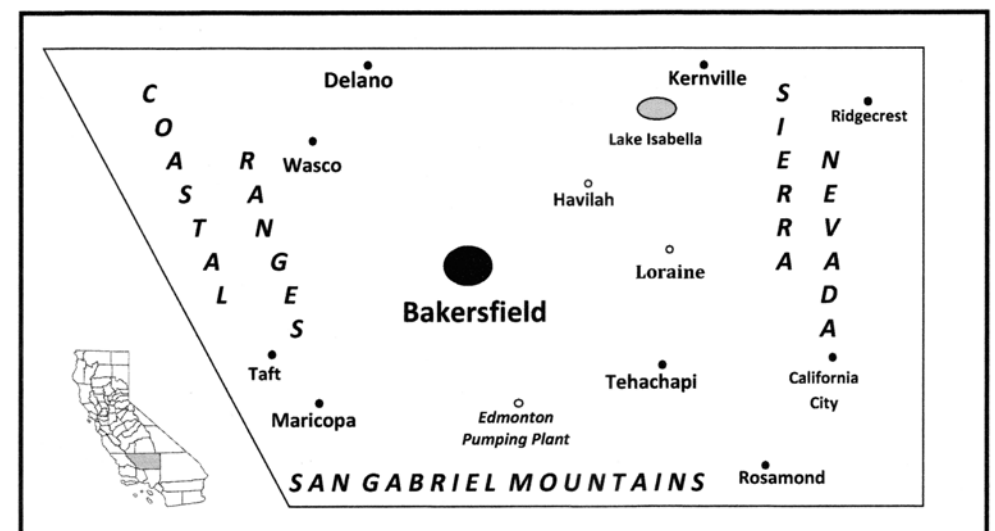
expatriés avant elles. Dès la période de la conquête qui débuta en 1850 avec la ruée vers l'or, la Californie devint une destination privilégiée, le nombre de Basques, hommes, s'étant rapidement accru entre 1860 et 1880 alors que les femmes, elles, suivaient le mouvement à partir de 1890 seulement⁶. Mais leur contingent augmenta plus rapidement à partir de 1900, soit pour rejoindre un parent ou une connaissance, soit de manière isolée.

C'est probablement en raison de cette chronologie et d'un certain *a priori* genré que l'historiographie s'est surtout concentrée sur l'émigration des hommes plutôt que des femmes. Celles-ci étaient perçues et décrites comme des suivantes. Elles empruntaient les réseaux migratoires créés par leurs compatriotes, hommes. Elles émigraient en tant qu'épouses ou fiancées ou rejoignaient un parent ou une connaissance. Elles n'avaient donc pas de destin propre. Elles suivaient le mouvement des hommes et dépendaient d'eux pour survivre. Tous, y compris les chercheurs, ont considéré que les destins des femmes basques aux États-Unis se calquaient sur ceux des hommes. Selon eux, il n'y avait probablement peu ou rien à dire de plus à leur égard. La réalité du terrain donne une image de leur vécu bien différente comme cette démonstration ci-dessous le prouvera.

Pour remédier quelque peu à ce vide historiographique, cette présentation sera consacrée aux destins des femmes basques aux États-Unis, une émigration qui eut lieu principalement vers la Californie lors de la première vague entre 1880 et 1940, une période pendant laquelle de plus en plus de femmes ont effectivement émigré mais dont les destins sont totalement méconnus. Ce qui nous intéresse, ce ne sont pas les histoires de femmes qui dès leur arrivée ont posé leurs valises à San Francisco ou à Los Angeles (que l'on connaît probablement mieux), mais celles de femmes qui ont émigré depuis les campagnes de l'intérieur du Pays basque Nord directement vers les territoires agricoles ou d'élevage isolés du centre de la Californie où leurs compatriotes hommes, bergers de la première heure, se sont installés comme éleveurs ou fermiers autoentrepreneurs. Les histoires de vie des émigrantes basques en milieu rural en Californie sont totalement méconnues, plus encore que celles installées à San Francisco et Los Angeles.

Le territoire rural qui, entre 1880 et 1940, a le plus attiré ces immigrants basques, hommes et femmes, selon les recensements américains, est le comté de Kern, au cœur de la Californie, où une communauté basque importante s'est

implantée de manière durable (notamment Bakersfield, sa capitale) de telle sorte qu'aujourd'hui encore de nombreux descendants y résident et peuvent témoigner de cette immigration basque et de son impact dans le comté depuis sa création en 1866 (voir Carte 1). Effectivement, la population basque du comté était insignifiante en 1880, mais a considérablement augmenté entre 1880 et 1900 (de 76 en 1880 à 348 en 1900). Cette croissance continua de telle sorte qu'en 1910 le comté comptait 480 Basques. Enfin, la communauté basque a atteint son apogée en 1920 avec 535 résidents (2/3 hommes et 1/3 femmes). À l'époque, la population basque du comté était la plus importante dans l'État, en dehors de San Francisco et Los Angeles.



Carte 1. Le comté de Kern, Californie.

Sources et méthodes

Cette étude sur les Basques du comté de Kern entre 1880 et 1940 est basée sur des reconstitutions de famille sur trois générations : les émigrants, leurs parents et leurs enfants. Ces généalogies ont été élaborées à partir de plusieurs sources et archives. L'étude a débuté par le suivi des Basques, hommes et femmes, dans six recensements du comté (de 1880 à 1940)⁷ croisés avec l'état

⁶ Marie-Pierre Arrizabalaga, « Des Français naturalisé(e)s américain(e)s : quel héritage français au cœur de la Californie depuis 1880 ? » in Claire Bourhis-Mariotti, François Pernot et Éric Vial (dir.), *L'Homo americanus : des Amérindiens à Donald Trump, en passant par les pèlerins du Mayflower et John Wayne...*, Actes de la Journée d'études organisée au château de la Roche-Guyon le 10 mars 2018, Montreuil, Éditions de l'œil, collection « La bibliothèque fantôme », 2020, p. 118-150.

⁷ La recherche a débuté par la consultation systématique de la population du comté de Kern dans les recensements de 1880, 1900, 1910, 1920, 1930 et 1940 (le recensement de 1890 étant détruit). Le travail a consisté à la localisation de tous les Basques y résidant. Les reconstitutions de famille sont basées sur le suivi des Basques, hommes et femmes, mariés qui résidaient dans le comté lors d'au moins deux recensements.

civil (les naissances, mariages et décès)⁸, les dossiers de naturalisation⁹, et les actes notariés (*Probate Records*)¹⁰. Dans un second temps, les généalogies ont été complétées avec des entretiens qui ont eu lieu auprès des descendants de ces familles lors de séjours sur le terrain en 2009 et 2016 et ceux élaborés par Wallace M. Morgan en 1914¹¹. Il y a aussi les études entreprises par les chercheurs et érudits locaux qui témoignent de la présence basque dans le comté et qui sont utiles dans cette étude¹². Les données généalogiques ont ensuite fait l'objet d'un traitement informatique pour une analyse synthétique des comportements des femmes et des hommes dans cette région. Par ailleurs, l'analyse sur les causes et le contexte familial de cette émigration sera issue des données d'un autre projet de recherche, celui entrepris dans le passé sur six villages basques, une étude aussi basée sur des reconstitutions de famille sur trois générations entre le début du XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle¹³.

Cet article a pour objectif de démontrer que les émigrantes basques n'étaient pas du tout des femmes suivantes, dépendantes et soumises, vivant dans l'ombre de leurs maris, frères, ou d'autres parents. Au contraire, elles ont eu des destins spécifiques, voire remarquables, parfois différents de ceux de leurs proches. De par leur éducation (familiale et scolaire) et leurs bagages professionnels (*capability*) antérieurs à leur départ en France¹⁴, elles ont acquis de nouvelles qualifications (*agency*) qui leur ont permis d'assumer de nouveaux

rôles et pouvoirs (*empowerment*) au cours de leurs existences aux États-Unis de telle sorte qu'elles sont devenues plus autonomes, voire plus indépendantes et par conséquent plus émancipées que leurs consœurs restées au Pays basque.

Origines de l'émigration des femmes basques

Aujourd'hui, on ne peut plus se satisfaire des raisons économiques classiques pour expliquer l'émigration massive des Basques en Amérique entre 1840 et 1940. Effectivement, les chercheurs, les émigrants eux-mêmes, et leurs familles ont longtemps argumenté que l'émigration basque massive était due aux pauvres conditions économiques du Pays basque à l'époque. Il fallait plus de 800 francs à l'époque pour financer la traversée de l'Atlantique, montant que les plus pauvres ne pouvaient rassembler, sauf avec l'aide d'agents d'émigration. En conséquence, pour la plupart des émigrants, d'autres raisons ont conditionné cette émigration. En fait, les recherches les plus récentes ont démontré que la très grande majorité des émigrants étaient issus de « maisons » et donc de famille de propriétaires, dont un seul enfant pouvait prétendre à l'héritage. Les autres avaient plusieurs options, un mariage avec un héritier ou une héritière ou le célibat dans la « maison ». Tant que chaque famille n'avait que trois enfants adultes en moyenne, les règlements successoraux étaient relativement simples. C'était le cas jusqu'à la moitié du XIX^e siècle. En raison des pratiques de l'aînesse intégrale toujours en vigueur en dépit du Code Civil, l'aîné(e) des enfants héritait de la maison et des terres, le second enfant, fille ou garçon, était doté(e) et épousait un héritier ou une héritière, et enfin, le troisième enfant, fille ou garçon, restait célibataire dans la « maison » sous l'autorité de l'héritier ou de l'héritière. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, cependant, les conditions démographiques ont évolué. Les familles avaient quatre enfants adultes survivants en moyenne et ce n'était plus l'aîné, fille ou garçon, qui héritait de la maison. Dès lors se posait la question de savoir qui héritait et ce qu'allaient devenir les enfants exclus¹⁵.

Dès le milieu du XIX^e siècle, les hommes, qui recevaient un dédommagement en avance de leur part d'héritage, émigraient en Amérique (d'abord en Amérique latine et ensuite en Amérique du Nord) alors que les femmes s'éloignaient peu. Tandis qu'une des filles parfois remplaçait le frère aîné émigré en Amérique, les autres allaient travailler en ville (dans les chefs-lieux de canton, à Bayonne, Pau, Bordeaux, ou à Paris)¹⁶. Aussi, au cours de la seconde moitié

8 La consultation de l'État Civil a eu lieu au tribunal de Bakersfield et complétée avec les données disponibles sur *Ancestry.com*.

9 Les dossiers de naturalisation étaient disponibles au tribunal de Bakersfield jusqu'en 2016, mais depuis, ils ont été déposés aux archives de l'université locale, California State University à Bakersfield.

10 Les actes notariés sont archivés au Tribunal de Bakersfield, des documents que j'ai consultés lors de mes séjours sur le terrain en 2009 et 2016.

11 Wallace M. Morgan, *History of Kern County, California. With Biographical Sketches of the Leading Men and Women of the County Who Have Been Identified With Its Growth and Development From the Early Days to the Present*, Los Angeles, Historic Record Company, 1914. Dans le cadre de ses recherches, l'auteur a entrepris des biographies issues d'entretiens qu'il a élaborés avec les résidents les plus entrepreneurs dans le comté avant 1914. Sur les 1111 biographies qu'il a reconstituées, 61 concernaient des Français. Et parmi ceux-là il y avait des couples basques. On se reportera à l'ouvrage en ligne *History of Kern County, California, with biographical sketches of the leading men and women of the country who have been identified with its growth and development from the early days to the present*; Morgan, Wallace Melvin, 1868- : Free Download, Borrow, and Streaming: Internet Archive (consulté le 7 juin 2021).

12 Mary Grace Paquette, *Basques to Bakersfield*, Bakersfield, Kern County Historical Society, 1982. Dans cet ouvrage, l'auteure fait référence aux destins des Basques du comté pendant la période. Voir aussi Steve Bass and George Ansolabehere, *The Basques of Kern County*, Bakersfield, N. P., 2012. Soulignons enfin l'ouvrage de Mary Grace Paquette, *Lest We Forget. The History of the French in Kern County*, Fresno, California, Pioneer Publishing Co., 1978.

13 Marie-Pierre Arrizabalaga, « Gender and migration in the Pyrenees in the nineteenth century: gender-differentiated patterns and destinies », in Béatrice Moring (ed.), *Female Economic Strategies in the Modern World*, London, Pickering & Chatto, 2012, 127-144.

14 Les femmes basques savaient signer leur nom et déclaraient qu'elles savaient lire et écrire aux recenseurs. L'analyse des recensements de 1880 à 1940 révèle que rares étaient celles à se déclarer illettrées. Effectivement, les Basques, hommes et femmes, allaient à l'école, obligatoire en France à l'époque pour les garçons et pour les filles. Par ailleurs, dans les fermes, les filles participaient aux tâches agricoles et domestiques, des qualifications qui étaient des atouts en Californie, notamment comme cuisinières, blanchisseuses...).

15 Sur les modalités successorales au XIX^e siècle, on se reportera à Marie-Pierre Arrizabalaga, « Negotiating inheritance in the Western Pyrenees in the nineteenth century. Gender differentiated treatment and destinies », in Margareth Lanzinger, Janine Maegraith, Siglinde Clementi, Ellinor Forster and Christian Hagen (eds.), *Stipulating – Litigating – Mediating. Negotiations of Gender and Property*, Leiden, Brill, 2021, 117-150.

16 Cf. Marie-Pierre Arrizabalaga, « Basque women and urban migration... », *Op. Cit.*

du XIX^e siècle, l'installation des hommes en Amérique augmentait et devenait toujours plus permanente, attirant dans leur sillage de plus en plus de femmes (sœurs, fiancées, épouses, amies), mais plus tard. L'émigration en Amérique était donc un phénomène genré, les hommes émigrant avant les femmes et préparant le terrain pour l'arrivée des consœurs. En acceptant de rejoindre les hommes en Amérique, celles-ci contribuaient à l'installation permanente de familles dans l'Ouest américain et à la constitution de communautés basques dont les descendants continuent aujourd'hui à clamer leurs origines basques et afficher leur « basquitude » en perpétuant certaines pratiques culturelles et linguistiques de leurs ancêtres.

Conditions de départ des femmes

Ce qui a permis l'accélération de l'émigration basque en Amérique et tout particulièrement celle des femmes à partir de 1880, c'est l'amélioration des conditions de voyage, le raccourcissement de sa durée, la construction de vastes réseaux de chemins de fer en France et en Amérique et une traversée de l'Atlantique sur des navires plus performants, plus sûrs, et peut-être plus confortables. Dès lors, les voyages étaient plus rapides et probablement plus sécurisants qu'auparavant. Les femmes n'hésitaient donc plus à entreprendre la traversée seules pour rejoindre un parent, voire une connaissance. Il arrivait qu'elles partent à plusieurs. En chemin, elles rencontraient parfois un ou plusieurs compatriotes, des hommes et des femmes qui, eux aussi, se rendaient en Californie et avec lesquels elles poursuivaient leurs périples. C'était certainement plus rassurant pour elles et pour leurs familles.

Selon les dossiers de naturalisation, les réseaux d'émigration vers la Californie vers la fin du XIX^e siècle semblaient bien structurés et bien organisés. Les dossiers sont riches en informations sur les voyages et leur durée depuis le Pays basque jusqu'à la Californie¹⁷. Il ne fallait que quelques jours pour que les femmes atteignent Le Havre, port principal de départ pour les États-Unis à l'époque. Immédiatement, elles s'embarquaient sur des bateaux qui les débarquaient à New York douze à quinze jours plus tard. À l'arrivée à Ellis Island, elles devaient passer le barrage du Service de l'immigration américaine. Pour être autorisées à mettre pied sur le continent américain, elles devaient apporter la preuve de leur bonne moralité (sous la forme d'une lettre de recommandation) et de leur bonne santé, montrer qu'elles avaient l'argent

¹⁷ Les demandes de naturalisation indiquent de nombreux détails sur les conditions de voyage et d'arrivée en Californie : le village d'origine de l'émigrante, le point de départ de son périple, la date de départ du village, la date de départ du port français (généralement Le Havre), le nom du bateau, la date d'arrivée en Amérique (généralement New York), la date d'arrivée en Californie, le lieu d'arrivée dans le comté de Kern, et les multiples allers-retours dans le village d'origine (quand cela était pertinent).

suffisant pour financer les premiers temps de leur installation en Amérique et posséder une lettre d'embauche ou une lettre d'accueil d'un membre de la famille ou d'une connaissance en Californie. Sans ces preuves et documents, les autorités considéraient que ces femmes risquaient de devenir une charge publique. Dès lors, elles étaient immédiatement renvoyées en France.

Une fois débarquées sur le sol américain, elles se rendaient dans un hôtel français, basque ou béarnais à New York où elles se retrouvaient dans un environnement familial (francophone ou bascophone) et sécurisant, avant de prendre le train transcontinental qui les menait à San Francisco ou à Los Angeles. Arrivées en Californie, leur périple n'était pas terminé. Elles prenaient enfin un train qui les conduisait à Bakersfield, la capitale du comté de Kern, leur destination finale. Cette traversée du continent américain en train durait huit à douze jours, environ. Aussi le voyage depuis le village d'origine au Pays basque jusqu'à Bakersfield durait-il près d'un mois.

À l'arrivée à la gare de Bakersfield (*Bakersfield Southern Pacific Station*), les femmes n'avaient que la rue à traverser pour se retrouver dans un environnement familial et sécurisant. De l'autre côté de la rue, elles y trouvaient plusieurs hôtels basques, dauphinois, ou béarnais qui les accueillait dès leur arrivée dans le comté. En 1920, les hôtels qui accueillait les Basques étaient Alps Hotel, Pyrenees Hotel, Commercial Hotel, Europe Hotel, National Hotel, Metropole Hotel¹⁸. Selon les personnes interviewées, descendants des propriétaires d'hôtels, beaucoup de ces femmes résidaient dans ces hôtels en attendant que des membres de leur famille ou des connaissances viennent les chercher. Selon les recensements, cependant, certaines étaient accueillies pendant de nombreux mois et étaient employées sur place avant de trouver un autre emploi dans la ville de Bakersfield. Sans famille pour les accueillir, elles travaillaient comme serveuses, cuisinières et/ou femmes de chambre dans les hôtels ou comme cuisinières et femmes à tout faire pour les familles aisées de la ville. Certaines enfin parvenaient à trouver des emplois dans des boutiques (boulangerie, blanchisserie, couture).

Les nouvelles conditions de vie de ces femmes à Bakersfield les exposaient plus à l'environnement américain et anglophone que les femmes accueillies par leurs familles. Mais selon les données généalogiques, il est faux d'affirmer que ces immigrantes basques arrivées seules se mariaient dans les trois mois après leur arrivée dans le comté. C'est ce qui est peut-être arrivé à quelques-unes ; pour la très grande majorité, elles faisaient preuve d'ingénuité et de ténacité. Il s'agissait de femmes au caractère fort qui à l'époque osaient braver toutes

¹⁸ Steve Bass et George Ansolabehere ont entrepris des recherches sur l'histoire des hôtels français, dauphinois, béarnais et basques de Bakersfield. Voir *The Basques of Kern County, Op. Cit.*

les difficultés imaginables qui avaient lieu au cours de l'émigration. Le voyage vers la Californie était long et parfois risqué. Par ailleurs, elles ont choisi de s'installer dans une région particulièrement inhospitalière, un comté isolé au relief très accidenté, au climat rude et contrasté et à la végétation continentale. Après leur long périple et en raison de la présence d'une communauté francophone ou bascophone importante dans le comté, ces femmes ne semblaient pas avoir de difficulté à trouver un emploi et parvenaient à se débrouiller seules. Elles agissaient en femmes autonomes, voire indépendantes. Leur première immersion dans l'environnement américain avait lieu dès leur arrivée. En conséquence, leur apprentissage de la langue anglaise était rapide. Dès lors, elles se donnaient les moyens d'élaborer des stratégies matrimoniales et professionnelles afin de tirer le plus de profit de la situation.

Les immigrantes basques qui étaient accueillies par leur famille, elles, ne connaissaient pas un tel processus d'autonomisation car elles travaillaient pour leurs familles ou des connaissances jusqu'au mariage. Elles étaient beaucoup moins exposées à l'environnement américain anglophone. Au lieu de cela, elles évoluaient au sein d'un foyer où la langue de communication était le basque, voire le français. Dès lors, leur processus d'intégration était plus lent. Néanmoins, l'anglais devenait peu à peu leur langue usuelle. C'est pourquoi, selon les recensements, rares étaient les femmes qui faisaient état de la pratique du basque à la maison. Au lieu de cela, elles déclaraient parler l'anglais et ce, quelques années après leur arrivée seulement, notamment avec la scolarisation des enfants.

Dans ces conditions, les femmes basques étaient-elles réellement des suivantes? La démonstration ci-dessous va mettre en évidence leurs capacités d'adaptation aux conditions parfois difficiles dans le Comté et leur processus d'autonomisation, voire d'indépendance, au cours de leur installation dans ce territoire isolé et tout le long du mariage.

Installation et mariage des femmes

Si l'on se base sur les informations issues des recensements, les immigrantes basques peuvent apparaître comme des suivantes, des femmes invisibles qui dépendaient totalement des hommes qui les accueillaient. Effectivement, selon les recensements, elles étaient toujours enregistrées comme « dépendantes » du chef de ménage; c'est-à-dire comme épouses, sœurs, voire filles, cousines, ou employées de ceux qui se déclaraient chefs de ménage, c'est-à-dire l'homme de la maison. De même, il était rare que leurs fonctions au sein du ménage soient déclarées en dehors de celles d'épouses et femmes au foyer (*housewives*). Aussi, si l'on se base sur les recensements, ces jeunes immigrantes basques n'avaient

aucune existence propre. Seules celles, moins nombreuses, qui vivaient en ville (notamment à Bakersfield) apparaissaient comme employées de maison ou de commerce. Mais cela ne durait pas longtemps car au bout de quelques années, elles se mariaient et à nouveau, elles n'apparaissaient que comme épouses, femmes au foyer. Que devenaient-elles? Quels types de mariage envisageaient-elles?

Selon les données émanant des actes de naissances, mariages, et décès et celles des dossiers de naturalisation et des notaires, il est possible de déterminer l'évolution des conditions de vie des immigrantes basques dans le comté pendant cette période. Dans un premier temps, il était important de stabiliser leur situation sociale et économique dans un environnement hostile où elles avaient peu de place en dehors du foyer. Les femmes de cette étude adoptaient alors un comportement conformiste qui passait par le mariage. Celles qui vivaient en ville auraient pu en profiter pour s'émanciper et épouser des Américains, confortablement installés, qui leur offraient la citoyenneté américaine par le mariage et d'autres avantages sociaux ou économiques. Mais les femmes basques n'étaient, semble-t-il, pas prêtes à une telle émancipation si tôt. Elles épousaient des Basques, voire d'autres Français (béarnais ou dauphinois). En fait, 90 % des femmes installées dans le comté ont épousé des Basques, des hommes établis, propriétaires, qui leur assuraient des conditions de vie relativement confortables. Le marché matrimonial leur était particulièrement favorable et cela pendant toute la période. Jusqu'en 1900, le marché matrimonial de ces femmes au sein de la communauté basque était d'une femme pour deux hommes, puis de deux femmes pour trois hommes en 1920. Ce n'est qu'en 1940 que l'équilibre homme-femme au sein de la communauté basque est atteint (47,3 % de femmes basques pour 52,7 % d'hommes basques). C'est pourquoi elles avaient un choix matrimonial large. Dès lors, elles choisissaient des hommes d'origine basque confortablement installés, arrivés plus de dix ans avant elles, des alliances matrimoniales endogames entre personnes de même nationalité (entre Français) mais aussi et surtout originaires de la même région, voire de la même vallée, en particulier la vallée de Saint-Étienne-de-Baïgorry au Pays basque. Les réseaux apparaissaient bien organisés et les migrations planifiées entre le canton basque de Saint-Étienne-de-Baïgorry et le comté de Kern. Ce que les généalogies révèlent par ailleurs, c'est que plusieurs membres d'une même fratrie se retrouvaient dans le comté, un frère qui appelait un autre frère (voire plusieurs) et aussi ses sœurs qui souvent épousaient des connaissances et amis de leurs frères. Ainsi, des fratries presque complètes (à l'exception de l'héritier ou de l'héritière) se retrouvaient dans le comté et reconstituaient des noyaux familiaux denses et

consolidés. Citons par exemple la famille Ansolabehere qui se composait de plusieurs frères et cousins qui ont fait venir leurs sœurs et cousines dans le comté et tout ce monde se mariait en formant un clan qui avec le temps constituait le socle de la communauté basque.

Les couples mariés étaient généralement des couples établis, propriétaires de terres, installés comme éleveurs ou cultivateurs. Les hommes restaient célibataires le temps d'économiser et d'acheter des terres dans le but d'établir leurs entreprises familiales et d'installer ensuite leurs familles. Cela leur prenait une dizaine d'années environ. Ensuite venait le temps du mariage, avec une compatriote évidemment et originaire de la région dont ils étaient issus. Les femmes ne se mariaient pas dès leur arrivée mais environ cinq ans après. En moyenne, à leur arrivée à Bakersfield, les immigrantes basques avaient 19 ans mais elles se mariaient à l'âge de 24 ans, soit environ cinq années après leur arrivée. Les hommes, eux, avaient 20 ans en moyenne lorsqu'ils arrivaient dans le comté. Puis ils travaillaient dur pendant près de 13 années avant de se marier. Ils avaient donc en moyenne 33 ans, soit environ neuf ans de plus que leurs épouses. C'était le temps nécessaire pour acquérir des terres et installer leurs familles. Les hommes auraient certainement pu épouser d'autres immigrantes ou des Américaines mais ils attendaient l'arrivée des femmes de leur région. Il semble que lorsqu'un tel mariage ne pouvait avoir lieu, les hommes nés au Pays basque préféraient rester célibataires, avec pour projet peut-être de rentrer au pays après quelques années ou à la retraite.

Selon les généalogies, les comportements de ces hommes et de ces femmes étaient donc conformistes. Ils révélaient leur souci de préserver et de transmettre les valeurs culturelles et linguistiques basques à leurs enfants, dans la continuité de ce qu'ils avaient connu enfants au Pays basque, avec peut-être l'intention de rentrer après quelques décennies passées en Californie. Bien que le marché matrimonial des immigrantes basques fût très favorable au sein de la communauté, elles suivaient le mouvement, voire le soutenaient, au risque de perpétuer leur statut de dépendance, voire de soumission économique à leurs maris.

L'esprit d'entreprise des femmes

Bien que les immigrantes aient choisi d'épouser des Basques propriétaires, parfois aisés, les données biographiques indiquent que ces femmes n'étaient pas des suivantes. Selon les entretiens (ceux de Wallace Morgan et les miens), elles étaient actives, entreprenantes, et très impliquées dans la gestion des exploitations familiales (agricole, artisanale, ou commerciale). Ce que les données généalogiques indiquent, c'est qu'elles épousaient des entrepreneurs

propriétaires. Dans les recensements, les chefs de famille étaient invités à faire état de leurs acquisitions (maison, ferme, et terres) et déclarer leur valeur, généralement estimée à plusieurs milliers de dollars. Dans ces récits sur des acteurs économiques importants du comté à l'époque, Wallace Morgan soulignait clairement le rôle essentiel des femmes dans le devenir de ces entreprises familiales, et c'était le cas pour les couples basques. Cependant, les recensements et bien d'autres documents ne faisaient jamais état du rôle des femmes dans l'économie familiale. Les biens étaient systématiquement enregistrés sous le nom des chefs de ménage, c'est-à-dire des maris. C'est pourquoi, les femmes apparaissaient toujours comme des suivantes, des épouses, femmes au foyer, en apparence totalement dépendantes de leurs maris pour leur survie économique. Aussi, les recenseurs les inscrivaient-ils toujours comme des femmes au foyer et celles-ci n'avaient ni bien en leur nom, ni profession.

Les épouses semblaient n'être là que pour assurer la reproduction familiale et sociale. Cependant, elles avaient la responsabilité de la maison et des enfants et constituaient un maillon important pour maintenir le lien social et culturel avec les autres Basques de la communauté et les membres de la famille résidents dans le comté ainsi que ceux restés au Pays basque. La réalité du terrain toutefois met en exergue que ces femmes basques en Californie avaient bien d'autres rôles : des rôles sociaux, économiques et culturels. Effectivement, ce n'est pas parce qu'elles s'occupaient du bon fonctionnement de la maison et de l'éducation des enfants que rien d'autre ne se passait dans leurs vies. Les couples basques avaient en moyenne quatre enfants, presque tous nés aux États-Unis, et c'étaient les femmes qui en avaient la charge et la responsabilité. Les hommes étaient eux très occupés par leurs activités professionnelles qui souvent les éloignaient du foyer familial et parfois pendant de longues périodes de l'année. Il revenait donc aux épouses d'assurer le bon fonctionnement du foyer quotidiennement. Par ailleurs, elles avaient la charge de la gestion de l'entreprise familiale, les responsabilités matérielles et aussi la comptabilité en l'absence de leurs maris. Elles contribuaient ainsi à l'économie familiale au côté mais dans l'ombre de leurs maris.

Ces femmes étaient par ailleurs responsables de la continuité des pratiques familiales basques dans le foyer. Ceci passait d'abord par la transmission des prénoms. Comme c'était la pratique au Pays basque à l'époque, les couples basques de Californie transmettaient à leurs enfants les prénoms catholiques, ceux du cercle familial, en choisissant les prénoms des membres ascendants ou collatéraux de la famille. Les garçons recevaient le prénom des grands-pères, pères et oncles, et les filles celui des grands-mères, mères et tantes.

Dès lors, de nombreux fils se prénommaient Jean, Pierre, Michel, Bertrand, Martin, Gracian, Dominique, comme leurs grands-pères, pères ou oncles, et de nombreuses filles se prénommaient Marie, Jeanne, Louise, Gracianne, Marguerite, comme leurs grands-mères, mères ou tantes, des prénoms français (et non basques) qui, avec le temps, se déclinaient dans leurs versions anglaises. Les prénoms composés, peu utilisés dans le monde anglophone, ont rapidement disparu et de plus en plus d'enfants portaient deux prénoms, une pratique courante ailleurs en France mais relativement rare au Pays basque à l'époque. Enfin, les prénoms des enfants derniers nés étaient des prénoms anglais, un phénomène révélateur du processus d'intégration des familles basques, et tout particulièrement celui des femmes. Avec le temps, même les prénoms français des enfants et des parents prenaient leur forme anglophone, notamment lorsque les enfants atteignaient l'âge obligatoire de la scolarisation (6 ans) et côtoyaient des enfants anglophones¹⁹. L'anglais s'installait peu à peu dans les foyers basques et le processus d'intégration, voire d'américanisation, s'opérait. Avec le temps, les enfants poursuivaient leurs études, en moyenne pendant huit années (8th grade), ce qui leur donnait accès à des emplois urbains mieux rémunérés et plus stables, mais éloignés parfois des activités exercées par leurs parents. Eux étaient Américains avant tout.

Les immigrantes basques ne se chargeaient pas seulement de la maison et des enfants. Elles accueillaient aussi de nouveaux membres de leurs familles, des immigrants et immigrantes arrivés plus tard qui séjournaient dans leurs maisons en attendant de s'installer indépendamment et de se marier. Aussi, comme au Pays basque, les ménages étaient élargis, comprenant le couple et leurs enfants, ainsi que des collatéraux qui vivaient dans la maison et travaillaient au sein de l'entreprise familiale. Avec le temps, ces collatéraux quittaient le foyer et les enfants grandissaient. Tandis que certains quittaient le foyer familial pour trouver un emploi en ville, voire ailleurs en Californie, le couple accueillait parfois un ou plusieurs enfants adultes. Comme au Pays basque, un seul se mariait et installait sa famille dans la maison des parents. Celui-ci ou celle-ci était destiné(e) à prendre les rênes de l'entreprise familiale lorsque les parents devenaient âgés ou décédaient. De sorte que les pratiques de la famille souche si dominantes au Pays basque avec les traditions de l'héritage unique, même au XIX^e siècle et après la mise en place du Code Civil, étaient

19 Sur le sujet du choix des prénoms, on consultera Marie-Pierre Arrizabalaga, « Le choix des prénoms des Français en Californie (1880-1940) : étude d'un processus d'acculturation dans une approche genrée », *Annales de Démographie Historique*, 2016-1, 97-129. Cet article propose une analyse des choix des prénoms français qui révèle les pratiques dauphinoises, basques et béarnaises.

perpétuées en Californie, presque de la même manière qu'au village d'origine²⁰. Ces comportements révélaient clairement la volonté des couples basques de perpétuer des pratiques ancestrales, notamment celles de l'héritage unique et de la famille souche qui imposaient la cohabitation entre les générations sous l'autorité des maîtres anciens jusqu'à ce que ceux-ci deviennent âgés ou décèdent. Cet enfant devenait ensuite l'héritier ou l'héritière de la génération suivante et prenait les rênes de l'entreprise familiale. Comment les Basques ont-ils perpétué ces pratiques?

Vieillesse et veuvage des femmes

Les lois californiennes, basées sur la *Common Law*, se distinguaient clairement du Code Civil car elles permettaient la transmission intégrale de tous les biens à un seul enfant au détriment des autres enfants. Par testament, une personne peut transmettre ses biens à qui et comme elle le souhaite, sans obligation de partage égalitaire entre les enfants. Aussi, les Basques ne se privaient pas d'utiliser la loi pour transmettre leurs biens comme ils le souhaitaient pour que leurs entreprises agricoles, commerciales, ou artisanales perdurent. Et comme cela va être démontré, cette responsabilité incombait souvent aux femmes. Aussi, grâce aux lois californiennes, les immigrantes basques ont acquis de nouveaux droits et de nouveaux pouvoirs auxquels, selon le Code civil, elles n'auraient pu prétendre au Pays basque, même si elles avaient été héritières ou épousé un héritier.

C'est lorsque les femmes devenaient veuves que l'on peut réellement mesurer leurs rôles et pouvoirs dans les sphères privée et publique. Comme indiqué ci-dessus, l'écart d'âge entre les époux basques en Californie atteignait neuf années en moyenne. Mais certains couples pouvaient avoir jusqu'à vingt-cinq années d'écart entre eux. Cela signifie que les femmes avaient de grandes chances de devenir veuves, parfois jeunes, et c'était effectivement le cas pour beaucoup d'entre elles. Veuves, elles devaient s'occuper de leurs enfants mineurs tout en prenant en main toute la gestion de l'entreprise familiale. Des membres de la fratrie les aidaient dans les tâches agricoles, artisanales ou commerciales, mais parfois elles étaient seules à tout gérer jusqu'à ce que les enfants atteignent la majorité. Cette période difficile de leur vie révélait leur capacité d'adaptation et leur force de caractère. Il était rare qu'elles vendent tous les biens ou se remarient. Elles devenaient maîtresses de maison, seules, et elles en assumaient toutes les responsabilités. Dans ces conditions, elles

20 Sur ce sujet, on consultera Marie-Pierre Arrizabalaga, « Women, inheritance and empowerment: Basque women's adaptation to legal systems across spaces, times, and places », in Claudia Kraft & Margareth Lanzinger (eds.), *L'Homme*, 31-1, 2020, 53-68.

acquéraient de nouvelles responsabilités et de nouveaux pouvoirs. Selon les recensements, elles apparaissaient comme cheffes de ménage, propriétaires des biens qui antérieurement apparaissaient comme appartenant à leurs maris. Ce statut n'était pas nouveau pour elles car elles étaient associées (*joint tenant*) aux activités et à la gestion des biens avant de devenir veuves. Ce statut de *Joint Tenant* (que les conjoints associés s'attribuaient mutuellement dès le mariage) garantissait aux veuves les pleins pouvoirs et la pleine propriété des biens de leurs défunts maris. Effectivement, selon la loi californienne, dans un contrat d'association tel que les *Joint Tenancy Deeds*, les associés (ici les couples basques) étaient propriétaires des biens (maisons, fermes, ranches et terres) à égalité. Lorsque l'un des associés décédait, le survivant héritait de la totalité des biens du défunt en toute propriété, au détriment des enfants. Les femmes basques devenues veuves devenaient donc seules propriétaires des biens acquis par leurs maris avant et après le mariage. Elles pouvaient en disposer pour leur propre compte, sans nécessairement en faire bénéficier les enfants.

Les informations émanant du croisement des différentes sources utilisées dans le cadre de cette recherche mettent en exergue les places, rôles et pouvoirs des femmes émigrées en Californie. Lorsque celles-ci devenaient veuves, elles prenaient la tête des ménages, et elles héritaient de la totalité des biens de leurs maris. Dès lors, elles acquéraient des pouvoirs considérables comme cheffes de ménage propriétaires de tous les biens, sans partage avec les enfants, sauf lorsqu'elles décidaient d'associer un ou plusieurs enfants comme *Joint Tenant(s)* à leurs activités et le/les choisissaient comme héritier(s) ou héritière(s) universels. Ce n'était pas réellement un nouveau rôle et un nouveau pouvoir, car avant de devenir veuves, selon Wallace Morgan, les femmes étaient associées à l'entreprise familiale dès le mariage. Il ressort que, comme dans les coutumes basques, les couples basques en Californie s'assuraient que le conjoint survivant ait tout ce dont il ou elle avait besoin pour survivre à la vieillesse. Mais en Californie, les femmes acquéraient plus de pouvoirs comme héritières de la totalité des biens en propre et sans partage égalitaire avec les enfants. Elles décidaient comment seraient répartis les biens. Dans ces circonstances, les enfants devaient se soumettre aux décisions de leurs mères.

Les immigrantes basques bénéficiaient certes de plus de droits de propriété que leurs sœurs restées au pays, mais ce n'était pas tout. Elles avaient les pouvoirs politiques auxquels leurs parentes en France ne pouvaient prétendre. Dès lors qu'elles épousaient des Basques et que ceux-ci obtenaient la citoyenneté américaine avant ou après le mariage, elles acquéraient la citoyenneté de leurs maris. Avant 1920, 60 % des époux basques avaient acquis la citoyenneté

américaine et en faisaient bénéficier leurs épouses²¹. Grâce au dix-neuvième amendement à la Constitution de 1920²², ces femmes basques citoyennes américaines par le mariage pouvaient voter et ainsi participer aux élections locales, régionales et fédérales. Un véritable processus d'autonomisation, voire d'indépendance avait lieu au cours de la migration, ce qui ne les encourageait probablement pas à retourner au Pays basque.

À partir de 1922, avec le *Cable Act*²³, les immigrantes restées Françaises (celles dont le mari n'avait pas souhaité demander la nationalité américaine) obtenaient le droit à la citoyenneté en leur nom. À cette date, 40 % des épouses basques étaient toujours Françaises et la moitié d'entre elles ont ensuite choisi de faire une demande de naturalisation en leur nom. Elles y parvenaient aisément car elles savaient lire et écrire (du fait de l'obligation à la scolarisation en France). En outre, elles parlaient anglais (du fait de leur résidence en Californie depuis parfois plusieurs décennies). Enfin, elles connaissaient la Constitution américaine et démontraient qu'elles en soutenaient les principes et valeurs. Devenues Américaines, elles votaient aux élections locales, nationales et fédérales, bien avant les femmes françaises qui ont dû attendre 1946 pour jouir des mêmes droits et pouvoirs.

Études de cas

Pour illustrer les propos ci-dessus, voici deux exemples concrets, celui d'un éleveur et fermier et celui d'un propriétaire d'hôtel. Dominique, né à Cambo en 1861, était un des six enfants de Martin et Marie Dominique. Au total, quatre des six enfants ont émigré en Californie. Dominique est arrivé en 1884 suivi de son frère Baptiste et ensuite deux de ses sœurs. À son arrivée en Californie, il fut recruté comme berger dans le comté de San Bernardino d'abord, puis dans celui de San Jacinto. En 1900, il s'est établi dans le comté de Kern où il louait une ferme. Il était chef d'un ménage se composant de son frère et deux employés. En 1902, il épousa Marie, née en 1880 aux Aldudes, et immigrée récemment. Lui avait 40 ans et elle en avait 21, soit une différence de 19 ans. En 1910, Dominique était déjà confortablement établi. Il était propriétaire de sa maison et avait développé une exploitation d'élevage dans la région. Sa femme était femme au foyer et s'occupait de leurs trois enfants. Par ailleurs, en 1910, Dominique a obtenu la citoyenneté américaine et en a fait profiter son

21 Jusqu'en 1920, les femmes aux États-Unis prenaient systématiquement la nationalité de leurs conjoints au moment du mariage, comme en France.

22 Concernant le XIX^e amendement de la Constitution américaine, 1920, on peut le consulter en ligne (19th Amendment to the U.S. Constitution: Women's Right to Vote | National Archives, consulté le 22 décembre 2021).

23 Le *Cable Act of 1922* est accessible en ligne (consulté le 22 décembre 2021).

épouse. La famille s'est ensuite agrandie car, en 1920, le foyer se composait du couple et de quatre enfants, une fille et trois garçons. L'entreprise familiale avait prospéré: le couple possédait une ferme, avait des terres irriguées pour cultiver des céréales et faisait de l'élevage. Selon le recensement, tout semblait appartenir à Dominique, Marie étant déclarée « sans profession » et sans biens. Or, l'exploitation agricole était gérée par le couple et prospérait en raison de leur collaboration et association comme *Joint Tenant*. Les droits et pouvoirs de Marie ne s'arrêtaient pas là. En 1920, Marie a obtenu le droit de vote. Ainsi, en moins de vingt ans, Marie s'est mariée, a fondé une famille, gérait avec son mari une exploitation agricole de taille conséquente et avait le droit de vote. Le couple semblait bien intégré dans la société locale. Ils votaient républicain. Tout allait bien jusqu'en 1939 lorsque Dominique décéda à l'âge de 78 ans. Marie devint veuve à l'âge de 58 ans avec quatre enfants adultes, dont Michel toujours célibataire à la maison. Selon le recensement de 1940, Marie était cheffe de ménage. Son fils Michel s'était récemment marié et le jeune couple vivait avec Marie. En tant que veuve et *joint tenant* avec son défunt mari, elle a hérité de la totalité des biens. Elle était propriétaire d'une maison d'une valeur de \$2,000 et des terres d'une valeur de \$6,000. Elle avait suffisamment pour vivre et continuait à faire fructifier l'exploitation familiale, seule, car son fils, Michel travaillait comme employé de commerce et gagnait \$ 1,300 par an. Marie était bien intégrée et établie: elle ne s'est pas remariée (elle n'en avait pas besoin) et aucun des enfants n'avait épousé des immigrants basques ou des Américains d'origine basque. Marie ne ressentait certainement pas le besoin de retourner au pays. Elle est décédée à Bakersfield en 1956, à l'âge de 75 ans.

Le second exemple est celui de Jean E. né à Baïgorry en 1884. Il émigra en Californie en 1903 à l'appel de son oncle, déjà installé dans le comté de Kern. Il était employé d'hôtel jusqu'à ce qu'il devienne le gestionnaire d'un hôtel au moment de son mariage. En 1918, il épousa Gracianne à Bakersfield. Celle-ci est née à Anhaux en 1894 et, en 1914, elle a rejoint un parent à Bakersfield alors qu'elle n'avait que 20 ans. Quatre ans plus tard, elle épousa Jean. Il avait 34 ans et elle 24, soit un écart d'âge de 10 ans. En 1930, le couple louait un hôtel qu'ils géraient ensemble, un hôtel dont ils sont devenus propriétaires en 1931. Et pourtant, le recensement de 1930 indique que Gracianne était femme au foyer. Tous les biens étaient enregistrés sous le nom de Jean que tout le monde appelait John et sa femme Grace. À cette époque, le couple avait quatre enfants (Mary Veronica, Jennie Helen, Albert John et Louis Dominique nés entre 1920 et 1928). En 1933, Jean décéda à l'âge de 48 ans tandis que Gracianne était âgée de 38 ans. Les entretiens avec les descendants du couple indiquent que cette période fut très difficile pour Gracianne. Les enfants

étaient encore jeunes et elle gérait l'hôtel seule. Elle fit preuve de beaucoup de force de caractère, de persévérance et de ténacité pour faire fonctionner l'hôtel et assurer l'éducation de ses quatre enfants. Elle fit l'admiration de tous de telle sorte qu'en 1998 son nom fut inscrit au *Basque Hall of Fame* à New York. Au recensement de 1940, Gracianne était cheffe de ménage et s'occupait de ses quatre enfants. Elle était seule propriétaire de l'hôtel et ce, jusqu'à sa mort en 1974. Avant cela, deux des enfants, Albert et Louis, furent associés à l'entreprise et, en 1974, ils prirent la relève. Lorsque Louis est décédé en 1979, c'est sa femme, elle aussi associée à l'entreprise depuis son mariage, qui prit le relais comme associée avec Albert, son beau-frère célibataire. Lorsqu'Albert est décédé en 1988, Janice devint seule propriétaire de l'hôtel. Plus tard, Janice transmit l'hôtel à deux de ses filles qui, aujourd'hui, gèrent le lieu. Ainsi, les femmes, notamment les épouses, étaient systématiquement associées aux entreprises familiales avec leurs maris. Elles étaient impliquées dans l'économie familiale et y contribuaient grandement. Comme Marie dans le cas précédent, Gracianne a utilisé la Common Law pour jouer un rôle et exercer un pouvoir à la fois économique, social et politique qu'elle n'aurait pas pu avoir en France. Elle a hérité de la totalité des biens de son mari et en toute propriété. En 1936, alors qu'elle n'avait que 40 ans, elle déposa une demande de naturalisation en son nom. Elle devait prouver sa bonne moralité, son statut social, la pratique de la langue anglaise, et la connaissance de la Constitution américaine. Tandis que Marie est devenue Américaine grâce à son mariage avec Dominique, naturalisé Américain en 1910, Gracianne a réalisé toutes les démarches seule. Elle est devenue Américaine en son nom propre en 1939 et dès lors pouvait voter, ce qui témoigne de sa totale intégration à la société civile locale.

* * *

Seul le croisement des informations émanant de sources différentes permet de reconstituer les destins des immigrantes basques en Californie entre 1880 et 1940. Les officiers de l'état civil et ceux des recensements enregistraient les noms d'épouses et leur statut de femmes au foyer, sans emploi ni biens propres. Civilement, socialement et économiquement, elles apparaissaient donc soumises et dépendantes de leurs maris. La réalité était cependant différente, notamment lorsque les femmes devenaient veuves. Dès lors, les officiers civils étaient obligés de déclarer le statut, les rôles et les pouvoirs des femmes au sein de la famille et de la société civile. À ce stade de la vie des immigrantes basques, les archives indiquent qu'elles participaient à l'économie familiale. En fait, elles ont acquis ce statut bien avant de devenir veuves alors qu'elles étaient associées

aux activités de l'entreprise familiale au côté de leurs maris. Comme *joint tenants* et une fois veuves, elles héritaient de la totalité des biens de leurs maris en toute propriété et seules, comme le prévoit la loi californienne. C'était à elles ensuite de décider comment transmettre les biens à la génération suivante. Dès lors, elles associaient un ou plusieurs enfants (généralement un seul et pas forcément un fils, comme c'était le cas au Pays basque à l'époque) à l'entreprise familiale et celui-ci ou ceux-ci devenaient *joint tenants* (associés). Au décès de leurs mères, ils héritaient des biens en toute propriété au détriment des autres membres de la fratrie. Les femmes acquéraient ainsi des rôles économiques dans les sphères privée et publique. D'une part, elles héritaient des biens de leurs maris, seules et en toute propriété. D'autre part, elles représentaient leurs familles économiquement et socialement dans la société civile. Enfin, elles acquéraient des droits et pouvoirs politiques comme citoyennes américaines (par le mariage avant 1920 et en leur nom après 1922), un statut les autorisant à voter aux élections, locales, régionales et fédérales à partir de 1920. Elles assuraient ainsi la représentativité politique des femmes dans la société civile.

Les conditions d'installation des immigrantes basques à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle étaient difficiles dans le comté de Kern, comté isolé de l'Ouest américain, au climat contrasté et à l'environnement rude. La plupart des jeunes filles épousait des éleveurs et/ou des agriculteurs qui avaient développé leurs activités professionnelles souvent dans les contrées les plus isolées, inhospitalières, et peu développées, là où les conditions de vie étaient certainement rustiques, voire dangereuses. Certains et certaines ont connu des destins parfois tragiques et d'autres sont rentrés au Pays basque. Cependant, la très grande majorité résistait et luttait contre les éléments. Les femmes assumaient les responsabilités de mères, d'épouses et d'associées avec succès parce qu'elles avaient tout à gagner. Avec le temps, leurs conditions de vie s'amélioraient de telle sorte que parfois la famille s'installait en ville où ceux qui avaient le mieux réussi construisaient des maisons somptueuses, affichant ainsi leur réussite économique et sociale alors que les conditions de vie demeuraient difficiles dans le comté. La stabilité économique, le statut social acquis ainsi que le droit de vote ont été des avancées incomparables par rapport à la situation des amies, des sœurs et des proches restées en France.

Table des illustrations

Carte : Le comté de Kern, Californie

Bibliographie

Arrizabalaga, Marie-Pierre, « Le choix des prénoms des Français en Californie (1880-1940) : étude d'un processus d'acculturation dans une approche genrée », *Annales de Démographie Historique*, 2016-1, 97-129.

_____, « Negotiating inheritance in the Western Pyrenees in the nineteenth century. Gender differentiated treatment and destinies », in Margareth Lanzinger, Janine Maegraith, Siglinde Clementi, Ellinor Forster and Christian Hagen (eds.), *Stipulating – Litigating – Mediating. Negotiations of Gender and Property*, Leiden, Brill, 2021, 117-150.

_____, « Women, inheritance and empowerment: Basque women's adaptation to legal systems across spaces, times, and places », in Claudia Kraft & Margareth Lanzinger (eds.), *L'Homme*, 31-1, 2020, 53-68.

_____, « Des Françai(se)s naturalisé(e)s Américain(e)s : quel héritage français au cœur de la Californie depuis 1880 ? » in Claire Bourhis-Mariotti, François Pernot et Éric Vial (dir.), *L'Homo americanus : des Amérindiens à Donald Trump, en passant par les pèlerins du Mayflower et John Wayne...*, Actes de la Journée d'études organisée au château de la Roche-Guyon le 10 mars 2018, Montreuil, Editions de l'oeil, collection « La bibliothèque fantôme », 2020, 118-150.

_____, « Gender and migration in the Pyrenees in the nineteenth century: gender-differentiated patterns and destinies », in Béatrice Moring (ed.), *Female Economic Strategies in the Modern World*, London, Pickering & Chatto, 2012, 127-144.

_____, « Las mujeres pirenaicas y la emigración en el siglo XIX », in Julio Hernández Borge & Domingo L. González Lopo (eds.), *Mujer y emigración : una perspectiva plural, Cátedra Unesco 226 sobre migraciones*, 2008, 107-131.

_____, « Basque women and urban migration in the nineteenth century », *The History of the Family. An International Quarterly*, 10:2, 2005, 99-117.

Arthuys de Charnisay, Henry d', *L'émigration basco-béarnaise en Amérique*, 2^{de} édition, Biarritz, J. & D. 2ditions, 1996.

Bass, Steve & George Ansolabehere, *The Basques of Kern County*, Bakersfield, N. P., 2012.

Blazquez, Adrien (dir.), *Émigration de masse et émigration d'élite cers les Amériques au XIX^e siècle. Le cas des Pyrénées basco-béarnaises*, Orthez, éd. Gascogne, 2010.

Douglass, William A. & Jon Bilbao, *Amerikanuak. Basques in the New World*, Reno, University of Nevada Press, 1975.

Morgan, Wallace M., *History of Kern County, California. With Biographical Sketches of the Leading Men and Women of the County Who Have Been Identified With Its Growth and Development From the Early Days to the Present*, Los Angeles, Historic Record Company, 1914, History of Kern County, California, with biographical sketches of the leading men and women of the county who have been identified with its growth and development from the early days to the present;: Morgan, Wallace Melvin, 1868-: Free Download, Borrow, and Streaming: Internet Archive (consulté le 7 juin 2021).

Paquette, Mary Grace, *Basques to Bakersfield*, Bakersfield, Kern County Historical Society, 1982.

_____, *Lest We Forget. The History of the French in Kern Country*, Fresno, Californie, Pioneer Publishing Co., 1978

Hyperliens

History of Kern County, California, with biographical sketches of the leading men and women of the county who have been identified with its growth and development from the early days to the present;: Morgan, Wallace Melvin, 1868-: Free Download, Borrow, and Streaming: Internet Archive (consulté le 7 juin 2021).

19th Amendment to the U.S. Constitution: Women's Right to Vote | National Archives, consulté le 22 décembre 2021.

Cable Act | Densho Encyclopedia, consulté le 22 décembre 2021.

Quatrième partie

Représentations littéraires de l'émigration basque

L'émigration en Amérique dans la littérature basque 1850-1960

Jean Casenave¹

Parmi les populations européennes qui débarquent dans les ports d'Amérique du sud tout au long du XIX^e siècle, les Basques sont très bien représentés. Nombreux sont les commentateurs contemporains de cet exode massif qui soulignent, dès le deuxième quart du XIX^e siècle, l'ampleur du phénomène et ses répercussions sur la vie locale.

Par rapport au début de cette vague d'émigration, c'est avec un léger temps de retard que l'Amérique en tant que terre d'accueil des émigrants fait son entrée dans la littérature basque, notamment à travers le sujet proposé pour le concours de poésie des Fêtes basques de 1853. À partir de cette date, le thème restera très lié à la création littéraire en langue basque. Il s'agit ici de proposer un panorama général de cette production relative à l'émigration en Amérique depuis ses débuts jusqu'à la fin de la première décennie du XX^e siècle. Cette première phase particulièrement riche est marquée par la création des auteurs qui ont accompagné les premières vagues d'émigrants et leur production essentiellement poétique ou des descendants directs. C'est celle qui fera l'objet des recherches évoquées dans ce chapitre.

La période suivante est constituée par la production de l'Entre-deux-guerres européen avec notamment l'apparition dans la littérature de *l'Américain*,

¹ Jean Casenave est professeur des universités en études basques de l'université Bordeaux Montaigne. Jean.casenave@u-bordeaux-montaigne.fr.

personnage qui revient en Europe enrichi par son séjour outre-Atlantique, une figure dont la place dans la littérature croît avec sa notoriété sociale et économique dans la société basque de l'Entre-deux-guerres. Elle se clôt de façon brutale avec les deux guerres successives de 1936-1937 pour la partie sud du Pays basque et 1939-1945 pour la partie nord avant d'ouvrir sur une troisième période.

En matière de littérature, cette nouvelle période de création est notamment marquée par l'exil massif d'une bonne partie des intellectuels qui ont survécu à la guerre et qui trouvent refuge en Amérique centrale notamment, à l'instar d'Orixe ou d'Andima Ibaganabeitia. Cette émigration forcée donnera lieu à une création particulièrement riche qui renouvellera grandement l'expression littéraire en langue basque liée au continent américain. Pour terminer, quelques occurrences très diverses et parfois inattendues de l'Amérique dans la littérature contemporaine de langue basque seront évoquées.

L'émergence d'un objet culturel (1850-1870): l'émigration basque en Amérique.

Avant le milieu du XIX^e siècle, l'Amérique est présente dans la littérature basque à travers l'évocation de la pêche et de la chasse à la baleine dans l'œuvre d'Etcheverry de Ciboure (Joanes Etxeberri Ziburukoa, env. 1580, env. 1665) et les chants de marins à l'instar de la pièce versifiée *Ternuako penak* par exemple ou encore d'autres chants entrés dans la mémoire populaire sans référence à leurs auteurs. Les espaces évoqués sont ceux de l'Atlantique Nord, Terre Neuve ou les côtes ouest du Canada actuel, Nouveau Brunswick et Québec notamment.

L'entrée du thème dans la littérature basque en 1853 : *Montebideoko berriak*, *Euskal Pestak*

L'Amérique latine fait son entrée en littérature au cours de l'année 1853. Cette année-là, Jean-Martin Hiribarren publie ses *Montebideoko berriak* ou *Nouvelles de Montevideo*. Il a consacré quelque 900 vers organisés en 225 quatrains à une chronique très sombre de la vie des émigrés basques depuis le départ de leur village où ils sont victimes de recruteurs sans scrupule (*Enganatzailak*) qui leur font miroiter une vie facile et un enrichissement assuré. Les garçons sont enrôlés dans l'armée ou exercent de petits métiers manuels en milieu urbain, ou encore travaillent pour les grands éleveurs de la plaine argentine. Le poète dénonce aussi, de façon plus ou moins voilée, la condition des jeunes femmes, le plus souvent précaire et parfois menacée par les réseaux de prostitution. Ces mêmes remarques seront reprises par le

koblakari Etxahun-Barkoxe dans son évocation du triste sort des émigrants proposée dans la pièce poétique intitulée *Montebidorat juailiak* qu'il présenta sans succès au concours de poésie des Fêtes basques de 1853. L'évocation du sort des émigrés recoupe en grande partie celle qu'avait proposé Jean-Martin Hiribarren. Il est difficile de savoir dans quelle mesure Etxahun-Barkoxe a pu prendre connaissance de l'œuvre avant de composer sa propre pièce poétique. De même, en l'absence de documentation à ce sujet, il n'est pas possible de savoir si la poésie proposée par Etxahun a été écartée de la finale du concours pour plagiat ou s'il s'agit d'un concours de circonstances.

Cependant, il est possible d'apporter plusieurs données pour nourrir la réflexion au sujet de ce dossier. Tout d'abord, il faut préciser que Jean-Martin Hiribarren, lui-même prêtre, est un proche des membres du jury du concours et qu'il a été soupçonné d'avoir apporté son aide au vainqueur de l'édition 1853, l'abbé Celhabe de Bardos qui a été son vicaire lors de son ministère dans ce même village. Cependant, on peut aussi considérer que les deux poètes, Hiribarren et Etxahun, ont livré dans leurs poèmes respectifs un tableau négatif de l'émigration et du sort des émigrants qui correspondait tout simplement aux représentations sociales de leur époque, notamment en ce qui concerne le travail des organisateurs de cette émigration que les deux auteurs présentent comme des délinquants spécialisés dans la traite d'êtres humains fragiles.

Urrugne, 1853 : le concours de poésie des Fêtes basques

Le mécène et principal organisateur du concours, Antoine d'Abbadie d'Arrast (1810-1897), se propose de récompenser « l'auteur de la meilleure chanson basque exprimant les regrets d'un compatriote qui abandonne ses foyers pour chercher fortune à Montevideo ».

Comme la plupart des propriétaires terriens comptant sur leurs terres, un certain nombre de métairies, Antoine d'Abbadie sait que les travaux agricoles (antérieurs à la mécanisation) nécessitent beaucoup de bras. Le départ massif des jeunes ruraux vers l'Amérique du sud pose un véritable problème social comme le souligne Francisque Michel dans l'ouvrage qu'il consacre au Pays basque en 1857 (*Le Pays basque, sa population, sa langue, ses mœurs, sa littérature et sa musique*, Paris) à travers une synthèse intitulée « Émigrations de ce peuple en Amérique du sud ». Et le renouveau des techniques de l'agriculture et de l'élevage dont témoigne *Laborantzako liburua* (Le livre de l'agriculture, 1858) de Jean-Pierre Duvoisin (1810-1891), un proche collaborateur d'Antoine d'Abbadie et du Prince Louis-Lucien Bonaparte, ne permet pas de pallier la raréfaction de la main-d'œuvre bon marché que représente la population paysanne sans terre.

L'émigration en Amérique au programme du concours de 1853

Antoine d'Abbadie a créé les Fêtes basques à Urrugne en 1851, mais le concours de poésie a véritablement pris forme deux ans plus tard, en 1853. Le sujet porte donc sur l'émigration en Amérique comme indiqué plus haut et il est proposé aux poètes locaux par l'intermédiaire de la presse locale. Une récompense est promise aux lauréats (Premier prix et accessits) et les candidats sont invités à envoyer leur contribution quelques jours avant la tenue des Fêtes. Dans son étude des archives du concours (*Antton Abbadiaren koplarien guduak 1851-1897*, Donostia, 1997) Patri Urkizu évoque la participation de 37 candidats parmi lesquels on trouve des poètes lettrés, des prêtres notamment, à l'instar de Gratien Adéma « Zaldubi », ainsi que des bertsolaris ou improvisateurs comme Martin Halsouet « Ttipi » d'Urrugne ou Pierre Topet « Etxahun » de Barcus. Le premier prix du concours revient à l'abbé Celhabe de Bardos pour une pièce très convenue qui répond parfaitement aux exigences morales du jury et qui illustre bien la direction donnée au sujet par la formulation proposée: *Montevideora dihoan euskal gaztearen bihotz-minak* (Les regrets du jeune Basque en route vers Montevideo).

Une poésie anti-émigration sur commande

Comme souvent à l'occasion de ces concours de poésie célébrés lors des Fêtes basques d'Antoine d'Abbadie, les auteurs se doivent d'illustrer un thème qui leur est imposé. Parmi les trente-sept concurrents se trouve Etxahun-Barkoxe (1786-1862), un poète qui a particulièrement marqué l'histoire de la littérature basque. Conformément aux injonctions du jury et des notables locaux, eux-mêmes grands propriétaires terriens, ce bertsolari (poète et improvisateur) s'efforce, en un ensemble de vers très lyriques (« Montebidorat juailiak », 1853), de dissuader les candidats au départ pour freiner le mouvement de fond qui vide le Pays basque d'une partie de sa jeunesse et de ses bras.

Etxahun-Barkoxe est un poète de qualité, habitué aux improvisations versifiées des poètes populaires qui interviennent lors des fêtes et des grandes occasions publiques. Il met en scène de façon très théâtrale la situation des émigrants afin de provoquer l'empathie du lecteur. Il évoque la peine des parents qui se sacrifient pour permettre à leurs enfants de se rendre en Amérique et d'y trouver une vie meilleure. De la même façon, il sait habilement illustrer le sujet proposé, à savoir les regrets des jeunes gens pris au piège des rabatteurs et des marchands de rêve qui les ont conduits à des situations sociales dégradantes. Le poète évoque clairement ces situations que les parents ne pourraient même pas imaginer, mais il le fait de façon extrêmement pudique afin de ne pas choquer la bienséance propre à ce concours socialement très contraint.

Francisque-Michel: Les chants de Montevideo dans l'ouvrage *Le Pays basque* (1857)

Dès lors, cette thématique s'installe dans le répertoire de la poésie et de la chanson basques à tel point que, dans sa monographie sur le Pays basque (*Le Pays basque*, 1857), l'universitaire bordelais Francisque Michel consacre une section de sa collecte littéraire (*Chants de Montevideo*) à l'émigration vers l'Amérique latine. Dans son ouvrage, Francisque Michel ne retient que six poésies présentées au concours d'Urrugne et il ne semble pas avoir eu accès à la septième pièce, à savoir le poème d'Etxahun-Barkoxe. En revanche, il joint à ce corpus une pièce intitulée *Pulunpa* qui date de la même période et évoque le naufrage d'un bateau d'émigrants en route vers Montevideo. Ce poème ne figure pas dans les archives du concours. Cependant, il ne justifie pas à lui seul la constitution d'une section de l'anthologie autour de cette thématique. On peut toutefois en déduire qu'il s'agit pour Francisque-Michel d'un sujet à part entière dans la mesure où l'impact social de cette émigration est fort dans la société et que des institutions culturelles telles que les Fêtes basques d'Antoine d'Abbadie en font le thème du concours pour l'année 1853.

L'Amérique des bertsolaris (1870-1910)

Otxalde – Iparragirre: Les poètes aventuriers

Parmi les créateurs qui ont évoqué le sujet dans leur poésie, on trouve Joanes Otxalde (1814-1897) et Jose-Maria Iparragirre (1820-1881). Ils ont tous deux émigré avec leurs familles respectives au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Pour l'un comme pour l'autre, l'intermède sud-américain a tourné à la mésaventure. Otxalde a connu une forte désillusion qui l'a rapidement amené à retourner au Pays basque et le séjour d'Iparragirre s'est mué en fiasco social. Tous deux sont revenus finir leurs jours en Europe et ont laissé leur famille en Amérique du sud.

Parallèlement à l'échec personnel et économique, force est de constater que l'aventure argentine s'est également révélée infructueuse sur le plan de la création poétique. Parti à cinquante-huit ans pour l'Amérique du sud, le fantasque Otxalde n'a pas retrouvé les conditions socioculturelles favorables à l'expression de son art de l'improvisation versifiée qui a fait sa réputation de poète populaire au Pays basque. Les occasions de pratiquer l'improvisation traditionnelle sont, sans doute, bien rares en Argentine ou en Uruguay alors qu'elles font partie de la vie culturelle courante au Pays basque. Privé de son public habituel, Otxalde reste muet durant sa période américaine. Bien que mentionné par Jose Mendiague dans certains de ses vers (Otxalde « Entre

Rios-etan ») pour son talent de bertsolari lors de son séjour en Argentine, nous n'avons pas de trace des vers de circonstance d'Otxalde en Amérique.

Parti dans la force de l'âge avec sa très jeune femme, en 1858, Jose Maria Iparragirre (1820-1881) ne parvient pas à se faire une place dans la société sud-américaine de son temps. Après des séjours en Argentine et en Uruguay, il rentre en Europe pour prendre part à un concert donné en son honneur dans son village natal de Urretxu. Pour revenir au Pays basque, il a laissé sa famille en Amérique du sud, son épouse et ses huit enfants tous nés là-bas, et il meurt en 1881. Il n'a écrit que deux pièces versifiées dans lesquelles il mentionne l'Amérique, l'une intitulée *Euskalerrria eta Amerika* (bertsu 3) qui fait le récit de sa vie difficile outre Atlantique et l'autre, envoyée aux autorités de son village natal, dans laquelle il demande de l'aide pour financer son voyage de retour au pays, *Ameriketatik Urretxuko semiei*.

Otaño, Mendiague: les voix de la diaspora

Cependant, d'autres poètes basques ont passé une partie plus ou moins longue de leur vie en Amérique du sud et y sont morts, à l'image de Jose Mendiague (1845-1937) et de Pello-Mari Otaño (1857-1910). Tous deux ont fait de ce nouvel horizon des Basques d'Europe un thème important de leur œuvre.

Otaño a fait le voyage en l'Amérique du sud à trois reprises (1875-1879; 1889-1890; 1898-1910), successivement pour des raisons politiques et économiques. C'est à l'occasion de son troisième et dernier séjour – de loin le plus long – qui marque l'installation définitive de la famille en Argentine que le poète, déjà très connu au Pays basque, a écrit la plupart des pièces versifiées qu'il a consacrées à l'Amérique du sud (30 sur une quarantaine au total).

Les thèmes qui marquent cette poésie sont les mêmes que ceux que l'on retrouve dans des œuvres occasionnelles de cette époque chez les émigrants basques, à savoir l'espoir – souvent déçu – de rencontrer la bonne fortune outre Atlantique et la nostalgie du Pays natal qui avait contraint Otxalde et Iparragirre à rentrer, tout comme nombre de leurs compatriotes. C'est la finesse dans l'expression des sentiments et la qualité de la langue poétique qui font l'originalité d'Otaño et expliquent son importance dans l'histoire de la littérature basque.

Originaire d'Hasparren, Jose Mendiague arrive très jeune en Amérique du sud et il fera sa vie à Montevideo, non sans connaître lui aussi des vellétés de retour qu'il ne pourra pas assouvir faute d'avoir fait fortune outre Atlantique. Tout au long de sa vie, il publiera des vers dans les journaux du pays, parfois repris dans des journaux basques d'Europe. Il tient une chronique versifiée de la vie des émigrants basques en Amérique du sud.

Dans les 20 longues pièces versifiées directement consacrées à ce sujet, Mendiague dit les rêves de réussite de ses compatriotes lors de l'installation dans leur pays d'accueil, leur déception face aux diverses crises politiques et économiques qui ruinent successivement leurs espoirs d'enrichissement. Comme les autres poètes de l'émigration, il insiste aussi sur leurs envies de retour triomphant au pays natal, intentions le plus souvent déçues. Au-delà de ce journal de l'émigrant qu'il tient par procuration pour ses compatriotes moins versés dans l'art poétique, il raconte aussi l'actualité mouvementée et parfois chaotique de l'Uruguay du début du XX^e siècle et montre l'instabilité sociale et politique du pays, si peu propice à la prospérité d'émigrants, en situation précaire pour la plupart.

L'Amérique de Jean Etxepare et de Pierre Lhande

La fin de cette période introductive du thème de l'émigration en Amérique latine dans la littérature basque est marquée par la parution en 1910 de deux livres importants. Tous deux sont écrits par des écrivains issus de cette première vague d'émigrants, nés l'un comme l'autre au cours de la même année 1877. Jean Etxepare (1877-1935) est originaire de Marchiquita en Argentine et il a passé les six premières années de sa vie en Argentine où étaient installés ses parents qui y exerçaient leur activité d'éleveurs. Pierre Lhande (1877-1957) quant à lui est né à Bayonne, mais sa mère et sa tante étaient nées en Argentine lors du séjour de leurs parents en Amérique du sud. Ils ont été tous les deux très marqués par les questions de l'émigration au point d'en faire pour Pierre Lhande le sujet d'un livre à part entière, *L'Émigration basque* (1910) et pour l'autre le thème de plusieurs essais de son premier livre, *Buruxkak* (1910) et le sujet de nombreux articles dans *l'Eskualduna* (hebdomadaire en langue basque) et *Gure Herria* (revue culturelle bilingue).

Jean Etxepare: *Buruxkak* (1910)

Dans *Buruxkak*, un recueil en prose composé de courts essais, Jean Etxepare consacre plusieurs textes (essentiels et fondateurs dans son œuvre) à l'Amérique de sa petite enfance, où ses parents ont acquis la fortune qui leur a permis de revenir en Europe pour y vivre de leurs rentes. Cette aisance économique familiale a ouvert à Jean Etxepare la voie des études de médecine et, lors des années passées à Bordeaux, l'accès à d'autres domaines culturels, bien plus largement que la plupart des écrivains de sa génération.

Ameriketako orroitzapenak, le premier récit d'Amérique en prose

Dans le texte qui ouvre le recueil *Buruxkak* (« Ameriketako orroitzapenak » – Souvenirs d'Amérique), Jean Etxepare part à la recherche de la mémoire des

lieux, des paysages et des activités d'élevage qui ont profondément marqué ses premiers souvenirs.

Ce compte rendu en prose des vastes espaces de la plaine argentine et du temps immobile propre à une enfance solitaire constitue la première tentative de présenter aux compatriotes restés en Europe l'expérience sensible du nouvel horizon dans lequel s'inscrivaient leurs parents et amis fraîchement débarqués à Buenos Aires ou Montevideo. Il décrit également l'existence simple des éleveurs de la pampa qu'il a connue tout petit, les conditions matérielles difficiles et rudimentaires.

Cette description réaliste a sans doute surpris les lecteurs restés au Pays basque qui s'imaginaient sans doute une vie plus confortable. Du reste, cet imaginaire était davantage nourri par les passeurs que par les émigrés qui prenaient la parole, à l'instar de Mendiague ou d'Otaño, comme indiqué précédemment.

*La figure du pionnier: le père et le frère
(Ameriketako orroitzapenak, Kanadako berriak)*

Un autre élément d'importance qui se dégage avec force des textes consacrés par Jean Etxepare à l'émigration américaine des Basques est la figure du pionnier. Celle de son père tout d'abord. Dans l'essai inaugural du livre, *Ameriketako orroitzapenak*, le père est omniprésent, personnage à la fois craint et admiré par son épouse et son fils aîné, l'auteur lui-même. Il est l'âme de l'exploitation familiale. Dans le temps de l'écriture, le fils fait défiler quelques scènes qui l'ont particulièrement marqué: l'entrepreneur juché sur le toit en paille de la sommaire maison de torchis, surveillant au loin les troupeaux et leurs bergers; le patron taiseux qui, par ses décisions rapides et sensées, inspirait le respect à son personnel; le maître de maison délicat envers son épouse mais impitoyable à l'égard de son beau-frère qu'il renvoie sans ménagement pour ses incartades. Enfin, le père intraitable qui tue d'un coup de revolver le chien préféré de son fils parce qu'il est soupçonné par les bergers d'avoir attaqué et blessé des brebis. Pour ce père, pionnier ambitieux, pressé de faire fortune, la réussite est à ce prix. Mais c'est un homme beaucoup plus affable et apaisé que Jean Etxepare met en scène après son retour en Europe.

La deuxième figure du pionnier est celle du propre frère de l'auteur, Émile, le cadet de la fratrie qui à moins de vingt ans décida d'émigrer au Canada. En effet, au début du siècle, le flux de l'émigration basque vers l'Amérique du sud se tarit et les agences spécialisées le réorientent vers les États-Unis et le Canada. C'est vers l'Alberta que se dirige Émile et, de là-bas, il écrit à son frère Jean. Celui-ci traduit et réécrit largement ces lettres. Il les publie dans l'hebdomadaire *Eskualduna* en 1907 puis en fait un essai pour l'intégrer à son

premier livre. Si la chaleur écrasante de l'été argentin marquait le récit de sa petite enfance, ici c'est l'hiver glacial du Canada qui est mis en avant. Les rudes conditions de vie du bûcheron sont décrites telles qu'elles sont vécues par le jeune pionnier, tout comme le caractère cosmopolite de cette émigration ou encore les centres d'intérêt de ces jeunes gens qui suivent – de loin – les cours de la Bourse américaine et ne semblent pas regretter le Pays basque.

Il faudrait aussi parler de *Tratuak ordu batez* qui oppose de façon spectaculaire un marché aux bestiaux qui se déroule au Pays basque et un autre qui se passe aux États-Unis. La démonstration tourne à l'avantage des pratiques américaines dont l'efficacité est mise en relief. Enfin, le dernier essai s'intitule *Urrungo leihorretan*, les rivages lointains. Jean Etxepare aborde les conditions difficiles et souvent dégradantes dans lesquelles se passe le voyage en Amérique pour les jeunes émigrants et émigrantes, souvent à la merci de passeurs peu scrupuleux qui ne se préoccupent guère de leur trouver un point de chute sécurisé à l'arrivée. Dans ce texte plein d'humanité, Jean Etxepare plaide pour la mise en place d'une véritable chaîne de solidarité reposant sur une même organisation des deux côtés de l'Atlantique afin d'assurer le départ et l'accueil des émigrants basques dans de bonnes conditions.

Pierre Lhande: *L'émigration basque* (1910), l'émigration expliquée par l'atavisme

La même année, Pierre Lhande publiait un essai intitulé *L'émigration basque* (1910) qui est souvent lu comme une histoire de l'émigration basque, ce qu'il est en partie tout en étant un essai sur l'identité basque. En effet, dans ce livre, il s'attachait à démontrer « l'atavisme » basque, une attirance innée pour le voyage, l'exil et l'émigration qu'il dépeint comme irrépessible. Il fait le récit de cette forte tendance inscrite selon lui de très longue date dans l'histoire du Pays basque et dans l'identité de ses habitants. Ainsi, après une première partie consacrée aux formes de voyages et aux causes de déplacements les plus anciennes telles que la pêche, la marine militaire ou paramilitaire (corsaires) et les missions religieuses de longue tradition (jésuites et autres congrégations), il conduit son lecteur jusqu'au début du XX^e siècle, dans les ports d'Amérique du sud.

Dans la deuxième partie de son livre, au deuxième chapitre intitulé « Les routes de la fortune », Pierre Lhande retrace les divers parcours et les nombreuses destinations des émigrés basques jusqu'à 1910: l'Amérique du sud puis les États-Unis et le Canada. Il est intéressant de constater qu'à cette occasion il cite abondamment Jean Etxepare à travers les lettres du Canada dont nous avons déjà parlé, ou encore dans d'autres articles parus dans l'*Eskualduna*, « Kaliforniatik » (Depuis la Californie, 1905) par exemple.

Mais, dans un chapitre intitulé « Psychologie de l'émigré », il fait la relation entre ce flux d'émigration et l'atavisme qu'il a déjà mentionné pour essayer de toucher l'essentiel de ce qui constitue, selon lui, l'identité basque. Dans le dernier chapitre de cette deuxième partie, « La part à Dieu », il traite aussi bien sûr de l'importance du sentiment religieux pour les Basques. Il faut rappeler que lui-même est jésuite et prêtre.

Dans la troisième et dernière partie de son livre, *Le problème de l'émigration*, il dresse une sociologie de l'émigré (« Le sort de l'émigrant ») et même une géopolitique de l'émigration basque (« Les intérêts du Pays et de la race ») avec, notamment, des considérations sur la nécessité de prendre en compte dans la politique étrangère de la France et des pays d'Europe, la présence des émigrés dans leur pays d'accueil, leur apport en matière de construction économique de ces pays et la position sociale qu'ils y ont acquise au fil du temps. Dans le chapitre « Le sort de l'émigrant », il évoque à nouveau de façon extrêmement réaliste les conditions souvent terribles dans lesquelles s'effectuent le voyage en Amérique et la réception des jeunes Basques candidats au départ. Il décrit en des termes crus et sans ambiguïté les traitements dégradants et les violences sexistes et sexuelles à l'égard des jeunes femmes de condition modeste et isolées, proies sans défense des trafiquants de toutes sortes.

Ce sort cruel réservé aux jeunes gens (soldats des guerres de conquête) et aux jeunes femmes (exploitation sociale en tant que bonnes, réseaux de prostitution pour les moins chanceuses) était connu et avait déjà fait l'objet de dénonciations de la part des poètes comme Jean-Martin Hiribarren et Etxahun-Barkoxe dès le milieu du XIX^e siècle. Tout comme Jean Etxepare dans *Urrungo leihorretan*, Pierre Lhande prône une régulation et une organisation raisonnée du flux d'émigration avec tous les relais et les garanties nécessaires dans le pays de départ comme dans les terres d'accueil.

Ombres et lumières de l'émigration basque en Amérique: le personnage de « l'Américain »

Comme l'indique Pierre Lhande, dès le début du XX^e siècle, après un flux continu de plus d'un demi-siècle vers l'Amérique du sud, de nouvelles destinations apparaissent dans la littérature et les articles de presse écrits en langue basque. Ce sont la Californie, le Nevada, l'Alberta ou la Colombie britannique. Le flux des émigrés change de direction et se tourne vers l'Amérique de la côte est. Ce mouvement durera jusqu'aux années 60 du XX^e siècle qui verront progressivement se tarir le flot des candidats au départ, consécutivement aux mesures de restriction en matière d'accueil des étrangers dans ces pays autrefois largement ouverts aux Européens.

Quelle que soit la destination choisie, les témoignages littéraires relatifs à l'implantation des Basques en Amérique continuent à paraître tout au long de la première moitié du XX^e siècle. Ils constituent un apport très important à la culture basque tout comme à l'imaginaire collectif. Ce dernier a longtemps été habité par le personnage de l'Américain, ce « pionnier » marqué du sceau de la bonne fortune. Parfois, il s'est rapidement élevé dans l'échelle sociale de son pays d'accueil et parvient à occuper des postes d'influence dans les champs politique et économique. L'Américain revient également de façon régulière au pays natal et s'y installe pour y passer ses dernières années dans l'aisance matérielle. Certes, il faut ajouter que le rêve américain comptait plus de postulants que d'élus à la réussite comme le souligne la célèbre chanson populaire restée anonyme, *Nevadarat joan nintzen* (Je partis au Nevada).

Porté par Jean Etxepare, Pierre Lhande ou Francis Jammes et plus tard, Piarres Larzabal (*Bordaxuri, Hiru ziren*), le personnage de l'Américain a traversé un demi-siècle de récits littéraires, tout comme bien d'autres éléments de la culture « américaine » des Basques d'Europe, notamment la « révélation » d'un nouveau territoire et d'un rapport au monde considérablement renouvelé par le rêve américain. Même Ramuntcho, le personnage éponyme du célèbre roman de Pierre Loti (*Ramuntcho*, 1897) rêve d'Amérique et ce, malgré une vie sociale marquée par une indéniable réussite en Europe. Après l'échec de l'enlèvement de sa fiancée, il finit par s'y rendre à l'invitation de son oncle maternel qui, installé en Argentine, n'a pas de successeur pour son exploitation.

À l'image de Resurreccion-Maria Azkue dans *Ardi galdua*, un roman par lettres paru en 1918, certains auteurs montrent l'ascension sociale d'un jeune homme, engagé comme berger dans les montagnes du Nevada ou en Californie, qui finit par s'installer en ville et connaît la réussite comme hôtelier ou entrepreneur. Pourtant, l'Américain, c'est-à-dire celui qui revient au pays pour s'y installer après avoir amassé suffisamment d'argent en Amérique, est un personnage controversé. Dans son livre *Cloches pour deux mariages* et plus particulièrement dans la longue nouvelle intitulée « Le mariage basque », Francis Jammes brosse deux portraits très représentatifs des personnages d'Américains dans la littérature en français sur le Pays basque ou dans les textes en langue basque de la même époque.

Le premier, Manech, symbolise la face solaire de l'émigré revenu parmi les siens. Droit et courageux, fortune faite en Amérique, il retourne à son village natal, épouse une fille du pays et fait bénéficier les siens et ses compatriotes de ses largesses comme de ses conseils avisés. En revanche, face à lui, Francis Jammes place l'incarnation de la face sombre du personnage, à savoir celui qu'il désigne comme « l'Américain de Buenos Aires ». Il revient au Pays

pour semer le désordre, corrompre les jeunes gens, acheter les charmes des jeunes filles et pour satisfaire, égoïstement, ses propres ambitions. Ces deux personnages d'une seule pièce manquent de nuances mais ils ont le mérite de montrer l'influence de la réussite « américaine » de certains émigrés sur la vie sociale des villes et des villages basques dans l'Entre-deux-guerres.

Quelques années plus tard, Piarres Larzabal joue lui aussi sur l'ambivalence du personnage de l'Américain. Dans *Bordaxuri*, sa pièce la plus célèbre jouée en 1952, Larzabal fait du personnage de l'oncle traître aux intérêts de la lignée des Bordaxuri (initialement un religieux) un Américain de retour d'émigration, un homme veule et prêt à tout pour satisfaire ses visées personnelles. Toujours pour le théâtre, Piarres Larzabal fait de l'émigration en Amérique le sujet de sa pièce *Hiru ziren* (1957). Dans cette œuvre, Larzabal prend le temps de présenter plusieurs personnages de candidats à l'émigration ainsi que son organisateur et principal bénéficiaire, Mentaberri. Dès lors, la description, qui est plus approfondie, gagne en intérêt dramatique et en qualité sociologique. Parmi les candidats au départ, Beñat, le jeune homme le plus équilibré de tous franchit tous les obstacles du parcours de l'émigré et revient au pays pour y fonder sagement sa famille. Cependant, certains autres ont connu la déchéance sociale et ne peuvent pas rentrer chez eux. Sur beaucoup de points d'actualité brûlante et de problèmes sociétaux, Piarres Larzabal a utilisé le théâtre et la littérature pour dénoncer les injustices et les impostures. À propos de ce sujet controversé de l'émigration en Amérique, il a fait connaître une réalité très nuancée, parfois à la hauteur des espoirs des jeunes émigrés, mais souvent plus difficile et moins glorieuse.

Le tournant des années 1936-1937: les exilés politiques

Le récit américain reprendra avec la génération des exilés de 1936 dont Jon Andoni Irazusta (1884-1952) est une très bonne illustration. Déjà connu pour ses activités politiques et culturelles lorsqu'il vivait au Pays basque avant la guerre de 1936, il est conduit à s'exiler d'abord en Amérique centrale puis au Pérou. Il publie deux romans au cours de son exil américain, *Joanixio* en 1946 et *Bizia garratza da* en 1950. Le premier livre décrit l'émigration d'ordre économique commune à beaucoup de jeunes gens d'origine modeste avant-guerre, alors que le second, encore plus âpre et réaliste dans son approche de l'exil, concerne les Basques qui ont fui leur pays après la victoire des franquistes.

À l'instar d'Irazusta, nombreux sont les exilés de la guerre de 1936 et ceux de la génération suivante, gens du peuple comme membres de l'élite politique et intellectuelle basque, qui ont créé des rapports tout à fait différents à l'Amérique. Parmi les écrivains de langue basque présents sur le continent

américain au cours de ces années, Jokin Zaitegi (1907-1979) et Andima Ibanagabeitia (1906-1967) créèrent la revue littéraire *Euzko Gogoa* en 1945 lors de leur séjour au Guatemala. Écrivain et éditorialiste très reconnu avant d'être contraint à l'exil après la guerre de 1936, Nicolas Ormaetxea « Orixe » écrivit *Quito-n arrebarekin* lors de son séjour américain, une série de dialogues avec sa sœur religieuse en Équateur dans lesquels ils évoquent leur enfance au Pays basque et leurs démarches spirituelles, mais parlent à peine de l'Amérique qui les accueille. Ce texte parut dans la revue *Euzko Gogoa* en 1950 et 1954. Ensuite, le thème disparaît du premier plan de la scène littéraire pendant plusieurs dizaines d'années.

L'Amérique dans la littérature contemporaine

Pour terminer ce tour d'horizon de la présence de l'Amérique dans la littérature basque, il est intéressant de constater le retour du continent dans la création contemporaine.

Chroniques de l'émigration économique

Ce retour dans l'actualité littéraire et culturelle s'est fait, de façon assez paradoxale, depuis l'Amérique, par l'intermédiaire de témoignages et d'œuvres des enfants d'émigrés de la première ou de la deuxième génération. L'exemple le plus connu est celui de Robert Laxalt qui a successivement publié deux livres qui ont connu un grand succès : *Sweet Promised Land* (1957, *Mon père était berger* en traduction française) et *In A Hundred Graves: A Basque Portrait* (1972, *Portrait basque*). Par sa description dénuée d'idéalisme de la vie de son propre père, Robert Laxalt a souhaité donner une image plus crue et plus réaliste des conditions de vie et, dans le cas de son père, de l'ascension sociale des émigrés basques. En cela, l'aventure « américaine » des Basques n'a rien à envier à celle d'autres communautés européennes confrontées aux mêmes difficultés d'existence.

Au cours des années 80 et 90, l'actualité de l'émigration basque en Amérique a également emprunté des voies nouvelles. À la suite des recherches d'anthropologues et d'historiens de l'émigration basque comme Jose Mallea Olaetxea par exemple, des livres et des expositions ont fait connaître les inscriptions et les dessins gravés (arborglyphes) par les bergers sur les arbres des montagnes de Californie et du Nevada. Ces œuvres naïves témoignent de la souffrance engendrée par les longs mois de solitude que passaient les bergers basques dans les montagnes de la Sierra Nevada californienne ou du Nevada. Certes, ces gravures montrent l'expression des sentiments, mais aussi les ravages de l'isolement, parfois jusqu'à la folie, chez des jeunes gens livrés à

eux-mêmes dans un pays inconnu dont ils ne maîtrisaient ni les modes de vie ni la langue.

Ce même thème de l'émigration économique a également passé le cap des années 2000 à travers deux témoignages littéraires très intéressants. Il a d'abord donné matière à la réalisation d'une pastorale souletine à Roquiague en 2012. L'auteur, Jean Bordachar, a écrit l'histoire du poète José Mendiague déjà évoqué dans la partie consacrée à l'émigration racontée par les poètes et les bertsolaris. Enfin, dans un livre de souvenirs personnels intitulé *Urruneko mendebalean artzain* (2013), Mattin Etxamendi a raconté sa propre expérience de l'Amérique. Il a fait partie de la dernière génération d'émigrés partis pour l'Amérique du nord dans les années cinquante et au début des années soixante du XX^e siècle. Dans un récit très sincère, il retrace ses motivations comme ses doutes, son parcours d'émigrant et son installation définitive aux États-Unis.

Chroniques de la nouvelle émigration politique

Plusieurs romans parus entre les années 90 et la première décennie du XXI^e siècle ont également ramené le continent américain au cœur de la littérature basque contemporaine. Ces œuvres évoquent la dernière vague d'émigrés politiques en date, à savoir celle des militants de l'ETA contraints à l'exil. Trois d'entre eux ont été écrits par des auteurs contemporains très célèbres. Chronologiquement, le premier roman est celui d'Arantxa Urretabizkaia, *Kuardeno gorria* paru en 1998 qui mêle à la fois le contexte politique du conflit basque et le déchirement d'une famille sur fond de séparation conjugale.

Dans le livre de Joseba Sarrionandia *Lagun izoztua* (2001), un militant échoue dans une ville perdue au bord de l'océan et sombre peu à peu dans la confusion mentale et la maladie. Joseba Sarrionandia, lui-même exilé à Cuba, a raconté la souffrance et l'isolement de ces jeunes gens déracinés qui, pour certains, perdent pied dans leur nouvelle vie. Dans *Soinujolearen semea* (2003), Bernardo Atxaga a conçu une histoire complexe dans laquelle un ancien militant a refait sa vie aux États-Unis mais tombe gravement malade et disparaît rapidement. Dans ce moment difficile, juste avant sa mort, il reçoit la visite d'un ami d'enfance et c'est ce dernier qui révélera la vie de son ami à sa propre épouse et indirectement au lecteur.

Florence Delay dans *Etxemendi* (1990) et l'auteur franco-cubain Eduardo Manet dans un roman intitulé *D'amour et d'exil* (2001) ont raconté en français le voyage inverse de leurs héros respectifs. Ces deux hommes nés en Amérique de parents d'ascendance basque retournent au pays de leurs ancêtres pour des affaires de famille. Ils se trouvent confrontés à la réalité sociale et politique compliquée et dramatique du conflit basque.

Chroniques basques de la mondialisation

Mais, dans le même temps, l'Amérique a servi de toile de fond à des livres au ton résolument nouveau dans la littérature basque contemporaine. Alors que des auteurs comme Ramon Saizarbitoria (1944) commençaient à lever le voile sur l'histoire récente du Pays basque et ses nombreux tabous dans des romans exigeants comme ou *Bihotz bi: gerrako kronikak* (1996) ou *Gorde nazazu lurpean* (2000), Joseba Gabilondo (1963), Kirmen Uribe (1970) et Harkaitz Cano (1975), des écrivains des générations suivantes font le choix d'écrire sur d'autres horizons moins étouffants. Tous trois retournent explorer l'Amérique comme leurs ancêtres, mais avec des objectifs totalement différents des émigrés basques partis pour des raisons économiques et politiques.

Dans *Kaliforniako gutunak* (1992, *Lettres de Californie*), Joseba Gabilondo fait le récit de sa vie d'étudiant aux États-Unis. Il partage dans ses lettres à ses amis restés au Pays basque sa découverte passionnée de la culture et de la vie américaine contemporaines.

Harkaitz Cano a publié *Piano gainean gosaltzen* en 2000 à son retour d'une année passée aux États-Unis. Envoyé spécial à New-York d'un quotidien basque (*Egunkaria*), il tient le journal littéraire de son immersion dans la vie culturelle de la mégapole. Il raconte sa fascination intellectuelle et esthétique pour cette ville et pour le mode de vie des artistes qui y vivent et dresse au passage le portrait de quelques Basques qui y sont installés.

Enfin, à l'occasion d'un vol qui le mène à New-York, l'écrivain basque contemporain Kirmen Uribe mêle à sa réflexion sur la création littéraire l'histoire de sa famille sur plusieurs générations et celle de la vie artistique de l'avant 36. Son livre, *Bilbao-New York-Bilbao* (2008) a connu un grand succès et a été traduit dans de nombreuses langues.

Ce sont deux siècles d'émigration basque en Amérique qui ont été étudiés à travers le prisme de la littérature basque. Les œuvres littéraires issues de ce flux humain vers l'Amérique (et non vers d'autres continents) sont de nature bien différentes selon les diverses périodes traversées.

Cependant, elles représentent peu de choses par rapport à la masse immense de sentiments éprouvés par les dizaines de milliers d'émigrés anonymes et restés silencieux. Que sait-on vraiment des souffrances de la traversée et de l'installation, de l'isolement linguistique et social vécus par les émigrants, tout comme de leurs rêves brisés et de leurs déceptions ?

Et aussi des réussites exceptionnelles pour certains et souvent plus modestes pour la plupart d'entre eux, mais qui leur ont permis de faire souche aux États-Unis où beaucoup de Basques d'Europe ont de la famille. Désormais, les écrivains parlent davantage du Moma ou des universités américaines que

des montagnes du Nevada. L'expérience basque contemporaine de l'Amérique est devenue plus intellectuelle et artistique que sociale ou économique. Mais l'Amérique continue à susciter la création en langue basque.

Bibliographie

- Atxaga Bernardo *Soinu jolearen semea*, Iruñea, Pamiela, 2003.
Azkue Resurrección María, *Ardi galdua* (1918), Bilbao, Euskaltzaindia, 2018
Cano Harkaitz, *Piano gainean gosaltzen*, Donostia, Erein, 2000.
Delay Florence, *Etxemendi*, Paris, Gallimard, 1990.
Etxamendi Mattin, *Urruneko mendebalean artzain*, Bayonne, Maiatz, 2013.
Etxepare Jean *Buruxkak* (1910), Donostia, Elkar, 1980.
Francisque Michel, *Le Pays basque* (1857), Donostia, Elkar, 1994.
Gabilondo Joseba, *Kaliforniatik bihotzez*, Donostia, Elkar, 1992.
Irazusta Jon Andoni, *Bizia garratza da* (1950), Donostia, Euskal Editoreen Elkartea, 1991.
Jammes Francis, *Cloches pour deux mariages*, Paris, Mercure de France, 1923
Laxalt Robert, *Mon père était berger: un Basque dans l'Ouest américain (Sweet Promised land – 1957)*, Anglet, Aubéron, 2010.
Lhande Pierre, *L'émigration basque*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1910, Donostia, Elkar, 1984.
Sarrionandia Joseba, *Lagun izoztua*, Donostia, Elkar, 2001.
Urkizu Patri, *Anton Abbadiaren koplarien guduak (1851-1897)*, Bilbao, Euskaltzaindia-Eusko Ikaskuntza, 1997.
Uribe Kirmen, *Bilbao-New York-Bilbao*, Donostia, Elkar, 2008.

Les représentations de l'émigrant basque et de l'Indiano dans l'hebdomadaire *Eskualduna* (1900-1920)

Argia Olçomendy¹

À partir des années 1830, l'Amérique accueille des migrants venus de tous les pays européens et l'émigration basque essentiellement socio-économique est en cela très représentative par son ampleur et ses caractéristiques. Au total, selon Pierre Lhande, 100 000 personnes auraient quitté le Pays basque de France entre 1832 et 1907, la population étant de 120 000 habitants à cette même période. Parmi eux, des Basques attirés par le rêve américain et caractérisés par une inquiétude atavique, expression définie par Pierre Lhande ; des personnages illustrent cette exceptionnelle ascension sociale et nourrissent l'imaginaire collectif des Basques restés au pays.

Les dirigeants politiques, le clergé et la presse du Pays basque, pourtant unanimement opposés au phénomène migratoire, ne parviennent pas à contenir ce que Jean Pierre Arbelbide nomme la rage de se rendre en Amérique. Cette thématique migratoire est très documentée : caractérisation de la communauté basque du Nouveau Monde, description de l'organisation sociale solidaire des maisons basques, la colonie basque de Buenos Aires, l'accueil de la figure de l'Indiano de retour au pays, des témoignages d'échanges intimes entre l'émigrant et sa famille, etc.

¹ Argia Olçomendy est maîtresse de conférences en études basques à l'université Bordeaux Montaigne. argia.olcomendy@u-bordeaux-montaigne.fr.

L'émigrant est une figure emblématique de la société basque du XIX^e et début XX^e siècle, une représentation collective, un fait social, qui a une histoire. La société traditionnelle basque qui, malgré la révolution et les nouvelles lois de succession, continue de privilégier l'aîné, produit, lors de l'explosion démographique du XIX^e siècle, de nombreux cadets. Ceux-ci sont obligés de partir, souvent vers les Amériques. Comment la presse a-t-elle élaboré et véhiculé cette figure de l'émigrant? Quelles images de l'*Indiano* a fabriquées l'hebdomadaire *Eskualduna* au début du XX^e siècle?

Ce bref chapitre propose une analyse dans un cadre chronologique allant de 1900 à 1920. Dans un premier temps, il convient de situer notre étude dans le contexte politique et social de la Troisième République, et également revenir sur les recherches qui ont été menées alliant la presse et l'émigration. Ensuite, nous présenterons la figure de l'émigrant basque à partir des écrits publiés dans l'hebdomadaire *Eskualduna* entre 1900 et 1920. Enfin, nous dresserons le portrait de l'*Indiano*, de l'Américain construit par opposition à l'émigrant dans le discours médiatique.

Contextualisation

Les thématiques de l'émigration basque s'inscrivent dans un *continuum* historique et ont nourri de nombreuses créations poétiques en langue basque². Ainsi, on trouve des vers composés à la suite du naufrage du bateau *Leopoldina Rosa* parti le 31 janvier 1842 du port de Bayonne³. Sur 303 passagers dont de nombreux émigrants basques, 231 périrent et 72 sont rescapés. Depuis le milieu du XIX^e siècle, une versification anti-émigration apparaît dans la littérature basque. Une vision pessimiste du phénomène migratoire est véhiculée depuis les Jeux floraux organisés par Antoine d'Abbadie en 1853 à Urrugne. Le sujet du concours de poésies en est l'illustration la plus notable: « une chanson exprimant les regrets d'un Basque en partance pour Montevideo ». Sept auteurs répondent à ce sujet: Bernard Celhabe⁴, Landerretxe Garaztarra, Gratien Adéma Zaldubi, Martin Egiategi, Martin Halsouet, Jean Satrali et Pierre Topet Etxahun. Les vers d'Egiategi soulignent les conséquences du voyage du migrant qui provoque sa déshumanisation.

Des historiens ont appréhendé la question de l'émergence de la figure de l'émigrant basque dans la presse basque au XIX^e siècle. Dans ses recherches,

José Manuel Azcona Pastor a analysé les articles de l'hebdomadaire *Eskualduna* entre 1880 et 1900. Il indique que la presse basque en général développe un discours très critique envers l'émigration et ses conséquences. Par ailleurs, Claude Mehats qui a consacré sa thèse à l'émigration des Basques de France en Amérique souligne le lien entre la presse écrite et la publicité: « Les journaux sont utilisés comme supports publicitaires directement et indirectement. La méthode directe, celle des annonces est bien connue⁵. »

Oscar Alvarez Gila préfère parler d'émigrations basques au pluriel. Avec José María Tapiz, tous deux mettent en relation la presse nationaliste en langue basque et l'émigration en Amérique pour dégager l'image du mouvement nationaliste sur l'émigration, en étudiant quatre journaux: *Bizkaitarra*, *Aberrri*, *Euzkadi* et *Excelsior*. Ils proposent une liste de nouvelles sur l'émigration. Ce travail de recherche met le focus sur la question de la presse. Il nous semble important de différencier l'opinion publique et le discours médiatique, car bien souvent la presse écrite conservatrice en langue basque, dans notre cas l'hebdomadaire *Eskualduna*, reflète l'opinion de ses rédacteurs, les ecclésiastiques du Pays basque de France, plus que celle de la société.

En Amérique latine, la naissance des *Euskal etxe* ou Maisons basques s'accompagne de la création des journaux basques. La première Maison basque, *Laurak Bat*, créée en 1876, édite deux ans plus tard le journal du même nom d'abord en Argentine puis en Uruguay où paraissent de nombreux poèmes de versificateurs et improvisateurs basques comme Pedro Otaño, José Iparraguirre, José Mendiague, etc. En 1893, *La Vasconia* créé à Buenos Aires devient le plus important journal de la communauté basque qui traite des nouvelles du Pays basque et édite plus de 1 600 numéros en 50 ans. Trois journaux sont impulsés par les Basques du Pays basque de France: *Eskualduna* (1921-1929), *Haritza* (1905-1912) et *Eskual Herria* (1898). Dans ces journaux, on trouve des articles en basque et en français, avec notamment des nouvelles du Pays basque, organisés par village.

En France, au début de la III^e République, la presse est un acteur majeur du nouvel espace public, forgeant et véhiculant des images stéréotypées de l'Autre. La presse devient alors un moyen de communication de masse avec l'essor des quotidiens à un sou, vendus au numéro. Cette presse financée en partie par la publicité cherche à toucher le public le plus large possible. Les journaux deviennent des acteurs majeurs de l'espace public. Les hommes politiques, journalistes, savants et hommes de lettres débattent de nombreuses questions. Le rôle majeur de la presse s'explique par son audience; il s'explique aussi

2 Pierre Topet Etxahun « Montebideoat joaileak », 1853, Jean-Baptiste Elizanburu « Xori berriketaria », 1871, Jules Oxobi « Ama », 1911, Iparragirre « Gazte gazte joan nintzan ».

3 Mehats Claude, « Approche de l'émigration basque en Amérique en 1842 à travers le "Mémorial des Pyrénées" », Eusko ikaskuntza, Donostia-San Sebastian, 2001.

4 Il s'agirait de Jean-Martin Hiribarren.

5 Mehats Claude, *L'Aventure des Américanoak: l'émigration basque aux Amériques XIX^e-XX^e siècles*, mémoire de maîtrise, Université Toulouse le Mirail, 1999, 253 p.

par le fait qu'elle traite de nombreux champs (politique, judiciaire, agricole, culturel, etc.), pour publiquement les blâmer, les glorifier ou les interpeller. Les hommes politiques ont besoin des journaux pour se faire connaître, étendre leur popularité.

Le Pays basque, depuis le Second Empire, a basculé dans le conservatisme rural⁶. L'hebdomadaire conservateur et clérical *Eskualduna* créé en 1887 par Louis Etcheverry fabrique des personnages stéréotypés comme le Juif, l'espion allemand, l'instituteur, etc. Des individus se retrouvent ainsi exposés dans l'espace public, deviennent des enjeux politiques, des objets de débats, de discours, bien souvent politiques. Certains sont stigmatisés, désignés publiquement de manière péjorative, réduits à un stéréotype négatif : l'anarchiste, le ministre de l'Instruction publique Jules Ferry, la figure républicaine locale Charles Floquet, d'autres glorifiés comme Frera Innocentius, l'abbé Ithurry le curé de Sare, les chanoines Inchauspé et Harriet, l'abbé Diharassary, etc.

La défaite de Sedan et l'échec de l'empire napoléonien, la naissance de la III^e République mettent en danger l'Église catholique. Le journal *La Croix* qui a été créé quatre années avant *Eskualduna* souligne la perte de contrôle de l'Église. Cet hebdomadaire édité à Bayonne connu auprès du public basque un grand succès dès les premières années de sa parution, comme le prouve le nombre, très important pour l'époque de lecteurs abonnés : 850 en 1889, 1 200 en 1890, 5 000 en 1905, 7 000 en 1908, etc. C'était le seul hebdomadaire uniquement en langue basque au Pays basque de France, fondé par le bonapartiste Louis Etcheverry en 1887 un an après la création du *Réveil basque*⁷. On rencontre parmi les collaborateurs des royalistes, des bonapartistes et des républicains chrétiens. Jean Hiriart Urruty, second directeur du journal pendant 10 ans entre 1904-1914, mène la revue à son apogée. Les orientations du journal concernant la foi catholique, la famille, l'agriculture et l'idéologie antirépublicaine sont politiquement liées à la droite française, avec une volonté de conserver une société traditionnaliste.

Images et discours véhiculés sur l'émigrant basque naïf, triste et misérable

Le corpus utilisé pour cette étude de nature hémérogaphique se compose d'écrits publiés par l'hebdomadaire. Il se compose d'articles et de poésies. Dans

⁶ Jean-Baptiste Orpustan, *Rôle et pouvoirs de l'Église, La Nouvelle société basque. Ruptures et changements*, Paris, L'Harmattan, 1980, p. 108-158.

⁷ Les autres journaux basques conservateurs sont *Le Mémorial des Pyrénées*, *Le Patriote*, *Le Courrier de Bayonne*.

le premier quart du XX^e siècle, les vers publiés dans l'hebdomadaire *Eskualduna* par les auteurs comme Diharassary, Jules Moulier Oxobi ou Bernard Celhabe qui abordent la question migratoire. En effet, les vers publiés dans la presse sont des sources privilégiées pour l'analyse des représentations de l'émigré dans la presse. L'émigrant se présente comme ayant une relation privilégiée et exclusive avec sa mère, une mère double, sa terre mère et sa mère biologique. Jean-Pierre Diharassary et Jules Moulier dans « Amerikak » et « Ama » développent un discours direct à la première personne du singulier qui exprime les états d'âme de l'émigrant depuis la terre lointaine. Les vers de Bernard Celhabe, vainqueur des jeux floraux d'Urrugne en 1853, sont ainsi publiés presque 60 ans plus tard dans l'hebdomadaire. On retrouve le champ lexical de la souffrance et de la culpabilité chez Diharassary et Moulier, ainsi que la métaphore filée du jeune oiseau qui s'envole de son nid douillet chez Jules Moulier.

Dans l'article la naïveté et crédulité du Basque : « Zoin errechki doan gutarteko jendea Ameriketarat » ; « Jaun hunek atzeman ditu herriak nun gizon bakhar batentzat ba omen ziren zazpi emazteki. » [Avec quelle aisance les nôtres s'en vont en Amérique ; ce monsieur a trouvé des villages où pour un seul homme il y avait semble-t-il sept femmes]. Dans les vers *Amerikak eta hiriak* publiés le 27 juillet 1905, Bernard Celhabe endosse l'entière responsabilité de la crise agricole que traverse le pays : « Hortarik da heldu laborantza hedatzeko eta aitzinatzeke orde, gibelerat ari baita gure eskualdean » [C'est bien de là que provient le recul de l'agriculture dans notre région, en place et lieu de son expansion et de sa progression].

Dans le discours sur l'émigrant, nous sommes en présence d'un Basque « victime » et faible de caractère, faiblesse dont profite l'agent d'émigration. Le discours fustige et diabolise le personnage de l'agent d'émigration qui crée illusion et espoir. Il diffuse une image falsifiée du Nouveau Monde et est perçu comme un profiteuse de l'incrédulité du Basque chez qui il fait naître rêves et illusions. L'émigrant basque, qui fait preuve d'un esprit d'initiative, est déraciné, il est hors de prise de tout frein moral qu'il rencontre sur sa terre natale.

Dans ses articles intitulés « Koloniak » et publiés le 24 juillet, le 21 août et le 4 septembre 1903 dans la rubrique « Zer eta zer » de l'hebdomadaire *Eskualduna*, Jean Etchepare dépeint la figure de l'émigrant basque berger et isolé « Anitzak aziendekin jartzen ziren, hirietarik bazter, bixtaz ikus ahala urruneko ». [Beaucoup s'installaient avec du bétail, à l'écart des villes, le plus loin possible de la vue des gens].

La métaphore de la ruche fait référence aux Basques qui émigrent vers l'Amérique. Ces abeilles s'en vont butiner sur les fleurs américaines, en laissant la ruche, leur pays d'origine, sous la surveillance des protecteurs.

Erle batzu iduri zuten, Ameriketako lilien ikertzera joanak, kofioia hemen utzirik zaintzalekin, gero eztia bildu zuketenean gozatzekotan. Zenbait urte laburrez han alatu ondoan ahal zuten bezenbat – ezen bizi hau ez zeien itxant bat baizik – heldu ziren gibelera, gehienak gerrikoa hanpaturik. [...] Orduan, Euskal Herrirat itzultzea, zer zoriona!

[Ils ressemblaient à des abeilles, parties butiner sur les fleurs des Amériques, ayant laissé la ruche ici, avec l'intention d'en profiter plus tard, après avoir recueilli leur miel. Après avoir profité pendant quelques brèves années, autant qu'ils le purent, – car cette vie ne leur convenait qu'un instant – ils revenaient, la plupart avec la ceinture élargie. [...] Alors, retourner au Pays basque, quel bonheur!]

L'image péjorative de la ceinture atrophiée fait référence au pécule gagné et à l'enrichissement. L'Ailleurs est une notion utilisée en littérature comme en philosophie, en géographie ou en anthropologie, etc., relative, qui apparaît ici et qui ne prend sens que par rapport au lieu précis d'où on l'énonce. L'opposition entre l'Ici et l'Ailleurs est fabriquée par les Basques dans le cadre de l'émigration outre Atlantique. Les adverbes de lieu construits sur le démonstratif lointain en basque « lehenik harat joanek han erroak eginik, amu eta marru handia zuten hemengoentzat » « Bainan, nun diteke nunbait xoragarri hura? » [ceux qui s'y sont rendus ont pris racine, représentaient un grand appât pour ceux d'ici... mais, où pourrait être ce merveilleux Ailleurs?]

Jean Etchepare développe un discours novateur à propos de l'image de l'émigrant basque⁸. Il souligne une des caractéristiques des Basques que Pierre Lhande définira comme l'inquiétude atavique⁹. « Betidanik Euskaldunak laketa izan du herritik ilkitzea, ikustea gatik nun eta nola bizi den jendea, eta bazterretako ogia janez hobeki hel ditakenez, etxekotik ariz baino. Odolean du ikusi nahi hori ». [Le Basque a depuis toujours aimé sortir de son pays, pour voir où et comment vivent les gens, et si on y parvient mieux en mangeant le pain des alentours, plutôt que celui de la maison. Il a cette curiosité dans le sang].

D'après Pierre Lhande, l'horreur des Basques pour le service militaire qui à l'époque durait trois ans, « l'inquiétude atavique » et l'organisation de la famille font de l'émigration un fait social. Il définit l'inquiétude atavique ainsi en 1910 : « ce besoin ardent d'aventures et de courses lointaines que les ancêtres baleiniers ou corsaires ou capitaines ont légué par une filière demeurée intacte. De ces belles équipées d'ancêtres, le Basque a gardé le goût des voyages et je ne sais quelle insouciance superbe à ne regarder ni l'éloignement du but ni la

⁸ Jean Casenave, « L'autobiographie comme registre littéraire: Ameriketako orhoitzapenak de Jean Etchepare », *Lapurdum*, 5 | 2000, 283-292.

⁹ Pierre Lhande, *L'émigration basque*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910.

difficulté de l'étape¹⁰ ». Son ouvrage propose une analyse historique, sociale, politique et morale de l'émigration dans l'histoire du peuple basque¹¹.

Il rapporte le récit d'un émigrant de Behasque en Basse-Navarre : « Iragan urtean, Behaskanetik harat joana den etxeko jaun batek bildu omen ditu bere lurretan berrogoi-ta-hamar mila zaku ogi, duela hamabortz urte ez baitzukeen gaitzeru xoil bat ! » [L'an dernier, un maître de maison qui est allé là-bas depuis Behasque a, semble-t-il, récolté sur ses terres cinquante mille sacs de blé, alors qu'il y a quinze ans il n'en aurait pas eu un seul]. Les meilleures récoltes sont à mettre en relation avec une mécanisation plus importante.

Jusqu'à 1910, le Nouveau Monde a donné essentiellement lieu à un traitement négatif dans le discours identitaire de la part d'auteurs restés au pays qui souhaitaient dissuader les jeunes gens de prendre le bateau. Dans son essai « Ameriketako orhoitzapenak » [Souvenirs d'Amérique] du recueil *Buruchkak* publié en 1910, Jean Etchepare propose une version narrative de l'émigration basque en évoquant l'épisode argentin de la vie de sa propre famille (Casenave, 2000). Ainsi, l'intertextualité entre les articles « Koloniak » paru en 1903 et l'essai « Ameriketako orhoitzapenak » est notable.

Dans son éditorial de l'hebdomadaire *Eskualduna* intitulé « Eskual echea », Jean Hiriart Urruty dépeint l'évolution morale descendante de l'émigrant grâce à une isotopie des verbes « Arimak galtzen ez badire ere, ahultzen, lazatzen, eritzen. » [Même si les âmes ne se perdent pas, elles s'affaiblissent, se lâchent, se gâtent]. Il insiste sur l'omniprésence de la solitude, de l'égoïsme et de l'absence de civilisation. Selon lui, c'est le contexte argentin qui est à l'origine de la perte morale de l'émigrant basque. Concernant l'émigration féminine, les jeunes femmes sont présentées comme des vierges nécessitant une protection pour échapper à l'ennemi. « Hemendik harat doazin gazteak, bereziki neskatxak, nahi lituzkete beiratu, bidatu; eror ez ditzen otsoen aztaparretarat ». [Les jeunes femmes qui vont d'ici là-bas, principalement les jeunes, on voudrait les protéger, les guider; afin qu'elles ne tombent pas entre les griffes des loups]. Jean Hiriart Urruty utilise la métaphore des loups pour identifier les ennemis. Dans ses articles, il développe un discours rhétorique argumentatif où l'ennemi est bien souvent assimilé à un animal (Altzibar, 2004). Dans cet article, les loups et leurs griffes, au pluriel, éloignent les jeunes filles basques des valeurs morales catholiques. L'hebdomadaire publie le 29 novembre 1912 les vers de Bernard Celhabe, « Indianoak », primés aux jeux floraux d'Urrugne presque 60 ans plus tôt, en 1853.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ En 1984 Eugène Goyheneche apporte un éclairage moderne à l'analyse de Pierre Lhande.

Les articles « Euskal echea » de Jean Hiriart Urruty et « Buenos Ayrese » mettent en évidence la figure de l'émigrant religieux au service d'une mission civilisatrice. Il lance un appel aux moines, religieuses, prêtres, enseignants, ouvriers, missionnaires pour encadrer l'émigrant : « Zoazte gogo onez. » Les Euskal-Etxea assuraient le maintien et la sauvegarde de la langue et des coutumes. En Argentine, elles jouent un rôle social : elles disposent de bibliothèques et de collèges où des sœurs de Notre-Dame du Refuge d'Anglet assurent des cours en espagnol, en français et en basque.

La figure de l'Indiano généreux bienfaiteur, solidaire et patriote

L'article « Eskual echea » qui est l'éditorial de l'hebdomadaire *Eskualdun ona*, paru le 10 mars 1905 à Bayonne et est rédigé par son directeur Jean Hiriart Urruty, met en évidence la question de l'émigration religieuse basque et le rôle joué par l'Église catholique en Argentine depuis le XIX^e siècle¹². Un an auparavant, en 1904, en France, le gouvernement d'Émile Combes alors président du Conseil mène une politique anticléricale. Il vote la loi interdisant aux congrégations d'enseigner qui entraîne au Pays basque le départ des Bénédictins de Belloc d'Urt. Certains traversent la frontière pour s'installer au Pays basque Sud, en Guipuzcoa, à Lazkao. D'autres traversent l'océan pour se rendre en Argentine, à Buenos Aires.

L'article de Jean Hiriart Urruty fait référence à la maison basque *Eskual Etxea* qui a fait l'objet d'une étude très détaillée de l'institution menée par les chercheurs Marcelino Irianni et Oscar Alvarez Gila (2003). La structuration de l'article de façon binaire Pays basque/Amérique, vie/mort ; âme/corps ; etc. dresse le portrait du Basque égaré (personnes âgées, jeunes, orphelins, etc.), influencé par un entourage indélicat, misérable et sécularisé.

Dès les premières lignes, l'auteur fait référence à Jean Martin Errecaborda qui représente la figure du mécène souletin visionnaire, l'illustration même d'une extraordinaire ascension sociale. Ce *self-made man* nourrit l'imaginaire collectif des Basques. Il fait partie de l'élite qui a atteint la prospérité matérielle et qui vient en aide aux personnes nécessiteuses. Dans l'article, l'auteur le présente comme un pionnier, un généreux bienfaiteur. Ainsi, la richesse individuelle qu'il a obtenue, n'entrave pas sa générosité, bien au contraire. Il possède des valeurs morales de partage « badakitela beren zorionetik bertzei pharte emaiten » [ils savent partager leur bonheur avec les autres]. Bien souvent, cette forme de bienfaisance et de charité sociale était utilisée pour faire pression sur l'aristocratie locale argentine qui concédait un espace politique très restreint, voire inexistant pour les émigrés.

¹² Il s'agit plus particulièrement de la congrégation bénédictine.

Cet article vient confirmer le rôle joué par l'Église catholique depuis le XIX^e en Argentine, notamment dans le Río de la Plata. Comme au Pays basque, l'Église étend son influence dans les colonies américaines par l'intermédiaire de la langue basque. Depuis le milieu du XIX^e siècle, les missions en Argentine et en Uruguay sont menées de manière organisée et constante. Ceci a permis de proposer un certain espace d'officialité à la conjonction des groupes bascophones, hispanophones et francophones, et également des groupes francophones, exerçant le rôle de proto-associationnisme ethnique, dans laquelle le religieux était uni au culturel.

Deux articles publiés à quinze jours d'intervalle, le 12 et le 26 avril 1912 et intitulés respectivement « Eskualdun Amerikanoak » [Les Basques Américains] et « Amerikanoen emaitza » [Le don des Américains] mettent également en évidence la bienfaisance et le patriotisme des *Indianos* basques qui ont recueilli plus de 13 000 livres pour l'achat d'un avion militaire. « Amerikano eta Indiano horietarik zembiteak nahi izan dute irakutsi bethi Frantzia maite dutela, nahiz hemendik urrun hainitz urte eman duten. [Certains de ces Américains et *Indianos* ont souhaité montrer qu'ils aiment toujours la France, bien qu'ils aient passé de nombreuses années loin d'ici.] « Gure eskualdun Indianoek airezko tresna horietarik bat – gerla edo zer gertha ere, Frantziari eskaini nahiz ari dute biltzen diru soma bat ederra [...] ». [Nos *Indianos* basques sont en train de rassembler une belle somme qu'ils souhaitent offrir à la France pour acheter une des ces machines des airs, si survient la guerre ou quoi que ce soit d'autre [...]].

La bienfaisance de ces *Indianos* est immédiatement relayée par la presse locale qui veut s'empresser de faire connaître leurs noms à la communauté bascophone lectrice de l'hebdomadaire. « Diru emailen izenak agertuko ditugu *Eskualdun*-ean lehenbailehen ». [Nous publierons les noms des donateurs dans *Eskualduna* aussitôt que possible.] La figure du *self made man* contribue à diffuser l'image d'un émigrant vivant dans l'abondance, une grande aisance pour gagner sa vie, ce qui lui permet de faire bénéficier les autres d'une partie de sa fortune.



Première page de l'hebdomadaire *Eskualdun ona* du 10 mars 1905.

Dans l'article intitulé « Argentinak », et paru le 6 juin 1919, un an après la fin de la Grande Guerre, l'auteur fait également référence à la maison basque *Eskual Echea* et à Martin Errecaborda, cette fois sans le citer, comme figure de bienfaiteur basque. Une quête organisée en solidarité avec les enfants orphelins suite à la Grande Guerre est menée par les fillettes basques dans les rues de Tandil. « Gerla hunek umechurtch egin haur eskualdunentzat diru biltzeko. » [Pour récolter de l'argent destiné aux orphelins de guerre].

* * *

La figure de l'émigrant basque diffère dans la presse conservatrice en langue basque et dans la mémoire collective des Basques qui le perçoit davantage comme un personnage d'abondance. Ainsi, le discours négatif véhiculé par la presse conservatrice a peu de conséquence sur le phénomène migratoire, il n'a pas freiné l'émigration des Basques vers le Nouveau Monde. Les études et les recherches sur l'émigration des Basques en Amérique permettent de mettre en lumière les différents aspects de ce vaste phénomène qu'il est intéressant d'analyser, notamment grâce à la multiplicité des regards depuis le Pays basque ou l'Amérique. Dans notre étude, les discours opposent la déchéance physique, morale et psychologique de l'émigrant basque et la bienfaisance, la bonté et la générosité de l'*Indiano* Basque Américain.

Les correspondances, les journaux de bord ou les écrits intimes pourraient constituer d'autres sources à explorer pour mettre en lumière des expressions d'expériences individuelles et collectives transatlantiques entre le Pays basque et l'Amérique. Une future recherche pourra étudier les transferts culturels qui ont lieu entre le Pays basque et le Nouveau Monde entre 1840 et 1910, et ainsi caractériser la tension existant entre la réalisation personnelle des Basques attirés par l'appel de l'Amérique et l'interdit socio-politique qui règne dans la société basque de l'époque.

Ces regards croisés mettent en évidence un imaginaire inversé, une reproduction et la conservation dans les esprits en Argentine d'un Pays basque figé, « rêvé », qui peut s'éloigner des réalités vécues en Europe. Cette double perspective peut s'articuler aux notions étudiées à l'université avec les étudiants se préparant aux concours de l'enseignement: territoire, mémoire, imaginaire, altérité, identités, échanges, etc. Cette approche complémentaire permettra de mettre en évidence la tension et la réception dans la société basque de l'époque et également dans une perspective sociétale contemporaine du fait migratoire. Il s'agira de mettre en évidence la contradiction du Basque entre le désir d'aventure et celui de rester enraciné au village, entre l'amour du sol natal et la stabilité sociale, l'amour des aventures et des initiatives et le rêve contrarié.

Bibliographie

Sources primaires

- Anonyme, 1905, rubrique « Eskualdunak Buenos Airesetan », *Eskualdun ona*, Bayonne.
- Anonyme, 6 octobre 1905, « Buenos Ayrese », *Eskualdun ona*, Bayonne, p. 3.
- Anonyme, 17 novembre 1905, « Buenos Airesetik », *Eskualdun ona*, Bayonne.
- Anonyme, 1^{er} juin 1906, « Mendibe », *Eskualdun ona*, p. 2.
- Anonyme, 21 décembre 1906, « Buenos Ayres », *Eskualdun ona*, Bayonne, p. 2.
- Anonyme, 12 avril 1912, « Eskualdun Amerikanoak », *Eskualduna*, Bayonne.
- Anonyme, 26 avril 1912, « Amerikanoen emaitza », *Eskualduna*, Bayonne.
- Anonyme, 6 juin 1919, « Argentinak », *Eskualduna*, Bayonne.
- Celhabe Bernard Indianoak, *Eskualduna*, 29/11/1912 (Jeux floraux, Urrugne, 1853)
- Diharassarry Jean-Baptiste, 21 juillet 1905, « Amerikak », *Eskualdun ona*, Bayonne.
- Donazahartarra, 22 février 1907, « Umexurtx amerikanoa », *Eskualdun ona*, Bayonne, p. 3.
- Etchepare Jean, 17 juillet 1903, « Koloniak », *Zer eta zer*, *Eskualdun ona*, Bayonne.
- Etchepare Jean, 24 juillet 1903, « Koloniak », *Zer eta zer*, *Eskualdun ona*, Bayonne.
- Etchepare Jean, 21 août 1903, « Koloniak », *Zer eta zer*, *Eskualdun ona*, Bayonne.
- Etchepare Jean, 4 septembre 1903, « Koloniak », *Zer eta zer*, *Eskualdun ona*, Bayonne.
- Hiriart-Urruty Jean, 10 mars 1905, « Eskual Echea », *Eskualdun Ona*, Bayonne.
- Hirigoyen Martin, 12 avril 1907, « Zonbaiten bizimoldea », *Eskualdun ona*, Bayonne, p. 4.
- Moulier Jules Oxobi, 7 avril 1911, « Ama », *Eskualduna*.

Sources secondaires

- Alvarez, Oscar ; Tapiz, José María, « Prensa nacionalista vasca y emigración a América », III. alea, 1. zk., Seville, Anuario De Estudios Americanos, 1996, p. 233-260.
- Alvarez Gila, Oscar, « Urruñako 1853ko Euskal Jaiak, Ameriketarako emigrazioa eta Eliza », in *Antoine d'Abadie 1897-1997. Congres International*

(Hendaye. 1997), /Bilbo, Eusko Ikaskuntza, Euskaltzaindia, Donostia 1997, p. 389-397.

Alvarez Gila, Oscar, “De “América y los vascos” a la “octava provincia”: 20 años de historiografía sobre la emigración y presencia vasca en las Américas (siglos XIX-XX)”, Donostia San Sebastian, La Vasconia, 34, 2005, p. 275-300.

Azcona, José Manuel; García-Albi, Inés; Muru, Fernando *Historia de la emigración vasca a Argentina en el s. XX*, Vitoria-Gasteiz, Eusko Jaurlaritz, 1992.

Casenave, Jean, « L'autobiographie comme registre littéraire : Ameriketako orhoitzapenak de Jean Etchepare », *Lapurdum*, 5 | 2000, 283-292.

Hiriart-Urruty, Jean. « Eskual echea », *Eskualdun ona*, Bayonne, Foltzer, 1903.

Iriani Zalakain, Marcelino et Alvarez Gila, Oscar, *Euskal Echea: la génesis de un sueño (1899-1950): Llavallol*, Vitoria-Gasteiz, Eusko Jaurlaritzaren Argitalpen Zerbitzu Nagusia, Servicio Central de Publicaciones del Gobierno Vasco, 2003.

Irianni Marcelino, “Imaginando el retorno de los vascos. Algunas reflexiones”, *Amnis* [Online], 8 | 2008, Online since 30 June 2009, connection on 05 July 2021.

Lhande, Pierre, *L'émigration basque*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910.

Mehats Claude, *L'Aventure des Amerikanoak: l'émigration basque aux Amériques XIX^e-XX^e siècles*, mémoire de maîtrise, Université Toulouse le Mirail, 1999, 253 p.

Mehats, Claude, « Approche de l'émigration basque en Amérique en 1842 à travers le “Mémorial des Pyrénées” », *Eusko ikaskuntza*, Donostia-San Sebastian, 2001.

Mehats, Claude, *Organisation et aspects de l'émigration des Basques de France en Amérique*, Vitoria-Gasteiz, Eusko jaurlaritz, 2005.

Mehats, Claude, L'émigration des Basques de France en Argentine et en Uruguay au XIX^e siècle. In: Culture et modes de sociabilité méridionaux. Actes du 126^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, « Terres et hommes du Sud », Toulouse, 2001. Paris, CTHS, 2007, p. 74-85.

Orpustan, Jean-Baptiste, « Rôle et pouvoirs de l'Église », *La Nouvelle société basque. Ruptures et changements*, Paris, L'Harmattan, 1980, p. 108-158.

Totoriguena, Gloria, *Basque Diaspora Migration and Transnational Identity*. Reno, NV, Center for Basque Studies, 2005.

L'œuvre de José Olivares Larrondo « Tellagorri » et la représentation littéraire du Basque émigré

Xavier Escudero¹

Ahí quedas, vieja Europa, sacudida
de norte a sur, de oriente hasta occidente.

Hora de la partida.

Te abandono apagada, tristemente encendida.
Con otra luz espera volverte a hallar mi frente².

Urrun bizi naiz, bainan bihotzez bethi zuekin³.

Que el tronco vuelva al tronco y la raíz a la raíz⁴.

« Tellagorri était un individualiste convaincu ; il avait l'individualisme du Basque chevillé au corps et revigoré par l'individualisme des Tellagorri [...] Tellagorri connaissait tellement de lieux ! Comme tout bon vagabond, il aimait contempler la Nature⁵. » C'est ainsi que la voix narrative fait le portrait

1 Xavier Escudero est professeur des universités en études hispaniques à l'université du Littoral Côte d'Opale. xavier.escudero@univ-littoral.fr.

2 Alberti, Rafael, *Vida bilingüe de un refugiado español en Francia (1939-1940). Poesía completa*, Buenos Aires, Editorial Losada, 1961, p. 429. (« Là, tu demeures, vieille Europe, secouée/du Nord au Sud, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. /Heure du départ. /Je t'abandonne, éteinte, tristement éclairée. /Avec une autre lumière, mon visage espère te retrouver ». Toutes les traductions sont de l'auteur du chapitre).

3 Laxalt, Robert, *Mon père était berger. Un Basque dans l'Ouest américain*, Anglet Aubéron, 2009 [1957], épigraphe.

4 Devise du fuero de Biscaye citée par Arantzazu Amézaga Iribarren dans *Crónicas de Bustiñaga* (1984) (version numérique aux éditions Xamézaga, 2011).

5 « Tellagorri era un individualista convencido ; tenía el individualismo del vasco reforzado y calafateado por el individualismo de los Tellagorri. [...] ¡Y qué rincones conocía Tellagorri ! Como buen vagabundo era aficionado a la contemplación de la Naturaleza » in Pío Baroja, *Zalacáin el aventurero*, Madrid, Editorial Caro Raggio, 1992 [1909], pp. 21 et 28 (trad. éditrice).

du vieux cynique Tellagorri dans le roman *Zalacain el aventurero* (1909) de l'écrivain basque espagnol Pío Baroja (1872-1956). L'homme de lettres auquel nous nous intéressons, José Olivares Larrondo, a pris comme pseudonyme le nom de ce personnage de roman, certainement pour se ranger dans cette lignée de personnages se définissant par leur force de caractère, leur esprit combatif et fidèle, leur sens de l'observation critique et une défense de la culture et de la terre basques. Ainsi que nous le verrons, José Olivares Larrondo écrit au sujet de l'émigration forcée ou exil, que ce soit dans ses chroniques ou dans ses romans, aux frontières génériques si poreuses. La littérature de l'exil basque qui nous occupe est avant tout testimoniale et, en partie, utopique⁶. Une problématique s'impose immédiatement à nous (une problématique que nous empruntons à Jacques Mounier de son ouvrage collectif *Exil et littérature*): « Face à ce sentiment de rejet, de séparation, de relégation [dû à l'exil], comment donc retrouver son identité, si ce n'est par le recours à l'imaginaire? Mais cette quête, par l'écriture, sera-t-elle quête de la réintégration? Est-elle une mythisation du pays perdu, de la patrie perdue? Ou [...] une véritable découverte de soi, celle en somme d'une nouvelle identité, vraiment conquise grâce à cet éloignement de la patrie, grâce à cet écart [...]? Par l'écriture, l'exil ne servirait-il pas à mieux se trouver, ou à se retrouver?⁷ » Pour répondre à cette problématique plurielle, nous nous appuyons sur des œuvres à la fois fictives et documentaires de Tellagorri à travers lesquelles nous proposons dans un premier temps d'aborder l'écriture de l'exil qui évoque l'attente, les espoirs et le drame puis, dans un second temps, nous apprécions l'écriture à partir de l'exil qui permet de reconstruire figures et paysages chers à Tellagorri réactivés par sa mémoire. Ainsi, irons-nous de la catastrophe de l'exil à son anabase qui est une remontée active de l'espérance.

Écrire l'exil: attente, espoirs et douleur d'une forme d'émigration

Écrivain, journaliste, chroniqueur, romancier, traducteur, José Olivares Larrondo, plus connu sous son pseudonyme « Tellagorri », est né à Algorta (Getxo), village de pêcheurs près de Bilbao, le 22 août 1892. Dans sa jeunesse, il fut employé à la Diputación de Vizcaya. Avec Ramón et Vicente Amézaga, il fonde le journal local *El Gobela*. Peu après, il commence à collaborer dans le journal *Euzkadi*. À partir de 1924, il collabore dans le journal sportif *Excelsior* avant d'en devenir le directeur (il était lui-même joueur de football

au club « Arenas » de Getxo: il écrivit par exemple sur l'émotion du football⁸). Il participe à la fondation de « Acción Nacionalista Vasca (ANV) », mais Tellagorri est davantage considéré par la critique comme un sympathisant que comme un militant activiste du nationalisme basque:

Tellagorri ne faisait pas partie du Parti Nationaliste Basque, le grand courant politique ressemblant davantage à un mouvement national qui se développa avec force en Biscaye et, encore plus, à Algorta même. Il fut simplement considéré comme plus proche de la gauche, de la protestation et du militantisme politique et il s'affilia à Action Basque. Mais, ses grands amis étaient du Parti et, parmi eux, il vécut, connut l'exil et mourut.

Tellagorri no pertenecía al Partido Nacionalista Vasco, la gran corriente política más parecida a un movimiento nacional que tan fuerte impulso desarrolló en Bizkaia y aún más, en la propia Algorta. Simplemente se consideró más a la izquierda y más cerca de la protesta y de la dilectancia política y se afilió a Acción Vasca. Pero sus grandes amigos eran gente del Partido y entre ellos vivió, padeció exilio y habría de morir⁹.

Il fut le directeur de l'organe de presse de ANV *Tierra Vasca. Eusko Lurra* entre 1932 et novembre 1933 où il publia aussi de nombreux articles à caractère social et politique. En 1932, en compagnie des frères Uribe Echevarria, il fit un voyage en Union Soviétique, pays qui l'impressionna énormément. En 1933, une crise avec son parti le poussa à abandonner la direction de *Tierra Vasca*, mais il continua à faire partie de ANV où il défendit une orientation plus syndicaliste et anticapitaliste qui l'éloignera en 1936 de ANV. Après la chute du front de Biscaye en 1937 pendant la guerre civile, il s'exila à Bayonne et collabora au journal *Sud-Ouest* (avec le pseudonyme « Chipiteguy », nom d'un autre personnage de Pío Baroja). Il écrivit aussi pour *Euzko Deya* de Paris. En 1938, il résida à Paris, mais lorsqu'éclata la Seconde Guerre mondiale, il fuit Paris et la France occupée. Le 15 janvier 1941, il embarqua à Marseille à bord du paquebot *Alsina* avec des centaines d'autres Basques qui formèrent « un groupe commun, solidaire et compact¹⁰ ». Au lever de l'ancre, Tellagorri se serait écrit: « En route pour l'Amérique! Dans quinze jours, à nous la liberté! » Quitter l'enfer, la barbarie pour se projeter vers un paradis

8 « La emoción del foot-ball », *Excelsior*, 20 janvier 1929, in *Tellagorri 1892-1960*, anthologie d'articles présentée par Elías Amézaga, Getxo, Edigetxo, Aula de Cultura de Getxo, 1992, p. 35-36.

9 Amézaga Iribarren de Irujo, Arantzazu, *Crónicas de El Alsina. Pasajeros de la Libertad*, Éditions Xamézaga, version numérique, 2010 [1981], Chapitre XIV « Tellagorri. Aquí se queda Europa. Jaula de locos y desesperados », p. 100. Outre les informations biographiques que nous prenons de cet ouvrage, nous avons également consulté les notices biographiques de Bernardo Estornés Lasa (second tome de *Fantasia y realidad. Antología literaria vasca*, Zarautz, Auñamendi, 1964), de Elías Amézaga (ouvrage cité supra), de Iñaki Mirena Anasagasti Olabeaga (blog), de Koldo San Sebastián (site internet Auñamendi) et Mikel Ezkerro.

10 *Ibid.*, p. 102.

6 « La cultura del exilio nacionalista fue ante todo testimonial y utópica », in Ascunce Arrieta, José Ángel et San Miguel, María Luisa (éds.), *La cultura del exilio vasco I. Pensamiento y creación literaria*, Donostia-San Sebastián, Collection « La Cultura del Exilio Vasco », Amerika eta Euskaldunak n° 1, 1994, p. 45.

7 Mounier, Jacques (dir.), *Exil et littérature*, Grenoble, Ellug, 1986, p. 5-6.

et retrouver la civilisation. Mais la joie est de courte durée et la douleur est assurément le sentiment le plus vif:

Mais alors, comme s'ils se rendaient compte de la réalité de tout ce qu'ils laissaient derrière eux, de tout ce qu'ils perdaient, un immense silence se fit dans le réfectoire. Personne ne parla ni ne rit. Les femmes ne retinrent pas les larmes qui coulaient sur leurs joues. Elles n'avaient pas pleuré le jour où elles quittèrent Bilbao et refermèrent la porte de leur foyer. Ni le jour où elles embrassèrent leurs parents et leurs petits. Ni le jour où elles entrèrent dans les camps de concentration. Mais désormais, au moment de dire au revoir à tout ce qui faisait leur monde auquel elles appartenaient, de lourdes larmes, chaudes et remplies de douleur, glissaient sur leurs joues. [...] *L'Alsina*, cap vers l'Amérique, fendait la nuit obscure et voguait sur une Méditerranée âpre et froide.

*Pero entonces, como si se dieran cuenta de la realidad de cuanto dejaban atrás, de cuanto perdían, un enorme silencio se hizo en el comedor. Nadie habló ni nadie rió. Las mujeres dejaron que las lágrimas les corrieran por las mejillas libremente. No habían llorado el día en que abandonaron Bilbao y cerraron las puertas de los hogares. Ni el día en que besaron la frente de los padres ni la de los hijos pequeños. Ni el día en que entraron en los campos de concentración. Pero ahora, en la despedida final de cuanto era su mundo, el mundo al que pertenecían, gruesas lágrimas resbalaban por sus mejillas, calientes y dolorosas. [...] El Alsina, proa a América, cruzaba la oscura noche navegando por un Mediterráneo áspero y frío*¹¹.

La traversée fut longue, difficile (avec escale à Dakar, un arraisonnement du bateau au Maroc et des Basques enfermés dans les camps de concentration de Sidi-el-Ayashi et Kashba Tadla). Il arriva à Buenos Aires au printemps 1942. Ses livres, *París abandonada* publié en 1942 par Manuel Altolaguirre à Cuba, et *Antón Sukalde* publié à titre posthume en 1978, reprendront ces événements. À Buenos Aires, il publia dans les journaux *Galeuzca*, *Euzko Deya* (de Mexico et de Paris), *Euzkadi* (Chili et Caracas), *Euzko Gaztedi* (Caracas). De plus, il écrivit dans *Anti Nazi*, *Argentina Libre*, *Crítica*, *Noticias Gráficas* et *A Nosa Terra*, *El País* (Montevideo), *Cancha* (Mexico), *Elite* (Caracas), *La Revista Belga* et *Ambos Mundos* (New York). Et, à partir de 1956 jusqu'à sa mort, il dirigea à nouveau *Tierra Vasca*. Il est l'auteur de *París abandonada* (La Havane, 1942), *Las horas joviales* (Buenos Aires, 1950), *Antón Sukalde* (San Sebastián, EV, 1978), *Los gudarís de Gartxot*, *Martiñene* et *Txibeltza*. « Tellagorri » présida pendant plusieurs années une *tertulia* de « Acción Nacionalista Vasca » à Buenos Aires, à laquelle assistaient notamment Pello Mari Irujo y Olló, Pablo Archanco, Victor Villanueva, Pedro Bilbao, Timoteo

¹¹ *Ibid.*, p. 103.

Ullibarri et Máximo Cenicacelaya. Il fut aussi le traducteur¹² de certaines œuvres de la littérature française telles que *Adolphe* de Benjamin Constant traduit en 1947, *Le médecin malgré lui* ou *Le misanthrope* de Molière traduit en 1955, *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau* d'Honoré de Balzac traduit en 1954 et *Les dieux ont soif* d'Anatole France, également de 1954.

« Tellagorri » meurt à Buenos Aires malade du diabète, le 14 juillet 1960, mais, selon Martín de Ugalde (1921-2004), dans sa présentation du roman, *Antón Sukalde*: « Tellagorri est mort de ce terrible mal de violence qu'est l'exil institutionnalisé pendant quarante interminables années¹³ » ou selon Elías Amézaga (1921-2008): « En réalité, ce à quoi succombent les exilés: la nostalgie, errimin, et dans son cas, en plus de la persécution, de la torture morale, de l'emprisonnement, de la souffrance d'être étranger, de pénuries quotidiennes, et de l'impossibilité de revenir¹⁴. » Pour résumer son portrait, on reprendra ce qu'écrivit Koldo San Sebastián: « Il aimait la conversation. C'était un homme d'une culture extraordinaire. Barojiano. L'un des journalistes basques les plus importants du XX^e siècle. Un romancier dont l'œuvre est encore inconnue de la plupart des gens¹⁵. »

Après ce détour par sa biographie, les récits de l'expérience, les chroniques et les écrits de témoignage et de mémoire familiale nous guideront dans l'exploration d'une écriture de l'exil ou d'exil chez « Tellagorri » à travers ses œuvres.

¹² Nous tenons ces informations de la consultation du catalogue informatisé de la Biblioteca Nacional de la República Argentina et de la thèse de doctorat *Los Traductores del exilio republicano español en Argentina* de Germán Loedel Rois (directeur de thèse: Luis Pegenaute), soutenue au Département de Traducción i Ciències del llenguatge Department de l'Universitat Pompeu Fabra le 31 janvier 2013: « Esta tesis doctoral parte de la idea previa de que una parte importante de la reciente Historia de la traducción española (1939-1975) se escribió, por razones políticas, fuera del contexto peninsular, y pone su acento en la actividad traductora desarrollada en Argentina por aquellos exiliados españoles que, bien fuera por profesión, por vocación, por necesidad o por casualidad, ejercieron como traductores durante una de las épocas de mayor esplendor en la Historia editorial del país austral, el llamado "auge editorial argentino". Si bien el trabajo está orientado por las directrices teóricas propuestas desde el ámbito de los Estudios de traducción (Historia de la traducción), también viene a llenar una laguna existente en los Estudios sobre el exilio republicano y en la Historia editorial de ambos países implicados. El objeto principal de estudio son los traductores (quién traduce) y otros importantes agentes de traducción, como los editores y las instituciones públicas y privadas que promovieron dicha actividad. Del mismo modo, con el propósito de definir el contexto, se atiende a todos aquellos factores que pudieron condicionar su actividad y su producción (qué se tradujo, cómo, cuándo, dónde, por qué, para qué, etc.). Está articulado cronológicamente en tres períodos: Antecedentes (1900-1935), el Auge editorial (1936-1955) y una etapa de Contención y declive (1956-1975). Al final se ofrece un Apéndice, que incluye un completo listado en donde constan tanto los datos biográficos de cada traductor como los datos bibliográficos de cada traducción publicada ».

¹³ « Tellagorri » par Martín de Ugalde, « Presentación », in Tellagorri, *Antón Sukalde*, San Sebastián, Ediciones Vascas, 1978, p. 9.

¹⁴ Elías Amézaga in *Tellagorri 1892-1960. Estudio y selección de textos*, op. cit., p. 8.

¹⁵ Source: <https://aunamendi.eusko-ikaskuntza.eus/eu/olivares-larrondo-jose/ar-116998/> [consulté le 1^{er} avril 2021]

Paris abandonada, Antón Sukalde *et* Las horas joviales :
itinéraire d'une écriture romanesque et chronistique en
émigration forcée (de l'exil à l'impossible retour)

Le premier récit auquel nous nous intéressons est *Paris abandonada* publié à La Havane par Manuel Altoaguirre en 1942. Sa rédaction a été achevée en 1941 à bord de l'*Alsina*, qui faisait alors escale à Dakar selon le paratexte final et selon ce que rapporte également Arantzazu Amézaga au chapitre XXVI « Tellagorri termina un libro en *El Alsina* » dans *Crónicas de El Alsina. Pasajeros de la Libertad* (1981).

Dans ce roman-chronique, un livre de souvenirs fictionnalisés (« Un libro de recuerdos pero novelado¹⁶ »), Tellagorri reconstruit une partie de son itinéraire de l'exil : Paris (l'une des capitales historiques et centre névralgique du Gouvernement basque en exil) où il vécut, le voyage compliqué de Paris à Marseille puis l'embarquement à bord du bateau. Arantzazu Amézaga reconstruit un dialogue entre Benjamín de Iturrieta (poète) et Tellagorri sur ses modestes rêves de gloire (limités à Algorta) grâce à son *Paris abandonada* achevé sur le bateau de l'exil, ainsi que sur sa nostalgie de la terre laissée à laquelle il aspire revenir : « Ay, Algorta, Algorta¹⁷ ! », ponctue cet échange. Cette écriture de ou en exil est celle d'un combat contre la figure du dictateur Franco, contre l'oubli et un échange intime avec le village abandonné : « J'écrirai jusqu'à l'épuisement dans mon exil, car ce n'est que de cette manière que je pourrai rester près d'Algorta¹⁸ ». Paris est la capitale du repli du Gouvernement basque mais aussi d'une sorte de bohème qui découle de l'exil. *Paris abandonada* emprunte d'ailleurs aux romans du XIX^e siècle, tels *Scènes de la vie de bohème* d'Henry Murger ou *El frac azul (memorias de un joven flaco)* de Enrique Pérez Escrich, le récit à clé où est recréé l'esprit de franche camaraderie de trois Basques émigrés réunis à Paris. Cet exil parisien, marqué par l'expérience de la perte, devient le passage vers des destinations historiquement plus en rapport avec le Basque émigré, sur la voie d'un exil de réintégration, peut-on écrire :

16 Amézaga Iribarren de Irujo, Arantzazu, *Crónicas de El Alsina. Pasajeros de la Libertad, op. cit.*, p. 175. Ce récit personnel et familial entre ego-histoire et écriture de l'Histoire, se propose de retracer l'odyssée des Basques en exil – « reconstruir esta gesta del pueblo vasco en exilio » – ainsi que le met en relief la dédicace de la fille à ses parents, passagers du paquebot *Alsina* : « Este libro refleja una verdad histórica aunque se trate en forma novelada. Se han recompuesto los hechos del Alsina a partir de documentación y recuerdos personales de los propios pasajeros » (*ibid.*, p. 3). Le prologue à ce récit écrit sous forme de lettre par le sculpteur Néstor Basterrechea éclaire les lecteurs sur les conditions du départ, l'angoisse de la longue escale à Dakar, la découverte de l'Autre, la vie reprenant ses droits à bord (cours de danse souletine, de langue basque, discours d'Alcalá Zamora) et, aussi, sur « Tellagorri » au verbe « barojiano y mordaz » (*ibid.*, p. 5) selon Basterrechea.

17 *Ibid.*, p. 176.

18 *Ibid.*, p. 177.

En ce temps-là, l'espoir de revenir au pays ayant fui, car la guerre avait été définitivement perdue, ils avaient pris l'habitude de parler presque toujours de projets de voyage en Amérique. Ils correspondaient avec d'autres qui étaient déjà partis il y avait longtemps, et ils débattaient s'il fallait aller en Colombie ou au Venezuela, au Chili ou en Argentine.

*En ese tiempo, abandonada toda esperanza de volver a su tierra, pues se había perdido definitivamente la guerra, solían hablar casi siempre de proyectos de viaje a América. Estaban en correspondencia con otros que ya se habían ido hacia tiempo, y discutían sobre si ir a Colombia o a Venezuela, a Chile o a la Argentina*¹⁹.

Dans *Paris abandonada* dédié au « clochard » du boulevard Malesherbes qui a su rester à Paris, l'exilé ou l'expatrié Galain (le personnage central) présente Paris, qu'il sera finalement obligé d'abandonner, non pas comme une capitale de perdition mais comme celle du travail dans laquelle l'étranger ne peut répondre que par son « vice » :

– Paris, pensait Galain, est tout le contraire de ce que je m'étais imaginé. Paris n'est pas vice, rires, vagabondage, immoralité. Paris est brave, sérieuse, travailleuse. À Paris, le vice c'est nous, les étrangers, les touristes.

– *Paris, pensaba Galain, es todo lo contrario de lo que yo me imaginaba. Paris no es vicio, risas, vagancia, inmoralidad. Paris es bueno, serio, trabajador. En Paris, el vicio somos nosotros, los extranjeros, los turistas*²⁰.

Ce sentiment d'étrangeté voire de honte originelle est propre à l'état premier d'exil ou d'émigration (se sentir en marge d'un pays dont on n'a pas encore découvert tous les codes). Ainsi, l'état d'exilé coïncide avec celui du paria, du clochard, du vagabond pour « Tellagorri » qui rejoindra, par la suite, l'armée des travailleurs comme c'est le cas du personnage Galain dans *Paris abandonada*. Ou, à l'inverse, cet exilé commence par se livrer à un travail avec acharnement pour devenir ensuite vagabond ou voyageur tel Guillermo Larregui, « El vasco de la carretilla » (né à Pampelune en 1885, parti à l'âge de quinze ans à Buenos Aires et mort en 1964 à Puerto Iguazú en Argentine), célèbre pour avoir parcouru à pied, à partir de l'âge de cinquante ans, en quatre fois (ou *raids*), plus de vingt mille kilomètres entre 1935 et 1949 en poussant une brouette. Dans *Paris abandonada*, l'exil du Basque fuyant les représailles post-guerre civile se mêle à l'exode des Parisiens provoqué par l'armistice signé par Pétain. L'exil

19 Tellagorri, *Paris abandonada*, San Sebastián, Ediciones Vascas, 1979 [1942], p. 31. Avec des illustrations de Néstor Basterrechea.

20 *Ibid.*, p. 30.

devient ainsi exode pour redevenir pur exil à la fin du roman. L'écriture même de ce livre vit au rythme de cette émigration contrainte : écriture morcelée, itinérante, vivante, spontanée et généreuse. Elle suit presque la trajectoire de son auteur : la découverte de Paris, promesse d'une vie nouvelle (la première partie « La Ciudad » du roman est constituée de douze chapitres) ; les péripéties de sa traversée (à pied ou à bicyclette) de la France en guerre dans la deuxième partie « El Éxodo » (« Caravana de la risa y del dolor, éxodo de animosos y de deprimidos, mezcla de jóvenes y de maduros, de ancianos y de niños »²¹), la plus longue, composée de vingt-et-un chapitres où se mêlent des passages d'articles de l'auteur tel « Las siete calles sombrías » (l'auteur fait l'éloge, dans cette partie, de la France qu'il rapproche de sa terre natale, notamment au chapitre XIV « Las tabernas del camino », au cœur du roman : «— Si tu savais, France chérie, comment on vivait sur ma terre... Ma terre était un pays délicieux. Sur son sol fertile, recouvert d'herbe verte, peuplé d'arbres, traversé par des fleuves et des rivières, il y avait quatre villes et milles hameaux. Et partout, on mangeait bien »²²) ; dans la troisième et dernière partie « La Huida de Europa » (la plus courte, onze chapitres), il rejoint Marseille, port d'embarquement vers l'Amérique. Ainsi, les neuf derniers chapitres de la troisième partie sont consacrés au départ de Galain et de Mayi (sa femme) qui avaient laissé leur fils (Gartxito) et la mère de Galain dans leur village, ainsi que de leurs amis, pour l'Amérique depuis le port de Marseille où des réfugiés de toute nationalité attendent une embarcation dans l'espoir de fuir une France occupée, une Europe en guerre. Marseille devient la ville, la dernière, de la flânerie d'exilé de Galain : il y parcourt les rues, s'attable avec d'autres Basques (dont de nombreux ouvriers, pour certains, venus d'Eibar) aux cafés de La Canebière et du quai des Belges, et retrouve au cours de l'été 1940 une insouciance, qui sera passagère car l'hiver 1940 est particulièrement rude pour ces milliers de réfugiés, luttant contre le froid et la faim et résolu à survivre en faisant du négoce à Marseille. Le soir du réveillon du Nouvel An, Galain reçoit 3 000 francs de ses parents (argent passé clandestinement par la frontière) lui permettant de régler ses factures et de dépenser le reste dans un dîner fastueux. La dédicace de ce

21 *Ibid.*, p. 99. « Caravane du rire et de la douleur, exode des joyeux et des déprimés, mélange de jeunes et d'adultes, de personnes âgées et d'enfants. ».

22 *Ibid.*, p. 168. «— Si tú supieses, Francia querida, cómo se vivía en mi tierra... Mi tierra era un país delicioso. Sobre su suelo jugoso, cubierto de hierba verde, de árboles, de ríos y de arroyos, había cuatro ciudades y mil aldeas; y en todas se comía bien. ».

roman met en exergue sans équivoque une matière narrative modelée par l'émigration et veut rendre compte du caractère chaotique, dynamique, mouvementé de cette écriture subissant les soubresauts du voyage et les sursauts de l'Histoire :

Si tu vis, c'est à toi que je dédie ce travail, écrit par fragments, une fois à Orléans, une autre fois sur le bord de la route, m'évanouissant de faim et de fatigue; dans les tavernes sur le chemin ou dans un château d'Angoulême ou sur du foin. Sur une palette à Bordeaux ou dans une pension bon marché de Toulouse. Sous le soleil de Marseille ou dans une cabine de troisième classe à bord d'un bateau pour l'Amérique. Parfois, trempé de sueur sous un soleil de plomb, assis dans un fossé et d'autres fois, tremblant de froid dans une auberge sordide. Des fois, le ventre bien rempli et d'autres mourant de faim; parfois avec le sou et d'autres sans rien du tout²³.

La fiction rejoint l'autobiographie, sans que ce soit un récit autobiographique rédigé à la première personne. Sa structure tripartite reflète de façon archétypale les étapes ou états de l'émigration et de l'exil : la découverte, la dure réalité de l'Histoire (la Seconde Guerre mondiale interrompt la conquête de ce nouvel espace urbain où tout paraissait plaisant) et la conquête d'un nouvel espace, plus intégrateur (l'Amérique) qui sera davantage traité dans *Antón Sukalde*. Dans l'introduction à *Anthologie des textes littéraires de l'exil basque*, José Ángel Ascunce précise qu'il s'agit d'écrits testimoniaux avec une volonté de brouillage de la frontière entre la biographie et la fiction permettant de reconstruire des morceaux, des anecdotes du parcours de l'auteur, mais il ne range plus *París abandonada* directement et aussi explicitement dans cette catégorie. Toujours lié au « plan de la recordación (recuerdo de la guerra y experiencia del exilio) », *París abandonada* est, selon lui, un roman à mettre sur le même plan que *Antón Sukalde* ou *Los gudarís de Gartxot*.

París abandonada, œuvre hybride, est à la croisée des mémoires, de la fiction romanesque, de la chronique : la mobilité même de cette œuvre renvoie de façon symbolique ou archétypale au parcours de vie en exil de l'auteur qui se traduit, selon sa division tripartite, par trois phases ou flux décrits par Ascunce, à savoir « [...] le souvenir, la responsabilité et la nostalgie [qui]

23 *Ibid.*, p. 9. « Si vives, a ti te dedico éste mi trabajo, escrito a trozos, una vez en Orléans, bajo las bombas; otra, en la orilla de la carretera, desfallecido de hambre y de sueño; o en las tabernas del camino; o en un palacio de Angulema; o en un pajar aldeano; o en un camastro de Burdeos; o en una pensión barata de Toulouse; o bajo el sol de Marsella; o en un camarote de tercera, navegando hacia América; unas veces empapado en sudor, bajo un sol de fuego, sentado en una cuneta; y otras tiritando de frío, en una posada de mala muerte; unas veces harto de comer, y otras muerto de hambre; unas veces con dinero y otras, sin un céntimo. ».

représentent la structure archétypale du voyage mythique avec ses trois axes de signification : le départ du foyer parental, l'aventure du voyage et le retour au foyer familial²⁴ ».

Roman composé depuis l'exil à Buenos Aires et publié de façon posthume en 1978, *Antón Sukalde* se compose d'un prologue et de cinquante-quatre chapitres-chroniques sans numérotation. La première étape de l'exil du personnage central Antón Sukalde est la ville de Bayonne dont il apprécie notamment le quartier de la cathédrale. L'arrivée de plus en plus importante de réfugiés espagnols ramène le personnage à une réalité socio-historique d'oppression et de représailles qu'il souhaite fuir. Sukalde prend ainsi de la distance avec le Pays basque français et, suivant le même itinéraire que Galain dans *París abandonada*, il part pour Paris où il s'installe jusqu'à ce qu'éclate la Seconde Guerre mondiale qui le poussera à nouveau sur les chemins pour rejoindre Marseille, port d'embarquement vers l'Amérique, vers une autre vie : « Maintenant, pense Antón, vers l'Amérique, vers d'autres terres, d'autres climats, d'autres cioux, d'autres étoiles, d'autres gens, d'autres coutumes; vers une autre vie...²⁵ ». La fin de ce roman reconstruit de même l'émotion du départ et de l'arrivée en Amérique (ce que nous n'avons pas dans *París abandonada*) : « L'Amérique! Voilà l'Amérique! Le nom de l'Amérique suscitait une émotion particulière pour les passagers qui étaient à bord, bien différente de celle que peuvent ressentir ceux qui font le voyage en temps

normal²⁶. » Et, un peu plus loin, la voix narrative soulignera l'émotion des Basques à l'approche de Buenos Aires car ils y sont accueillis par les Basques déjà installés en Amérique. À la différence de *París abandonada*, *Antón Sukalde* est écrit à la première personne du singulier, ce qui correspond bien à l'écriture de l'exil selon Claude-Gilbert Dubois : « L'exil reste dans le registre du cas personnel, et la littérature d'exil requiert prioritairement l'usage de la première personne, qui la classe dans le genre du lyrisme élégiaque²⁷. »

Ces deux romans – *París abandonada* et *Antón Sukalde* –, du point de vue du genre, rejoignent les chroniques, celles regroupées dans *Las horas joviales*. *Las horas joviales* est un recueil de quarante-cinq chroniques et d'impressions composées en exil et publié à Buenos Aires en 1950. Ces écrits nous mènent vers un texte plus général, parfois utopique, sur l'exil, comme nous le verrons dans la troisième partie. « Tellagorri », dans *Las horas joviales*, nous parle d'un lieu idyllique, un *locus amoenus* : les chroniques sont traversées par un courant de nostalgie, de douleur, mais aussi par une volonté de transcendance – résilience? – des épreuves, car l'exilé (et, partant, l'émigré) acquiert une nouvelle nature pour mieux se naturaliser ou surnaturaliser. Mais cet exilé restera toujours en exil selon José Paulino Ayuso :

[...] l'exilé ne revient plus dans le même monde qu'il a quitté et qui, pour lui, était encore vivant dans sa mémoire, idéalisé par la mélancolie et la distance. [...] Ainsi, l'exil est un hors-temps, d'autant plus irrémédiable qu'il n'y a pas de retour en arrière. L'exilé l'est pour toujours. La « fin de l'exil » met en évidence « l'exil sans fin ».

[...] el transterrado [...] ya no vuelve al mismo mundo que dejó y que para él seguía vivo en su memoria, idealizado por la melancolía y la distancia. [...] Así, el destierro es un destiempo, más irremediable pues no hay vuelta hacia atrás. El exiliado lo es para siempre. El « fin del destierro » pone en evidencia el « destierro sin fin »²⁸.

« Tellagorri » nous fait part de cette tragédie de l'exilé, du déraciné enfermé dans un passé éternel et confronté à un présent de changement dans son texte « Los desterrados y la vejez », publié dans *Euzko Deya* de Mexico en 1950 : « La meilleure chose à faire est de continuer à croire, comme nous l'avons fait jusqu'à présent, que lorsque nous retournerons dans notre pays, nous

24 Ascunce Arrieta, José Ángel, Prólogo « Creación y pensamiento del exilio vasco. Antología de textos literarios », in *Antología de textos literarios del exilio vasco*, San Sebastián-Donostia, Collection « La Cultura del Exilio Vasco », Amerika eta Euskaldunak n° 6, 1994, p. 11 (« [...] recordación, responsabilidad y nostalgia [que] representan arquetípicamente la estructura del viaje mítico con sus tres ejes claves de sentido: la marcha de la casa paterna, la aventura del viaje y el retorno al hogar familiar »). José Ángel Ascunce Arrieta dans son texte « Pensamiento y creación literaria » de *La cultura del exilio vasco I*, fait rentrer dans la catégorie des écrits « du souvenir/recordación » ceux traitant de la guerre civile et de l'exil tels ceux de Cecilia G. de Guilarte (*Nació en España*) ou de notre auteur, José Olivares Larrondo (*París abandonada*, chronique romancée, *Antón Sukalde*, roman ou *Los gudarís de Gartzot*, roman). La part de témoignage est vive, fidèle à la réalité ou en partie, voire totalement reconstruite par la fiction : « Camino entre el ensayo y la creación literaria se encuentra una amplia parcela de límites muy difusos formado por lo autobiográfico y lo documental. Escritores y políticos de la diáspora vasca sintieron la necesidad de documentar a través de sus experiencias una situación histórica y social vivida en todo su dramatismo. En todos estos casos, ya fueran autobiografías estrictas o bien libros documentales, la clave testimonial no residía tanto en el sujeto actuante como en las circunstancias narradas. Por eso, en el conjunto de todas estas obras, domina la temática histórico-biográfica en torno a los acontecimientos de la guerra civil y sus consecuencias: la cárcel o el exilio. Entre las figuras más destacadas que probaron suerte y fortuna en el terreno de la biografía o autobiografía testimonial caben citarse a José Antonio de Aguirre, Toribio Echevarría, Agapito de Urarte, Luis de Aranguren, Jesús de Galíndez, Pedro de Basaldua, José Olivares Larrondo, José Estornés Lasa, Isidoro de Fagoaga, etc. [...] Desde el punto de vista literario, se encuentran las manifestaciones más válidas y sólidas que ha generado el exilio vasco. La serenidad de espíritu frente a los hechos narrados, la observación y documentación de los textos descritos, el objetivismo crítico asumido por los propios autores, la voluntad creativa de la gran mayoría de los escritores, etc., proporcionan las claves temáticas y estilísticas para levantar un cuerpo de narración de gran significación literaria » (in *La cultura del exilio vasco I. Pensamiento y creación literaria*, ed. cit., p. 47-48 et 221).

25 Tellagorri, *Antón Sukalde*, ed. cit., p. 150. « – Ahora, piensa Antón, hacia América, hacia otras tierras, otros climas, otros cielos, otras estrellas, otras gentes, otras costumbres; hacia otra vida... ».

26 *Ibid.*, p. 226. « – ¡América! ¡Ahí está América! Este nombre de América tenía para los pasajeros que venían a bordo una especial emoción, bien distinta de la que puedan sentir quienes hagan el viaje en tiempos normales ».

27 Dubois, Claude-Gilbert, « Prolégomènes », in *Écritures de l'exil*, textes réunis par Danièle Sabbah, Eidólon, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009, p. 35.

28 Ayuso, José Paulino, « Nota introductoria » in *Memoria del exilio vasco. Cultura, pensamiento y literatura de los escritores transterrados en 1939* de José Luis Abellán, Xavier Apaolaza, José Ángel Ascunce, Patricio Urquiza, Madrid, Editorial Biblioteca Nueva, 2000, p. 24.

aurons les mêmes années et la même santé que lorsque nous l'avons quitté²⁹ ». L'expatriation forcée que constitue l'exil pour des raisons idéologiques touchant l'individu ou la collectivité est vécue comme un drame, pour reprendre le propos de José Ángel Ascunce³⁰.

« L'exil, s'il constitue étrangement un sujet de réflexion fascinant, est terrible à vivre. C'est la fissure à jamais creusée entre l'être humain et sa terre natale, entre l'individu et son vrai foyer, et la tristesse qu'il implique n'est pas surmontable³¹ », peut-on conclure provisoirement avec Edward W. Said. Pour « Tellagorri », cette émigration forcée devient une posture littéraire pour retrouver le Pays basque laissé derrière soi.

Au-delà de l'exil: le Pays basque renouvelé

Si l'exil se définit par une séparation physique inéluctable et suppose un passage douloureux d'un état de familiarité à un autre d'étrangeté éprouvant la capacité du Basque à s'adapter, ce même exil se prête également à l'expression renouvelée et passionnée de l'attachement du Basque exilé à sa terre et, par conséquent, à son passé qui devient permanent et, par antithèse, extrêmement présent et vivant. N'est-ce pas en exil que María Zambrano découvre l'Espagne? Le Basque redécouvre et renouvelle son Pays basque, ses habitants, ses traits de caractère, son paysage, son idiosyncrasie depuis l'exil.

Las horas joviales, dont le titre renvoie certainement au génie festif et joyeux du Basque que célébrait aussi l'écrivain également en exil Vicente Amézaga Aresti (1901-1969) dans son article « Intermedio jovial » publié dans *Euzko Deya* de Buenos Aires le 10 juillet 1943³², sont des croquis ou des vignettes, des évocations impressionnistes de scènes, de thèmes, de types, personnages ou personnes s'enracinant dans une géographie concrète: celle du Pays basque ou de l'Amérique latine. Les quarante-cinq textes établissent un va-et-vient, des allers-retours spatio-temporels entre le pays d'accueil et la terre natale, créant un mouvement de balancier entre différentes figures restées dans le passé ou vivantes dans le présent du chroniqueur, par exemple, dans le texte « Labradoros

y pescadores vascos ». Ces deux types, paradigmatiques de la double identité (ou ancrage) territoriale du Pays basque (maritime et rural), le paysan et le pêcheur, retiennent particulièrement le regard réflexif de « Tellagorri ». Il s'agit de deux figures structurantes de l'identité basque à la force de travail légendaire. Quoique différents – « El labrador es silencioso y el pescador gritón³³ » –, ces deux entités sont complémentaires et indissociables (nous les retrouvons d'ailleurs à nouveau réunis dans une autre chronique, « Los del remo y la azada ») donnant accès à un trait identitaire du peuple basque:

[...] grâce à eux, à ces courageux « arrantzales » et « nekazaris », le peuple basque continue de tracer son chemin, sans cesser d'être ce qu'il est, polissant ses manières avec l'expérience de chaque jour, se dépassant constamment. Grâce à eux, le petit peuple basque ne meurt pas [...].

gracias a ellos, a esos valientes « arrantzales » y « nekazaris », el pueblo vasco sigue adelante su camino, sin dejar de ser, puliendo sus modos con la experiencia de cada día, en una constante superación. Gracias a ellos el pequeño pueblo vasco no muere³⁴.

Pour reprendre le propos de Vicente Amézaga, paysans et pêcheurs sont des « résistants et des persistants » de la culture et de l'histoire (de l'intrahistoire unamunienne) basques.

Le choix de certaines figures comme celle du vagabond (voire du bohème) permet à « Tellagorri » d'ajuster ses thèmes d'écriture sur le Pays basque à son positionnement d'exilé. « El vago » est ce qui manque au Pays basque peut-on lire dans « Las flores de la vagancia » de *Las horas joviales*. Certains types de pêcheurs et de pelotaris figurent dans ce texte aux accents « costumbristas » sur la société basque et ses mœurs:

Je ne vais pas nier que dans mon pays, il n'y a pas de clochards, mais il y en a peu; peu et mal orientés. Par exemple, dans les villages côtiers, dans les petits villages de pêcheurs, il y a des groupes de vagabonds, mais ce sont des vagabonds par force, plutôt que par tempérament. [...] Dans les villages de l'intérieur, il y a aussi le vagabond, mais ce dernier l'est déjà par tempérament, et devient presque toujours un pelotari.

No voy a negar que en mi tierra no hay vagos, pero pocos; pocos y mal orientados. Por ejemplo, en los pueblos de la costa, en los pequeños pueblos marineros, hay racimos de vagos, pero son vagos a la fuerza, más que por temperamento. [...] También en los pueblos de tierra adentro se da el vago, pero éste ya lo es por temperamento, y se convierte casi siempre en pelotari³⁵.

29 Tellagorri, « Los desterrados y la vejez », in *Tellagorri 1892-1960, op. cit.*, p. 84 (« Lo mejor será seguir creyendo, como hasta ahora, que cuando volvamos a nuestra tierra tendremos los mismos años y la misma salud que cuando salimos de ella »).

30 [...] l'exil désigne l'expatriation forcée d'un individu ou d'un collectif pour des raisons exclusivement liées à l'idéologie politique. [...] l'exilé vit généralement son expatriation comme un drame insoluble », « por exilio se entiende la expatriación forzosa de un individuo o colectividad por razones exclusivas de ideología política. [...] el exiliado por lo general vive el hecho de su expatriación como un drama irresoluble » (« in Ascunce, *La cultura del exilio vasco I, op. cit.*, pp. 19-20.

31 Said, Edward W., *Reflexions sur l'exil et autres essais*, Actes Sud, 2008 [2000], p. 241.

32 Amézaga Aresti, Vicente, « Intermedio jovial », *Euzko Deya*, Buenos Aires, 10 juillet 1943, in *Nostalgia I* de Vicente Amézaga Aresti, Prol. Arantzazu Amézaga de Irujo, Donostia-San Sebastián, Collection « La Cultura del Exilio Vasco », n° 11, J. A. Ascunce (ed.), 1993, pp. 186-187.

33 Tellagorri, *Las horas joviales*, San Sebastián, Ediciones Vascas, 1979 [1950], p. 101. « Le paysan est silencieux, le pêcheur bruyant ».

34 *Ibid.*, p. 103.

35 *Ibid.*, pp. 43-44. Le « vago », en espagnol, signifie tant le vagabond, le clochard qu'une personne paresseuse, peu encline au travail.

Le vrai vagabondage est celui qu'illustrerait, dans la première partie « La Ciudad » de *París abandonada*, le personnage Galain, double fictif de l'auteur, espion pour le compte du gouvernement basque pendant la guerre civile, contrebandier, passeur, puis grand flâneur à Paris³⁶, prônant l'oisiveté à ses deux compères basques, Juanito Larramendi, de Bilbao – Larramendi est le nom d'un peintre, fils du poète Ignacio Larramendi (1874-1960) – et Martín Ayesta, d'Irun: « C'est ainsi que Galain vivait, sans travailler, ce qui était tout à fait conforme à son caractère³⁷ ». Par le « vago », le vagabond, le nomade, le clochard, « Tellagorri » nomme aussi, sans équivoque, l'émigré ou l'exilé car faire d'Adam le premier clochard renvoie à l'état originel de l'exilé chassé, expulsé du paradis :

Oui, monsieur, c'est un clochard : un Adam. Mais le premier Adam, celui d'avant le péché, le pur, celui que Dieu créa. Quand il devint impur, lorsqu'il mangea ce qui lui était interdit, Dieu, pour le dénigrer et le châtier, fit de lui un travailleur. Et aujourd'hui encore, Dieu ne permet qu'à ceux qui sont les plus riches en esprit d'être clochard.

Sí, señor, eso es un vago: un Adán; pero el primer Adán, el anterior al pecado, el puro, el que Dios creó. Cuando se hizo sucio, cuando comió lo que le estaba prohibido, Dios, para denigrarlo y castigarlo, lo convirtió en trabajador. Y hoy mismo, Dios sólo permite ser vagos a los más ricos de espíritu³⁸.

Car de l'état de vagabond naît l'artiste dont a besoin le Pays basque pour retrouver un état de culture, qu'avait interdit le régime franquiste :

Heureusement, comme je l'ai dit, il y a des paresseux au Pays basque. Et il y a aussi, pour cette raison même, de très bons artistes, mais peu. Il faut plus de paresseux, pour qu'il y ait plus d'artistes décidés à prendre plaisir à leur paresse, à en jouir et à faire éclore ces fleurs qui sont, quoi qu'en disent les pauvres d'esprit, l'expression la plus délicate et la plus heureuse de l'âme d'un peuple.

Afortunadamente, como digo, en el pueblo vasco hay vagos; y hay también, por eso mismo, artistas finisimos; pero pocos. Necesitamos más vagos, para que tengamos más artistas, que se decidan a deleitarse en su vagancia, a gozarla y a hacer parir esas flores que son, digan lo que quieran, los pobres de espíritu, la expresión más delicada y feliz del alma de un pueblo³⁹.

36 « Aucun autre réfugié n'a peut-être appris à connaître Paris aussi bien que Galain. Du matin au soir, lorsqu'il était en ville, il passait des heures à flâner dans les rues, de Passy à La Bastille ou Ménilmontant, de Montmartre à Montparnasse, entrant dans les bibliothèques, les musées, les expositions, les cinémas » « Quizá ningún otro refugiado haya llegado a conocer París tan bien como lo conocía Galain. De la mañana a la noche, cuando estaba en la ciudad, se pasaba las horas trotando por entre calles, de Passy a La Bastilla o a Ménilmontant, de Montmartre a Montparnasse, metiéndose en las bibliotecas, en los museos, en las exposiciones, en los cines », Tellagorri, *París abandonada*, op. cit., p. 14.

37 *Ibid.*, p. 31. « Así vivía Galain, sin trabajar en nada, cosa que iba muy bien con su carácter ».

38 Tellagorri, *Las horas joviales*, op. cit., p. 50. En espagnol, l'expression « ser un adán » signifie « être un clochard, un bon à rien ».

39 *Ibidem*.

Le « vago », tout comme l'artiste, ou mieux l'exilé, propose dans ses œuvres un écart, une trace, une empreinte dont on se souvient comme celle laissée par Larregui « El vasco de la carretilla », chronique mentionnée précédemment et originellement publiée dans *Euzko Deya* de Buenos Aires le 29 février 1944 avec une caricature de l'auteur par le sculpteur alors en exil Néstor Basterrechea⁴⁰. « Tellagorri » fait de Larregui le type du Basque métonymiquement caractérisé par son béret, un nez en équerre (« cartabónica »), des sourcils fournis et de petits yeux rieurs et moqueurs et un sourire qui prend le contrepied du sérieux, de la formalité et du respect aux normes établies. Larregui devient, sous la plume élogieuse et incantatoire de « Tellagorri », lui-même tenté dans son exil en France par la vie nomade sur les chemins, l'archétype du Basque errant – sans que cette errance ne soit une condamnation ou une malédiction –, traçant son propre chemin, mettant en pratique les célèbres vers d'Antonio Machado « Caminante, no hay camino / se hace camino al andar » :

Oh, Larregui, Larregui, marcheur de tous les chemins, comme je t'envie!
[...] Alors que d'autres deviennent fous dans la ville, se pressant et s'affairant du matin au soir, toi, tu marches sur les routes du monde, sans hâte, sans ambition et, surtout, sans vouloir arriver quelque part. C'est pourquoi, tu atteins ton but tous les jours. Agur, Larregui triomphant.

*¡Ay, Larregui, Larregui, caminante de todos los caminos, qué envidia te tengo!
[...] Mientras otros se vuelven locos en la ciudad a fuerza de prisas y de ajetreos, desde la mañana hasta la noche, tú te vas por los caminos del mundo, sin prisas, sin ambiciones y, sobre todo, sin querer llegar a ninguna parte. Por eso alcanzas tu meta todos los días. Agur, triunfador Larregui⁴¹.*

Le sujet de la liberté donne lieu aussi au dernier débat entre Larramendi et Galain dans *París abandonada* sur la liberté d'être une personne à partir d'un article de Middleton Murry publié dans *The Adephe* et un autre de Wells publié dans *Times*. Philosophie et poétique du chemin fédèrent ainsi les textes écrits en et depuis l'exil. Tant le prologue et certaines chroniques de *Las horas joviales* que le roman *Antón Sukalde*, notamment le prologue « Cuartillas olvidadas », ou encore *París abandonada*, font l'éloge de l'errance, de la flânerie. Dans le prologue éponyme de *Las horas joviales*, le lecteur est placé dans un *locus amoenus* – le parc de Lezama de Buenos Aires – où s'est assis un « ami », double et interlocuteur imaginaire de l'auteur. Les adverbes, l'adjectivation

40 Dans le texte de présentation de l'auteur dans l'article publié dans *Euzko Deya*, nous pouvons y lire : « José Olivares Larrondo, « Tellagorri », extraordinario humorista vasco, inteligente y culto; contemplativo insigne », consulté dans *El vasco de la carretilla: 14 años a pie por la República Argentina, 1935-1949* de Txema Urrutia, Editorial Txalaparta, 2001, p. 133. (« José Olivares Larrondo, « Tellagorri », un extraordinario humorista basque, inteligente et cultivé; un contemplatif hors pair »).

41 Tellagorri, *Las horas joviales*, ed. cit., p. 94.

et d'autres éléments servant à la description de ce parc dénotent un espace de paix et d'harmonie entre l'homme et la nature.

Las horas joviales combine des traits caractéristiques de l'écriture depuis l'exil et l'émigration : éloignement critique des sujets ayant trait au pays d'origine et regard mythifié, nostalgique des types, des figures, des paysages éloignés⁴². Comme le souligne Claude-Gilbert Dubois : « L'exilé est dans une situation doublement paradoxale : le seul endroit qui lui est interdit est celui auquel il réfère son être véritable, et celui où il se trouve intégré dans la réalité lui est étranger⁴³ ». Ainsi, la nature décrite devient-elle paradisiaque, réunissant l'image des paysages du Pays basque et ceux de l'Amérique latine, associés dans l'imaginaire à une nature vierge, abondante, sauvage. « Tellagorri » décrit un paradis réintégré par l'écriture, par la description. Le déracinement est la source de cette double position ou posture antithétique : rejet critique ou intégration nostalgique, « la syntaxe archétypale de [l'] union des contraires⁴⁴ » :

Cette posture contradictoire est vécue comme une souffrance, qui fait entrer la littérature d'exil dans le genre élégiaque, mais provoque parallèlement une volonté libératoire de transgression, d'évasion (comme on s'évade d'une prison) et de réintégration dans l'état antérieur ou supérieur [...]. Par là l'état d'exil rejoint l'utopie, qui part d'un état de souffrance dans le réel, et d'abstraction du réel vers un lieu idéalement pensé. Mais on sait que l'utopie n'est pas forcément irréalisable, lorsque le projet est porteur d'une volonté de réalisation⁴⁵.

Catastrophe (descente ou chute subie) et anabase (« remontée activée par l'espérance⁴⁶ ») se répondent ainsi dans les écrits de « Tellagorri » : au « j'ai perdu » fait écho un « j'ai retrouvé ». *Las horas joviales* erre entre la remémoration nostalgique de types, d'attitudes du Pays basque éloigné et l'ancrage dans la réalité présente de l'exil comme si l'espace et le temps de ces deux versants antinomiques de l'exil ou émigration (passé-présent, pays d'origine-pays d'accueil) se confondaient et se réunissaient, fusionnaient dans le chronotope de l'écriture. *Las horas joviales* permet d'envisager l'exil en Argentine comme

42 *Las horas joviales* se rattachent ainsi au plan de la nostalgie : « Junto al "plano de la responsabilidad" que testimonia el encuentro y la adaptación de los exiliados en las nuevas tierras de asilo, encontramos el "plano de la nostalgia" que rememora reflexiva o evocativamente la tierra perdida. [...] A través de estos relatos se actualizaban evocativamente aquellas experiencias vividas o sentidas en el pasado y que eran imposibles de ser celebradas en la actualidad por efecto de la distancia. La ficción literaria se comporta como sucedáneo de la vivencia y la recreación evocativa ocupa el lugar de la experiencia. [...] Desde perspectivas distintas pero con una misma motivación, los escritores del exilio vasco asumieron como reto social y como respuesta personal la explicación y la recreación de vivencias y de historia en torno a su país y a sus hombres, propiciando el reencuentro nostálgico con la tierra perdida », Ascunce, *Antología de textos literarios del exilio vasco*, op. cit., pp. 30-31.

43 Dubois, Claude-Gilbert, « Prolégomènes », in *Écritures de l'exil*, op. cit., p. 35.

44 *Ibidem*.

45 *Ibidem*.

46 *Ibid.*, p. 36.

un état de détachement contemplatif, de réflexion et d'adaptation au milieu, à l'environnement. Cette situation permet d'adopter une vision rétrospective, plus que prospective, à la fois sur le passé (lointain ou immédiat) et le présent. Le regard de cet « ami » du prologue porté sur le parc est à la fois calme et mélancolique, « sans se presser, sans destination et sans but⁴⁷ » car l'exilé est ici un flâneur qui occupe l'espace dans une attitude contemplative, d'attente, celle du retour, qu'il couve du regard... Ce texte du prologue, sorte de mise en abyme de l'acte et du processus d'écriture de ce recueil d'articles et de chroniques, nous apparaît comme un autoportrait en creux de « Tellagorri » à Buenos Aires. Comme lui, son « ami » est un contemplatif, curieux d'esprit, s'entourant de lectures de Dickens, Baroja, Shelley, Rilke, Chesterton, tournant son regard nostalgique vers ceux qui sont restés, son paysage, alimentant un espoir de retour et cultivant une sagesse jobienne :

– Je suis pauvre, disait mon ami, parce que ma bonne étoile l'a voulu, paresseux par tempérament et contemplatif par curiosité. [...] Son mode de vie n'a guère changé avec l'exil : il vit maintenant plus ou moins comme il a toujours vécu, ne faisant rien, se consacrant à la marche et à la contemplation. Mais parfois, il est un peu triste car son panorama natal, sa mer agitée, ses montagnes, ses tempêtes, ses plages, les rues étroites et tortueuses du vieux port de son village lui manquent.

– *Yo soy pobre, suele decir mi amigo, porque así lo ha querido mi buena estrella, vago por temperamento y contemplativo por curiosidad. [...] Su modo de vivir, apenas si ha cambiado con el destierro: vive ahora, aproximadamente, como ha vivido siempre, sin hacer nada, dedicado al paseo y a la contemplación; pero a veces está un poco triste porque le falta su panorama nativo, su mar duro, sus montes, sus temporales, sus playas, las calles estrechas y retorcidas del puerto viejo de su pueblo*⁴⁸.

Ainsi, le regard de l'« ami » s'oriente inéluctablement vers le Pays basque et son paysage. Un paysage devenu « interdit » selon le texte de fermeture – « Los paisajes prohibidos » – de *Las horas joviales* et dans lequel perle le long sanglot de la mélancolie d'une fin d'après-midi d'automne : « Pour moi, la plus grande tristesse de l'exil est celle de ne pas pouvoir offrir à mes yeux le cadeau de contempler les paysages dans lesquels je suis né et où j'ai toujours vécu⁴⁹ ». Ce soliloque final fait écho (et reprend) à la chronique « Lo que me duele el destierro » publiée dans *Eusko Deya* de Buenos Aires le 10 juillet 1944 où on peut lire cette impossibilité de l'exilé de revoir jamais sa terre natale, condamné

47 Tellagorri, *Las horas joviales*, ed. cit., p. 12 : « sin prisa, sin rumbo y sin objeto ».

48 *Ibid.*, p. 12-13.

49 *Ibid.*, p. 208. « Para mí, la mayor tristeza del destierro es la de no poder regalar a mis ojos la contemplación de los paisajes entre los que he nacido y vivido siempre. »

à errer et à attendre un retour improbable. L'exilé se retrouve ainsi dans un entre-deux spatio-temporel, un quasi-état de schizophrénie que traduit la dernière phrase : « Car je suis là, et tant que je n'y serai pas retourné, je ne me serai pas retrouvé⁵⁰ ». Se produit ainsi ce phénomène devenu naturel chez l'exilé de superposition du paysage de l'exil à celui de la terre abandonnée comme le confesse ce même « ami » interlocuteur de « Los paisajes prohibidos » : « Ce n'est qu'aux îles Bermudes qu'une lumière grise aussi douce et délicate que celle que nous offre fréquemment le Pays basque a pu égayer mon regard⁵¹ ». Le paysage fait la mémoire, est mémoire. « Tellagorri » nous parle de ces « paysages interdits » qui resteront associés également pour Vicente Amézaga – originaire d'Algorta comme « Tellagorri » – à des paysages profonds, de l'intime, des paysages intérieurs, « entrañables » :

La terre, la terre toujours! À partir de là, nous la traversons chaque jour, les yeux grands ouverts, dans un pèlerinage intérieur. Depuis les plages dorées de notre Algorta natale jusqu'à ce coin pyrénéen de notre très cher Donibane Garazi [Saint-Jean-Pied-de-Port] où les neiges des Pyrénées courent, faisant résonner le chant le plus pur de l'eau sur un lit de roche.

¡La tierra, la tierra siempre! Desde aquí la recorreremos todos los días con los ojos entornados en una peregrinación interior. Desde las doradas playas de nuestra Algorta nativa, hasta el rincón pirenaico de nuestra entrañable Donibane Garazi donde las nieves del Pirineo corren haciendo resonar, sobre un lecho de roca, la más pura canción del agua⁵².

C'est donc en et depuis l'exil que le Basque redécouvre son Pays basque selon ce qu'écrit à nouveau Vicente Amézaga dans « Ensayo sobre el retorno » publié dans *Euzko Deya* de Mexico le 1^{er} mai 1953 : « Ce que nous avons cherché dans notre voyage, c'est Euzkadi et nous l'avons trouvée pour toujours. Il est vrai que nous la regardons maintenant avec des yeux neufs, mais si vous pouviez voir avec quels yeux vifs, si éveillés, si pleins d'enthousiasme et de passion⁵³ ». Et l'exil est la promesse du retour au Pays basque selon les propos de « Tellagorri » rapportés par Arantzazu Amézaga Iribaren de Irujo dans *Crónicas de El Alsina. Pasajeros de la Libertad* :

Nous devons penser tout le temps au retour. Parce que nous faisons partie des Basques qui reviennent. Nous n'allons pas en Amérique pour

gagner de l'argent ou pour nous y installer, mais parce que des hommes vils nous ont chassés de notre terre, une raison qui, bien que vile, doit devenir capitale dans le sens de nous faire revenir à Euzkadi, avant tout. Et nous devons revenir aussi parce que lorsqu'ils nous ont forcés à quitter notre patrie, nous étions engagés dans la tâche la plus noble : celle de faire d'Euzkadi une terre où aucun de ses citoyens ne penserait à la quitter définitivement parce qu'il y aurait du travail, des idéaux et un avenir pour tous. [...] Nous avons quitté Euzkadi mais dans le seul but de revenir à Euzkadi. [...] voyageurs forcés, nous n'avons pas cherché à voir les belles villes européennes pleines de civilisation ou les villes africaines saturées de mystère. Non. Nous n'avons fait que chercher dans notre voyage Euzkadi, bien que maintenant avec un autre regard, plus aiguisé, mais aussi plus passionné qu'avant.

Hemos de pensar en la vuelta todo el tiempo. Porque nosotros somos de los vascos que vuelven. No vamos a América para hacer dinero ni a afincarnos sino porque unos hombres viles nos echaron de nuestra tierra, razón que de vil se ha de convertir en capital en el sentido de hacernos retornar a Euzkadi, por encima de todo. Y hemos de regresar además porque cuando nos obligaron a dejar la patria estábamos entregados a la tarea más noble: la de convertir a Euzkadi en una tierra donde ninguno de sus ciudadanos pensase en abandonarla de modo definitivo porque habría trabajo, ideal y futuro para todos. [...] Hemos salido de Euzkadi pero con el único objetivo de volver a Euzkadi. [...] viajeros forzosos no hemos salido a ver las hermosas ciudades europeas cargadas de civilización ni las africanas saturadas de misterio. No. Solamente hemos buscado en nuestro viaje a Euzkadi, aunque ahora sea con otros ojos más agudos pero también más apasionados que los antiguos⁵⁴.

L'espace et le temps de la souvenance deviennent ceux de l'élaboration d'un retour idéal, intérieur au pays, à la terre natale. « Tellagorri », dans certaines de ses chroniques, prône le retour à une nature puissante où l'homme est pourtant absent, comme pour mieux rendre compte encore une fois de ce qu'est un état vécu et intérieur d'exil (l'exil vécu et l'exil intérieur ne s'excluent pas chez lui) : souhait d'une Arcadie régressive, individuelle (retour à la nature, au sein maternel) ou d'une utopie collective (intégration de l'individu dans une société apprivoisée, une communauté idéale, un pays imaginaire), volonté de reconstruction d'une nature subjective ou d'un ordre social idéal avec la société des vagabonds dans « Los vagos ». « Tellagorri » semble vouloir figer le temps et son écoulement pour le fixer dans le cristallin de la mémoire sur un ton à la fois nostalgique et ironique. Il construit sa propre galerie de musée intérieur de littérature d'exil et d'émigration basque dans ses différentes œuvres. Ses écrits s'inscrivent pleinement dans une culture de l'exil, de la

50 Tellagorri, « Lo que me duele el destierro », in *Tellagorri 1892-1960*, ed. cit., p. 55. « Porque yo estoy allí, y hasta que allí vuelva, no me encontraré ».

51 Tellagorri, *Las horas joviales*, ed. cit., p. 209 : « Únicamente en las islas Bermudas he podido recrear mis ojos en una luz gris tan suave y delicada como la que nos ofrece frecuentemente el país vasco ».

52 Amézaga Aresti, Vicente, « Los paisajes entrañables » in *Nostalgia I*, ed. cit., p. 234.

53 Amézaga Aresti, Vicente, « Ensayo sobre el retorno », *ibid.*, p. 246. «... lo que nosotros en nuestro viaje hemos buscado es Euzkadi y he aquí que la hemos hallado para siempre. Es cierto que la miramos ahora con ojos nuevos, pero si vierais con qué ojos tan vivos, tan despiertos, tan henchidos de entusiasmo y de pasión ».

54 Amézaga Iribarren de Irujo, Arantzazu, *Crónicas de El Alsina. Pasajeros de la Libertad*, ed. cit., p. 177-178.

diaspora basque et offrent ainsi une réponse plurielle au concept de « culture basque ». José Olivares Larrondo fait partie de ces figures d'écrivains qui, pour reprendre et traduire les propos de José Ángel Ascunce et de María Luisa San Miguel dans « El exilio vasco como realidad cultural », « se livrent pleinement à la cause basque et élaborèrent tout ou partie de leur œuvre en castillan pour pouvoir être connecté à un récepteur beaucoup plus large et varié⁵⁵ ».

* * *

Vagabond, voyageur, aventurier et flâneur, tels sont ces états socio-culturels, presque idiosyncrasiques qui définissent le Basque en exil. « Tellagorri » en fait un sujet central de sa production tant dans ses écrits journalistiques, ses chroniques que dans ses romans à caractère autobiographique (*París abandonada*, Antón Sukalde), qui reprennent le contenu de certaines de ses chroniques, confirmant l'identité hybride des écrits de fiction. *París abandonada* (publié par Altolaguirre à La Havane), terminé lors de l'escale à Dakar en mai 1941, se présente comme un roman de témoignage, de l'expérience de l'exil, un roman à clé et se définit par une écriture de passage, en transit, d'exil en exil, à l'instar de *Antón Sukalde* (1978) qui recrée cette expérience de l'exil. À la lecture des chroniques pour certaines réunies dans *Las horas joviales* (1950), « Tellagorri » s'enferme dans l'île de l'exil, se débat par l'écriture et mentalement entre pays d'accueil et pays d'origine, entre paysage à découvrir et l'autre, « interdit », intime, abandonné mais si vivant. La littérature basque extraterritoriale, interculturelle, transnationale, d'émigration ou d'exil, traduit la perte douloureuse et irréversible d'un lieu originel, exprime les regrets, le désespoir, la rupture, évoque le retour vers le passé pour y trouver le repos que l'exil empêche et utilise les antinomies : le passé de bonheur harmonieux opposé au présent de frustration, l'été s'opposant à l'hiver, le *locus aridus* (apocalyptique, stérile) au *locus amoenus*, la vie à la mort, l'avant à l'après, l'absence à la présence. Si dans cette littérature la solitude, l'éloignement, la fuite et le bannissement sont souvent convoqués, nous y trouvons surtout l'espoir et l'amour de la terre natale, Euzkadi, de ses habitants, de ses paysages, un amour intime, profond :

Mais j'ai la chance d'appartenir à un petit village et d'être né dans un pays dont les frontières sont facilement accessibles : de l'Èbre à l'Adour et du Golfe de Gascogne à la Ribera de Navarre ; c'est tout. Et dans ce cadre, des hommes qui se voient et se parlent presque tous les jours. Et

55 « entregadas plenamente a la causa vasca, realizaron toda su obra o su parte más representativa en castellano para poder conectar con un receptor mucho más amplio y plural », in « El exilio vasco como realidad cultural » de José Ángel Ascunce et María Luisa San Miguel, *La cultura del exilio vasco I*, ed. cit., p. 17.

c'est peut-être là, dans cette limite même et dans cette intimité même, dans cette petitesse et dans cette connaissance, que réside toute notre force sentimentale. Cette force grâce à laquelle tout notre être adhère à toute notre terre, avec une obstination inébranlable et avec une décision souveraine de rester ce que nous sommes.

Pero tengo la suerte de pertenecer a un pequeño pueblo y de haber nacido en un país de límites al alcance de la mano : del Ebro al Adour y del Cantábrico a la Ribera de Navarra ; eso es todo. Y dentro de eso, unos hombres que casi nos vemos y nos hablamos todos los días. Y quizá esté ahí, en esa misma limitación y en esa misma intimidad, en esa pequeñez y en ese conocimiento, toda nuestra fuerza sentimental ; esa fuerza, gracias a la cual se adhiere todo nuestro ser a toda nuestra tierra, con una inquebrantable terquedad y con una soberana decisión de seguir siendo lo que somos⁵⁶.

Nous finirons par ce qui nous a mené à nous intéresser de plus près à la figure et à l'œuvre de « Tellagorri » dans un contexte d'émigration forcée, à savoir ses huit textes extraits de *Las horas joviales* ouvrant le second volume de *Fantasia y realidad. Antología literaria vasca* publiée par la maison d'édition Auñamendi en 1964 dans la collection Auñamendi. Bernardo Estornés Lasa y présentait « Tellagorri » de la manière suivante :

Il se distingua comme un journaliste agile dès sa jeunesse lorsqu'il collaborait à l'hebdomadaire *Gobelas*. À partir de 1930, il est responsable de la rubrique « De todo un poco » [« De tout, un peu »] dans le quotidien Euzkadi. Il devient ensuite le directeur d'*Excelsior* et de *Tierra Vasca*. En 1937, il émigre et s'installe à Buenos Aires, où il collabore, de sa plume bien raffinée, à l'ironie douce et fine, dans *Eusko-Deia* et dans d'autres publications. En 1950, il publie son beau livre *Las horas joviales* (Les heures joviales).

Se distinguió como ágil periodista ya desde su juventud cuando colaboraba en el semanario Gobelas. Desde 1930 corre a su cargo la sección « De todo un poco » en el diario Euzkadi. Después asciende a director de Excelsior y de Tierra Vasca. Emigra en 1937 fijando su residencia en Buenos Aires colaborando con su ya depurada pluma, de suave y fina ironía, en Eusko-Deia y otras publicaciones. En 1950 publica su bello libro Las horas joviales⁵⁷.

56 Tellagorri, *Las horas joviales*, ed. cit., p. 58-59.

57 Estornés Lasa, Bernardo, « José Olivares Larrondo "Tellagorri" », in *Fantasia y realidad. Antología literaria vasca*, San Sebastián, Editorial Auñamendi, 1964, p. 10.

Bibliographie

Abellán, José Luis, Apaolaza, Xavier, Ascunce, José Ángel, Urquizu, Patricio (éds.), *Memoria del exilio vasco. Cultura, pensamiento y literatura de los escritores transterrados en 1939*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2000.

Alberti, Rafael, *Vida bilingüe de un refugiado español en Francia (1939-1940). Poesía completa*, Buenos Aires, Losada, 1961.

Amézaga Iribarren de Irujo, Arantzazu, *Crónicas de El Alsina. Pasajeros de la Libertad*, Xamézaga, version numérique, 2010 [1981].

Amézaga Iribarren, Arantzazu, *Crónicas de Bustiñaga*, Xamézaga, version numérique, 2011 [1984].

Amézaga Aresti, Vicente, *Nostalgia I*, Prol. Arantzazu Amézaga de Irujo, Donostia-San Sebastián, Collection « La Cultura del Exilio Vasco », n° 11, J. A. Ascunce (ed.), 1993.

Ascunce, José Ángel (éd.), *Antología de textos literarios del exilio vasco*, Donostia-San Sebastián, Collection « La Cultura del Exilio Vasco », Amerika eta Euskaldunak n° 6, 1994.

Ascunce, José Ángel, San Miguel, María Luisa (éds.), *La cultura del exilio vasco I. Pensamiento y creación literaria*, Donostia-San Sebastián, Collection « La Cultura del Exilio Vasco », Amerika eta Euskaldunak n° 1, 1994.

Baroja, Pío, *Zalacaín el aventurero*, Madrid, Caro Raggio, 1992 [1909].

El exilio vasco. Estudios en homenaje al profesor José Ángel Ascunce Arrieta, Universidad de Deusto, Bilbao, 2016.

Fantasia y realidad. Antología literaria vasca, Zarautz, Auñamendi, 1964.

Felgine, Odile (éd.), *Claude Lévi-Strauss, Roger Caillois, Jorge Luis Borges, Victoria Ocampo, Jules Supervielle, Georges Bernanos, Antoine de Saint-Exupéry et l'Écriture de l'exil suivi de trois lettres de Claude Lévi-Strauss à Roger Caillois*, Chennevières-sur-Marne, Dianoïa, 2014.

Laxalt, Robert, *Mon père était berger. Un Basque dans l'Ouest américain*, Anglet, Aubéron, 2009 [1957].

Martínez, Juana (éd.), *Exilios y resistencias. Escrituras de España y América*, Madrid, Iberomaricana, 2007.

Mounier, Jacques (dir.), *Exil et littérature*, Grenoble, Ellug, 1986.

Sabbah, Danièle (dir.), *Écritures de l'exil*, Presses Universitaires de Bordeaux, Eidólon, 2009.

Said, Edward W., *Réflexions sur l'exil et autres essais*, Actes Sud, 2008 [2000].

Tellagorri, Antón Sukalde, San Sebastián, Ediciones Vascas, 1978.

Tellagorri, *París abandonada*, San Sebastián, Ediciones Vascas, 1979 [1942].

Tellagorri, *Las horas joviales*, San Sebastián, Ediciones Vascas, 1979 [1950].

Tellagorri 1892-1960. Estudio y selección de textos de Elías Amézaga, Getxo, Edigetxo, Aula de Cultura de Getxo, 1992.

Urrutia, Txema, *El vasco de la carretilla: 14 años a pie por la República Argentina, 1935-1949*, Editorial Txalaparta, 2001.

Cinquième partie

De la généalogie individuelle
à l'action des associations

Souvenirs : de la recherche personnelle à la recherche collective

Christiane Bidot-Naude¹

Après avoir retrouvé la famille de mon mari en Amérique latine et après plusieurs voyages surtout en Argentine et Uruguay, je me suis passionnée pour le thème de l'émigration.

Celui qui ne l'a pas vécu peut difficilement ressentir la joie et l'émotion éprouvées à la rencontre de cousins dont on ne soupçonnait même pas l'existence. J'ai voulu que d'autres connaissent ce bonheur et je me suis lancée, à corps perdu, dans cette aventure. Le problème des descendants, avides de retrouver leurs racines, venait du fait qu'ils ne connaissaient pas le village d'origine de leurs ancêtres émigrés entre 1840 et 1900.

Grâce à Josette Solan, habitant Nantes et familière du CADN, Centre des Archives Diplomatiques de Nantes et avec l'aide de deux amies de la région parisienne Miquette Stocklet, décédée, et Nicole Lagouarde, nous avons entrepris un travail titanesque que Josette avait déjà bien commencé : photographier tous les registres d'immatriculation d'Amérique latine : 57 000 photos.

Comme je partais en Argentine, j'ai porté les CD (temps préhistorique de l'informatique) à l'Argentine Daniela Massolo et Genfrancesa est née.

<https://genfrancesa.com/inmigrantes/registros-consulares-de-nantes/>

Pour nous, ces pages retraçant l'aventure de leurs ascendants appartenaient plus aux Latinos qu'aux Français.

¹ Christiane Bidot-Naude est professeure des écoles honoraire et généalogiste.
christiane.bidot-naude@wanadoo.fr.

Après divers problèmes avec la CNIL et le CADN, Daniela a dû retirer des pages que nous conservons dans nos ordinateurs. Ces registres ont été le grand *boom* des demandes de recherches ; ils ont été copiés, pillés, pas vendus j'espère, sans presque jamais donner la source. Pour la plupart des utilisateurs, c'est le CADN qui les a numérisés et publiés alors que nous avons dû nous battre pour qu'ils restent dans Genfrancesa. Ils contiennent des renseignements primordiaux, la filiation, la date et le lieu de naissance, le port de départ et la date d'embarquement etc.

Pour nous, les 4 « mosqueteras », le but était atteint, les Latinos connaissaient leurs racines et une grande amitié était née.

Mais pour que tous ces documents soient facilement exploitables, il fallait les lister. Avec l'aide d'Anna Lalanne, nous avons établi les listes d'émigrants partis des Hautes et Basses-Pyrénées plus quelques-uns des Landes et de la Gironde, mais ces départements n'étaient pas des lieux d'émigration. Sur la lancée, nous avons aussi listé les registres militaires du 64 et du 65, les listes de passeports à Bordeaux et à Tarbes (le 64 n'en a pas). En ajoutant les recherches sur Internet et les listes qui m'ont été offertes par des Français et des Latinos j'ai récolté près de 100 000 noms d'émigrants du 64 et du 65. Roland Antalick de *Visas en Bordelais* a eu la gentillesse de me proposer de créer le site « emigration-pyrénées » en 2017 : <https://www.emigration-pyrenees.fr/index.php>. Je devrais y ajouter près de 30 000 autres noms, car pour trouver les femmes et filles émigrées, j'ai épluché plusieurs registres de Mutations par décès autant en Béarn qu'au Pays basque.

La particularité de ce site est de renvoyer les chercheurs vers d'autres sites sans passer par nous, ce qui allège nos recherches.

Pendant ce temps, les demandes de recherches affluaient et affluent, environ 5 à 8 par semaine. Quand je peux répondre positivement, certaines personnes sont tellement heureuses qu'elles veulent partager leur émotion en m'envoyant de belles photos anciennes qui m'émeuvent toujours et l'envie d'écrire leur histoire est venue.

D'autres, malheureusement maintenant la majorité, ne remercient même pas ; mais peu importe, je les oublie rapidement.

Comme dit l'en-tête de « emigration 64 » (<http://www.emigration64.org/>) : un jour, souvent très jeunes, ils ont pris le bateau. Beaucoup n'ont jamais fait le voyage de retour, je les ramène chez eux dans leur Béarn et leur Pays basque.

Ce site commencé il y a environ 10 ans contient 165 histoires de vie, environ 1/10 des recherches abouties : 1660 à ce jour. Ce site a du succès, dès que je n'écris plus je reçois un « ¿qué te pasa ? »

Accompagner des gens dans leur recherche est un travail fascinant et plusieurs sont devenus des amis. Je n'en citerai que quelques-uns : Francisco,

jeune argentin de New York, arrivé en novembre, cherchant la route de Lantabat en pleine nuit et ne la trouvant pas. Il connaît toutes les maisons de Saint-Jean-Pied-de-Port, le voici devant la porte de la maison de ses ancêtres, Andragues bâtie en 1664. Il va bien sûr, l'acheter à la retraite, mais comme il n'a pas encore 45 ans...

Susana Pervieux de La Plata touchant la porte de la maison fermée de Banca, un dimanche pendant que les cloches sonnaient. Souvent elle a revu ce moment en rêve et voudrait tellement revenir...

Liliana Errecalde : une journée torride d'août à Ossès, pas la moindre idée de la maison qu'elle cherchait, pas un chat sur la place. Eureka ! Mr Chouchourou apparaît. Par une chaîne de connaissances, en moins d'une heure nous retrouvons la maison et le cousin et buvions un café bien que nous n'ayons pas déjeuné... et Liliane pleurait et ramassait de la terre et des petits cailloux.

Il y a ceux qui n'ont pas pu venir : Marie Etchart, vivant en Basse-Californie au Mexique, dont le père avait quitté Lasse. Marie était âgée, pour elle j'ai écrit en espagnol, elle l'a fait imprimer et l'a glissée dans son missel.

Jean Chuburu de Necochea qui depuis dix ans rêve de voir Sainte-Engrâce, le village de son père, mais il voulait d'abord élever ses trois fils. Je l'attendais enfin, en avril 2020, mais le Covid est venu tout perturber.

C'est aussi cela, l'histoire de l'émigration. Les émigrants sont décédés mais les souvenirs restent...

Il y a quelques années, lors de la création du Musée Chemins Bideak à Saint-Palais (<https://www.chemins-bideak.com/fr/>), j'ai reçu un appel téléphonique de Beñat Achiary me disant : votre travail nous intéresse nous voulons aménager une salle sur l'histoire de l'émigration. Ravie que l'on m'offre quelque chose sans rien demander, j'ai répondu « prenez tout ce qui vous intéresse à condition de citer la source » ... et la salle existe au Musée. On y trouve un panneau évoquant mon travail de « émigration 64 », une vidéo retraçant l'histoire des ascendants de mon amie Gratianne Erriest maintenant décédée et une console directement branchée sur mon site « emigration-pyrénées ». Merci aux organisateurs.

Tout ce travail est ma passion et ma joie, même si, quelquefois, je dis « j'arrête », mais au bout de deux semaines je m'ennuie et ça repart.

Je ne peux faire ces recherches que grâce au travail des associations dans lesquelles des centaines de bénévoles épluchent les registres d'état civil et établissent des listes et des listes que les associations mettent gratuitement à notre disposition. La plupart de ces associations sont regroupées sous l'égide de la Fédération de Généalogie des Pyrénées-Atlantiques. Association chaleureuse

et active qui a organisé deux rencontres sur le thème de l'Émigration: l'une aux Archives de Bayonne en 2015 et l'autre dans les locaux du Conseil général de Pau en 2017. En juin 2021, cette association vient de publier une revue de plus de 200 pages sur le thème de l'émigration dans le canton de Lagor en Béarn.

L'émigration basque, béarnaise ou bigourdane est un sujet qui intéresse de plus en plus.

Ciel mes aïeux! Les écrits des descendants d'émigrés pyréneens, un passé recomposé

Maryse Esterle¹

Ce chapitre vise à présenter les principaux traits des écrits des descendants d'émigrés vers le continent américain, il y a plus d'un siècle. Reprenant la pratique de l'écriture, alors le seul moyen de communication entre les émigrés et leurs proches restés au pays, les récits, témoignages et fictions écrits par nos contemporains constituent un corpus diversifié, témoin de la mémoire vivante de ce grand mouvement migratoire de l'Europe et singulièrement des Pyrénées vers l'Amérique. Nous nous intéresserons principalement ici aux textes écrits par des descendants d'émigrés en Argentine².

Fin du XIX^e siècle, début du XX^e siècle: des centaines de milliers de Basques, Béarnais, Bigourdans, Aveyronnais, partent « faire l'Amérique ». D'après Hernan Otero, l'émigration française est motivée par une forte poussée démographique qui déséquilibre les transmissions de patrimoine rural. Les émigrés sont principalement des hommes jeunes se répartissant entre le secteur agricole, le secteur industriel et d'autres activités. Le regroupement familial et l'émigration des familles se développent à partir de la fin du XIX^e siècle. Cette émigration pyrénéenne est une émigration hétérogène, à mi-chemin entre

¹ Maryse Esterle est enseignante-chercheuse honoraire de l'Université d'Artois, secrétaire de l'association Les Béarnais de Paris. maryse.esterle@gmail.com.

² L'auteur de ces lignes, contributrice de la recherche Écritures migrantes latino-américaines (EMILA, Université de Bordeaux), est également descendante d'émigrés béarnais – originaires du Haut-Aragon – en Argentine, et a publié plusieurs récits et fictions sur ce thème. Elle est donc partie prenante de ce mouvement d'écriture des descendants d'émigrés et s'efforcera de maintenir au long de cet article la distance nécessaire à une analyse objectivée de ces textes, tout en introduisant quelques extraits de ses propres écrits, pour autant qu'ils seront utiles à l'analyse.

l'émigration populaire (italienne) et l'émigration d'élite (anglaise)³. Il est difficile de la quantifier, car la préfecture des Basses-Pyrénées a brûlé en 1908 et des milliers de documents ont disparu, dont des passeports d'émigrants.

Les liens familiaux avec le « pays » sont conservés ou se délitent petit à petit : les émigrés construisent leur vie ailleurs, leurs enfants ignorent la langue de leurs parents. Certaines familles ont conservé des liens jusqu'à aujourd'hui, d'autres ont perdu de vue les descendants de leurs aïeux depuis plusieurs générations. Des associations se créent dans la diaspora, continuent à exister dans certains pays, disparaissent dans d'autres... Des associations et cercles basques existent toujours en Argentine, alors que la *Asociación Franco Argentina de Bearnese* (AFAB) disparaît dans le courant des années 2000.

Dans le courant du XX^e siècle, cette émigration tombe dans l'oubli, remplacée par d'autres migrations : les Espagnols en France et dans le monde après la guerre civile (1936-1939), les déplacements de population vers l'Amérique après la Seconde Guerre mondiale, les arrivées massives d'habitants des DOM-TOM⁴ et du Maghreb en France dans les années 60, et aujourd'hui les migrations de réfugiés fuyant les guerres et les catastrophes climatiques.

L'intérêt pour cette émigration oubliée renaît dans les années 90. Des chercheurs en raniment l'histoire⁵, des associations se créent, des descendants partent à la recherche de leur histoire familiale et de leurs « cousins d'Amérique ».

Cet intérêt est couplé avec l'engouement pour les recherches généalogiques, très présent en France. Un véritable marché se développe, avec ses sites, ses publications, ses rencontres... De nombreux sites, payants ou gratuits, se créent : Filae, Geneanet, MyHeritage, Ancestry, FamilySearch, etc. Ils rencontrent un succès grandissant.

À titre d'exemple, le site Geneanet propose en 2020 1,3 millions d'arbres généalogiques pour près de 1,4 milliard d'individus et 3,3 millions de tombes. Il reçoit 5,5 millions de visiteurs par mois, avec 100 millions de requêtes par jour.

Le marché de la quête des origines est florissant : sites « contributifs et collaboratifs », communautés de chercheurs amateurs, rencontres et publications... Les sites se livrent à une active concurrence entre eux, témoin en 2021 l'alliance entre Geneanet et Ancestry pour lutter contre le rapprochement entre Filae et MyHeritage.

Des cercles généalogiques se développent et des bénévoles décryptent et retranscrivent les noms des ancêtres émigrés, les archives départementales numérisent les registres militaires et les actes d'état civil de millions de

personnes, fournissant ainsi des sources inestimables de renseignements aux particuliers qui cherchent à retrouver leur trace.

Des associations se créent : Association pour une maison de la mémoire de l'émigration (AMME), qui devient ensuite Association pour la mémoire de l'émigration (AME), Les amis de l'AFAB (Argentine) devenue Bearn-Argentina, Euskal Argentina, Association Bigorre Argentine Uruguay (ABAU), Association Rouergue-Pigüe (Aveyronnais)... Certaines d'entre elles comptent des centaines de membres et organisent des rencontres régulières très fréquentées.

Des ancêtres aux cousins

Dans le même temps, les réseaux sociaux favorisent l'expression personnelle : parler de soi, raconter sa vie et celle de ses proches devient banal. Écrire est techniquement à la portée du plus grand nombre grâce aux ordinateurs, aux logiciels correcteurs, aux imprimantes scanners, etc. Créer son propre blog est relativement aisé. Point n'est besoin d'être écrivain pour écrire et être publié ! Chacun peut mettre en scène sa propre vie et celle de ses ancêtres, l'histoire personnelle étant considérée comme partie de la grande histoire par l'universalité du récit d'expérience.

Des écrivains professionnels ont du reste montré la voie, tels Amin Maalouf⁶, ou plus récemment Laurent Bénégui⁷. Amin Maalouf recherche son histoire familiale libanaise grâce à des documents retrouvés dans une malle et Laurent Bénégui retrace l'histoire de ses aïeux paternels à Cuba à l'aide de multiples sources. D'autres auteurs moins connus ont publié des récits de l'histoire de leur famille⁸.

Alors que la plupart des généalogistes cherchent à remonter les générations le plus loin possible dans le temps, les recherches des descendants d'émigrés repartent vers les ancêtres pour retrouver leurs descendants : la reconstitution des parcours des aïeux défunts permet de retrouver les « cousins » bien en vie et de tous âges, quelquefois des bébés.

Ces recherches vont vers des défunts dont on imagine la vie, partis quelquefois encore adolescents vers la lointaine Amérique, se mariant, ayant des enfants, terminant leur vie au loin ou de retour au pays... Cette remontée vers les morts mène directement aux vivants, comme le souligne une citation

³ Cf. Otero Hernán, « L'émigration française en Argentine : une histoire ouverte », Blazquez Adrian, (dir.) *L'émigration basco-béarnaise en Argentine au XIX^e siècle*, Orthez, Éditions Gascogne, 2007, p. 117 -147.

⁴ Départements et territoires d'outre-mer.

⁵ Cf. Bruneton et Staes 1996, Papy 2005, Weil 2005.

⁶ Amin Maalouf, *Origines*, Paris, Grasset, 2004.

⁷ Laurent Bénégui, *Retour à Cuba*, Paris, Julliard, 2021.

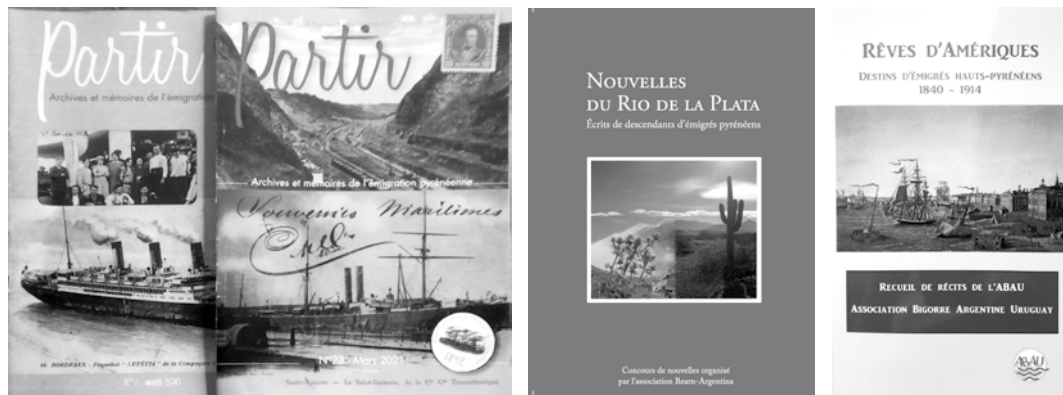
⁸ Galicia André, *De la vallée d'Aure en Argentine*, Association livres en Bigorre, Tournay, 2013 ; Braize Frédérique-Sophie *Pour quelques arpents de rêve*, éditions Lucien Souny, La Geneytouse, 2016 ; Jany Ofelia, *Marie Viala, biographie romancée*, trad. María Victoria Cozzo, Paris, L'Harmattan, 2016.

de Vinciane Despret: « Le dialogue avec les morts ne doit en aucun cas être rompu avant qu'ils ne délivrent ce qui, du futur, est enterré avec eux⁹. »

Trois supports pour l'étude

Pour relever les invariants et les nuances entre les récits des descendants d'émigrés pyrénéens, nous avons choisi trois supports :

- La revue *PARTIR*, fondée en 2010 et éditée par l'Association pour la Mémoire de l'Émigration (AME), du n° 1 (mars 2010) au n° 23 (mars 2021) ;
- *Nouvelles du Rio de la Plata, écrits de descendants d'émigrés pyrénéens*, association Bearn-Argentina, 2017 ;
- *Rêves d'Amérique, destins d'émigrés hauts-pyrénéens 1840-1914*, Association Bigorre Argentine Uruguay (ABAU), 2019.



Le corpus se compose de 91 textes écrits par des descendants d'émigrés, déclinés suivant le tableau page suivante.

N'ont été retenus que les textes écrits par des descendants d'émigrés sur leur propre famille et non pas des textes écrits par des auteurs non-membres de la famille (par exemple venant en aide à des particuliers pour faire les recherches ou rédiger les récits de leurs recherches). L'objectif de ce choix était de cerner la manière dont les descendants eux-mêmes envisagent l'histoire de leurs aïeux, la retranscrivent de manière plus ou moins élaborée selon leur habitude d'écriture, aucun filtre ne devant intervenir entre le projet d'écriture et sa réalisation.

Les textes retenus vont du récit, du témoignage à la fiction revendiquée comme telle.

⁹ Müller-Hurtzig, in Despret Vinciane, *Au bonheur des morts, récits de ceux qui restent*, Paris, La Découverte Poche, 2015 – 2017, p 155.

91 textes courts écrits par des descendants d'émigrés

Titre document	Nombre de documents	Type de documents	Époque	Auteurs France	Auteurs autres pays	Auteurs autres pays
PARTIR	51 récits / témoignages	Présents dans tous les n°s sauf le 3 et 7 Plusieurs textes en espagnol / anglais	Fin XIX ^e début XX ^e	25 hommes 26 femmes Basques Béarnais Bigourdans	Argentine Uruguay Chili Mexique Canada	Colombie USA Australie Espagne Algérie
Nouvelles du Rio de la Plata	10 nouvelles 4 récits	7 français 4 espagnol 2 occitan 1 français occitan	Fin XIX ^e début XX ^e	Béarnais 7 hommes 8 femmes	Argentine	
Rêves d'Amérique	26 récits / témoignages	Récits 1 nouvelle 4 textes français espagnol	Chronologie 1841 - 1913	Bigourdans 9 hommes 18 femmes 1 mixte	Argentine 1 Australie USA	

D'après les informations dont nous disposons, la plupart des auteurs sont des retraités, ce qui se comprend, les recherches familiales requérant beaucoup de temps et de disponibilité. Ce sont des hommes et des femmes à parité pour la revue *Partir* et *Les Nouvelles du Rio de la Plata*, mais deux fois plus de femmes écrivent dans *Rêves d'Amérique*. Ils sont français pour la plupart, mais on trouve parmi eux quelques ressortissants d'Espagne, d'Argentine, du Chili, des USA, d'Australie, etc. Dans l'ensemble, ils savent utiliser les ressources d'Internet, mais certains ont besoin d'aide pour faire des recherches approfondies. Beaucoup ne maîtrisent ni l'espagnol ni l'anglais et cette faible maîtrise des deux langues les pousse à faire appel à des associations pour les aider. Ils ont des moyens financiers suffisants pour faire des voyages en Amérique ou en France.

D'une manière générale, dans chaque famille, une personne est particulièrement motivée et se lance dans la recherche de l'histoire des aïeux émigrés, et la plupart du temps de leurs descendants, à partir de documents ou de souvenirs transmis en famille. L'histoire de l'exil y a circulé, il en reste des bribes et, parfois, la découverte d'une malle pleine de photos et de lettres déclenche le désir d'en savoir plus. Un conjoint collabore quelquefois avec la personne qui fait la recherche, la soutient et l'accompagne dans les voyages de « retrouvailles ».

La plupart des textes sont écrits par la personne qui a entamé la recherche, quelques textes sont écrits par deux personnes. De nombreux auteurs n'ont pas d'expérience d'écriture et répondent à un appel à témoignages d'une

association. Cette expérience d'écriture est alors la première et en dit long sur la motivation de personnes peu habituées à utiliser ce moyen d'expression.

La mémoire et l'Histoire

Les auteurs ne sont pas historiens et ne prétendent pas l'être. Les textes se situent dans le registre de la mémoire et non de l'Histoire, ainsi que les distingue Pierre Nora :

La mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et, à ce titre, elle est en évolution permanente, ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives, vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations. L'Histoire est la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus [...] La mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'Histoire l'en débusque, elle prosaïse toujours. La mémoire sourd d'un groupe qu'elle soude, ce qui revient à dire, comme Halbwachs l'a fait, qu'il y a autant de mémoires que de groupes ; qu'elle est, par nature, multiple et démultipliée, collective et individualisée. L'Histoire, au contraire, appartient à tous et à personne, ce qui lui donne vocation à l'universel¹⁰.

L'histoire des aïeux a laissé dans la vie familiale une empreinte dont se saisit un de ses membres, avant-poste d'un intérêt du groupe pour la recherche des aïeux et de leurs descendants :

Il ne s'agissait pas d'un souvenir, mais d'une empreinte que je tentais d'explorer par l'imaginaire, retournant ainsi plus d'un siècle en arrière, au matin du mardi 10 août 1915¹¹.

Cette distinction entre l'Histoire et la mémoire est assumée à des degrés divers par les différents promoteurs de ces recueils de récits et de fictions.

Michel Papy, premier président de l'Association pour une maison de la mémoire de l'émigration (AMME) relie mémoire et présent :

Nous comptons, certes, sur des « chercheurs scientifiques » de tous bords à titre d'auteurs, mais nous voulons tout autant toucher tous ceux, quels qu'ils soient, qu'intéresse l'émigration : de plus en plus nombreuses sont dans nos régions les personnes et les familles qui par le biais d'associations fort dynamiques ou de leur propre fait ont, depuis une quinzaine d'années au moins, renoué avec leurs lointains cousins d'Amérique. Cette revue est la leur, d'où la présence du mot « mémoire » : une mémoire pas uniquement tournée vers le passé mais « vive », ancrée dans le présent, faite de souvenirs autant que de

témoignages des retrouvailles actuelles, que les associations évoquées plus haut contribuent à entretenir.

L'association veut une revue ouverte ; elle ouvre ses colonnes à toute personne et toute association que le propos concerne. En outre, malgré le sous-titre qui semble limiter le champ d'action aux régions pyrénéennes, la revue accueille des contributions portant sur d'autres régions de France, d'Espagne ou d'ailleurs, voire des contributions de portée générale¹².

L'ABAU insiste sur la transmission à travers les récits sans prétendre faire œuvre d'histoire mais s'inscrit également dans le registre de la mémoire des familles :

La publication du présent recueil s'inscrit précisément dans un processus de transmission. Les récits familiaux collectés sont une porte d'entrée accueillante sur une page d'Histoire que nous ouvrons à la curiosité du public et des passionnés d'Histoire [...] Cet aboutissement s'est révélé une expérience forte pour les auteurs : se frotter à l'intimité de l'histoire familiale passée, poser prudemment des mots sur une réalité recomposée¹³.

La subjectivité des textes est clairement revendiquée par l'association Bearn-Argentina, qui a organisé le concours de nouvelles aboutissant à la publication du recueil *Nouvelles du Rio de la Plata* :

Voilà vingt ans en effet qu'à travers des voyages, des conférences, des interventions dans des établissements scolaires, des films, des spectacles, des réceptions et des aides à des voyages scolaires, notre association s'essaye à faire sortir des méandres de l'inconscient collectif des Béarnais leur histoire migratoire. Une histoire faite de faits incontestables mais aussi, et peut-être surtout, de toutes les projections susceptibles de s'établir de part et d'autre de l'Atlantique, incluant sentiments comme ressentiments. L'émigration est décidément un phénomène complexe.

Ces nouvelles en témoignent. Fictions, témoignages ? Peu importe, ou les deux à la fois. Lorsque nous l'inventons, la réalité n'est peut-être pas moins vraie tant elle est, de toute façon, pétrie de notre imagination¹⁴.

Pour illustrer les ressorts de la motivation des divers auteurs, nous présenterons des extraits de leurs textes, significatifs des facettes de cette motivation. D'une manière générale, elle apparaît, nous l'avons vu, à travers le fait même de faire des recherches et d'écrire, mais aussi de faire lien entre les générations, lien souvent rompu au fil du temps. Certains textes de descendants d'émigrés sont purement factuels et déclinent sans commentaires la généalogie de leurs aïeux et leur histoire telle qu'elle leur est parvenue, mais d'autres sont

10 Nora Pierre, « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », in *Les lieux de mémoire, I. La République*, (Pierre Nora dir.), Paris, NRF/Gallimard, 1984, pp. 19-20.

11 Laurent Bénégui, *op. cit.* p. 58.

12 Papy Michel, Extrait de la présentation du n° 1 de la revue *Partir*, p. 1.

13 *Rêves d'Amériques*, p. 9.

14 Préface du recueil *Nouvelles du Rio de la Plata*, p. 5.

beaucoup plus expressifs et reflètent les émotions et les motivations profondes des auteurs. C'est à ceux-ci que nous allons nous intéresser.

Comprendre et réparer

La psychogénéalogie est une démarche qui tente de comprendre les répétitions de situations entre générations et l'empreinte laissée par les ancêtres sur ceux qui les suivent.

Cet ouvrage nous propose de retracer notre bagage transgénérationnel qui a laissé une profonde marque aussi bien sur notre personnalité que sur nos relations interpersonnelles. La démarche consiste à découvrir comment notre passé habite notre présent et à quelles répétitions parfois stériles il nous soumet. Elle nous amène aussi à réaliser que nous avons bel et bien le pouvoir de choisir ce que voulons conserver ou rejeter pour mieux vivre notre vie et les relations qui en tissent la trame¹⁵.

Cette démarche est illustrée par la citation d'une auteure pour qui la quête des aïeux est aussi, et peut-être surtout, une recherche de compréhension d'elle-même :

C'est une histoire de recherche, d'appartenance, de regard au plus profond du passé pour comprendre comment deux cultures, deux mondes, deux familles traversent la ligne si fine qui sépare et convertit le « moi » en « nous » [...] Qui suis-je ? D'où je viens ? Quelles circonstances m'ont amenée où je suis ? Qui a pesé pour que ma vie actuelle se déroule ainsi¹⁶ ?

L'émigration des aïeux n'a pas laissé les familles indemnes et leurs descendants sont souvent porteurs de ce besoin de réparation d'un tissu familial déchiré.

Nous sommes face à un puzzle qui lentement se reconstitue. En rédigeant ce récit de l'émigration, je ne suis qu'une passeuse de mémoire¹⁷.

Il s'agit de relier ce qui a été délié :

L'instant est irréel. J'ai rempli la mission que je m'étais fixée : je sors de mon sac la bourse de terre ramassée à Viellenave dans le jardin de la maison originelle. Tous en prennent une poignée qu'ils jettent sur les ruines. Le silence est impressionnant¹⁸.

Cette réparation peut prendre des accents tragiques, telle l'histoire de la mère de Michel Doyen, Georgette Mamousse, abandonnée à l'âge de six ans avec sa sœur par leurs parents partis en Argentine avec leur frère âgé de trois

ans. Les deux sœurs ont été séparées et Georgette confiée à ses grands-parents paternels. Elle n'a jamais eu de nouvelles de ses parents ni de ses frères, malgré ses essais répétés auprès des autorités argentines, et est décédée sans rien savoir d'eux. Son fils écrit dans l'article :

Nous sommes en 2017, Maman, ton fils Michou est en contact avec tous les descendants Mamousse établis à Buenos Aires et Anchorena San Luis!!!... Nous échangeons des photos, nous essayons de nous parler au téléphone [...] Bien sûr tes parents sont décédés, ton frère Fernand également, mais ses enfants Enrique, Luisa, Norma, Graciela et Carlos Julian sont toujours en vie [...] Pour tous ces Argentins, ce fut une grande joie de renouer ces liens avec leurs racines françaises¹⁹.

Michel Doyen s'adresse ici directement à sa mère défunte avec son nom de petit garçon, alors qu'il est âgé de plus de quatre-vingts ans. La photo de sa mère et de ses grands-parents paternels est en première page de l'article. L'enjeu de cette recherche était tel que Lili Casassus, présidente de l'AME, et les membres de l'association se sont beaucoup investis pour retrouver les descendants des parents de Georgette Mamousse, avec un succès qui a permis de réparer en partie le drame qu'elle vécut il y a plus d'un siècle, son fils se sentant investi d'une mission de réparation posthume. Il n'a cependant pas pu répondre à la question : pourquoi ses grands-parents n'ont-ils jamais contacté sa mère après leur départ ?

Sur la photo ci-contre, Georgette Mamousse pose avec ses grands-parents peu après le départ de ses parents en Argentine. À sa grand-mère décédée dix mois plus tard, elle écrira :

Si vous me voyez de l'au-delà, vous qui êtes la seule à m'avoir aimée dans mon enfance malheureuse, vous savez que je vous chérissais de tout mon cœur de gosse abandonnée. Hélas, dix mois après ce jour mémorable, vous quittez ce triste monde en laissant votre Yéyette privée désormais de toute affection²⁰...

C'est dire l'enjeu mémoriel et affectif qui anima Michel Doyen, son fils, pendant cette recherche.



¹⁵ Langlois Doris et Langlois Lise, *Psycho-généalogie mode d'emploi*, Paris, Marabout Éditions de l'homme, 4^e de couverture, 2005.

¹⁶ Fabiola Picazo Savornin, « Le petit monde des émigrés français » (Mexique), trad. Lili Casassus, *Partir* n° 16, septembre 2017, p. 30.

¹⁷ Janick Casaubon, « La famille Casaubon, histoire d'une émigration à Isla del Tigre (Argentine) » *Rêves d'Amérique*, p. 143.

¹⁸ Sylvie Lacamoire, « Les Lacamoire franco-argentins », *Partir* n° 22, septembre 2020, p. 36.

¹⁹ Michel Doyen, « Toute une vie à rechercher ses parents émigrés en Argentine », *Partir*, n° 17, mars 2018, p. 14.

²⁰ Michel Doyen, *op.cit.*, p. 13.

Des morts bien vivants

Le lien entre les morts et les vivants permet aux seconds de redonner vie aux premiers dans un voyage à travers le temps et l'espace. Vinciane Despret joue sur le sens du verbe ressusciter : les vivants ramènent les morts à la vie, les font revivre en esprit, les créent à nouveau en quelque sorte, suivant le sens des verbes susciter et ressusciter.

Recomposer, reconnecter des morts, certes, mais aussi des récits, des histoires qui les portent, qui se situent à partir d'eux, pour se laisser envoyer ailleurs, vers d'autres narrations qui « re-suscitent » et qui elles-mêmes demandent à être « re-suscitées »²¹.

Les citations suivantes illustrent cette tentative de faire revivre non seulement les aïeux, mais aussi l'époque à laquelle ils ont vécu en la reliant à la nôtre :

Souvent je me demande comment les quatre ou cinq générations ont traversé les soubresauts de l'Histoire qui ont secoué la jeune République d'Argentine. Quel a été le chemin de vie de chacune, de chacun²² ?

Quant à moi, je garde précieusement une boîte contenant la terre ramenée de Las Palmas et Mogigasta. Elle ira, un jour, dans la tombe Lacamoire de Viellenave et la boucle sera bouclée²³.

La boucle est bouclée : cette circularité de la mémoire se retrouve dans plusieurs textes, comme l'accomplissement de la mission de réparation du tissu familial déchiré.

Redonner vie aux défunts prend une dimension quasi réelle puisque les descendants d'émigrés parlent de leurs aïeux comme d'entités vivantes, voire s'adressent directement à eux :

Ces quelques jours ont permis de combler un grand vide ; vivre dans sa maison, c'était pour nous comme si nous l'avions retrouvé²⁴.

En France, comme lors de nos voyages en Argentine, je pensais si fort à lui que je disais toujours, « un jour il m'entendra [...] »²⁵.

Je suis là, Abuelita, sur ta terre d'accueil argentine, ce jour, avec Antonio ton petit-fils.

Lui qui a si bien reçu ma fille venue des Pyrénées.

21 Despret Vinciane, *op. cit.*, p. 81.

22 Janick Casaubon, *op. cit.*, p. 143.

23 Sylvie Lacamoire, *op. cit.*, p. 36.

24 Michèle Beyfette et Marie Latour, « Félix Latour, recruté par son voisin déjà installé à Buenos Aires », *Rêves d'Amériques*, p. 193.

25 Claudette et Robert Decorne, « Isidore Baptiste Dubarry, des coteaux de l'Arrêt à la pampa argentine, l'espoir au bout du chemin », *Rêves d'Amériques* p. 212.

Je suis là,
écoute voir Abuelita,
¿Me oyes?
Mi Abuelita americana
de los cañaverales, aquí estoy²⁶.

Dors en paix, ta lettre a trouvé son chemin, elle est arrivée à destination et une valse argentine berce à jamais le lien retrouvé²⁷.

Les héros de l'émigration

L'histoire des aïeux émigrés, rapportée par bribes, à mots couverts, à travers quelques lettres ou documents épars, se prête à une héroïsation de leur aventure *a posteriori*. Certes, il était périlleux de s'embarquer sur des transatlantiques pour arriver sur une terre inconnue, mais, d'une manière générale, les lettres des émigrés gardent peu de traces de leurs déboires. Ils y décrivent leur voyage, leur installation, leurs activités sur place, parlent de leurs doutes quant au retour pour faire le service militaire, incitent leurs frères à venir les rejoindre et prodiguent des marques de tendresse à leurs parents restés au pays.

Il est probable qu'ils aient relativisé, voire édulcoré les difficultés rencontrées en exil, sachant par ailleurs que leurs lettres seraient lues en famille mais aussi devant les voisins. Il importait de conserver une image socialement acceptable de l'émigré dans le village ou le quartier et, de plus, l'aspect massif de cette émigration rendait hasardeuse l'héroïsation d'un phénomène très répandu à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle le long de la chaîne pyrénéenne.

Il était relativement courant de partir outre-Atlantique et nombreux étaient les émigrés attendus par des proches de la diaspora à leur arrivée en Amérique. Leur quotidien a sans doute été plus fait au début, de recherches d'emploi, d'attente, de logements dans des *conventillos*²⁸ que d'aventures exaltantes dans la pampa.

Pourtant, avec le recul du temps, nombreux sont les témoignages de leurs descendants qui héroïsent l'exil de leurs aïeux.

En voici deux exemples :

L'histoire de mes ancêtres me fait comprendre et réaliser la vie très dure de mes aïeux à la campagne. J'ai un grand respect, je découvre le courage, le désespoir, les déchirements des membres de cette famille lors des séparations, la nostalgie du pays, l'ambition, l'aventure²⁹.

26 Philippine Palomares, « Canto a mi abuelita americana » *Nouvelles du Rio de la Plata*, p. 117.

27 Maryse Esterle, « Tu es partie grand-mère », *Partir* n° 23, p. 20.

28 Logements collectifs pauvres où se regroupaient les immigrants à leur arrivée dans les grandes villes en Argentine.

29 Christiane Pontroué Colas Ader, « Les jeunes sœurs Ader, Marie et Joséphine, un exil douloureux », *Rêves d'Amériques*, p. 183.



Despertar, Pedro Arieu – Séméac.

Aujourd'hui *Despertar*, érigée sur la grand-place, face à la maison commune, avec en fond les Pyrénées et les coteaux si chers à ceux qui les quittèrent, semble défier l'espace et le temps. Elle rappelle la douleur et l'effort fourni par ceux qui s'arrachèrent un jour à leur terre pour un avenir meilleur³⁰.

La première citation résume bien la dramatisation et la dynamique liée à la représentation de l'émigration de ses ancêtres par l'auteur: courage, désespoir, déchirements mais aussi ambition et aventure. La deuxième citation parle de douleur, d'effort et d'arrachage à la terre, alors que des témoignages soulignent l'esprit d'aventure et l'exaltation de jeunes hommes et femmes à qui l'émigration offrait la possibilité d'échapper à la routine d'une vie tracée

d'avance, sous le regard de la communauté villageoise.

Quelques anachronismes illustrent cette héroïsation *a posteriori* de l'exil des aïeux.

Marie et Joséphine sont parties en Argentine, accompagnées par une famille nommée Liers et arrivent dans la Pampa. Je suis stupéfaite car Marie avait dix-huit ans et Joséphine quinze ans! Pourquoi sont-elles parties si jeunes³¹?

Comment est-il parti si jeune, si loin? Tout simplement avec son premier voisin Augustin Arieu, un peu plus âgé, qui avait émigré à Buenos Aires pour travailler chez son oncle Gaye dont il épousa la fille³².

Rappelons que le travail des enfants de milieu populaire était monnaie courante au XIX^e et au début du XX^e siècles:

En 1874, la limitation de l'âge d'embauche est fixée à douze ans; le travail de nuit est interdit et le repos du dimanche devient obligatoire pour les ouvriers âgés de moins de seize ans. Cette protection est insuffisante, mais c'est un premier pas vers une lente évolution de la législation du travail qui va commencer à concerner les adultes dans les années 1890. En novembre 1892, la durée maximale de travail est ramenée à dix heures à 13 ans et à 60 heures hebdomadaires entre 16 et 18 ans. Des mesures efficaces concernant la protection des enfants au travail sont promulguées à partir de 1905; la loi du 7 décembre 1926 interdit l'affectation des enfants aux travaux dangereux et insalubres. La liste des travaux interdits

aux enfants (et aux femmes) a déjà fait l'objet d'un décret en mars 1914, modifié en 1926, 1930 et 1945³³.

Plusieurs nouvelles du recueil *Nouvelles du Rio de la Plata* mettent en scène de très jeunes hommes et femmes qui partent en Argentine³⁴. Considérer les départs outre-Atlantique il y a plus d'un siècle suivant les critères actuels ne permet pas de comprendre comment des parents ont pu se séparer de leurs enfants à peine adolescents sans espoir de retour. Avoir douze ou quinze ans à la fin du XIX^e siècle et aujourd'hui n'a guère de rapport: les enfants de milieu populaire ne connaissaient pas la période de l'adolescence comme ceux d'aujourd'hui, les lois sur l'école obligatoire, laïque et gratuite datent du début des années 1880 et ne furent pas appliquées immédiatement sur tout le territoire. Beaucoup de jeunes émigrants avaient derrière eux plusieurs années de travail dans les manufactures, les champs ou la domesticité au moment de leur départ.

Un exil forcément douloureux?

Ces quelques interprétations quant à l'âge des jeunes émigrants s'accompagnent de projections liées à l'héroïsation du parcours de vie des aïeux:

Deux ans plus tard, elle épouse Louis Mengelle. Que penser? J'ai longtemps pensé à cette situation. Que d'émotions! Quel déchirement! Amélie ma grand-mère me disait que les lettres de Marie étaient nostalgiques³⁵!

L'article de cette auteure retrace le destin de deux jeunes filles qui chacune épousèrent un homme jouissant d'une situation confortable et eurent des enfants. Nul drame ne transparait dans le récit de leur vie d'exilées qui semble empreinte cependant de souffrance pour celle qui en retrace le cours.

Nous l'avons vu, les lettres des émigrés, principaux témoignages de leur exil, évoquent peu les difficultés rencontrées, ou bien le font avec pudeur et retenue. On peut formuler l'hypothèse que la douleur de l'exil exprimée dans les écrits de leurs descendants est plutôt celle ressentie par ceux qui sont restés au pays. En effet, les parents souvent âgés voyaient partir leurs enfants avec peu d'espoir de les revoir. Les rares lettres mettaient des semaines à arriver, si bien que l'actualité de la vie des émigrés pouvait avoir évolué depuis l'écriture de la missive. Les destinataires des courriers venant d'Amérique devaient souvent se les faire lire faute de savoir le faire eux-mêmes, et ils enjolivaient parfois la vie des émigrés, l'imaginant plus florissante que les envois d'argent de l'Amérique

33 Bernier Isabelle, Le travail des enfants au XIX^e siècle, <<https://www.futura-sciences.com/sciences/questions-reponses/histoire-travail-enfants-xixe-siecle-14087/>>

34 Ana María Labaronie, "Volver", p. 31-37, Alix Mallet-Baucor *et al.*, "Mi lugar en el mundo", p. 57-65, Daniel Bourrouil, "Beroja", p. 69-75.

35 Christiane Pontroué Colas Ader, *op. cit.*, p. 182.

30 Pierre Bouzigués, « Sur les traces de l'oncle Jean, un siècle après », *Rêves d'Amérique*, p. 189.

31 Christiane Pontroué Colas Ader, *op. cit.*, p. 182.

32 Michèle Beyfete et Marie Latour, *op. cit.*, p. 192.

vers la France ne le laissaient entendre. Les choix de départ étaient souvent le fait des familles, voire des chefs de famille, qui faisaient partir des jeunes qui ne le souhaitaient pas toujours et gardaient près d'eux d'autres qui auraient aimé partir. Tous ces éléments ont pu développer au fil des générations des déceptions, des rancœurs et un imaginaire autour d'exils traversés par plus de souffrance qu'ils ne le furent en réalité, les auteurs de récits en étant porteurs même à leur insu, ainsi que nous l'enseigne la psychogénéalogie.

Un exemple de cette reconstitution *a posteriori* de destins supposés tragiques nous est offert par le récit de Marie-Claude Heydemann au sujet de son arrière-grand-tante Marie Touya, internée en 1920 à l'hôpital psychiatrique de Napa aux États-Unis. Marie était mariée depuis près de trente ans et gérait avec son époux un hôtel florissant où ils organisaient des bals et des spectacles. Mais brusquement, sa vie change du tout au tout :

Louis demande l'annulation de leur mariage. Un juge l'accorde le 28 décembre 1923, au motif, selon les termes utilisés, qu'elle est considérée comme folle à compter de la date de leur mariage, soit depuis 28 ans ! Comment Louis, qui se montre si avisé dans ses affaires et ses relations, aurait-il pu épouser une folle ? Pourquoi a-t-il pu traiter ainsi sa femme qui l'a manifestement beaucoup aidé dans son ascension sociale³⁶ ?

Marie-Claude Heydemann dispose de peu d'éléments pour comprendre comment le destin de son aïeule a brusquement basculé vers un internement en psychiatrie pendant de longues années, sans données précises ensuite jusqu'à sa mort à un âge très avancé. La thèse du mari se débarrassant de sa femme pour en épouser une plus jeune semble privilégiée, mais pour l'observateur extérieur, elle reste une thèse parmi d'autres.

Nous voyons bien à travers ces exemples l'écart entre la reconstitution historique et le travail de mémoire, qui permet le choix d'hypothèses sans qu'il soit besoin de les étayer, au contraire du travail de l'historien.

En quelque sorte, dans l'impossibilité de rapporter des éléments complets de l'histoire de leurs aïeux, les descendants d'émigrés racontent des histoires. N'y voyons là aucune critique ou hiérarchisation entre une écriture historique objectivée et une autre plus romancée et subjective, mais simplement le constat de cet écart. Nous reconnaissons l'intérêt de cette deuxième démarche qui relie les aïeux et leurs descendants par la force de l'affection et de la filiation. L'auteure de ce chapitre a elle-même conscience d'avoir « re-suscité » en quelque sorte la vie de ses aïeux, l'imaginant pour combler les vides biographiques, tout en s'efforçant de la situer dans un contexte historique adéquat³⁷.

36 Marie-Claude Heydemann, « Une jeune Béarnaise sans histoire », *Partir* n° 23, mars 2021, p. 35.

37 Maryse Esterle, « À l'origine », *Nouvelles du Rio de la Plata*, 2017, p. 13-19.

Une lettre de Julie Cassou citée par Ariane Bruneton vient en contrepoint de cette projection de destins tragiques : partie d'Oloron-Sainte-Marie pour San Francisco, elle écrit en 1892 à une de ses amies :

Enfin nous sommes arrivées à bon port et c'est le principal et jusqu'à ce jour je n'ai pas eu un seul regret pour Oloron. Je me suis bien ennuyée les premiers jours malgré cela je n'ai jamais eu de remords ici je suis libre de moi si je fais bien personne ne viendra mettre le nez dans mes affaires. [...] j'ai retrouvé beaucoup de pays et de payses mais je ne veux fréquenter personne tous ont la langue mieux pendue les uns que les autres et je préfère qu'on dise que je suis trop fière que je ne le suis pas assez je vois ce qu'on dit pour les autres³⁸.

Des retrouvailles pleines d'émotions

L'investissement affectif des descendants d'émigrés est palpable à travers leurs récits des retrouvailles avec leurs « cousins d'Amérique » :

Pour ma part, je ne savais comment remercier Lili, j'avais presque du mal à croire que mon rêve s'était réalisé ; j'ai appris qu'il ne fallait jamais désespérer³⁹.

Comment ce miracle fut-il possible ? [...] À partir de là, tout est allé très vite et, grâce à Lili, nous avons pu en quelques jours renouer les liens que ma maman n'avait pu rétablir en 75 ans⁴⁰ !

15 novembre 2018, onze heures du soir. Pas un bruit dans la maison. Des lumières dorées éclairent le salon. La ville scintille par la fenêtre, le monde n'est pas loin. Un téléphone sonne, loin d'ici en Argentine.

Hola buenas tardes, está la señora María Lamanna?

Bonjour, vous êtes Madame María Lamanna ?

Oui c'est moi. [...]

Quelque chose se décroche en moi, comme un fil tendu qui cède, un courant dans mes bras, mes jambes, ma gorge. J'y suis arrivée, je l'ai retrouvée⁴¹ !

Tout est parfait dans ces retrouvailles, décrites invariablement comme émouvantes et idylliques, illustrées par des photos de repas ou de groupes aux grands sourires posant devant les murs des maisons familiales. Elles illustrent le rêve d'une famille débarrassée des inévitables frictions qui émaillent les

38 Bruneton Ariane, « Lettre de Julie Cassou », *Californie-Béarn, des émigrés écrivent au pays (1860-1916)*, AMME Pau, Coll. Des Pyrénées aux 4 vents du monde, Orthez, ICN, 2007, p. 44-47.

39 Claudette et Robert Decorne, *op. cit.* p. 213.

40 Michel Doyen, *op. cit.* p. 15.

41 Maryse Esterle, *op. cit.* p. 17.

relations entre proches; les réalités et les débats politiques ne sont pas les mêmes d'un pays à l'autre et les visites sont rares et courtes. Une imparfaite maîtrise des langues respectives des cousins empêche souvent d'approfondir les sujets éventuels de discorde. Une famille idéale en quelque sorte, présente mais lointaine, émouvante lorsque l'on retrouve sur le visage d'un cousin les traits d'un aïeul chéri ou lorsque l'on partage les lieux où ont vécu les ancêtres. Les lointains parents sont témoins d'un passé retrouvé mais gardés à distance des conflits classiquement observés dans les familles.

Mais si ces « récupérations » de cousins, descendants de l'enfant perdu de l'histoire familiale, si cette complétude d'arbre généalogique est effective, si tous s'accordent à dire que cela marque profondément la vie, cela ne la change pas vraiment bien évidemment. Peut-être cette indicibilité des retrouvailles a-t-elle aussi à voir avec le rêve d'une famille que l'on sait désormais exister mais suffisamment éloignée pour ne pas devenir un voisin de palier que par ailleurs on ignore royalement⁴².

Les émotions sont nombreuses, difficiles à exprimer, elles reviennent à chaque étape de la recherche et des retrouvailles, alors qu'une émotion est « un état affectif intense, caractérisé par des troubles divers (pâleur, accélération du pouls, etc.) »⁴³ qui retombe aussi soudainement qu'il est apparu.

42 Ariane Bruneton, « Une maison de la mémoire de l'émigration. Un projet, des débuts, un débat »? *Migrations* n° 26, Éditions Mémoire-Génériques, 4^e trimestre 2005, p. 93-103, p. 101.

43 Dictionnaire Robert.



8 août 2021 – Retrouvailles de Maryse Esterle avec les descendants de Petra Puyou de Allende, sœur de son grand-père maternel, Buenos Aires. Source : *Partir* n° 23, mars 2021, p. 20.

quitté Lasseube, ils ont emporté une présentation de l'éminent sociologue (par Patrick Champagne) avant de se diriger vers Cahors, où le grand-père américain de Dave (époux d'Erin) fut parachuté en juin 1944 pour soutenir un maquis du Lot.



La famille américaine d'Erin à Ogeu-les-Bains



Erin Shriver, ses deux fils et Jean Massounabe-Puyonne

La famille américaine d'Erin à Ogeu-les-Bains – Erin Shriver, ses deux fils et Jean Massounabe-Puyonne. Source : *Partir* n° 18, septembre 2018, p. 5.



Henri Lacamoire, mon époux



La famille Lacamoire



Les descendants de Rosas Lacamoire

je sors de mon sac la bourse de terre ramassée à Viellenave dans le jardin de la maison originelle. Tous en prennent une poignée qu'ils jettent dans les ruines. Le silence est impressionnant.

C'est réussi. Deux heures plus tard, nous apprenons que les trop nombreux appels d'Argentins émus par notre histoire ont « fait sauter le standard ».

Nous repartons munis d'un magnifique parchemin qu'ils ont tous signé et qui témoigne de leur

La famille Lacamoire – Les descendants de Rosas Lacamoire – Henri Lacamoire. Source : *Partir* n° 22, p. 36.

Les auteurs de récits décrivent cet envahissement par une émotion intense sans toujours parvenir à la définir :

Il y eut une correspondance aujourd'hui égarée, mais deux photos retrouvées dans nos tiroirs, en sont la preuve. En effet, les cousins louisianais, sollicités, y ont reconnu leurs grands-tantes, les filles de Baptiste encore enfants; une nouvelle bonne dose d'émotions de part et d'autre de l'Atlantique⁴⁴...

44 Martine Orsine, « Baptiste et Jean Rességuet, des champs de Puydarrieux aux champs de courses de la Nouvelle-Orléans, *Rêves d'Amérique*, p. 75.

Et « Oh! Surprise! » dès réception, le 17 février 1999, le cousin Horacio Güerri me répondait le jour même, par une lettre qui mit près de trois mois à me parvenir après un long périple entre Buenos Aires, Londres, Munich, Madrid puis enfin Auresan!
Je vous laisse deviner ma joie⁴⁵.

Quel moment exceptionnel de prendre l'apéritif avec une partie de la famille dans la vieille cour que Luc a traversée tant de fois! Quelle émotion de marcher dans les rues du village comme Luc le faisait dans sa jeunesse! Et de découvrir la tombe familiale au pied de la basilique de Saint-Just, de voir que tous ces noms que j'avais lus sur les registres devenaient présents malgré le temps passé⁴⁶!

Je me rappelle ce moment intense en émotions, curiosité, impatience, un pur moment de bonheur, un bonheur par procuration, une pensée très forte à ce moment-là pour ma grand-mère. Si elle était là⁴⁷!

Cette dernière citation reprend l'idée de l'adresse à l'aïeule que l'auteure voudrait faire revivre pour l'occasion.

Les émotions sont sans doute plus faciles à exprimer et à faire ressentir lorsqu'elles passent par le canal de la fiction, comme dans le recueil *Nouvelles du Rio de la Plata*. Le procédé littéraire qui consiste à mettre les protagonistes en situation permet à l'auteur de faire surgir l'émotion chez le lecteur et non plus seulement d'évoquer la sienne. La forme fictionnelle permet de s'identifier aux personnages et laisse libre cours à l'imagination de l'auteur par une scénarisation de la mémoire. Le lecteur est dans l'action avec le protagoniste dès la première phrase de la nouvelle :

Le Giulio Cesare s'approche du port de Buenos Aires. Saturnina se penche sur le bastingage. Elle aperçoit au loin l'hôtel des immigrants⁴⁸.

Cher journal, je sentais que quelque chose d'important se passait à la maison. Et ce matin, j'entraï dans la cuisine et j'entendis papa et maman parler⁴⁹.

Vincent gisait sur la grande table de la cuisine où on l'avait transporté, la jambe gauche sans doute brisée en plusieurs endroits⁵⁰.

Quand le petit Paul se réveilla, recroquevillé sur une couverture près de sa mère enceinte, le bateau était en plein océan⁵¹.

45 Jean-Pierre Mathet, « L'aventure de mon grand-père, Joseph Mathet d'Arrens », *Rêves d'Amérique*, p. 177.

46 Anne Galliano, « Luc Assieu, une histoire entre les Pyrénées et la pampa », *Rêves d'Amérique* p. 127.

47 Christiane Pontroué Colas Ader, *op. cit.*, p. 182.

48 Maryse Esterle, *op. cit.*, p. 13.

49 Alix Mallet-Baucor *et al.*, *op. cit.*, p. 57.

50 Daniel Bourrouilh, « Beròja », p. 69.

51 Sophie Bourrouilh, « Le rêve argentin », p. 77.

Mystère et romanesque

La recherche des aïeux émigrés et de leurs descendants est un voyage dans le temps et dans l'espace, avec le constat que l'on ne peut pas, malgré tous nos efforts, remonter le temps ni *a fortiori* modifier le cours de l'Histoire. Durant le temps de la recherche, les aïeux reprennent vie, les grands-parents dont les descendants se souviennent au mieux comme de vieillards, redeviennent des jeunes hommes et femmes inquiets et surexcités à la fois par leur voyage d'un continent à l'autre. Ils arrivent en Amérique, tombent amoureux, travaillent, ont des enfants ou non, pensent au pays ou l'oublient peu à peu, pleurent à distance la mort de leurs parents, échappent à la mobilisation ou vont mourir à vingt-cinq ans dans les tranchées de France, reviennent au pays après avoir fait fortune ou pas. Le temps de la recherche, ils sont vivants, plus jeunes souvent que leurs descendants en quête de leur histoire dont nous avons vu qu'ils sont principalement des retraités. Les aïeux deviennent proches et nous les accompagnons dans leur périple, pour ensuite prendre contact dans le meilleur de cas avec leurs petits-enfants ou arrière-petits-enfants.

L'émotion renouvelée provient sans doute du fait que ces morts bien vivants retournent à leur statut de défunts quand nous embrassons nos cousins retrouvés. La réalité du passage du temps et de la transmission entre générations est implacable. Ceux dont nous étions si proches, à qui nous parlions, que nous appelions, ne pourront jamais véritablement nous répondre; les personnes du passé côtoyées pendant des mois, voire des années, sont devenues des personnages irrémédiablement lointains. Les morts qui vivent dans nos mémoires sont définitivement hors d'atteinte et nous ne pouvons rien changer à leur destin : sauver une aïeule d'un hôpital psychiatrique où elle a peut-être été internée abusivement, apprendre à lire à un arrière-grand-père qui ne signait pas les actes de naissance de ses enfants « pour ne savoir », consoler une grand-tante dont les photos disent la détresse ou *a contrario* galoper avec un grand-père éleveur de bétail en pleine pampa, accompagner une ancienne cousine qui devint directrice d'école dans la banlieue de Buenos Aires, boursicoter avec un capitaliste d'origine basque qui construisit un mini-empire à partir du tannage du cuir... L'émotion vient-elle de la part de mystère, de ce chagrin ou de cette réussite de l'exil de nos aïeux que nous devinons, endossons, exagérons sans doute un peu, sans pouvoir rien y changer? La machine à remonter le temps n'existe pas...

Quoi qu'il en soit, les sentiments de nos aïeux furent sans doute très mitigés, suivant une palette complexe que nous investissons de nos propres émotions, toutes contemporaines celles-là, et de notre histoire singulière.

À constater l'acharnement avec lequel les descendants d'émigrés mènent leurs recherches, aidés ou non par des membres d'associations dédiées à cette tâche, à voir les larmes briller dans leurs yeux quand ils en parlent, à les voir embrasser des inconnus avec tendresse par la seule grâce d'un ancêtre commun disparu il y a un siècle, à lire leurs textes parfois maladroits mais toujours émouvants, l'observatrice partie prenante que je suis ne peut s'empêcher de penser que les retraités d'aujourd'hui s'offrent une belle aventure à travers leur quête. Leurs retraites, qui sans cela se seraient écoulées agréablement entre les visites aux petits-enfants, les clubs du troisième âge et les balades en montagne pour les plus Pyrénéens d'entre eux – si tant est qu'aucun drame ne vienne les perturber – se colorent soudain des parures de l'épopée, du romanesque et de l'illusion.

Le chemin est refait en sens inverse, le voyage des aïeux est revisité par celui de leurs descendants, car c'est un beau voyage que celui de la recherche des aïeux et des cousins qui apporte un brin de passion dans la vie de retraités ordinaires. Ils forment des communautés, échangent leurs trouvailles, disposent de médias, écrivent, se lisent les uns les autres, s'inscrivent dans un mouvement collectif. Ils savent qu'ils laisseront une trace singulière dans l'histoire de leur famille, en espérant qu'un de leurs petits-enfants reprendra le flambeau quand eux-mêmes auront disparu pour que la famille ne se disloque pas à nouveau et que perdure la mémoire de son histoire.

La mémoire des anonymes

Lorsque l'on évoque l'émigration pyrénéenne en Amérique, surgissent souvent les noms de « grands hommes » : Puyredon, Bioy Casares, le président Hipólito Irigoyen en Argentine, les fondateurs de la Ligue Henri IV aux États-Unis etc., les femmes étant plus en retrait. Les écrits des descendants d'émigrés parlent au contraire de ces dizaines de milliers d'anonymes qui ont construit l'Amérique du Nord et l'Amérique latine sans laisser leur nom au fronton des monuments ou sur les mausolées des cimetières. Cette mémoire des anonymes, qui comprend autant de femmes que d'hommes, autant de jeunes que de plus âgés, plus d'ouvriers, de domestiques ou de petits commerçants que de capitaines d'industrie ou d'hommes politiques reconnus, pourrait être cartographiée d'après les récits des auteurs afin de retracer la géographie de la mémoire qui pourrait s'étoffer d'autres écrits déjà collectés ou à venir.

La manière dont les descendants des émigrés parlent et écrivent sur cette émigration, témoin de la vitalité de ce mouvement des origines vers le présent, serait un objet d'étude en soi pour des chercheurs, tant l'analyse de ces écrits pourrait être approfondie et élargie après cette première approche.

Des recherches ultérieures pourraient s'inspirer du modèle d'entretien de *La misère du monde* de Pierre Bourdieu⁵² où un chercheur réalise un entretien et une méta analyse autour de cet entretien, l'ensemble des textes dressant ainsi le tableau d'une société. La somme des histoires singulières ne fait pas la grande histoire, mais la nourrit de multiples facettes, à charge ensuite aux historiens de restituer l'épaisseur de l'analyse générale et de la synthèse globalisante.

En tout état de cause, on saluera ici la vaillance de tous ces auteurs qui ont osé pour beaucoup se saisir d'un stylo ou s'installer devant un clavier d'ordinateur pour la première fois pour raconter l'histoire de leurs aïeux, pour que ne soit pas oublié le destin des milliers d'anonymes qui, il y a plus d'un siècle, vécurent une des grandes migrations contemporaines, proche à bien des égards de celles qui l'ont suivie.

Que soient remerciés aussi tous ceux et toutes celles qui les soutiennent, accompagnent leurs recherches et consacrent leur énergie à faire vivre cette histoire de tous les temps, celle des migrations humaines.

Table des illustrations

Revue *Partir* – photo Maryse Esterle
 Nouvelles du Rio de la Plata – photo Maryse Esterle
 Rêves d'Amérique – photo Maryse Esterle
 Tableau des textes – Maryse Esterle

Toute une vie à rechercher ses parents émigrés en Argentine – revue *Partir* n° 17, p. 13

Despertar, sculpture de Pedro Arieu

8 août 2021 – Retrouvailles de Maryse Esterle avec les descendants de Petra Puyou de Allende, sœur de son grand-père maternel, Buenos Aires – photo Maryse Esterle

La famille américaine d'Erin à Ogeu-les-Bains, *Partir* n° 18, septembre 2018, p. 5.

La famille Lacamoire, *Partir* n° 22 p. 36.

⁵² Bourdieu Pierre, *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.

Bibliographie

Sources primaires

Partir, revue de l'Association pour la mémoire de l'émigration (AME), du n° 1 (mars 2010) au n° 23 (mars 2021), Pau.

Nouvelles du Rio de la Plata, écrits de descendants d'émigrés pyrénéens, Association Bearn-Argentina, Pau, 2017.

Rêves d'Amériques, destins d'émigrés hauts-pyrénéens 1840-1914, Association Bigorre Argentine Uruguay (ABAU), Orthez, ICN, 2019.

Sources secondaires

Bénégui Laurent, *Retour à Cuba*, Paris, Julliard, 2021.

Bernier Isabelle, « Le travail des enfants au XIX^e siècle », <https://www.futura-sciences.com/sciences/questions-reponses/histoire-travail-enfants-xixe-siecle-14087/>

Bourdieu Pierre, *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.

Bruneton-Governatori Ariane, Jacques Staes, *Cher père et tendre mère*, Biarritz, J & D Éditions, 1996.

---, « Une maison de la mémoire de l'émigration? Un projet, des débuts, un débat », *Migrances* n° 26, Éditions Mémoire-Génériques, 4^e trimestre 2005, pp. 93-103.

---, « Californie-Béarn, des émigrés écrivent au pays (1860-1916) », AMME Pau, Coll. Des Pyrénées aux 4 vents du monde, ICN Orthez, novembre 2007.

Despret Vinciane, *Au bonheur des morts, récits de ceux qui restent*, Paris, La Découverte Poche, 2015-2017.

Langlois Doris et Langlois Lise, *Psycho-généalogie mode d'emploi*, Paris, Marabout Éditions de l'homme, 2005.

Maalouf Amin, *Origines*, Paris, Grasset, 2004.

Nora Pierre, « Entre Mémoire et Histoire. La problématique des lieux », in Nora Pierre (dir.) *Les lieux de mémoire, I. La République*, Paris NRF/Gallimard, 1984.

Otero Hernán, « L'émigration française en Argentine: une histoire ouverte », in Blazquez Adrian, (dir.) *L'émigration basco-béarnaise en Argentine au XIX^e siècle*, Orthez, Éditions Gascogne, 2007, p. 117 -147.

Papy Michel, « Migrations et retrouvailles: questions et pistes », *Migrances* n° 26, Éditions Mémoire-génériques, 4^e trimestre 2005, pp. 9-34.

Weil François, « Les migrations de France aux Amériques, histoire et mémoire », *Migrances* n° 26, Éditions Mémoire-Génériques, 4^e trimestre 2005, pp. 5-8.

L'émigration basque dans la revue de l'Association pour la Mémoire de l'Émigration : *Partir. Archives et mémoires de l'émigration pyrénéenne*.

Dolores Thion Soriano-Mollá
Christian Manso¹

Partir, des archives en construction

Partir, revue au sous-titre tout de suggestivité et d'engagement, *Archives et mémoires de l'émigration pyrénéenne*, voit le jour à Pau en mars 2010. Elle est éditée par l'Association pour la Maison de la Mémoire de l'Émigration fondée en août 1999, alors même que celle-ci opte pour une nouvelle dénomination, Association pour la Mémoire de l'Émigration (AME). La relation de cause à effet ne saurait être, assurément, plus probante.

Dans le numéro liminaire de mars 2010, le président de l'Association, l'universitaire Michel Papy, expose en une courte et dense « présentation » les raisons qui ont présidé à semblable parution. À l'origine, il y a le projet d'une « Maison » susceptible d'abriter, d'exploiter, d'optimiser un considérable corpus épistolaire d'émigrés aux Amériques, rassemblé par une ethnologue paloise, Ariane Bruneton, lors de ses collectes en Pays basque, Béarn et Bigorre.

¹ Dolores Thion est professeure des universités en études hispaniques de l'université de Nantes; Christian Manso est professeur émérite de l'université de Pau. dolores.thion@univ-pau.fr; christian.manso@univ-pau.fr. Tous nos remerciements à l'Association pour la Maison de la Mémoire de l'Émigration pour leur soutien et leur coopération, en particulier à Lily Casassus.

Or, le projet n'a pas emporté l'adhésion des décideurs politiques locaux pour lesquels la création d'un établissement accueillant des documents d'origines aussi diverses ne se pouvait sensément concevoir. Aussi la revue *Partir* se doit-elle, avant tout, d'être conçue comme antenne réceptrice et propagatrice de cette diaspora qui a été un phénomène en rien négligeable dans les Pyrénées occidentales, notamment entre 1830 et 1924.

Compte tenu de l'objet fondateur de l'AMME, rappelé précédemment, il convenait logiquement que dans le sous-titre figurât le substantif « Archives » ; toutefois, il a été associé à celui de « Mémoires », dont la portée ne saurait se limiter à la seule immersion dans le passé révolu, bien au contraire. Cette « Mémoire », est à considérer également comme une somme d'information actuelle, essentiellement formée par divers facteurs de transmission affleurant de manière infrangible dans un présent dynamique, gros de retrouvailles et de resserrements de liens.

Cette revue, qui compte à présent vingt-trois numéros (jusqu'au mois de mars 2021), dont la longévité – douze ans, en dit long sur les richesses (épistolaires, iconographiques, culturelles, scientifiques) qu'elle est en mesure de publier, de diffuser et de valoriser – a retenu toute notre attention lorsqu'il s'est agi d'évoquer l'émigration basque aux Amériques.

Dans l'approche qui suit, notre choix s'est porté naturellement sur le distique fondateur de la revue, lequel a été décliné sous des formes diverses, précisément par lesquelles cette revue entend jouer son plein rôle de médiatrice culturelle et patrimoniale sur le continent américain dans son ensemble, au nord comme au sud. Ainsi, ce prisme d'approches variées ambitionne-t-il de donner un aperçu de l'étendue, de la complexité d'une telle problématique et se promet-il d'en capter les principaux éclats, sans prétendre, toutefois, à l'exhaustivité.

Dans cette étude, nous entendons analyser le corpus sur l'émigration basque que la revue *Partir* a fait connaître, notamment dans le milieu associatif, mais également au grand public. Il sera ainsi question d'appréhender l'esprit et la teneur des témoignages des migrants en Amérique du nord et du sud en tant qu'exercices de l'expérience, de la mémoire du vécu et des sources de première main. Les objectifs mémoriels qui animent *Partir* auraient pu laisser présumer des partis pris ou des regards idéalisés. Or, l'étude des articles montre que la revue propose des perspectives même critiques sur la vie et les mœurs des migrants. Enfin, notre étude se focalisera sur l'émigration basque en Argentine, laquelle constitue à nos yeux, en tant qu'hispanistes, un espace singulier.

La fabrique des témoignages de vie

Dans le premier numéro, l'accent est porté sur un témoignage haut en signification. Il est retransmis par le biais de la recension du livre de Robert Laxalt, *Mon père était berger*. Un Basque dans l'Ouest américain², à laquelle Louis Laborde-Balen a apporté son plus grand soin. Avec beaucoup de tact, ce dernier rappelle un précédent digne de considération en la matière, à savoir l'ouvrage de Joseph Peyré, *Jean le Basque* (paru en 1953, aux éditions Flammarion) qui demeure une référence de premier ordre. Toutefois, Louis Laborde-Balen rappelle très justement que ce livre, fort documenté et estimable, ne réunissait que « des témoignages de seconde main, recomposés dans un bureau d'écrivain³ ». À la différence du livre de l'auteur américain qui est essentiellement une somme de souvenirs familiaux et personnels. En effet, Robert Laxalt raconte par le menu la vie de son père lors de ses transhumances dans les montagnes du Nevada.

Le journaliste américain (1923-2001), résidant à New York, pensait *a priori* n'en tirer qu'une nouvelle. Ce que son éditeur new-yorkais, Harper and Row, considéra comme un pis-aller, le persuadant de composer un solide ouvrage sur cette vie d'errance, d'aventure des bergers basques en ces terres inhospitalières du Nevada. C'est ainsi que *Sweet Promised Land (Douce terre promise)* vit le jour en 1957 et qu'il reçut aussitôt un accueil très favorable, tant de la critique que du public américain. La revue *Gure Herria* (Bayonne) publia l'intégralité du texte en 1969 et 1970 sous forme de feuilleton, dans la traduction qu'en donna le père Bertrand Mouchez, moine de l'Abbaye de Bellocq. Et en 2009 Xavier Guesnu se proposa de réviser ce texte après avoir obtenu l'autorisation de son traducteur et le publia aux éditions Auberon sous le titre sus-indiqué.

Louis Laborde-Balen évoque ensuite le personnage du livre, le père du journaliste, Dominique Laxalt. Originaire de Tardets (Soule), il embarque pour les États-Unis à l'âge de 20 ans (1907) avec le ferme espoir d'y faire fortune, à l'instar d'autres, puis de regagner sa petite patrie. S'il accumula quelque pécule, il ne songea pas, cependant, à rentrer au pays et ce comme bien d'autres de ses compatriotes. Il fallut que ses enfants l'y poussassent, pour que 47 ans après avoir posé le pied sur le sol américain, il consentît à revenir passer quelque temps sur ses terres souletines. La raison de semblable réticence était due au fait qu'en son for intérieur se logeait l'appréhension tenace de ne pas retrouver le pays qui l'avait vu naître.

Dominique Laxalt avait épousé sur ses terres d'élection une Basquaise d'origine navarraise, Thérèse Alpetche (1887-1971), dont les parents établis à

² Louis Laborde-Balen, « Vu et lu : Mon père était berger », *Partir*, mars 2010, p. 26-27

³ *Ibid.*, p. 26.

Bordeaux possédaient un hôtel ainsi qu'une agence de voyages. Elle rencontra Dominique Laxalt en Amérique où elle était venue pour seconder son frère qui, gazé lors de la Grande Guerre, voyait sa santé empirer. De leur union naquirent six enfants. Thérèse Alpetche joua pleinement le rôle complémentaire qui lui revenait dans ce ménage où son mari s'absentait régulièrement de longs mois au cours de l'année pour vaquer à ses occupations pastorales : être, avant tout, la gardienne du foyer, transmettre tout un héritage culturel à sa progéniture mais aussi s'occuper activement de l'éducation de ses enfants et donc de leur intégration dans la vie nord-américaine. Parmi ceux-ci, il y eut Robert, qui devint journaliste et écrivain, et Paul, qui fut élu gouverneur de l'État du Nevada (pour le Parti républicain).

Dans ce livre, il est des passages où Dominique Laxalt exalte les bienfaits de cet environnement montagneux du Nevada, même si les conditions de vie des bergers sont âpres et éreintantes. En ces étendues désertiques, l'eau et l'herbe sont très disputées. Vachers et bergers se livrent un combat sans merci, aussi Dominique Laxalt se voit-il dans l'obligation d'avoir à portée de main un rifle qui l'accompagne dans tous ses périples.

Lors du premier retour en famille au Pays basque, c'est plutôt Robert Laxalt qui semble le plus touché par ce pays qui jusqu'alors était tapi dans son esprit sous forme de songe. Ses découvertes sont à la mesure de celles que fit son père dans le Nevada. Parcourant le Pays basque au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il est quelque peu surpris par cette rusticité qui caractérise le pays de son père : point de tracteurs mais des attelages, des chandelles en guise d'éclairage, des hommes et des femmes chaussés de sabots, et fort peu de voitures automobiles.

Cette approche que nous avons tenu à reprendre, d'entrée, en des termes qui nous sont propres, s'impose en pareil lieu pour des raisons évidentes. Outre qu'elle inaugure la revue et revêt un certain caractère symbolique, elle rassemble, selon nous, nombre de traits pertinents, qui sont autant de caractéristiques essentielles que l'on peut rattacher au complexe processus de l'émigration basque en général, que ce soit dans son mouvement contradictoire de balancier et dans ce qui lui est afférent entre ces deux rives de l'Atlantique, dans le rôle de la cellule familiale et plus particulièrement de la femme, en ce milieu américain, dans sa fonction, sa mission, et enfin dans le problème de l'intégration dans la société environnante. Faudrait-il parler d'un archétype ?

Un autre aspect de l'émigration s'inscrivant dans ces liens perdurables, actifs et étroits unissant les deux rives, est rapporté dans toute sa vigueur et sa profondeur par les deux livraisons de l'article de Robert Elissondo, *À la rencontre des Basques de Californie*, qui courent sur les numéros 2 et 3. Il

s'agit, cette fois-ci, d'un reportage consacré à un voyage de deux semaines, effectué par quatorze élèves du lycée de Soule de Mauléon, qui se sont rendus en août 2009 en Californie. Invités par le Centre Culturel Basque de San Francisco à participer à son festival d'automne, ils y ont représenté la pastorale *Euskamerikan Artzain (Bergers basques d'Amérique)*. À l'origine il y eut un projet pédagogique qui s'est déroulé sur deux années scolaires (2007-2009), intitulé *Ametsaren lana (Le travail du rêve)*, destiné à amener des élèves bascopphones à représenter une œuvre théâtrale en basque, axée sur l'émigration basque, et leur permettant d'entrer en contact avec certains de leurs homologues californiens descendant de familles originaires du terroir basque français⁴. Encadrés par leur professeure de basque, Anne-Marie Etcheberry, par Michel Etchecopar, instituteur en langue basque, musicien et auteur-compositeur de la pastorale, et par Nicole Lougarot, metteuse en scène de la pièce de théâtre, ils se sont enthousiasmés par semblable projet dont la dénomination est ancrée au cœur du folklore basque ; il est issu, en effet, d'une chanson qui se fredonne sur les deux rives de l'Arc atlantique où le rêve de faire fortune peut produire une amère illusion : « Ai, ai, ai, ai, ai Ametsaren lana/Aitamen erranetarik barna ibili bagina! / Aïe, aïe, aïe, aïe, aïe, le travail du rêve/Si nous nous étions comportés comme nous l'avaient dit nos parents⁵. Cette pièce de théâtre évoque l'émigration des bergers basques en ces contrées décrites par Robert Laxalt et par Joseph Peyré, les difficultés de leur quotidien et leurs soucis de conserver leur culture. La facture de cette pastorale respecte les canons du genre souletin reposant fondamentalement sur la trajectoire d'un protagoniste berger.

Le *Basque Cultural Center of South San Francisco* dont la vocation première était de proposer aux Basques un lieu où s'adonner à la pelote, est à présent un établissement fortement ancré dans le paysage californien, qui développe nombre d'activités intimement liées au substrat des origines. Ainsi ce *Basque Fall* – festival d'automne – s'est-il ouvert par un vif témoignage, à la fois de respect et d'admiration, à l'égard du père Tillous, mort en avril 2009. Missionné par le diocèse de Bayonne pour veiller au salut des âmes des Basques d'outre-Atlantique, il avait été fort apprécié durant son sacerdoce en Californie et avait soudé toute cette communauté, autant de qualités mises en exergue lors de l'office religieux qui ne pouvait se tenir qu'au sein même du fronton.

Quant à la pastorale, elle a remporté un franc succès. Elle a eu le don de remettre en mémoire pour une partie du public un moment décisif de son

⁴ Elissondo, Robert, « À la rencontre des Basques de Californie », *Partir*, n° 2, novembre 2010, p. 19-21

⁵ *Ibid.*, p. 19.

existence. Pour le grand nombre, toutefois, prévalait un intérêt certain suscité par la singularité de ce genre de théâtre souletin dont la découverte a ravi l'assistance.

Une identité basque qui, par ailleurs, s'est extériorisée lors de parties de pelote et de mus, de la messe dominicale à laquelle ont succédé les spectacles de danse et, pour finir, le banquet traditionnel. L'auteur de l'article a soin de préciser que danseurs et musiciens étaient vêtus de rouge et de blanc, renvoyant ainsi à « des images de carte postale du Pays basque des années 60, celui qu'avaient quitté les plus anciens de la communauté⁶ ». Et de s'interroger quant à la dynamique et à la survivance de telles traditions émanant d'une modeste contrée du vieux continent, sur un territoire sans commune mesure et totalement aux antipodes de ce qui caractérise le Pays basque.

Pour répondre à une question d'une telle ampleur, l'auteur a jugé bon de s'en remettre aux travaux de deux chercheuses, Argitxu Camus-Etchecopar qui met en avant une « diasporic identity », et Marie-Pierre Arrizabalaga qui penche pour une « culture transnationale⁷ ».

Robert Elissondo insiste, tout d'abord, sur un phénomène digne d'intérêt, à savoir que l'émigration basque – massive par essence depuis le début du XX^e siècle – peut se décomposer chronologiquement en plusieurs phases tout au long de ce siècle. La dernière remonte aux années 1980. Les créateurs du Basque Cultural Center, quant à eux, sont arrivés au cours des années 1960. Il s'est ainsi créé entre les intégrants des vagues successives une transmission active qui est assurément un gage de semblable perdurabilité de la tradition dans son sens le plus large.

Marie-Pierre Arrizabalaga, qui s'appuie sur des enquêtes qu'elle a effectuées sur le terrain, met l'accent sur la contribution des femmes en pareil cas. Avec celles-ci apparaît le rôle que va jouer l'épouse, et partant la famille. Une famille, un foyer, où chacun des époux se partage les tâches y afférant sans qu'il y ait une quelconque hiérarchisation entre eux. Ainsi le rôle de la femme était-il conçu comme vecteur à fort potentiel culturel – et culturel. L'attachement que manifeste le Basque à sa maison – dans sa dimension tant physique que métaphysique – est, pour sûr, une valeur qui non seulement perdure chez les primo-émigrés de l'Ouest américain, mais qui se perpétue parmi ceux de la deuxième génération qui ont vu le jour à quelque 10 000 kilomètres de ce repère.

Pour sa part, Argitxu Camus-Etchecopar met en exergue le rôle des associations basques qui sont toutes regroupées au sein de la *North American*

Basque Organization. Selon elle, ces dernières commencent à réellement percer dans les années 1960-1970, c'est-à-dire à une période des deuxième et troisième générations qui ressentent le besoin de retrouver des racines, des traces originelles occultées par les primo-arrivants plutôt soucieux de s'intégrer dans leur nouveau pays. Il faut dire qu'en ces temps les États-Unis s'ouvrent à la multiplicité des minorités tandis que celles-ci, tout en faisant émerger ce qu'elles ont en propre, n'ont cessé de se fondre dans le tissu américain. Et puis, en pareil brassage, au Nevada ou encore en Idaho revient aux Basques ce statut de pionniers, ce qui leur confère quelque parcelle de reconnaissance fondatrice de la nation américaine, quasiment un double statut, atout digne de considération. 58 000 Basques ont été recensés en 2000 aux États-Unis, dont la majorité est établie en Californie.

La NABO (*North American Basque Organization*), créée en 1973, regroupe les 38 associations, majoritairement originaires de l'Ouest américain; le restant, tout aussi considérable, réunit celles de la côte est et du Canada. Pour Argitxu Camus-Etchecopar, le rôle de cette organisation est primordial pour ce qui est de la conservation et de la valorisation de la culture basque. Grâce à elle, la visibilité de l'empreinte basque a été plus prégnante au sein même de la société américaine. À preuve, l'exposition en février-mai 2010 à New York, préparée par le Basque Museum de Boise, portant sur l'émigration basque. De plus, cette organisation s'est engagée dans le décloisonnement culturel consistant à fomenter les rencontres et les échanges sportifs et culturels avec d'autres associations américaines, ce qui ne peut qu'être une orientation vouée au succès eu égard à la dynamique et à l'ouverture qui la sous-tendent.

Ainsi qu'on l'a constaté antérieurement, la composante religieuse – catholique – qui ne saurait être disjointe de cette tradition, est partie prenante dans ces associations. Sur les terres américaines, la foi chrétienne de l'émigré aurait pu se dissiper, être mise à mal, si l'Église catholique n'avait pas veillé à préserver la foi de ces Basques éloignés de leur paroisse, du rite romain. C'est ainsi que depuis 1961 le diocèse de Bayonne a dépêché des prêtres à cette fin. Durant les quinze dernières années, l'abbé Tillous avait exercé son ministère sur les onze États qui étaient du ressort de sa circonscription ecclésiastique. À son niveau, il s'était affirmé comme un estimable facteur pour ce qui est du lien tissé entre les Basques qui excédait sa mission première. Il avait fondé la revue *Lokarria (Le lien)*, destinée à entretenir des contacts avec les Basques vivant dans les coins les plus reculés. Toutefois, ce tableau qui dégage énergie, robustesse, ferveur, ne saurait se concevoir sans un revers préoccupant lié au fait que cette minorité se trouve confrontée à un problème de plus en plus invasif posé par l'intégration, ce qui sous-entend que, surtout pour les

⁶ *Ibid.*, p. 21.

⁷ Elissondo, Robert, « À la rencontre des Basques de Californie », *Partir*, 3, mai 2011, p. 26-30.

troisièmes générations, l'usage de la langue basque et les valeurs culturelles qui lui sont rattachées se tarissent au seul profit de l'anglais et de *l'american way of life* où prévaut l'individualisme. Aussi, pour certains chercheurs, cette culture basque tendrait à n'être que superficialité, « folklorique » selon Marie-Pierre Arrizabalaga, et d'une certaine manière à se voir réduite à une portion des plus congrue.

Depuis le terroir : regards critiques

Cette émigration qui jusqu'à présent a été perçue comme une donnée acceptée, consentie, encouragée, voire applaudie, et dont on a cherché à faire affleurer les tenants et les aboutissants à travers des expériences vécues, a de tout temps, cependant, suscité des réactions hostiles, notamment dans certains milieux conservateurs et ruraux. À ce propos, l'approche d'Annie Sabarots, « De l'émigration en Amérique à travers quelques articles du *Journal de Saint-Palais* », renseigne au mieux sur cette facette qui se devait d'être mise en lumière⁸.

Dans cet hebdomadaire au sous-titre des plus évocateur et quelque peu cocardier, *Organe des Intérêts de l'Arrondissement de Mauléon*, est publié le 17 décembre 1911 un article faisant référence au Congrès diocésain qui s'est récemment réuni à Bayonne, au cours duquel s'est singulièrement posé le problème de l'émigration. Adrien Planté, homme politique d'Orthez et président de l'Escole Gaston-Phébus, fait un rapport accablant sur « la désertion des campagnes⁹ » dans les Basses-Pyrénées. Les adolescentes, à l'en croire, « quittent les champs et vont se placer domestiques en ville où les mauvaises influences et les fréquentations déplorables ne tardent pas à les dépraver »¹⁰. Quant aux jeunes hommes, le service militaire, en les déplaçant sur les agglomérations urbaines, les amène à la découverte du stupre, à quitter la campagne pour entrer à l'usine ou à travailler dans les « Chemins de fer¹¹ ». La seule solution pour juguler ce fléau endémique réside, pour Adrien Planté, dans un rapide et énergique rétablissement de la moralité. En outre, il n'hésite pas à jeter l'anathème sur les agriculteurs qui abandonnent leurs terres pour se rendre sur le continent américain où leur sont offertes des rémunérations propres à exciter leur « cupidité »¹². Enfin, si d'autres franchissent également le pas et prennent le chemin de ces terres lointaines, c'est pour « se dérober aux

lois ou au service militaire, dans le désir d'échapper aussi à un gouvernement dont ils n'approuvent pas les doctrines¹³ ».

Une fois sur le sol américain, ces émigrés se divisent, selon lui, en deux groupes. L'un trouve grâce à ses yeux, car la vertu l'a préservé du lucre : « Les gens honnêtes et laborieux se créent une honnête aisance dont ils reviennent parfois jouir dans leur contrée d'origine¹⁴. » L'autre, en revanche, doit endurer ses foudres et ce au nom de la morale qu'Adrien Planté revendique haut et fort : « d'autres, hélas ! surtout les femmes, se livrent à l'intempérance et prennent des mœurs dissolues » (id.). Et le meilleur conseil qu'il puisse donner à tous ces candidats au départ ne se peut qu'aisément deviner : « Ah ! qu'ils restent chez eux, ces Béarnais et ces Basques qui songent à s'en aller » (id.). Enfin, Adrien Planté termine son allocution en saluant la pieuse initiative des Pères de Bétharram consistant à envoyer en Amérique du sud des missionnaires pour dispenser un service spirituel aux émigrés.

Lui succède Pierre Lhande, jésuite, écrivain et cofondateur de l'Académie de la langue basque Euskaltzaindia, lequel tient à aborder le préoccupant problème de l'émigration des Basques à l'aune de la religion. Il commence par rendre un chaleureux hommage à l'abnégation, au sacrifice même des prêtres qui ont bravé les éléments, rejoint le continent américain « pour se dévouer à l'apostolat des âmes, se condamnant à un exil sans retour, une vie sans gloire et une mort sans amis¹⁵ ».

Après avoir fait le constat que l'émigration met en sérieux danger « le sentiment religieux et la conservation morale¹⁶ » de ceux qui ont franchi l'océan, Pierre Lhande énonce les remèdes appropriés pour faire cesser semblable préjudice : mettre tout en œuvre, en usant de la dissuasion si nécessaire, pour que les Basques et les Béarnais restent sur leurs terres. À titre curatif, il préconise de créer aux Amériques des institutions ayant vocation à veiller au salut des âmes des émigrés. À titre préventif, il prescrit de faire de même en France où l'on se chargerait plutôt de mettre en garde, décourager, les volontaires de leur projet.

Le 24 décembre 1911, l'éditorialiste se croit en devoir d'apporter l'avis de l'organe de presse qui, pour sûr, ne peut que confirmer l'opinion générale qui a prévalu lors de ce Congrès. Devant les chiffres annoncés par Pierre Lhande – 90 000 âmes se sont expatriées du Béarn et du Pays basque au siècle dernier –, il exprime son effroi et soutient qu'il convient au plus tôt de

8 Sabarots, Annie, « De l'émigration en Amérique à travers quelques articles du *Journal de Saint-Palais* », *Partir*, n° 5, mars 2012, p. 18-19.

9 *Ibid.*, p. 18.

10 *Idem.*

11 *Idem.*

12 *Idem.*

13 *Idem.*

14 *Idem.*

15 *Idem.*

16 *Idem.*

contenir « par une propagande sérieuse cette désorganisation de notre pays¹⁷ ». À cette fin, il exhorte à « la suppression immédiate de toutes les agences d'émigration¹⁸ ». De plus, il lui semblerait indispensable que tous ceux qui ont pour tâche l'éducation de la jeunesse reçoivent des consignes strictes pour que quotidiennement ils mettent en relief devant leur jeune public « les dangers pour tous de ces expatriations en masse » (id.).

Enfin, il rouvre le débat sur les « lois du recrutement » ainsi que sur « la situation de certains insoumis ». Il rappelle, tout d'abord, que son journal a déjà attiré l'attention de ses lecteurs sur la brochure du commandant Toursier, *Petit Guide Militaire de l'Émigrant*, lequel fournit tous les renseignements utiles et nécessaires aux futurs conscrits se trouvant aux Amériques.

L'éditorialiste croit utile de préciser que tout jeune Français résidant à l'étranger se doit d'accomplir ses obligations militaires en France et que, par ailleurs, tout fils d'émigré né en terre argentine est considéré comme citoyen de ce pays; à ce titre, force lui est de se voir soumis aux obligations militaires de son pays d'adoption. Dès lors, ces jeunes gens émigrés se voient confrontés à un double et délicat problème d'insoumission qui, la plupart du temps, se règle de la façon la plus pragmatique qui soit: « Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, le jeune homme qui a sa famille installée en Argentine, quoique peut-être Français de cœur, ne reviendra pas en France pour faire son service militaire¹⁹. » Ce qui entraîne *ipso facto* que « toute la famille renonce à tout retour en France » de façon à ne pas exposer son rejeton à des représailles découlant de « cette insoumission presque forcée ».

L'éditorialiste en appelle à une loi plus souple, compréhensive, grâce à laquelle certaines familles pourraient songer à regagner leur pays d'origine et les jeunes appelés pourraient se voir exempter du service militaire français dès lors qu'ils seraient capables de fournir un document certifiant qu'ils se sont acquittés de leurs obligations militaires à l'étranger. L'éditorialiste insiste pour qu'une telle question soit instruite au plus tôt par l'un des élus locaux.

L'émigration basque en Argentine

Pour rendre compte pleinement de la pondération qu'observe la revue quant à l'émigration basque sur l'ensemble des Amériques, du nord comme du sud, il a semblé judicieux d'apporter en conclusion une appréhension de cette dernière en Argentine. Nous tenterons, de la sorte, de boucler rétrospectivement toute une boucle attenante à un phénomène, à vrai dire

embrouillé, qui n'a pas manqué de fourvoyer certains chercheurs. Notamment lorsqu'il a été question de discerner quelles étaient les réelles implications des deux parties en présence, le pouvoir politique, d'une part, et le pouvoir spirituel, de l'autre.

Incontestablement, pour démêler un tel écheveau, le père Magendie est d'un grand secours. Cet éminent Betharramite a occupé à Buenos Aires, entre 1858 et 1925 (année de sa mort) de hautes fonctions ecclésiastiques. Durant les 40 dernières années de sa vie, il a été, en effet, Directeur du Colegio San José et Délégué du Supérieur Général de la Congrégation des Pères de Bétharram pour tout le continent américain du Sud. Or, le précieux article de Michel Barthaburu, « L'arrivée des Pères de Bétharram en Argentine décrite par le père Jean Magendie » a cette vertu de reproduire *in extenso* le texte d'un témoignage de tout premier ordre portant sur une mission de religieux français propre à répondre à la problématique énoncée ci-dessus²⁰.

En effet, en sa qualité de témoin oculaire et de participant actif de cette mission, le père Magendie s'est vu charger en 1911 par son supérieur hiérarchique de réviser, corriger en vue d'une publication, certains passages d'un récit du père Lullier contant l'expédition des Betharramites en Argentine à la fin de l'année 1856. Ses corrections et ses ajouts permettent d'éclaircir une situation des plus confuse, faisant le jour sur les rôles respectifs de l'Argentine et du clergé. On y apprend ainsi que quelques années après la dictature de Rosas (qui s'achève en 1852), le gouvernement argentin, conscient que son économie ne saurait se passer d'émigrants pour son développement et son rayonnement, avait jeté son dévolu sur les Basques car « ils étaient les meilleurs²¹ ». Aussi chargea-t-il son consul en poste à Bordeaux, Dax et Bayonne, de recruter des volontaires du Pays basque français pour se fixer sur le sol argentin. Ce dernier fit tant et si bien que rapidement il recueillit l'adhésion d'un nombre considérable de candidats au point de remplir trois navires. Ce qui eut pour conséquence immédiate une vive réaction parmi les curés basques qui ne tardèrent pas à faire entendre à leurs ouailles leurs véhémentes vitupérations contre « cette émigration qui était la perte des âmes²² ». Semblable campagne, parfaitement orchestrée, s'avéra efficace car au moment d'embarquer le consul fut marri de constater que seul un nombre réduit d'aspirants se trouvait sur le quai.

C'est à pareille époque que lui vint l'idée de prendre langue avec Monseigneur Lacroix, l'évêque de Bayonne, afin de lui proposer de dépêcher

17 *Ibid.*, p. 19.

18 *Idem.*

19 *Idem.*

20 Barthaburu, Michel, « L'arrivée des Pères de Bétharram en Argentine décrite par le père Jean Magendie », *Partir*, 6, septembre 2012, p. 14-19.

21 *Ibid.*, p. 14.

22 *Ibid.*, p. 15.

des prêtres basques en Argentine, chargés d'une mission apostolique auprès des émigrés. Monseigneur Lacroix, qui était déjà acquis à une telle mission de l'Église en ces contrées du Nouveau Monde, lui fit part de son acquiescement, mais avant de faire quoique ce soit, il consulta les congrégations de son diocèse avant de proposer cette mission à Bétharram qui l'accepta. Le 20 août 1855 il écrivit à l'évêque de Buenos Aires, Monseigneur Escalada, pour recueillir son avis sur la venue « de bons pères qui iraient dans son diocèse pour y travailler au salut de leurs compatriotes, comme aussi au salut des fidèles de Buenos Aires²³ ». La réponse de ce dernier, en date du 30 octobre 1855, fut on ne peut plus favorable, et après quelques péripéties, la mission betharramite, forte de 8 membres, partit de Bayonne à bord de *L'Étincelle*, le 31 août 1856, pour arriver le 4 novembre à Buenos Aires. Le reste du récit ne manque pas d'intérêt, mais l'essentiel, croyons-nous, a été soigneusement souligné, qui établit qu'entre l'Argentine et le clergé il y eut, manifestement, une relation transactionnelle des plus complexes qui est de l'ordre de celle que l'on a pu vérifier avec les émigrés basques du Nevada et de l'Idaho, considérés comme une sorte de défricheurs de ces vastes territoires, ainsi mis en valeur pour le grand bien de l'État américain du Nord. En semblable relation, on saura apprécier ce qui ressortit au financier et au politique et ce qui se rapporte au spirituel.

Avec ce choix d'échantillons représentatifs de facettes caractéristiques de cette émigration basque, l'on a tenu à embrasser un phénomène, à vrai dire tentaculaire, issu d'une forte matrice originelle. Considérable phénomène que l'on a pu apprécier tant dans ses axes synchroniques que diachroniques, à l'échelle du continent américain, au Nord comme au Sud.

* * *

Ce succinct apport de notre part a visé à refléter au mieux le puissant projet qui, dès le départ, a poussé cette revue dans une entreprise qui relevait presque de la gageure. Mais son titre, *Partir*, cet infinitif, par essence gros de potentialités, ayant ici quasiment la valeur d'un impératif, marquait à coup sûr la détermination qui était inscrite dans sa génétique, la force d'âme, certainement, qui l'incitait au voyage, à la rencontre de l'Autre. Cet Autre qui lui aussi, mais en d'autres circonstances certes, avait pris cet engagement de partir, irrévocablement. Dès lors, *Partir* affichait cette décision tenace de marcher dans, sur, les pas de cet Autre.

Année après année, cette revue a montré qu'elle tenait fermement ses promesses en cherchant à multiplier ses champs d'action, ses sources, tout

en impulsant des initiatives ayant pour but de déboucher sur ce qui est primordial, à savoir la trace du vivant, moyennant les contacts qu'elle a été en mesure d'établir, de rétablir, les liens qu'elle a permis de tisser, de renouer, entre les deux rives de l'Arc atlantique.

D'où l'importance de considérer cette émigration basque sur ces deux versants, du Nord et du Sud, sur un tout, pour mieux appréhender certaines constantes, certaines lignes de force qui se dégagent inexorablement, comme on a pu aisément le remarquer, et ce, irions-nous jusqu'à dire, au-delà même de toute considération géographique ou historique particularisante. Il ne saurait être question, bien entendu, de schématiser et de tomber dans le simplisme. Toutefois, si l'on a insisté sur ce que pouvait représenter en charge symbolique dans le premier numéro de la revue le récit de Robert Laxalt, c'est que nombre d'éléments y apparaissant étaient susceptibles d'être constitutifs d'une trajectoire qui, peu ou prou, aurait pu être transposable, *ad libitum*.

²³ *Idem*.

Résumés

1^{re} Partie : Approches théoriques sur l'émigration en Argentine et études de cas

Hernán Otero : L'immigration française en Argentine. Cycles migratoires, groupes ethniques et formes d'intégration, 1850-1950

S'appuyant sur les théories du *melting-pot* et du pluralisme culturel sur le processus d'intégration migratoire, le texte propose une synthèse sur le long terme de l'histoire de l'immigration française en Argentine. À cette fin, il reconstruit trois aspects essentiels : la périodisation du cycle migratoire et du cycle communautaire français ; l'évolution temporelle des groupes ethniques et les facteurs qui ont influencé leurs transformations ; et, enfin, les modèles régionaux qui ont modulé l'intégration migratoire. Si le premier aspect prend en compte les relations des migrants avec la France, les deux derniers aspects incluent des variables classiques de la sociologie migratoire telles que l'endogamie, la ségrégation spatiale, le mouvement associatif, les écoles ethniques, etc.

Mots-clés : Immigration française, flux migratoires, institutions communautaires, groupes ethniques.

Pascal Chastin : Les écrits de Jean Vigné, agent de migration basque vers le Río de la Plata, commerçant et clé de voûte d'un réseau transnational de migration

Les écrits de Jean Vigné, commerçant et agent d'émigration ayant exercé son activité à Tardets (Soule, Pays basque français) aussi bien qu'à Buenos Aires ont été découverts en 2015. Ils permettent de mieux connaître l'activité de leur auteur entre 1885 et 1925. Ce chapitre, en plus de préciser les conditions dans lesquelles se faisait la migration des Basques vers l'Argentine au tournant

du XX^e siècle, aborde la notion de transnationalisme apparue en 1990. Cette source d'information monumentale (25 000 pages manuscrites) montre que Jean Vigné était au cœur d'un réseau de liens transnationaux qu'il suscitait et sur lesquels il s'appuyait pour développer son « commerce » de migration aussi bien que son négoce de vêtements et articles de voyage, des deux côtés de l'Atlantique, et les entreprises d'autres personnes influentes de ce réseau.

Mots-clés : Agent d'émigration, transnationalisme, réseau, Pays basque français, Argentine.

2^e Partie : Lettres d'émigration du Pays basque et du Béarn

Argitxu Camus Etxecopar : Les correspondances : sources de l'expérience migratoire basque

De plus en plus de chercheurs, toutes disciplines confondues, et ceux spécialisés dans le phénomène migratoire en particulier, s'appuient sur les correspondances privées comme source primaire de recherche. En effet, l'intérêt que représente ce type de source dans le cadre des recherches sur l'expérience migratoire est indéniable malgré les limites qui peuvent le caractériser (corpus incomplets...). Ces sources nous permettent de donner la parole à un certain nombre de protagonistes directs, invisibles jusque-là, tout en nous éclairant sur un grand nombre d'aspects du phénomène. Aux côtés de ce travail d'analyse des fonds existants, une étape préalable tout aussi importante de recensement, collecte et conservation des fonds doit être menée. La présentation d'un nouveau corpus de lettres provenant de quatre frères installés en Argentine et au Chili au début du XX^e siècle, originaires du village d'Ordarp (quartier Lambarre) au Pays basque, illustrera le propos.

Mots-clés : Phénomène migratoire, correspondances privées, protagonistes « ordinaires », fonds basque.

Isabelle Tauzin-Castellanos : Lettres d'immigrées françaises en Argentine : du voyage au mariage (1899-1908)

Le chapitre explore un ensemble de lettres écrites au début du XX^e siècle par des jeunes filles parties du Béarn en Argentine. Le trésor de cette correspondance de plus de deux cents lettres a été découvert par un descendant des émigrées dans le grenier de la ferme familiale. Les émotions à l'arrivée dans la Pampa, l'intégration, la volonté d'émancipation et la peur de l'oubli sont les caractéristiques de ces feuillets porteurs d'espérance.

Mots-clés : Histoire de l'émigration, femmes, émancipation, Béarn, Argentine, Pampa, Rauch

3^e Partie : Émigration professionnelle et émigration féminine

Beñat Çuburu-Ithorotz : Les précurseurs d'une tradition migratoire dans la commune basque d'Hasparren (XVIII^e-XIX^e siècle)

Hasparren, commune importante de la province basque du Labourd, était réputée au XVIII^e siècle pour les activités artisanales de la tannerie, de la cordonnerie et du textile qui employaient une grande partie de sa population. Pourtant, à l'instar d'autres villages du Pays basque, elle connut une émigration massive vers les pays d'Amérique latine à partir du deuxième tiers du XIX^e siècle. Ce mouvement de population transocéanique ne fut qu'un chapitre d'une tradition migratoire qui se poursuivit jusqu'au milieu du XX^e siècle et qui débuta dans la commune au XVII^e siècle. Ce chapitre présente ceux qui furent les précurseurs de cette longue chaîne migratoire.

Mots-clés : Émigration, migrations saisonnières, migrations lointaines, tanneurs, Galice.

Marie-Pierre Arrizabalaga : les émigrantes basques en Californie entre 1880 et 1940. Reproduction et/ou émancipation ?

L'émigration des femmes basques aux États-Unis est beaucoup moins connue que celle des hommes, notamment pour la période antérieure à 1945. Cette présentation propose une analyse synthétique de l'émigration de ces femmes, notamment celles installées dans le comté de Kern en Californie entre 1880 et 1940, un comté rural et isolé, où de nombreux Basques se sont implantés plutôt que dans la région de San Francisco et Los Angeles. Cette recherche à partir de reconstitutions de familles révèle que les émigrantes n'étaient pas des femmes suivantes, dépendantes et soumises, vivant dans l'ombre de leurs maris, frères, ou autres parents. Au contraire, en Californie, elles ont contribué à la réussite économique des entreprises familiales, ce qui leur a permis d'assumer de nouveaux rôles et pouvoirs dans la société civile d'accueil et de connaître un processus d'émancipation que ne pouvaient vivre leurs sœurs restées au pays.

Mots-clés : Émigration, femmes, autonomisation, émancipation, droit de vote, Californie (US).

4^e Partie : Représentations littéraires de l'émigration basque

Jean Casenave : L'émigration en Amérique dans la littérature basque 1850-1960

L'émergence du thème de l'émigration dans la littérature basque se fait à partir du milieu du XIX^e siècle, avec un léger temps de retard sur les flux

humains. À l'image d'Otaño ou d'Iparragire, ce sont les poètes qui sont alors les voix de la diaspora basque en Amérique du sud. Il faut attendre le début du XX^e siècle pour trouver des textes en prose sur le sujet à l'instar des récits autobiographiques et des essais de Jean Etxepare ou de Pierre Lhande. Le XX^e siècle est aussi marqué par la figure de l'Américain, personnage à l'influence controversée, qui est traité tant dans la prose basque que dans les romans en français et en espagnol. Enfin, à partir de la guerre de 1936 jusqu'au début du XXI^e siècle, les vagues successives des exilés politiques se sont mêlées à celles de l'émigration économique qui, pour leur part, allaient en diminuant. Aujourd'hui, c'est essentiellement sur le plan culturel que l'Amérique exerce une forte attirance sur les auteurs basques contemporains.

Expressions clés : Représentations littéraires de l'émigration basque en Amérique, voix de la diaspora basque, personnage de l'Américain, émigrations politiques, chroniques basques de la mondialisation.

Argia Olçomendy : Les représentations de l'émigrant basque et de l'Indiano dans l'hebdomadaire *Eskualduna* (1900-1920)

Cette étude propose d'analyser les caractéristiques de l'émigrant basque et de l'*Indiano* dans les écrits publiés entre 1900 et 1920 par l'hebdomadaire conservateur et clérical *Eskualduna*. L'objectif est de mettre en évidence des images véhiculées sur le Nouveau Monde par un organe de presse diffusé sur son territoire d'origine, le Pays basque. La figure de l'émigrant triste, naïf et misérable s'oppose à celle de l'*Indiano* généreux bienfaiteur.

Mots-clés : Émigration basque, figure de l'émigrant, figure de l'*Indiano*, images et discours, presse en langue basque.

Xavier Escudero : L'œuvre de José Olivares Larrondo « Tellagorri » et la représentation littéraire du Basque émigré

L'œuvre littéraire et chronistique de l'écrivain et journaliste basque espagnol José Olivares Larrondo « Tellagorri » (1892-1960) définit une esthétique de l'écriture en émigration dans le contexte de l'exil politique post-guerre civile. L'étude croisée des deux romans *París abandonada* (1942) et *Antón Sukalde* (1978) et des chroniques *Las horas joviales* (1950) permet de dégager les constantes d'une écriture depuis et sur l'exil propre au Basque émigré : la douleur du départ, la rupture, le sentiment d'abandon, l'intégration dans le pays d'accueil, la nostalgie du pays d'origine et la recreation fantasmée du village natal.

Mots-clés : José Olivares Larrondo « Tellagorri », romans, chroniques, émigration, exil, Pays basque.

5^e Partie : De la généalogie individuelle à l'action des associations

Christiane Bidot-Naude : Souvenirs de la recherche personnelle à la recherche collective

Des dizaines d'internautes ont contacté Christiane Bidot-Naude à la recherche d'un ancêtre parti du Béarn, de la Bigorre, des Landes ou du Pays basque ; elle a rédigé bénévolement plus de cent soixante biographies sur Emigration 64 tout en développant la base de données interrogeable sans limites Emigration Pyrénées, après avoir photographié les registres d'immatriculation consulaires de Nantes avec trois amies tout aussi passionnées de généalogie, solidaires comme quatre mousquetaires partageant les difficultés et les succès.

Mots-clés : Histoire de l'émigration, Pyrénées, Béarn, Pays basque, Bigorre, généalogie.

Maryse Esterle : Ciel mes aïeux ! Les écrits des descendants d'émigrés pyrénéens, un passé recomposé

La mémoire de l'émigration vers le continent américain est aujourd'hui bien vivante grâce aux recherches et aux écrits des descendants d'émigrés pyrénéens. Trois supports associatifs permettent d'approcher le travail de mémoire autour de l'histoire recomposée de leurs aïeux. Récits, reconstitutions biographiques et fictions tentent de réparer une histoire familiale disloquée par la migration et de la transmettre aux générations futures, non sans une certaine héroïsation construisant la légende de l'émigration. Le temps de la recherche, les aïeux reprennent vie, insufflant l'émotion de retrouvailles impossibles à leurs descendants et aux lecteurs, et ouvrant la porte aux cousins d'aujourd'hui, bien vivants ceux-là. C'est un remarquable travail de mémoire des descendants d'émigrés qui est accompli avec l'aide des associations pyrénéennes.

Mots-clés : Mémoire de l'émigration, écrits, descendants, retrouvailles, aventure.

Dolores Thion Soriano-Mollá et Christian Manso : L'émigration basque dans la revue de l'Association pour la Mémoire de l'Émigration : *Partir. Archives et mémoires de l'émigration pyrénéenne*

La revue *Partir*, qui voit le jour en mars 2010 et qui compte présentement vingt-trois numéros, affiche ses objectifs épistémologiques et heuristiques dans son sous-titre : *Archives et mémoires de l'émigration pyrénéenne*. Il va de soi que l'émigration basque y occupe une place non négligeable, d'où l'intérêt de sonder le corpus s'y rapportant. Ce dernier a été appréhendé synchroniquement et diachroniquement à partir de prélèvements d'études significatifs versant

sur les deux axes sur lesquels s'appuie la revue de façon à tirer un bilan de l'émigration basque sur le continent américain.

Mots-clés: *Partir*, Association pour la mémoire de l'émigration, archives, mémoire, migration basque.

Resúmenes

Parte I. Enfoques teóricos de la emigración en Argentina y estudios de caso

Hernán Otero: La inmigración francesa en Argentina. Ciclos migratorios, grupos étnicos y formas de integración, 1850-1950.

A partir de las teorías del *melting-pot* y del Pluralismo Cultural sobre el proceso de integración migratoria, el texto propone una síntesis de largo plazo de la historia de la inmigración francesa en la Argentina. Para ello reconstruye tres aspectos esenciales: la periodización tanto del ciclo migratorio como del ciclo comunitario francés; la evolución temporal de los núcleos étnicos y de los factores que influyeron en sus transformaciones y, por último, los modelos regionales que modularon la integración migratoria. Mientras el primer aspecto toma en consideración las relaciones de los migrantes con Francia, los dos últimos aspectos incluyen variables clásicas de la sociología migratoria como la endogamia, la segregación espacial, el movimiento asociativo, las escuelas étnicas, etc.

Palabras clave: Inmigración francesa, flujos migratorios, instituciones comunitarias, núcleos étnicos.

Pascal Chastin: Los escritos de Jean Vigné, agente migratorio vasco al Río de la Plata, comerciante en el centro de una red migratoria transnacional

Los escritos de Jean Vigné, comerciante y agente de emigración que ejerció su actividad tanto en Tardets (Xiberoa, Iparralde) como en Buenos Aires fueron descubiertos en 2015. Permiten conocer la actividad de su autor entre 1885 y 1925. Este capítulo, además de documentar las condiciones en las

cuales se hacía la emigración de los vascos hacia la Argentina a finales del siglo XIX y principios del siglo XX, plantea la noción de transnacionalismo, que apareció en 1990. Esa fuente monumental de información (25 000 páginas manuscritas) muestra que Jean Vigné estaba en el centro de una red de vínculos transnacionales, que armó y sobre los que se apoyó para desarrollar la actividad de emigración tanto como el comercio de género y artículos de viaje, de ambos lados del Atlántico, a la vez que los negocios de otras notabilidades de esa red.

Palabras clave: Agente de emigración, transnacionalismo, red, País vasco francés, Argentina.

Parte II. Cartas de emigración del País Vasco y del Bearn

Argitxu Camus Etchecopar: Los epistolarios como fuentes de la experiencia migratoria vasca

Cada vez más investigadores de todas las disciplinas, y en particular los que se especializan en el fenómeno de la migración, se interesan por la correspondencia privada como fuente primaria de investigación. En efecto, el interés que representa este tipo de fuentes en cuanto a la experiencia migratoria es innegable, a pesar de los límites que pueden caracterizarlo (fondos incompletos...). Estas fuentes nos permiten dar voz a una serie de protagonistas directos, invisibles hasta ahora, al mismo tiempo que nos informan sobre una gran cantidad de aspectos del fenómeno. Paralelamente a este trabajo de análisis de los fondos existentes, debe llevarse a cabo un paso preliminar igualmente importante de inventario, recolección y conservación de fondos. La presentación de un nuevo fondo de cartas escritas a principios del siglo XX por cuatro hermanos residentes en Argentina y Chile, originarios del pueblo de Ordiarp (barrio de Lambarre) en el País Vasco, ilustrará estas líneas.

Palabras clave: Fenómeno migratorio, correspondencias privadas, protagonistas “ordinarios”, archivos vascos.

Isabelle Tauzin-Castellanos: Cartas de inmigrantes francesas en Argentina: del viaje al matrimonio (1899-1908)

El capítulo explora una colección de cartas escritas a principios del siglo XX por jóvenes que abandonaron Bearn en los Pirineos para ir a Argentina. El tesoro de más de doscientas cartas fue descubierto por un descendiente de las inmigradas en el desván de la casa de la familia. Las emociones al llegar a la

Pampa, la integración, el deseo de emancipación y el miedo al olvido son las características de estas cartas esperanzadoras.

Palabras clave: Historia de la emigración, mujeres, emancipación, Béarn, Argentina, Pampa, Rauch.

Parte III. Emigración profesional y emigración femenina

Beñat Çuburu-Ithorotz: Los precursores de una tradición migratoria en el municipio vasco de Hasparren (siglos XVIII-XIX)

Hasparren, un importante municipio de la provincia vasca de Labourd, era conocido en el siglo XVIII por sus industrias de curtido, zapatería y textil, que empleaban a gran parte de su población. Sin embargo, al igual que otros pueblos del País Vasco, experimentó una emigración masiva a países latinoamericanos a partir del segundo tercio del siglo XIX. Este movimiento de población transoceánico fue sólo un capítulo de una tradición migratoria que se prolongó hasta mediados del siglo XX y que se inició en la ciudad en el siglo XVII. Este capítulo presenta a los precursores de esta larga cadena migratoria.

Palabras clave: Emigración, migración estacional, migraciones lejanas, curtidores, Galicia.

Marie-Pierre Arrizabalaga: Emigrantes vascas en California entre 1880 y 1940 ¿Reproducción y/o emancipación?

La emigración de las mujeres vascas a los Estados Unidos es mucho menos conocida que la de los hombres, especialmente para el periodo anterior a 1945. Esta presentación propone un análisis sintético de la emigración de estas mujeres, en particular de las que se establecieron en el condado de Kern, California, entre 1880 y 1940, un condado rural y aislado en el que se asentaron muchos vascos más bien que en la región de San Francisco y Los Ángeles. Esta investigación, basada en reconstrucciones familiares, revela que las mujeres emigrantes no eran mujeres dependientes ni sumisas que vivían a la sombra de sus maridos, hermanos u otros parientes. Por el contrario, en California, contribuyeron al éxito económico de las empresas familiares, lo que les permitió asumir nuevos roles y cargos en la sociedad civil de acogida y experimentar un proceso de emancipación que no pudieron conocer las hermanas o vecinas que permanecieron en el país vasco.

Palabras clave: Emigración, mujeres, empoderamiento, emancipación, derecho de voto, California (US).

Parte IV. Representaciones literarias de la emigración vasca

Jean Casenave: La emigración a América en la literatura vasca 1850-1960

La irrupción del tema de la emigración en la literatura vasca se produce a partir de mediados del siglo XIX, con un ligero retraso en los flujos humanos. Como Otaño o Iparragire, fueron los poetas quienes entonces fueron las voces de la diáspora vasca en América del Sur. Hay que esperar hasta principios del siglo XX para encontrar textos en prosa sobre el tema, como relatos autobiográficos y ensayos de Jean Etxepare o Pierre Lhande. El siglo XX también está marcado por la figura del americano, personaje de polémica influencia, que es tratado tanto en la prosa vasca como en las novelas en francés y español. Finalmente, desde la guerra de 1936 hasta principios del siglo XXI, las sucesivas olas de exilios políticos se mezclaron con las de la emigración económica que, por su parte, fueron decreciendo. Hoy, es sobre todo en el aspecto cultural en el que América ejerce una fuerte atracción sobre los autores vascos contemporáneos.

Palabras clave: Representaciones literarias de la emigración vasca a América, voces de la diáspora vasca, carácter del americano, emigración política, crónicas vascas de la globalización.

Argia Olçomendy: Las representaciones del emigrante vasco y del indiano en el semanario *Eskualduna* (1900-1920)

Este estudio propone analizar las características del emigrante vasco y del indiano en los escritos publicados entre 1900 y 1920 por el semanario conservador y clerical *Eskualduna*. El objetivo es poner de relieve las imágenes transmitidas sobre el Nuevo Mundo por un órgano de prensa distribuido en su territorio de origen, el País Vasco. La figura del emigrante triste, ingenuo y miserable se opone a la del generoso benefactor Indiano.

Palabras clave: Emigración vasca, emigrante, indiano, imágenes y discursos, prensa en euskera.

Xavier Escudero: La obra de José Olivares Larrondo ‘Tellagorri’ y la representación literaria del emigrante vasco

La obra literaria y cronística del escritor y periodista vasco-español José Olivares Larrondo «Tellagorri» (1892-1960) define una estética de la producción escrita en situación de emigración en el contexto del exilio político de posguerra civil. El análisis paralelo de las dos novelas *París abandonada* (1942) y *Antón Sukalde* (1978) y de las crónicas *Las horas joviales* (1950) permite destacar constantes de una escritura desde y sobre el exilio, propias

del vasco emigrado: el dolor de la partida, la ruptura, el sentimiento de abandono, la integración en el país de acogida, la nostalgia del país de origen y la recreación fantasmada del pueblo natal.

Palabras clave: José Olivares Larrondo «Tellagorri», novelas, crónicas, emigración, exilio, País Vasco.

Parte V. De la genealogía individual a la acción asociativa

Christiane Bidot-Naude: Recordando algunos momentos entre investigación personal y colectiva

Decenas de internautas contactaron a Christiane Bidot-Naude en busca de un antepasado que emigrara de los Pirineos, las Landas o el País Vasco; es autora de más de ciento sesenta biografías en *Emigration 64* e implementó una base de datos *Emigration Pyrénées*, después de haber fotografiado los registros de matrículas consulares franceses con tres aficionadas a la genealogía, y unidas como los mosqueteros al compartir dificultades y hallazgos.

Palabras clave: Historia de la emigración, Pirineos, Béarn, País Vasco, Bigorre, genealogía.

Maryse Esterle: ¡Qué antepasados! Los escritos de los descendientes de emigrantes pirenaicos, un pasado recompuesto

El recuerdo de la emigración al continente americano está vivo hoy gracias a las investigaciones y los escritos de los descendientes de emigrantes pirenaicos. Tres soportes asociativos permiten acercar el trabajo de memoria en torno a la historia recompuesta de sus antepasados. Historias, reconstrucciones biográficas y ficciones intentan reparar una historia familiar dislocada por la migración, para transmitirla a las generaciones futuras, no sin una cierta heroización que construye la leyenda de la emigración. En el momento de la investigación, los antepasados vuelven a la vida, infundiendo la emoción de los reencuentros imposibles en sus descendientes y en los lectores, y abriendo la puerta a los primos de hoy, llenos de vida. Es un magnífico trabajo de memoria de los descendientes de emigrantes, el que se realiza con la ayuda de las asociaciones pirenaicas.

Palabras clave: Memoria de la emigración, escritos, descendientes, reencuentro, aventura.

Dolores Thion Soriano-Mollá et Christian Manso: La emigración vasca en la revista de la Asociación para la Memoria de la Emigración

La revista *Partir*, que salió a la luz en marzo de 2010 y que cuenta hasta ahora con veintitrés números, presenta sus objetivos epistemológicos y heurísticos

en su subtítulo: Archivos y memoria de la emigración pirenaica. Es obvio que la emigración vasca ocupa un espacio notable en ella, de ahí nuestro interés por exhumar el corpus que a ella se refiere. Este se ha examinado de manera sincrónica y diacrónica, a partir de la selección de estudios significativos relativos a las dos líneas vertebradoras de la revista, para establecer un balance sobre la emigración vasca en el continente americano.

Palabras clave: *Partir*, Asociación por la Memoria de la emigración, Archivos, Memoria, migración vasca.

Abstracts

Part 1. Theoretical approaches to emigration in Argentina and case studies

Hernán Otero: French immigration in Argentina. Migratory cycles, ethnic groups and forms of integration, 1850-1950

Based on the theories of the melting-pot and Cultural Pluralism on the migratory integration process, the text proposes a long-term synthesis of the history of French immigration in Argentina. To do this, it reconstructs three essential aspects: the periodization of both the migratory cycle and the French community cycle; the temporal evolution of the ethnic nuclei and of the factors that influenced their transformations and, finally, the regional models that modulated migratory integration. While the first aspect takes into account the relations of migrants with France, the last two aspects include classic variables of migratory sociology such as endogamy, spatial segregation, associative movement, ethnic schools, etc.

Keywords: French immigration, migratory flows, community institutions, ethnic groups.

Pascal Chastin: The writings of Jean Vigné, Basque migration agent to the Río de la Plata, trader and keystone of a transnational migration network

The writings of Jean Vigné, a merchant and emigrant who worked in Tardets (Soule, French Basque Country) as well as in Buenos Aires were discovered in 2015. They provide a better understanding of the work of their author between 1885 and 1925. This article, in addition to specifying the conditions under which the migration of the Basques to Argentina took place at the turn

of the 20th century, addresses the notion of transnationalism, which appeared in 1990. This monumental source of information (25,000 manuscript pages) shows that Jean Vigné was at the heart of a network of transnational links, which he encouraged and relied on to develop his migration « business » as well as his trade in clothing and travel items on both sides of the Atlantic and the companies of other influential people in this network.

Keywords: Emigration agent, transnationalism, network, French Basque Country, Argentina.

Part 2. Emigration letters from the Basque Country and Bearn

Argitxu Camus Etchecopar Correspondence: sources of the Basque migratory experience

More and more researchers from all disciplines, and especially those specializing in the migration phenomenon, are relying on private correspondence as a primary source of research. Indeed, the interest represented by this type of source in the context of research on the migratory experience is undeniable, despite the limits that may characterize it (incomplete corpus, etc.). These sources allow us to give voice to a number of direct protagonists, invisible until now, while shedding light on a large number of aspects of the phenomenon. Alongside this work of analyzing existing funds, an equally important preliminary step of inventorying, collecting and keeping funds must be carried out. The presentation of a new body of letters written in the early 20th century by four brothers living in Argentina and Chile, natives of the village of Ordiarp (Lambarre neighborhood) in the Basque Country, will illustrate those words.

Keywords: Migration phenomenon, private correspondence, « ordinary » protagonists, Basque funds.

Isabelle Tauzin-Castellanos: Letters from French Immigrants in Argentina: From Travel to Marriage (1899-1908)

The chapter explores a collection of letters written at the beginning of the 20th century by young girls who left Bearn for Argentina. The treasure trove of over two hundred letters was discovered by a descendant of the emigrants in the attic of the family farm. The emotions on arrival in the Pampa, integration, the desire for emancipation and the fear of oblivion are the characteristics of these hopeful letters.

Keywords: History of emigration, women, emancipation, Bearn, Argentina, Pampa, Rauch.

Part 3. Professional emigration and female emigration

Beñat Çuburu-Ithorotz: The precursors of a migratory tradition in the Basque town of Hasparren (18th-19th centuries)

Hasparren, an important municipality in the Basque province of Labourd, was renowned in the 18th century for its tanning, shoemaking and textile industries, which employed a large part of its population. However, like other villages in the Basque Country, it experienced massive emigration to Latin American countries from the second third of the 19th century. This transoceanic population movement was only one chapter in a migratory tradition that continued until the middle of the 20th century and which began in the municipality in the 17th century. This chapter presents those who were the precursors of this long migratory chain.

Keywords: Emigration, seasonal migration, long-distance migration, tanners, Galicia.

Marie-Pierre Arrizabalaga: Basque women emigrants in California between 1880 and 1940: Reproduction and/or emancipation?

Basque women's emigration to the United States has drawn far less attention than that of Basque men, especially for the period prior to 1945. This article proposes a synthetic analysis of these emigrant women, particularly those who settled in Kern County, California, between 1880 and 1940. Indeed, many Basque immigrants chose to settle in this rural and isolated county rather than in the San Francisco and Los Angeles areas. This research, based on family reconstitutions, reveals that the emigrant women were not dependent, submissive women living in the shadow of their husbands, brothers, or other relatives. On the contrary, in rural California, they contributed to the economic success of the family businesses, which enabled them to assume new roles and powers in the host civil society and to experience a process of emancipation that their sisters who remained in the Basque Country could not imagine.

Keywords: Emigration, women, empowerment, emancipation, voting right, California (US).

Part 4. Literary representations of Basque emigration

Jean Casenave: Emigration to America in Basque literature 1850-1960

The emergence of the theme of emigration in Basque literature takes place from the middle of the 19th century, slightly behind the human flows. Like

Otaño or Iparragirre, poets were the voices of the Basque diaspora in South America. It was not until the beginning of the 20th century that Jean Etxepare or Pierre Lhande published prose texts on the subject, such as autobiographical accounts and essays. The 20th century is also marked by the figure of the American, a character of controversial influence, who is treated in Basque prose as well as in French and Spanish novels. Finally, from the 1936 war until the beginning of the 21st century, successive waves of political exiles were mixed with those of economic emigration, which, for their part, were decreasing. Today, it is essentially on the cultural level that America exerts a strong attraction on contemporary Basque authors.

Keywords: Literary representations of Basque emigration to America, voices of the Basque diaspora, the character of the American, political emigration, Basque chronicles of globalization.

Argia Olçomendy: The representations of the Basque emigrant and the Indiano in the weekly *Eskualduna* (1900-1920)

This study proposes to analyze the characteristics of the Basque emigrant and the Indiano in the writings published between 1900 and 1920 by the conservative and clerical weekly *Eskualduna*. The objective is to highlight images conveyed to the New World by a press organ distributed in its territory of origin, the Basque Country. The figure of the sad, naive and miserable emigrant is opposed to that of the generous Indiano benefactor.

Keywords: Basque emigration, figure of the emigrant, figure of the Indiano, images and speeches, press in the Basque language.

Xavier Escudero: The work of José Olivares Larrondo ‘Tellagorri’ and the literary representation of the Basque emigrant

The literary and chronicle work of Spanish Basque writer and journalist José Olivares Larrondo « Tellagorri » (1892-1960) defines an aesthetic of writing in emigration in the context of post-Civil War political exile. The cross-study of the two novels *París abandonada* (1942) and *Antón Sukalde* (1978) and the chronicles *Las horas joviales* (1950) makes it possible to identify the constants of a writing since and on exile specific to the Basque emigrant: the pain of leaving, the break-up, the feeling of abandonment, integration into the host country, nostalgia for the country of origin and the fantasized recreation of the native village.

Keywords: José Olivares Larrondo « Tellagorri », novels, chronicles, emigration, exile, Basque country.

Part 5. From individual genealogy to association action

Christiane Bidot-Naude: Memories: from personal to collective research

Dozens of Internet users have contacted Christiane Bidot-Naude in search of an ancestor who left Bearn, Bigorre, Landes or the Basque Country; she has written more than one hundred and sixty biographies on Emigration 64 while developing the searchable database Emigration Pyrenees, after having photographed the consular registration registers of Nantes with three friends who are just as passionate about genealogy, and who are as united as four musketeers who share difficulties and successes.

Keywords: History of emigration, Pyrenees, Béarn, Basque Country, Bigorre, genealogy.

Maryse Esterle: Those ancestors! The writings of the descendants of Pyrenean emigrants, a recomposed past

The memory of emigration to the American continent is alive today thanks to the research and writings of the descendants of Pyrenean emigrants. Three associative supports make it possible to approach the work of memory around the recomposed history of their ancestors. Stories, biographical reconstructions and fictions attempt to repair a family history dislocated by migration and to pass it on to future generations, not without a certain heroization building the legend of emigration. In the middle of the research, the ancestors come back to life, instilling the emotion of impossible reunions in their descendants and among the readers, and opening the door to today's cousins, truly alive. A remarkable work of memory of the descendants of emigrants helped by the Pyrenean associations.

Keywords: Memory of emigration, writings, descendants, reunion, adventure.

Dolores Thion Soriano-Mollá et Christian Manso: Basque emigration in the magazine of the Association for the Memory of Emigration

The journal *Partir*, which was launched in March 2010 and currently has twenty-three issues, states its epistemological and heuristic objectives in its subtitle: Archives and memories of Pyrenean emigration. It goes without saying that Basque emigration occupies a significant place in it, hence the interest in exploring the corpus relating to it. This corpus has been apprehended synchronically and diachronically from significant studies on the two axes on which the review is based in order to draw up an assessment of Basque emigration to the American continent.

Keywords: Association for the Memory of Emigration, archives, memory, Basque migration.

Mise en page et suivi de fabrication
Atelier Graphique Cairn
Achevé d'imprimer en décembre 2020
sur les presses de GN Impressions
pour le compte des Éditions Cairn
14 rue des Bruyères - 64160 Morlaàs
Tél.: 05 59 27 45 61 Fax: 05 59 98 84 89
communication@editions-cairn.fr – www.editions-cairn.fr
Dépôt légal : janvier 2021

